UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE - PARIS 3

École Doctorale 122 : *Europe latine - Amérique latine*

EA 170 (Fédération CLESTHIA) :
Langues romanes : Acquisition, Linguistique, Didactique

GERLHIS : *Groupe d'études et de recherches en linguistique hispanique*

Thèse de doctorat en linguistique hispanique

Fabiana ÁLVAREZ-EJZENBERG

LE VERBE ESPAGNOL *DAR* : APPROCHE SÉMANTIQUE

Thèse dirigée par
M. le Professeur Eric Beaumatin

Soutenue le 23 novembre 2013

Jury :

M. Eric BEAUMATIN, Professeur, Université Sorbonne Nouvelle, Paris III
M. Bernard DARBORD, Professeur émérite, Université Paris-Ouest, Paris X
Mme Chrystelle FORTINEAU-BRÉMOND, Professeur, Université de Haute-Bretagne, Rennes II
Mme Gabrielle LE TALLEC-LLORET, Professeur, Université Paris-Nord, Paris XIII

RÉSUMÉ

Le verbe espagnol *dar* est une unité lexicale particulièrement riche en nuances significatives. Parmi les études qui ont abordé cette unité, certaines font l'hypothèse d'une « désémantisation » lors de la « grammaticalisation » du verbe. Ce processus serait illustré notamment par l'existence du marqueur discursif *dale* ainsi que par les emplois de *dar* en tant que verbe « support » dans des constructions verbo-nominales du type *dar un golpe, dar un paseo, dar una mano de pintura*, etc. Selon l'hypothèse envisagée dans le présent travail, fondé sur la distinction entre la *langue* et le *discours* et sur le postulat de l'unicité du signe linguistique, le verbe *dar* exprime une notion d'existence sous-jacente à tous ses emplois discursifs. Son signifié exprime l'accès à l'existence d'une entité B dans la sphère d'une entité C sous l'action d'une entité A. Cette notion d'existence est présente dans toutes les occurrences d'un lexème qui n'apparaît jamais « désémantisé » – ne serait-ce que partiellement – de son contenu lexical.

Mots clés *: désémantisation, grammaticalisation, langue, discours, unicité du signe, verbe d'existence.*

ABSTRACT

The Spanish verb *dar* is a lexical item particularly rich in nuances of meaning. Some of its senses have been studied under the « semantic bleaching » hypothesis consequent upon the « grammaticalization » of the verb. This process would reveal mainly in the discourse marker *dale* and in the use of *dar* as a « support verb » in nominal predicates like *dar un golpe, dar un paseo, dar una mano de pintura,* etc. According to the theoretical framework for this research, which accounts for the distinction between *language* and *discourse* as well as the unicity of the linguistic sign, an existential notion underlies every discourse realization of this verb. The notion conveyed by the signified of *dar* is that an entity B gains access to existence in the sphere of an entity C as a result of the action of an entity A. Hence, this existential meaning appears in every use of a lexeme whose semantic content is never affected.

Key words *: semantic bleaching, grammaticalization, language, discourse, linguistic sign unicity, existential verb.*

REMERCIEMENTS

Je remercie Monsieur Gilles Luquet pour ses précieux enseignements de la linguistique qui ont éveillé ma curiosité et qui constituent les fondements de ce travail de recherche ; pour sa direction, ses critiques bienveillantes et son soutien permanent qui m'ont permis de mener à bien cette tâche.

Je remercie Monsieur Eric Beaumatin, dont les enseignements ont été une source d'inspiration dans cette étude. Je le remercie d'avoir accepté de présenter cette thèse, ainsi que pour ses suggestions et ses encouragements.

Je remercie Marisol Sicot-Domínguez et Justino Gracia-Barrón, qui furent mes professeurs de grammaire espagnole, pour leurs conseils et leur soutien amical.

Je remercie Marie-Claude Catherine, pour sa relecture indispensable.

Je remercie María Ester Moreno, mon premier mentor, qui m'a initiée aux mystères du langage humain, il y a bien longtemps, en Argentine, *allá lejos y hace tiempo*...

SOMMAIRE

INTRODUCTION 7
POSTULATS 11
PREMIÈRE PARTIE : *DAR* PEUT-IL ÊTRE UN VERBE « DÉSÉMANTISÉ » ? 18
1. LES EMPLOIS DISCURSIFS DU SYNTAGME *DALE* 18
1. 1. Le concept de marqueur discursif 21
1.2. Les marqueurs dans les grammaires de la langue espagnole 23
1.3. Dénominations et perspectives 25
1.4. Pragmatique et discours 28
1.5. Définition de marqueur discursif 30
1.6. Traits caractéristiques des marqueurs discursifs 30
1.7. Grammaticalisation et « désémantisation » 37
1.8. Recatégorisation 38
1.9. Signifié de traitement 39
1.10. Discursivisation 40
1.11. Subjectivisation 40
1.12. Contenu notionnel inchangé 42
1.13. Classification des marqueurs discursifs 43
1.14. *Dale* est-il un marqueur discursif ? 49
2. *DAR* ET LES VERBES SUPPORTS 76
2.1. Les opérations cognitives dans la grammaticalisation 77
2.2. Les verbes supports 81
2.3. *Dar* verbe prédicatif vs *dar* verbe support 84
2.4. Le contexte 89
2.5. Actes, états et événements 90
2.6. Les verbes supports selon la théorie du lexique génératif 94
2.7. Les postulats du lexique génératif 96
2.8. *Dar* selon la théorie du lexique génératif 100
DEUXIÈME PARTIE : *DAR* ET SES EMPLOIS DISCURSIFS 109
1.1. Signifié et syntaxe : le rôle du contexte 109
1.2. La compétence du locuteur 110
1.3. Capacités combinatoires de *dar* 111
1.3.1. *Dar,* verbe de don 112
1.3.2. L'acception 'produire' 116
1.3.3. L'acception 'frapper' 122
1.3.4. *Dar* et l'acception 'donner accès ou avoir vue sur' 126
1.3.5. Les périphrases et les locutions 128
1.3.6. L'acception 'survenir' 164
1.3.7. *Dar la hora* 172
1.3.8. La construction pronominale avec *dar* 178
1.3.9. *Dar* + gérondif 195
TROISIÈME PARTIE : LA RELATION ENTRE LE SIGNIFIANT ET LE SIGNIFIÉ DE *DAR* 209
1. ANALYSE DU SIGNIFIANT 209
1.1. La cognématique 211
1.2. Le réseau existentiel 216
1.3. Du signifiant au signifié 224
2. ANALYSE DU SIGNIFIÉ 231
2.1. Lexigénèse et morphogénèse verbale de *dar*. 231
2.2. Postes fonctionnels et postes sémantiques 235

2.3. Lexigénèse de *dar* 236
2.4. Actualisation des actants 237
2.5. Instanciation des postes 241
2.6. Lexigénèse des verbes d'existence 244
2.7. *Dar* : de la langue au discours 250
CONCLUSION 254
CORPUS 258
BIBLIOGRAPHIE 258
INDEX DES EXEMPLES 273
INDEX DES NOTIONS 297
INDEX DES AUTEURS 300
TABLE DES FIGURES 303
TABLE DES MATIÈRES 306

INTRODUCTION

L'utilisateur de la langue espagnole ne sera pas surpris face aux très nombreuses possibilités expressives que lui offre le verbe *dar*. Il sait que, dans des contextes précis, ce verbe lui permet d'exprimer le don (*Pedro le dio una carta a María*), l'heure (*El reloj dio las cinco*), la réalisation d'une activité (*Di un paseo por el parque*), l'application d'un coup *(Le dio un golpe con un palo*), l'agacement (*¡Y dale con la misma cantinela !*) et nombre d'autres situations d'expérience. Il a incorporé à son bagage linguistique les très nombreuses capacités référentielles de ce verbe au fur et à mesure de son acquisition du langage. Ces différents effets sont à disposition de l'acteur du langage, à la portée de ses besoins d'expression en tant que locuteur et de compréhension en tant que récepteur.

La position est autre pour le linguiste, à savoir pour celui qui s'intéresse au pourquoi et au comment des actes de langage, celui qui veut comprendre les processus qui permettent au sujet parlant de construire sa pensée au moyen du langage. Cet observateur des faits linguistiques est concerné par l'élucidation des phénomènes qui permettent qu'un seul et même signe (*dar*) se présente dans le discours pour évoquer des situations diverses et variées de l'univers d'expérience.

Quelques emplois de *dar* sont, pour certains linguistes, le résultat d'une perte ou d'un changement de contenu lexical de la forme « pleine » du verbe. Lorsqu'il sert à exprimer l'agacement (*¡Y dale con esa cantinela!*) ou la réalisation d'une activité (*Di un paseo por el parque*), *dar* verrait sa matière notionnelle affectée par un processus de « grammaticalisation ». Cette façon de concevoir certains emplois du verbe – comme marqueur discursif dans le premier cas et comme verbe « d'appui » dans le second cas – n'est pas celle d'un observateur de la langue dont le positionnement théorique hypothétise *l'unicité du signe linguistique*, comme c'est le cas dans cette thèse. L'objet de cette étude est la description de ce que dit le signifié *unique* et *inaltérable* de *dar* pour permettre ses *divers* effets expressifs chaque fois que son signifiant se matérialise dans le discours, selon le postulat de l'unicité du signe et du rapport inaliénable entre un signifiant et un signifié.

Après avoir explicité les principes théoriques qui encadrent cette thèse, on abordera dans une première partie la question de la prétendue grammaticalisation du verbe *dar* dans son emploi comme marqueur discursif, *dale,* et comme verbe « d'appui » dans des séquences telle que *dar un paseo*.

Le syntagme *dale* est convoqué dans le discours pour exprimer diverses nuances expressives, dont certaines correspondent aux unités appelées *marqueurs discursifs* dans une perspective pragmatique. Dans cette optique, qui tient compte des intentions des sujets parlants, *dale* permet au locuteur d'exprimer un ordre, d'encourager, de persuader, d'exprimer son désaccord avec son interlocuteur, d'exprimer son mécontentement face à l'insistance de ce dernier, de faire et d'accepter une proposition. Parmi les traits qui caractérisent les marqueurs, il présenterait une « fixation morphosyntaxique » et une « perte » de contenu sémantique comme résultat de sa « grammaticalisation ». D'après ce postulat, *dale* comme marqueur discursif serait une unité « figée» – il peut seulement alterner avec la forme de politesse *dele* – plus ou moins « désémantisée ». Or, l'analyse des emplois du syntagme en tant qu'outil pragmatique révèle qu'une notion les sous-tend tous, à savoir la *réalisation* de quelque chose demandée par le locuteur. Cette notion est associée à la représentation singulière que véhicule le signifié unique de *dar.*

Dans certaines constructions verbo-nominales où *dar* est impliqué, certaines analyses conçoivent un verbe « grammaticalisé » qui s'emploie comme verbe « support ». Il s'agit des combinatoires avec des substantifs qui impliquent des actions : *dar un paseo*, *dar un beso*, *dar una conferencia*. Dans la perspective cognitiviste, la « grammaticalisation » de *dar* se conçoit comme le résultat de mécanismes métaphoriques et métonymiques ; de ce fait, on passe de l'évocation d'une notion concrète, généralement associée à l'image du « transfert » ou « déplacement », à la représentation d'une idée plus abstraite, lorsque le verbe fonctionne comme « support ». On abordera l'analyse de *dar* dans ce type de constructions selon l'approche lexico-grammaticale de Maurice Gross et celle du lexique génératif de James Pustejovsky, deux modèles théoriques de description formelle des langues qui ont pour but leur application au traitement automatique des langues et dont on peut tirer d'utiles enseignements dans l'approche choisie pour la réalisation du présent travail.

Dans la deuxième partie, on procédera à l'analyse sémasiologique du verbe dans ses différents comportements syntaxiques. Les possibilités d'agencement syntaxique de *dar* qui se révèlent dans l'élaboration phrastique sont déterminées dès la langue par son signifié. C'est pour cette raison que l'observation des différentes structures dans lesquelles le verbe s'assemble, ainsi que ses effets expressifs dans des contextes particuliers, peuvent aider à approcher son signifié intrinsèque. Il faut signaler que l'on est loin de chercher l'exhaustivité dans cette analyse des capacités combinatoires du verbe. Un regard rapide aux « acceptions » données par les ouvrages lexicographiques témoigne de cette prolixité. La méthode analytique choisie passe, d'une part, par l'observation de diverses structures syntaxiques dans lesquelles

le verbe se présente et, d'autre part, par l'étude de quelques effets expressifs les plus éloignés de l'emploi le plus « orthonymique », notamment celui qui fait de *dar* un verbe capable d'exprimer le don, notion qui semble être associée prioritairement à ce verbe par le locuteur hispanophone et par les lexicographes. Après l'analyse des énoncés où le verbe s'assemble avec des substantifs et des pronoms dans des constructions transitives avec objet direct et indirect (*Cadalsito le dio la carta, La tierra da frutos*), on observera son agencement dans des périphrases et locutions (*Dar de comer, Dar por terminado*) ; on consacrera une étude attentive à un emploi d'ancrage diatopique dans les Andes équatoriennes et colombiennes, celui de la périphrase *dar* + gérondif (*Dame pasando la sal*). Enfin, on décrira son comportement dans la construction pronominale selon la théorie explicative de María Soledad Sicot-Domínguez (*Me di con la puerta, Se da el caso*) et lorsqu'il se présente dans la construction impersonnelle (*Me da [*vs *me dan] ganas de cantar*). *Dar* se structure ainsi avec d'autres signes pour évoquer différentes situations de l'univers expérientiel autres que le don : l'heure, l'application d'un coup, la réalisation d'une activité, la survenance d'un état émotionnel, l'accès à un espace, etc. Ces emplois mettent en évidence l'argumentation dans le discours de trois actants sémantiques invariablement impliqués dans le procès déclaré par *dar*. Dans certains cas, la notion à laquelle le verbe renvoie peut être évoquée sans la déclaration de ses trois actants, mais on fait l'hypothèse que toutes et chacune des nuances expressives manifestées dans le discours renvoient à une idée unitaire qui les rattache et qui offre une certaine représentation de l'existence.

La troisième partie sera consacrée à l'approche sémasiologique et onomasiologique du verbe, où seront étudiées les deux faces indissociables de son signe, signifiant et signifié. On accordera une attention privilégiée à l'observation du signifiant, à travers lequel la langue se donne à voir. On abordera en premier lieu le signifiant de *dar* du point de vue de la théorie cognématique de Didier Bottineau. D'après l'auteur, les composants d'un signifiant offrent la représentation de processus cognitifs à l'intérieur d'un système d'oppositions. On étudiera donc les processus cognitifs engagés par les phonèmes /d/ et /a/ du signifiant infinitif *dar* par rapport aux instructions de /s/ et /e/ du signifiant *ser* et /i/ de *ir*, les deux autres verbes monosyllabiques de l'ensemble de verbes auxquels *dar* appartient. D'autres aspects sémiologiques qui révèlent l'appartenance de *dar* à un réseau notionnel seront pris en compte : le caractère monosyllabique d'une partie de sa conjugaison et la coalescence de *-y* à la première personne du présent de l'indicatif, ce dernier trait étant partagé par quatre autres verbes d'existence – *soy, estoy, voy, hay.* On fera ensuite un détour par son étymon latin DARE, dont la sémiologie révélerait également des particularités par rapport à d'autres verbes

latins. De retour à *dar*, on observera comment sa sémiologie légère, formée d'une consonne et d'une voyelle thématique, n'est pas l'indice d'une « subduction » de type guillaumien, à savoir une opération selon laquelle un mot « descend dans la pensée au-dessous des autres verbes » et impliquerait un certain degré de dématérialisation lexicale. Selon l'hypothèse de la présente analyse, la sémiologie de *dar* est significative d'une notion *élémentaire*, très générale et abstraite. L'analyse de sa lexigénèse, c'est-à-dire de l'opération qui engendre la notion singulière de sa matière, révèle un aspect particulier d'une notion également véhiculée par cinq autres verbes avec lesquels il partage un certain nombre de traits sémiologiques, *ser*, *ir*, *estar*, *tener* et *haber*.

Les textes écrits et oraux qui constituent le corpus de cette thèse proviennent du CREA, du CORDE, du Corpus de l'espagnol de Mark Davis et d'Internet via le moteur de recherche Google. Bien que l'évolution diachronique ne soit pas visée dans cette étude, les exemples cités témoignent de l'emploi du verbe à différentes époques.

POSTULATS

L'analyse et la description des faits de langue supposent leur observation à partir d'une certaine optique qui constitue un *cadre théorique*. Ce positionnement offre à l'observateur du langage une référence conceptuelle qui s'accommode à sa façon d'interpréter des phénomènes linguistiques, un ensemble de postulats qui donnent des réponses satisfaisantes à ses exigences de compréhension. Une théorie permet d'expliquer des faits qui résultent de l'observation de manière efficace, sans pour autant envisager sa validation, comme l'explique Gilles Luquet :

> La seule ambition d'un linguiste, par exemple, est d'arriver à penser que la façon dont il a posé tel ou tel problème et la théorie qu'il a échafaudée pour le résoudre étaient l'une et l'autre plus « économiques », c'est-à dire celles qui permettent d'expliquer de façon la plus simple qui soit le plus grand nombre possible de faits d'observation.[1]

Les fondements théoriques de Gustave Guillaume et de la linguistique du signifiant de Maurice Molho, Michel Launay et Jean-Claude Chevalier offrent à cette thèse le cadre explicatif pour l'analyse et la description du verbe *dar*. On reviendra par la suite sur les principaux postulats sur lesquels s'appuie la présente analyse.

Langue/discours/texte

Proche de la distinction saussurienne entre langue et parole on trouve celle que Gustave Guillaume établit entre deux domaines du langage, la *langue* et le *discours* :

> Le discours, dans notre terminologie, est une *unité* ***d'effet***, plus ou moins large, qui se recompose d'unités également effectives moins étendues, à savoir les phrases. Quant à la langue, elle est le système des *unités de puissance* à partir desquelles s'engage la formation des phrases et, conséquemment, par consécution de phrases, du discours.[2]

À la *langue* correspond le système de représentations de l'ordre du puissanciel qui siège dans le sujet parlant en permanence et duquel celui-ci se sert, à son insu, lors de la construction du *discours*, le système d'expressions momentané composé d'énoncés effectivement produits :

[1] Gilles Luquet, 2000, p. 119.
[2] Gustave Guillaume, 1990, p. 12.

> [L]e discours est attaché à la condition de momentanéité, à laquelle il satisfait. Ainsi, en ce moment, je tiens un discours, qui appartient audit moment et s'évanouira ce moment passé. L'acte de production de ce discours est un acte d'expression, et cet acte est momentané. Il porte la charge de rendre ma pensée du moment. Les choses changent si je regarde la langue. Elle est déliée de la condition de momentanéité, à laquelle elle ne satisfait pas, étant en moi permanente et m'offrant, en permanence, sans condition de moment, la libre disposition de son contenu d'idées et de formes générales d'idéation [...].[3]

Outre la *langue* et le *discours*, il existe un troisième élément constitutif du langage, celui du *texte*, ainsi défini par Eric Beaumatin :

> [U]ne trace ou un complexe de traces mémorielle(s) d'un événement discursif. En précisant (s'il le fallait) que le support de cette trace importe peu : il y a des textes oraux comme des textes écrits.[4]

De cette façon, on peut concevoir *l'unité d'effet* de laquelle Gustave Guillaume fait état comme un composé de deux niveaux subséquents, le *discours* et le *texte*. Le premier est, selon Eric Beaumatin « un événement locutoire et énonciatif considéré dans la nécessaire historicité de sa survenue »[5]. Le discours serait donc un événement révolu :

> Un discours, donc, est un événement nécessairement passé, et dont *tous* les composants et circonstants ne nous sont accessibles que mémoriellement remobilisés en différé, c'est-à-dire sous forme textuelle. Un discours *a eu lieu.*[6]

La langue est inaccessible à l'oeil de celui qui a comme but sa description. Ce que l'observateur du langage a à sa disposition est la trace que le *discours* laisse dans cet « après-coup »[7] qu'est le *texte*. C'est au niveau du *discours* que les signes s'actualisent en mots et révèlent diverses capacités expressives. Cette actualisation dont on trouve la trace dans le *texte* est l'un des éléments qui permettront au linguiste de construire des hypothèses sur des faits de *langue.*

[3] Gustave Guillaume, 1997, p. 7.
[4] Eric Beaumatin, 2011, p. 18.
[5] *Ibid.*, p. 20.
[6] *Ibid.*, p. 21.
[7] *Ibid.*, p. 18.

Unicité du signe linguistique

L'une des façons de concevoir le langage humain est d'y voir deux dimensions, la pensée et les signes :

> Le langage, dont la condition nécessaire d'existence - la même que celle du dire (hors le dire pas de langage) - est la signifiance, constitue un ouvrage construit en pensée auquel se superpose un ouvrage construit en signes. Il faut au langage, pour être, inclure les deux.[8]

Les signes fournissent à la pensée le physisme qui permet à celle-ci de se constituer dans le langage :

> [P]our prendre rang dans le langage, les idées - qui sont des *dires mentaux* - doivent être physifiées. [...]Un principe à ne pas perdre de vue, est que le signe est cherché par l'idée, et pour elle, et non l'idée cherchée par le signe, et pour lui.[9]

Le signe linguistique est l'unité bipartite constituée d'un signifiant – entité immatérielle formée de phonèmes – et un signifié ou concept unique de ce signe, ouvrage construit en pensée :

> Le signifié est toujours psychique ; quant au signifiant, il est toujours sémiologique ; il ne peut pas être autre chose : il faut qu'il soit signe. C'est sa nature.[10]

Le signifié est, comme le décrit Gilles Luquet, « ce qui se trouve représenté en langue par un signifiant »[11]. Quant à ce dernier, c'est une image acoustique matérialisable dans le discours :

> [C]e signifiant – en soi immatériel – est ce qui, d'un signe, est appelé à se matérialiser dans l'acte de langage et à constituer un *objet d'observation* pour grammairiens et linguistes : un objet constitué de bruits et de sons – phénomènes d'une langue – ; un objet que l'on peut observer aussi à travers les symboles écrits associés à ces phonèmes.[12]

[8] Gustave Guillaume, 1995, p. 257.
[9] *Ibid.*, p. 258.
[10] *Id.*, 1973, p. 35.
[11] Gilles Luquet, 2006, p. 106.
[12] *Id.*, 2000, p. 7.

On parle alors d'une unité, dans laquelle le rapport entre les deux composants est indissociable : tant que le signifiant ne change pas, il reste rattaché au même signifié.

Dans la *langue* loge ce rapport univoque entre un signifiant et un signifié, cette unité qui autorise la diversité dans le *discours* :

> L'unité fondamentale du signe linguistique, en face de la diversité, de la multiplicité de ses conséquences dans le langage, est d'ailleurs un principe majeur de la linguistique qui vaut non seulement dans le domaine formel, mais encore dans le domaine matériel : unité du signe linguistique dans la langue, multiplicité des effets de sens dans le discours.[13]

Signifié et référence

Le signifié ne doit pas être assimilé à la référence au monde expérientiel, comme l'ont établi Jean-Claude Chevalier, Maurice Molho et Michel Launay :

> Ce signifié doit être regardé non comme l'ensemble des propriétés communes aux différents référents conceptuels, mais comme la représentation d'une ou plusieurs propriétés qu'il se trouve partager. À cette représentation, qui est un élément du tout, est associée la capacité d'évoquer ce tout auquel elle appartient et qui est le référent conceptuel.[14]

La tangibilité de l'univers expérientiel et l'empreinte qu'il laisse dans l'esprit conduit à mettre du réel où il n'en existe pas, à amalgamer les mots à l'expérience :

> L'analyste des mots, en somme, est toujours trop généreux. Il y reconnaît des richesses qui n'y sont guère. Une loi devrait être promulguée : elle ferait que les mots rentrent dans leurs biens. Et non par restitution de quelque chose qu'on leur aurait ôté, mais par confiscation de ce qui leur a été indûment attribué.[15]

On attribue aux mots des propriétés qui ne sont pas de leur compétence. Les mots « parlent » des choses, mais ils ne sont pas les choses. Or, la référence à laquelle les mots « renvoient » ne provient pas du mot isolé mais d'un contexte qui lui confère telle ou telle capacité référentielle :

[13] Gustave Guillaume, 1992, p. 197.
[14] Jean-Claude Chevalier, Michel Launay, Maurice Molho, 1984, p. 38.
[15] Jean-Claude Chevalier, 1988, p. 171.

> De ce signifié, de cette représentation qu'apporte le signifiant à chacune de ses comparutions, on s'est d'abord enquis de ce qu'il n'était pas, de ce avec quoi il ne fallait pas le confondre. Il doit être distingué des cas du réel à la référenciation desquels on l'appelle à contribuer, car cette référence ne s'obtient jamais en dehors du discours et, partant, de la combinaison de ce signifiant avec d'autres signifiants, dans une certaine circonstance.[16]

La référenciation est donc un fait discursif, conditionné par un signifié qui, dès la langue, contribue toujours avec un apport inchangé.

La compétence des acteurs du langage

Le langage se distribue sur deux niveaux solidaires : la *langue* et le *discours* que la première conditionne. Le domaine de la *langue* est celui de la *signifiance*, celui du *discours* étant la *référence*. Dans ce dernier logent les capacités référentielles des mots que connaissent les acteurs du langage, locuteur et récepteur :

> Le locuteur a besoin, pour convoquer tel mot au service de son « intention de dire », de savoir que ce mot est apte à référer à tel objet de l'expérience qu'il lui importe d'évoquer ; qu'à tel signifiant est associable telle capacité référentielle. Et pour comprendre le discours qu'on leur sert, l'auditeur, le lecteur sont eux aussi tenus de connaître cette capacité référentielle, de pouvoir, étant donné la circonstance linguistique et extralinguistique dans laquelle le mot survient, la reconnaître.[17]

La connaissance des capacités expressives des mots constitue la *compétence* des acteurs du langage. Ces capacités constituent le seul domaine auquel locuteur et récepteur peuvent accéder, la *langue* étant hors de leur portée :

> Cette *langue* – à laquelle le linguiste s'efforce d'accéder, qui est l'objet final de son étude – est ignorée des acteurs du langage. Tant qu'ils ne sortent pas de leur rôle du locuteur ou du récepteur pour se transformer en observateurs, ils ne peuvent y avoir accès. Cette langue conditionne l'existence de la compétence et, par là même, des discours effectifs. Elle gouverne, à son insu, l'acteur du langage.[18]

[16] Marie-France Delport, 2004, p. 33.
[17] *Ibid*., p. 29.
[18] *Ibid*., p. 30.

Polysémie et synonymie.

La multiplicité d'effets de sens d'une même forme et la co-évocation d'une même capacité expressive par différentes formes sont généralement expliquées comme des phénomènes de polysémie et de synonymie respectivement. Ces deux conceptions des rapports entre les effets de sens des mots sont incompatibles avec le principe de l'unicité du signe sur lequel s'appuie cette thèse. En effet, on a défini le signifié comme la représentation d'une ou plusieurs propriétés communes aux situations du monde expérientiel que le signifiant peut évoquer, « dont le signifiant est le " signal " », comme l'explique Marie-France Delport[19]. D'une part, cette façon de concevoir le signe est réfractaire à la notion de polysémie, selon laquelle une forme serait porteuse de plusieurs contenus sémantiques. Un signifiant représente la propriété commune à ces diverses situations d'expérience, à ces diverses références :

> [U]n signifiant peut donc contribuer à référer à des types divers d'expérience et l'acteur du langage est sensible à cette diversité ; le signifiant, cependant, dit toujours et exclusivement la propriété commune à tous ces types d'expérience, une propriété souvent trop abstraite pour se laisser apercevoir aisément. Il n'y a pas polysémie, il y a poly-référencialité.[20]

D'autre part, la correspondance d'un signifiant et d'un signifié est incompatible avec la notion de synonymie en tant qu'identité de contenu notionnel pour plusieurs formes :

> On comprend aussi que plusieurs signifiants puissent servir à « signaler » un même référent ; ils n'en disent pas pour autant la même propriété. Il y a co-référentialité et non pas synonymie.[21]

Les différents emplois d'un mot rendent compte de sa poly-référentialité et son alternance avec d'autres mots révèle sa co-référentialité avec ceux-ci. Le locuteur connaît les différentes capacités référentielles des mots, ses poly-référentialités, et s'en servira pour construire son discours ; il saura commuter un mot avec ses co-référents selon ses besoins expressifs. Quant au récepteur, sa *compétence linguistique* lui permettra de comprendre le discours qu'on lui adresse.

[19] Marie-France Delport, 2004, p. 34.
[20] *Ibid.*
[21] *Ibid.*

Linguistique du signifiant

Le champ d'observation du linguiste n'est autre que le *discours* – et le *texte* comme trace mémorielle de celui-ci –, domaine dans lequel se matérialise le signifiant associé à un seul signifié. Autrement dit, ce que le *discours* offre à l'œil de celui qui s'adonne à son étude est un ensemble de *signifiants* matérialisés en sons dans la langue orale et dans les symboles écrits dans la langue écrite :

> El lingüista sólo puede creer en lo que ve y lo único que ve, cuando se asoma a una lengua, es un conjunto de significantes. Lo único que se ofrece a su observación, más exactamente, es la asociación de ruidos y sonidos, o la asociación de símbolos escritos, que « realizan » un determinado número de estructuras fonológicas. [...] Describir una lengua prescindiendo del significado de sus elementos constitutivos sería –ni que decir tiene– absurdo, pero describirla prescindiendo de lo que se ve en su estructura significante no lo sería menos.[22]

L'objet de cette thèse est d'approcher le signifié de *dar* en langue selon les principes d'une *linguistique du signifiant*, soit sur la base de l'observation du seul élément que le linguiste a à sa portée, son *signifiant*. C'est en se laissant guider par ce que l'on perçoit que l'on comprendra comment la singularité du signe permet, lors de son actualisation, une pluralité de nuances expressives.

[22] Gilles Luquet, 2004, p. 24.

PREMIÈRE PARTIE : *DAR* PEUT-IL ÊTRE UN VERBE « DÉSÉMANTISÉ » ?

1. LES EMPLOIS DISCURSIFS DU SYNTAGME *DALE*

Le syntagme verbal *dale* est composé du lexème verbal *dar* dans sa forme impérative de deuxième personne simple et de l'enclise du pronom atone datif *le.* Il peut véhiculer plusieurs nuances expressives selon le contexte dans lequel il se présente. Dans l'exemple suivant, le verbe *dar* dans le syntagme en question contribue à exprimer le sens que les dictionnaires de la langue espagnole décrivent en premier lieu et qui fait de lui un verbe de « don » :

(1) Hola, Negra, la nena está con la voz. No, no la abrigaste. Vos no te ocupás de ella. No, no te estoy levantando la voz, te hago una observación, y bueno ***dale*** una aspirineta.

Eduardo Pavlovsky, *El señor Galíndez,* Argentina, 1975, CREA.

Dale sert à évoquer une situation dans laquelle quelqu'un – *Negra* – est prié de mettre quelqu'un d'autre – *la nena* – en possession de quelque chose – *una aspirina. Dale* est en accord avec le sujet de la deuxième personne du singulier de tutoiement, en concordance avec les indications de personne grammaticale dans les phrases précédentes (abrig*aste, vos, te,* ocup*ás)*. Enfin, le complément d'objet indirect *le* a son référent anaphorique dans l'énoncé, le syntagme nominal *la nena.*

Dale peut se présenter dans un énoncé où est demandée la réalisation d'une activité désignée par un substantif :

(2) Don Julián tenía sus conjuros. Cada vez que las sirenas venían a llevárselo y cantaban las letanías que repetían su nombre, él las echaba contracantando: [...] Vete de aquí, vete de aquí**, *dale*** a otra boca tu beso fatal, pero no a mí, pero no a mí.

Eduardo Galeano Eduardo, *Bocas del tiempo*, Uruguay, 2004, CREA.

Don Julián essaie de conjurer l'enchantement des sirènes en prononçant certains mots. Il demande à l'une d'entre elles de s'en aller et d' « embrasser » une autre bouche de son baiser fatal. *Dar*, suivi d'un substantif qui dénote une action, signifie la réalisation de ladite action, *besar. Dale* fait partie de la prédication de la phrase impérative, où *da* est le noyau

verbal et *le* est le complément d'objet indirect pronominal qui anticipe l'objet indirect nominal *otra boca.*

Dans l'exemple suivant, on demande au petit de « remercier » le roi :

(3) Ya estás salvado, chiquillo; prostérnate ante Su Grandeza y ***dale*** un millón de gracias por tantas mercedes.

Benito Pérez Galdós, *Napoleón en Chamartín*, España, 1874, CORDE.

Dar peut être l'équivalent approximatif de 'frapper', et dans l'énoncé suivant, *dale* sert à demander la réalisation de cette action :

(4) Haz lo que yo, Manolo; ***dale*** un puntapié al mundo; hazte chiquito para ser grande [...]

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta*, España, 1885-1887, CORDE.

Le syntagme sert aussi à demander d'actionner un dispositif :

(5) […] Es que hoy hemos girado el estudio. Fijet qué curioso. ¿Cómo se llama la película? Bueno que se titula la película Torpedo de Acapulco. Y la protagonista ese pedazo de Elvis Peich Leich. Te voy a poner un trailer ¿lo quieres ver? Venga Quillo ***dale***. Quillo ***dale*** a la manivela. A ver. Está muy bien, es una película [...]

ORAL, *Esta noche cruzamos el Mississippi*, 06/11/96, Tele 5, España, CREA.

Le locuteur demande à son interlocuteur *Quillo* d'actionner la manivelle – à laquelle renvoie l'objet indirect pronominal *le* – qui permettra de projeter la bande d'annonce du film.

Enfin, dans l'exemple suivant, le locuteur exige assez rudement au chauffeur de taxi d'accélérer et pour cela il convoque l'impératif *dale* :

(6) "¡Ni yo tengo esas monadas esperándome en casa, así que ***dale*** a esa mierda de coche y cállate!". El taxista le miró por el espejo retrovisor, comprobó que el pasajero no bromeaba y aceleró.

Juan Marsé, *Últimas tardes con Teresa*, España, 1966, CORDE.

Dans tous ces cas, *da* est le noyau de la prédication et, en tant que tel, il entre en rapport syntaxique avec d'autres éléments de la proposition, en complémentation avec un objet – exemples 5 et 6 – ou deux objets – exemples 1 à 4 – et en coordination avec un autre syntagme – exemple 3. Le syntagme peut présenter des changements morphologiques de

nombre et de personne si les éléments contextuels le permettent. On peut envisager le « vouvoiement » envers l'interlocuteur dans l'exemple 5 :

Venga Quillo, *dele*

On peut conjuguer le verbe de l'exemple 4 à la personne de politesse :

Denle un puntapié

Le pronom atone variable en fonction d'objet indirect peut varier en nombre :

Dales un puntapié

Enfin, la négation de la forme impérative entraîne également des changements morphologiques, car le clitique se détache et s'antépose au verbe et celui-ci prend la forme imposée par le mode subjonctif :

No le des un puntapié

Or, il existe des occurrences dans lesquelles *dale* ne présente pas la variabilité que les emplois précédents sont susceptibles de révéler :

(7) A- Sí, pero en este caso, estamos los dos acá encerrados, y no hay ninguna lucha, ninguna batalla que ganarle a nadie, ¿me estás siguiendo?
B- Sí, ***dale.***
A- ¿Y estamos tan presionados... por el mundo de afuera, que no podemos actuar de forma civilizada?, ¿es posible que pueda tanto... el enemigo que está afuera?
B- Ahora sí no te entiendo bien...

Manuel Puig, *El beso de la mujer araña,* Argentina, 1976, CREA.

La forme impérative dans ce contexte n'accepte pas, par exemple, la négation :

A : [...] ¿me estás siguiendo?
B : *No, no le des.

Contrairement à l'emploi du syntagme dans l'exemple 4, aucun changement contextuel, dans ce type d'emploi, ne permet à *dale* d'alterner avec la forme *dales*, où le clitique se présente au pluriel :

A : [...] ¿me estás siguiendo?
B : *Sí, *dales.*

Dans ces cas, le syntagme ne semble pas contribuer au signifié propositionnel ; il servirait à établir des rapports entre les interlocuteurs au niveau conversationnel. Il s'agirait d'une fonction de l'unité en tant que *marqueur discursif.*

1. 1. Le concept de marqueur discursif

La dénomination *marqueur discursif* fait partie des nombreux termes qui servent à identifier des unités linguistiques dont la fonction est différente de celle qu'elles exhibent habituellement dans la syntaxe de la phrase. Autrement dit, un adverbe qui fonctionne comme un complément verbal dans la proposition – exemple 8 – peut révéler une fonction d'une autre nature comme connecteur de deux membres du discours – exemple 9:

(8) Tras sus pasos dieron con los instigadores y cabecillas de la subversión y obraron ***consecuentemente***.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, España, 1975, CREA.

(9) Cuando entró en la adolescencia fue preciso "presentarla en sociedad". Hicieron una fiesta en casa, invitaron a la "gente bien" del barrio (nuestro barrio era residencial y, ***consecuentemente***, "bien" por antonomasia).

Marcos Aguinis, *La cruz invertida*, Argentina, 1970, CORDE.

Un verbe, outre sa fonction prédicative dans la phrase, comme l'illustre l'exemple 10, peut déployer des fonctions extérieures à la syntaxe phrastique, par exemple pour valider ce que vient d'être dit, comme dans l'exemple 11 :

(10) ¿O es que cree usted que el "París bien ***vale*** una misa", de Enrique IV de Francia, es solo una anécdota histórica?

Luis María Ansón, *Don Juan*, España,1996, CREA.

(11) Lo pasado, pasado, *¿**vale**?* Tú olvidas lo mío y yo olvido lo tuyo.

José Luis Martín Vigil, *En defensa propia,* España, 1985, CREA.

Le syntagme prépositionnel *en el fondo* peut révéler un fonctionnement dual selon le contexte de comparution. Il peut fonctionner comme complément circonstanciel de lieu :

(12) Este trozo de camino, desde Iraeta a Cestona, pasa entre dos montes y tiene ***en el fondo*** el río.

Pío Baroja, *Zalacaín el aventurero*, España, 1909, CORDE.

Il peut aussi se présenter comme opérateur de renforcement argumentatif :

(13) Ni siquiera había tenido tiempo de acicalarla y de comprarle un ataúd. Eso, ***en el fondo***, era lo de menos. Lo difícil sería ocultarla mientras estuviera ausente.

Tomás Eloy Martínez, *Santa Evita*, Argentina, 1995, CREA.

Enfin, le substantif *hombre*, outre sa fonction comme noyau du syntagme nominal dans le sujet de la phrase (exemple 14), s'emploie comme interjection dans une morphologie figée au singulier (exemple 15) :

(14) El ***hombre*** es una realidad cambiante y, por consiguiente, más que una definición válida para siempre, lo más que puede hacerse de él es una "definición" o descripción circunstancial [...]

José María Benavente, *¿Qué es la evolución ?*, España, 1972, CORDE.

(15) Por fin, don Lotario preguntó a su amigo casi suplicante:
- ¿Qué piensas de todo esto, Manuel?
- Lo mismo que usted. Absolutamente nada.
- Pero algo imaginarás.
- ***Hombre***, don Lotario, imaginar, imaginar, lo que se dice imaginar, sí que imagino. Pero la imaginación sin datos, sólo vale para escribir novelas... Todo esto es muy raro, pero que muy raro.

Francisco García Pavón, *El reino de Watiza*, España, 1968, CORDE.

Comme marqueur conversationnel, il sert à atténuer le désaccord du locuteur qui l'emploie et de cette façon imprime un ton de familiarité aux rapports entre les interlocuteurs.

1.2. Les marqueurs dans les grammaires de la langue espagnole

Comme l'observent María Antonia Martín Zorraquino et José Portolés[23], nombreux ont été les linguistes qui par le passé étudièrent des unités linguistiques qui font partie de ce qu'on appelle de nos jours *marqueurs discursifs.* Les auteurs citent Juan de Valdés, qui, dans le *Diálogo de la lengua*, datant de 1535, fait référence aux unités que l'on considère aujourd'hui comme ayant des fonctions interactives et métadiscursives et qu'il appelle *bordoncillos* :

> Uno de los primeros testimonios, con referencia a la lengua española, sobre algunos de los que hoy se consideran 'marcadores del discurso', lo encontramos en *Diálogo de la lengua* de Juan Valdés [...] donde se indica la existencia de " ciertas palabrillas, que algunas personas en su hablar usan ordinariamente […] quando, estando hablando, no les viene a la memoria el vocablo tan presto como sería menester" (Valdés, 1535 : 186-188). Valdés se refiere a unidades que cumplen, principalmente, lo que hoy llamamos funciones fáticas y metadiscursivas.[24]

Gregorio Garcés, dans son ouvrage qui date de 1791 et qui s'intitule *Fundamento del vigor y elegancia de la lengua castellana, expuesto en el propio y vario uso de sus partículas*, observe l'usage et l'expressivité, la force et la vigueur de certaines particules. Il décrit ce que l'on considère dans la linguistique actuelle comme les fonctions pragmatiques des interjections, comme l'indique María Antonia Martín Zorraquino :

> [Garcés] muchas veces también da noticia de la vigencia de los usos que [la unidad] va presentando o de la expresividad que aportan ciertas partículas. [...] Es el caso, por ejemplo de ¡*ah*!, de la que indica que se emplea para "llamar con ahínco y ternura", para expresar "afecto de enojo y dolor", para "exhortar", para encarecer algún "deseo" (Garcés, 1791 : 91 y s.) ».[25]

L'auteur signale également ce type de fonction dans certains adverbes et conjonctions :

> « Pero [...] el autor no se limita a señalar valores expresivos en las interjecciones, sino que los aduce igualmente para ciertos adverbios ; así, para *bien* [...] reconoce Garcés nueve tipo de usos para este adverbio ; [...] en relación con el quinto « Pero donde demuestra nuestro adverbio mayor énfasis, es en estos momentos de aprobar lo que nos contenta » ; es decir, sugiere que se trata de una palabra que sirve para expresar « acuerdo con el interlocutor », una de las funciones pragmáticas más estudiadas hoy día. » [...] para

[23] Ignacio Bosque, Violeta Demonte (éds.), 1999, p. 4055, § 63.1.1.
[24] *Ibid.*, p. 4055, note 2 en bas de page.
[25] María Antonia Martín Zorraquino, 1998a, p. 21.

> *y*, indica "la fuerza y variedad con que ayuda […] a manifestar los efectos del ánimo ; de ella se han servido nuestros autores para declararnos las pasiones de *enojo, espanto, admiración*" ».[26]

C'est plus d'un demi-siècle après l'ouvrage de Gregorio Garcés que le philologue Andrés Bello écrit sa *Gramática de la lengua castellana.* Dans le chapitre intitulé « Observaciones sobre el uso de algunos adverbios, preposiciones y conjunciones »[27], l'auteur distingue des fonctions expressives dans des particules. Il signale, par exemple, l'emploi emphatique de *hasta* et de *y* :

> « *Hasta* las causas particulares se convertían con frecuencia en asuntos políticos » [...] donde cualquiera percibirá que *hasta* no hace el oficio de preposición, puesto que sólo sirve para dar al sujeto cierta énfasis parecida a la de *aun*[28]. [...] « ¡Y que no viese yo todo eso! », exclama el héroe de Cervantes al oír una descripción que le hace su escudero. Fácil es percibir la énfasis de esta conjunción adverbializada así. Principiando por una palabra que regularmente supone otras anteriores, se hace entrever confusamente un conjunto de ideas sobre las cuales salta el que habla, para fijarse en la más importante.[29]

Au XXe siècle, Samuel Gili Gaya, Juan Alcina et José Manuel Blecua figuraient parmi les philologues qui ont réalisé des apports essentiels à l'étude des marqueurs du discours tels qu'ils sont regardés de nos jours. Gili Gaya aborde la description des unités qui ont un rôle exophrastique dans le dernier chapitre de son *Curso superior de sintáxis española* intitulé « Enlaces extraoracionales » :

> [L]as oraciones se suceden guardando entre sí una relación de coherencia representativa, lógica o afectiva, una trabazón psíquica de orden superior. Si esta relación de continuidad no se revela, decimos que el discurso es incoherente. La unidad total del discurso, a la cual sirven las oraciones que lo componen, obedece a leyes psicológicas, y según ellas percibe el oyente o el lector la coherencia o incoherencia del discurso que se le dirige.[30]

L'auteur identifie quelques traits grammaticaux partagés par ces particules : fonction externe à la prédication de la phrase, invariabilité morphologique, appartenance à diverses classes grammaticales, versatilité distributionnelle, capacité combinatoire (*así pues, pues bien,* etc.), aide à la construction de la *cohérence* textuelle, pluralité de sens du style, distribution dans des registres écrits et oraux. Il signale également l'absence du signifié

[26] María Antonia Martín Zorraquino, 1998a, p. 21.
[27] Andrés Bello [1984] 2004, p. 347-363.
[28] *Ibid.*, p. 355.
[29] *Ibid.*, p. 362.
[30] Samuel Gili Gaya, 2000, p. 325, § 250.

« habituel » de conjonctions qui fonctionnent comme *muletillas*, en accord avec les pragmaticiens qui aujourd'hui postulent la désémantisation des marqueurs :

> Muchas de ellas constituyen *muletillas*, es decir, palabras o locuciones en que apoyan su elocución las personas no instruidas o poco dueñas de los recursos idiomáticos, p. ej. : *pues... pues*, *entonces... entonces* ; en francés, *alors... et alors* [...] Tales muletillas están desposeídas de su significado y función normales, y pasan a ser vagas indicaciones de continuidad o enlace, y a veces simples rellenos.[31]

Ses contemporains Juan Alcina et José Manuel Blecua ont de même abordé une systématisation des unités qu'ils appellent *elementos periféricos,* parmi lesquelles on trouve des items invariables, sans fonction au sein de la syntaxe intraphrastique et qui correspondent aux unités qu'on appelle aujourd'hui *marqueurs discursifs* :

> [E]lementos de variada estructura gramatical que sólo se pueden distinguir por su función semántica, dedicada a comentar, precisar o contrastar el significado de toda la oración o a marcar el orden y relación de una oración con las demás que le preceden y le siguen en el discurso.[32]

En somme, Samuel Gili Gaya, Juan Alcina et José Manuel Blecua offrent une des premières classifications et descriptions détaillées et en quelque sorte systématisées des éléments que l'on appelle aujourd'hui marqueurs du discours en langue espagnole. Ils marquent le début du chemin suivi par des linguistes qui ont approfondi l'étude de ces unités et qui ont ouvert de nouvelles perspectives dans le domaine de la pragmatique et de la grammaire du texte.

1.3. Dénominations et perspectives

Les marqueurs discursifs ont été abordés dans différents cadres théoriques qui soulignent des aspects variés de ces unités et qui leur ont donné diverses dénominations selon les perspectives envisagées. Cela rend fort difficile une homogénéité descriptive et taxonomique. On signale par la suite quelques termes qui servent à définir les marqueurs en langue espagnole[33] :

[31] Samuel Gili Gaya, 2000, p. 326, § 251.
[32] Juan Alcina Franch, José Manuel Blecua, 1975, p. 884.
[33] Pour une liste plus complète, voir Luis Cortés et María Matilde Camacho, 2005, p. 237.

- *Conectores argumentativos* : proposé par José Portolés[34] et Pedro Barros[35], qui considèrent ces unités comme des instructions de l'activité argumentative[36] des interlocuteurs.

- *Conector discursivo* : utilisé par Vidal Lamíquiz[37], Estrella Montolío[38] et José Portolés[39] pour faire référence aux rapports sémantico-pragmatiques entre les membres du discours ; celui-ci est considéré habituellement, selon José Portolés[40], comme l'action et le résultat de l'utilisation des éléments que la grammaire d'une langue fournit dans un acte communicatif concret.

- *Elementos de cohesión* : María Antonia Martín Zorraquino[41] souligne le caractère connectif de ces particules dans le discours.

- *Enlace extraoracional* : utilisé par Samuel Gili Gaya[42] et repris par Catalina Fuentes[43]. Le concept tient compte de la dimension supraphrastique et du niveau de fonctionnement de ces particules.

- *Marcadores del discurso/discursivo* : cette dénomination est la plus répandue – Nuria Saló et Miguel Llobera[44], María Antonia Martín Zorraquino et José Portolés[45], Luis Cortés et María Matilde Camacho[46], Josefa Antonia Berenguer[47], Manuel Casado Velarde[48], etc. – et sert à décrire le niveau auquel ces unités fonctionnent – le discours – ainsi que leur rôle de guide dans la communication pour l'interprétation des énoncés.[49]

[34] José Portolés, 1989, p. 117-133.
[35] Pedro Barros, 1993, p. 7-12.
[36] L'activité argumentative doit être considérée à la lumière de la Théorie de l'argumentation de Ducrot et Anscombre, selon laquelle les énoncés argumentent car ils conditionnent la dynamique discursive, c'est-à-dire, l'apparition d'autres énoncés.
[37] Vidal Lamíquiz, 1991, p. 909-915.
[38] Estrella Montolío, 1994, p. 453-460.
[39] José Portolés, 1994, p. 527-531.
[40] José Portolés, 2004, p.107.
[41] María Antonia Martín Zorraquino, 1991, p. 253-286.
[42] *Ibid.*, p. 325, § 250.
[43] Catalina Fuentes, 1987.
[44] Nuria Saló et Miguel Llobera, 1989, p. 873-881.
[45] María Antonia Martín Zorraquino et José Portolés, 1999, p. 4051-4213.
[46] Luis Cortés, María Matilde Camacho, *op. cit.*
[47] Josefa Antonia Berenguer, 1995, p. 109-120.
[48] Manuel Casado Velarde, [1998] 2008, p. 55-70.
[49] Selon Martín Zorraquino et Portolés (*op.cit.*, p. 4057, § 63.1.2) les marqueurs discursifs, grâce à leurs différentes propriétés morphosyntaxiques, sémantiques et pragmatiques, guident les inférences effectuées dans la communication.

- *Marcador interaccional* : terme proposé par Hugo Obregón[50] pour faire référence aux rapports entre locuteur et interlocuteur.

- *Marcadores textuales* : Cristina Fernández Bernárdes[51] et Manuel Casado Velarde[52] signalent que leur fonctionnement se trouve à un niveau supraphrastique constitué par le texte – celui-ci conçu comme le résultat d'une activité individuelle de parole selon Manuel Casado Velarde.

- *Muletillas* : terme utilisé aussi par Samuel Gili Gaya[53] pour décrire la fonction métadiscursive d'un groupe de particules.

- *Operadores pragmáticos* : selon Ana María Barrenechea[54] et María Antonia Martín Zorraquino[55], ainsi que *conectores pragmáticos* pour Yamileth Solano Rojas[56], Catalina Fuentes[57] et aussi Antonio Briz[58]. La dénomination rend compte de cette branche de la linguistique, la pragmatique, qui s'occupe des rapports entre les formes linguistiques et leur usage. La différence entre opérateurs et connecteurs réside dans le fait que l'incidence des premiers est limitée à l'énoncé où ils se trouvent, tandis que les derniers établissent des relations de connexions entre deux ou plusieurs énoncés.

- *Organizadores de la conversación* : selon María Teresa Llorente Arcocha[59] et *marcadores conversacionales* selon Gladys Cepeda et María Teresa Poblete[60]. Ces termes soulignent la fonction de ces éléments dans l'interaction locuteur/interlocuteur.

- *Partículas* : María Antonia Martín Zorraquino[61] évoque le caractère invariable de ces unités.

[50] Hugo Obregón, 1985.
[51] Cristina Fernández Bernárdez, 1994, p. 3-11.
[52] Manuel Casado Velarde, 1996, « Notas sobre la historia de los marcadores textuales de explicación *es decir* y *o sea*, p. 321-328.
[53] Samuel Gili Gaya, 2000, p. 326, § 251.
[54] Ana María Barrenechea, 1977, p. 313-332.
[55] María Antonia Martín Zorraquino, 1993, p. 467-478.
[56] Yamileth Solano Rojas, 1989, p. 143-154.
[57] Catalina Fuentes, 1993, p. 71-104.
[58] Antonio Briz, 1993, p. 145-188.
[59] María Teresa Llorente Arcocha, 1996.
[60] Gladys Cepeda, María Teresa Poblete, 1996, p. 105-117.
[61] Maria Antonia Martín Zorraquino, 1992, p. 110-124.

La diversité des appellations révèle l'hétérogénéité de ces unités en ce qui concerne leur niveau d'opérativité – énoncé, texte, conversation, discours – et également leur fonction – aide à l'argumentation, élément de cohésion, marqueur d'interaction entre les interlocuteurs, etc. Ceci s'ajoute à la difficulté d'identifier une classe grammaticale d'appartenance uniforme, car on trouve des marqueurs parmi des catégories les plus diverses. Une définition doit en conséquence résumer les différents aspects pris en compte dans toutes ces optiques.

1.4. Pragmatique et discours

Les *marqueurs discursifs* doivent être définis dans une perspective *pragmatique* qui considère le *discours* comme unité d'analyse.

La *pragmatique* est la branche de la linguistique qui étudie la langue du point de vue des rapports entre les formes linguistiques et leur usage, entre les mots et les acteurs du langage qui les utilisent[62]. L'intérêt de cette discipline n'est pas ce que les mots disent mais ce que le sujet parlant dit et interprète au moyen des mots dans un contexte déterminé[63]. Ces unités sont étudiées dans un cadre qui considère la langue en action et comme moyen de communication.

Le niveau d'opérativité de ces unités est le *discours* construit par le sujet parlant, dont José Portolés propose la définition suivante :

[62] José Portolés (2004, p. 21-22) explique que la naissance de la pragmatique se situe dans la première moitié du XXe siècle à partir des propositions de Charles W. Morris. Le linguiste américain suggère d'approcher la sémiotique ou théorie des signes à partir de trois angles : la syntaxe étudierait le rapport formel entre les signes, la sémantique s'intéresserait aux rapports entre les signes et les objets référés, tandis que la pragmatique serait concernée par les rapports entre les signes et ceux qui les utilisent et les interprètent. Selon Charles W. Morris, la pragmatique comprend tous les phénomènes psychologiques, biologiques et sociologiques présents dans le fonctionnement des signes. Cependant, sa proposition ne commence à se développer qu'à partir des années soixante, quand des sujets rejetés par la grammaire générative trouvent dans la « corbeille » de la pragmatique le cadre approprié pour leur étude. Noam Chomsky, fondateur de la grammaire générative, avait refusé la projection d'une sémantique générative – proposée par les linguistes américains George Lakoff, James McCawly , Paul M. Postal et John Robert Ross – à l'intérieur de celle-ci, considérant que les sujets traités ne pouvaient être abordés avec rigueur scientifique.

[63] George Yules (1996, p. 3), définit la pragmatique en ces termes : « La pragmatique concerne l'étude du sens communiqué par l'émetteur et interprété par le récepteur. Elle a par conséquent davantage à voir avec l'analyse de ce que les gens signifient au moyen de leurs énoncés qu'avec ce que les mots et les phrases peuvent signifier en soi dans ces mêmes énoncés. La pragmatique est l'étude du sens qui émane du sujet parlant » [« Pragmatics is concerned with the study of meaning as communicated by a speaker (or writer) and interpreted by a listener (or reader). It has, consequently, more to do with the analysis of what people mean by their utterances than what the words and phrases in those utterances might mean by themselves. *Pragmatics is the study of speaker meaning* »]. La traduction est de notre fait.

> [L]o habitual dentro de los estudios de pragmática es emplear el término **discurso** para referirse a lo lingüísticamente dicho más su contexto, o con otras palabras, el discurso es la acción y el resultado de utilizar las distintas unidades que facilita la gramática de una lengua en un acto concreto de comunicación.[64]

Considéré dans cette optique pragmatique, le discours est une unité de communication, tissée par les règles grammaticales de la langue, construite par un locuteur et adressé à un auditeur-lecteur dans le processus communicatif. Cette façon de concevoir le discours ajoute la dimension communicative de ce phénomène au concept guillaumien de discours comme *effet*.

Le texte est également décrit comme l'espace d'opérativité des marqueurs et sa définition se confond parfois avec celle du discours. Rafael Núñez et Enrique del Teso définissent le texte comme message et acte de parole et comme unité d'interaction communicative :

> [E]l texto es unidad mínima de información, de comunicación y de interacción social, y todo ello conjunta y simultáneamente, pues la información se almacena par ser transmitida a un organismo receptor que, necesariamente, debe reaccionar a ella, ya sea incorporándola a su caudal de conocimiento, ya sea transformando su actitud o su carácter. Así pues, todo texto es, a la vez, mensaje y acto de habla ; o, a la inversa, los mensajes y los actos de habla se ejecutan por medio de textos. Más brevemente, el texto es la unidad mínima de interacción comunicativa.
> [...] La unidad del texto no es sino carácter acabado, completo e íntegro al que tienden nuestras emisiones lingüísticas.[65]

Il existe cependant une distinction entre le texte et le discours comme phénomènes d'interaction communicative, car le premier peut être conçu comme la *trace* qu'il constitue du fait discursif, comme « mémoire d'un événement discursif » d'après Éric Beaumatin[66], comme « « une suite linguistique empirique attestée, produite dans une pratique sociale déterminée, et *fixée sur un support quelconque* », selon François Rastier[67]. Également Gillian Brown et George Yule font référence à la *trace textuelle d'un discours* en tant qu'événement communicatif.[68]

---

[64] José Portolés, 2004, p. 107.
[65] Rafael Núnez, Enrique del Teso, 1996, p. 175.
[66] Eric Beaumatin, *op. cit*., p. 18.
[67] François Rastier, 1996, p. 19.
[68] « On considérera les mots, les syntagmes et les phrases qui se présentent dans la trace textuelle d'un discours comme l'indice d'une intention d'un producteur de communiquer son message à un récepteur. » [« We shall consider words, phrases and sentences which appear in *the textual record of a discourse* to be evidence of an attempt by a producer (speaker/writer) to communicate his message to a recipient (hearer/reader) . »], Gillian Brown et George Yule, 1996, p. 24. Aussi : « Le texte est la trace verbale d'un événement communicatif ». [« Texte [...] is the *verbal record of a communicative event* »]. *Ibid.*, p. 190. Les traductions et les italiques sont de notre fait.

1.5. Définition de marqueur discursif

La définition suivante reprend la description proposée par María Antonia Martín Zorraquino et José Portolés[69], la plus répandue dans la recherche pragmatique en langue espagnole. Le terme *marqueur discursif* ne rend pas compte d'une catégorie grammaticale mais d'un concept *pragmatique*. Dans cette perspective, ils sont des unités linguistiques invariables, marginales par rapport à la prédication de la phrase car ils n'exercent pas une fonction syntaxique à l'intérieur de celle-ci. Les marqueurs fonctionnent au niveau du discours, c'est-à-dire, dans le lieu d'assemblage entre la grammaire et la pragmatique. Leur rôle serait de guider les inférences effectuées lors de la communication. Autrement dit, les marqueurs ordonnent et orientent les interprétations des énoncés et contribuent au traitement de ce qui est communiqué. Selon leurs propriétés morphosyntaxiques et leurs instructions sémantico-pragmatiques, les marqueurs indiquent le chemin à suivre lors de l'interprétation d'un énoncé par rapport au précédent et en relation avec la situation communicative qu'impliquent locuteur, interlocuteur et contexte. On se trouve face à des éléments d'articulation pragmatico-textuelle qui peuvent également être interprétés du point de vue des rapports socioaffectifs entre les interlocuteurs.

1.6. Traits caractéristiques des marqueurs discursifs

Les formes qui fonctionnent comme marqueurs présentent plusieurs propriétés qui les distinguent des mêmes formes lorsqu'elles ne se comportent pas comme outils discursifs :

- Impossibilité de coordination entre marqueurs.

- Impossibilité de négation et de focalisation.

- Versatilité distributionnelle.

- Marginalité et absence de fonction syntaxique par rapport à la phrase où ces unités se présentent.

[69] Cette définition reprend la description de ces unités proposée par María Antonia Martín Zorraquino et José Portolés, 1999, p. 4057, § 63.1.2.

- Indépendance d'intonation par rapport aux éléments de la phrase.

- Invariabilité morphémique.

- Grammaticalisation (totale ou partielle).

1.6.1. COORDINATION

Les marqueurs ne se coordonnent pas : ce sont des éléments qui expriment une évaluation du point de vue du locuteur par rapport à l'information traitée lors de la communication. En conséquence, comme le signale María Antonia Martín Zorraquino, il ne paraît pas logique, du point de vue pragmatique, d'évaluer une proposition de plusieurs façons différentes dans un même commentaire[70]. En revanche, ils peuvent se présenter en juxtaposition :

(16) Si hay algún problemita, algún conflicto: ***oiga, mire***, me están quitando un pedazo, entonces el gobierno norteamericano empieza a tomar medidas.

Oral, Cuba, CREA.

*[...] *oiga y mire* [...]

(17) Y, ***desde luego, vamos***, van a disfrutar de unas buenas vistas.

Oral, *Sencillamente Radio*, Madrid, 12/12/91, Radio Intercontinental, España, CREA.

*Y, desde luego y vamos [...]

La juxtaposition permet au locuteur de cumuler avec plus ou moins de liberté les marques de son attitude à propos de son discours.

[70] María Antonia Martín Zorraquino, [1998] 2008, p. 38.

1.6.2. NÉGATION ET FOCALISATION

Les marqueurs n'acceptent pas la négation :

(18) Así, en mi ocupación burocrática, le ordenaba a mi mecanógrafa que le sacara punta al lápiz; cuando me lo entregaba, lo dejaba caer al suelo y la punta se rompía. Esta operación, ***naturalmente,*** conducía, a la postre, a la desaparición del lápiz en sí.

Carlos Fuentes, *La región más transparente*, México, 1958, CORDE.

* Esta operación, *no naturalmente*, conducía [...]

Ils n'acceptent pas non plus la focalisation au moyen d'une proposition subordonnée relative :

* Era *naturalmente* como esta operación conducía, a la postre [...]

Or, l'adverbe de manière *naturalmente* peut être focalisé lorsqu'il fonctionne comme complément circonstanciel dans le cadre de la syntaxe phrastique :

(19) [...] yo le tenía lástima a mi madre [...] pero mi madre no lo sabía, creía que me dominaba ***naturalmente***, sin pedir permiso, y que yo siempre sería parte de ella [...]

Carlos Fuentes, *La región más transparente*, México, 1958, CORDE.

[...] creía que era *naturalmente* como me dominaba [...]

Cela montre que la fonction de ces unités se trouve au niveau exophrastique : elles n'entrent pas en relation syntaxique avec les composants de la phrase.

1.6.3. VERSATILITÉ DISTRIBUTIONNELLE

Certains marqueurs témoignent d'une versatilité distributionnelle, car ils peuvent apparaître au début, à l'intérieur ou à la fin de l'énoncé :

(20) Trató de hacerlo lo más silenciosamente posible para no despertar a Cris, que roncaba en el lecho conyugal. Dormía mucho. ***En realidad***, casi todo el tiempo, hasta tarde por las mañanas [...]

José Donoso, *El obsceno pájaro de la noche*, Chile, 1970, CORDE.

(21) La señora Olivia conservábase fresca, pues estaba cubierta por una doble nieve: la virginidad y la vejez. [...] No podía decirse, ***en realidad***, que fuese vieja; apenas advertíanse sus canas.

Leopoldo Lugones, *Lunario sentimental*, Argentina, 1909, CORDE.

(22) [...] en sus oídos la más leve insinuación indecorosa. ¿Es éste el proceder de un hombre serio, o no lo es, amiga mía?
Fuerte el argumento, ***en realidad***. Por no ceder, Carlota no supo contestarle.

Felipe Trigo, *A prueba*, España, 1908, CORDE.

Or, la distribution « libre » est conditionnée par certaines règles de distribution, car un marqueur ne peut jamais s'interposer entre le noyau et ses adjacents déterminatifs :

(23) ¿A qué se debía que confiaran demasiado: quizás Europa no existía, o el hombre ***en realidad*** no había llegado aún a la luna [...]?

Roberto Quesada, *Big Banana*, Honduras, 2000, CREA.

* [...] o el *en realidad* hombre no había llegado aún a la luna [...]?

Cependant, il peut être placé entre le noyau et son adjacent explicatif :

(24) Mi cuartito de pobre, porque ahora era pobre, quedaba en el techo de un hermoso edificio burgués, bastante burgués, ***en realidad***, que miraba feliz y muy seguro de sí mismo al hermoso jardín des Plantes.

Alfredo Bryce Echenique, *La vida exagerada de Martín Romaña*, Perú, 1981, CREA.

D'autres marqueurs sont restreints à une seule position ; il est difficile de trouver *ahora bien* dans une autre position qu'initiale :

(25) [E]stá de acuerdo en que la actual situación es vergonzosa, que hay que hacer todo lo posible por variar; ***ahora bien***, romperse la cabeza (todavía le duele) para llevar al poder a insensatos de esta clase... La confusión le saca de quicio.

Max Aub, *La calle de Valverde*, España, 1961, CORDE.

L'observation de la position de différents marqueurs met en évidence la difficulté d'une caractérisation à l'égard du critère distributionnel de ces unités dans l'énoncé.

1.6.4. FONCTION PÉRIPHÉRIQUE

Les marqueurs ont une fonctionne marginale dans la syntaxe de la phrase, car leur niveau d'opérativité est le discours et non la proposition. Ainsi, le syntagme prépositionnel *a propósito* fonctionne comme complément circonstanciel de manière du prédicat dans l'énoncé suivant :

(26) Sí, te parecés [...] ¿Pero es que me van a dejar tranquila? Te digo ***a propósito*** que te parecés a él, para que de una vez por todas nos dejemos de absurdos.

Julio Cortázar, *Rayuela*, Argentina, 1963, CORDE.

Or, le même syntagme peut révéler une fonction exophrastique :

(27) Y los especialistas en folklore canyengue, como un servidor. Haceme acordar en casa que te lea la confesión de Ivonne Guitry, viejo, es algo grande.
- ***A propósito***, manda decir la señora de Gutusso que si no le devolvés la antología de Gardel te va a rajar una maceta en el cráneo -informó Talita.

Julio Cortázar, *Rayuela*, Argentina, 1963, CORDE.

Dans ce dernier cas, il sert à introduire un changement de sujet dans la conversation et fonctionne comme organisateur du discours.

1.6.5. INTONATION

Les marqueurs se démarquent généralement du reste de l'énoncé pas une pause antérieure et/ou postérieure. Outre cette démarcation, certains traits suprasegmentaux sont associés à différentes nuances pragmatiques. María Antonia Martín Zorraquino[71] observe des signaux d'intonation systématiques et réguliers dans différents emplois des marqueurs *bueno* et *claro.* Ce dernier peut être employé pour signaler l'accord avec ce que vient d'être dit, mais il peut également avoir une valeur contre-argumentative. Dans l'exemple suivant, le marqueur *claro* suivi de *que* sert à confirmer les propos précédents :

[71] María Antonia Martín Zorraquino, [1998] 2008, p. 50.

(28) Mi felicidad estriba en ayudar a los demás. Luego está Dios, tú lo sabes. Te lo he enseñado.
- Sí, ***claro*** *que* sí. Pero a Dios no le vemos ni le tocamos...

José Luis Martín Vigil, *Los curas comunistas*, España, 1968, CORDE.

Le marqueur présente le tonème de « cadence » (↓) qui se caractérise par une intonation descendante à la fin du groupe phonique. Or, lorsque *claro* véhicule une valeur concessive, il présente un tonème de « suspension » (→) où l'intonation se maintient à la fin du groupe phonique:

(29) Yo realmente no sé qué vamos a hacer, este tablón empieza a pesar demasiado, ya sabés que el peso es una cosa relativa. Cuando lo trajimos era livianísimo, ***claro*** *que* no le daba el sol como ahora.

Julio Cortázar, *Rayuela*, Argentina, 1963, CORDE.

1.6.6. GRAMMATICALISATION DES MARQUEURS

L'une des propriétés les plus caractéristiques des marqueurs serait leur *invariabilité* ou *fixation.* Cette caractéristique est un trait distinctif des traditionnelles *particules* – adverbes, conjonctions, interjections – et nombre d'entre elles sont des catégories qui peuvent fonctionner comme marqueurs. Cependant, il existe d'autres catégories grammaticales parmi les marqueurs – des syntagmes prépositionnels et verbaux, par exemple – qui s'avèrent invariables comme résultat d'une opération ordinairement désignée comme une *grammaticalisation*. C'est ainsi que, en 1912, le linguiste français Antoine Meillet décrit la création de formes grammaticales à partir de formes pleines :

> La constitution de formes grammaticales par dégradation progressive des mots jadis autonomes est rendue possible par les procédés [...] qui consistent [...] en un affaiblissement de la prononciation, de la signification concrète des mots et de la valeur expressive des mots et des groupes de mots.[72]

Un demi-siècle après cette description, Jesy Kurylowicz nuance la définition de Meillet et considère la grammaticalisation comme un phénomène de « gradation ». Pour l'auteur, il s'agit d'une augmentation graduelle du caractère grammatical des mots affectés :

[72] Antoine Meillet [1921] 1975, p. 139.

> La grammaticalisation consiste en la progression de la catégorie d'un morphème d'un statut lexical vers un statut grammatical ou d'un statut moins grammatical vers un statut plus grammatical.[73]

Dans l'ensemble, la grammaticalisation implique que certains mots passent d'une catégorie lexicale à une catégorie grammaticale[74] mais cela peut également impliquer une évolution dans le degré de grammaticalisation, c'est-à-dire moins de grammaticalisation à plus de grammaticalisation[75].

Au passage d'un statut à un autre, les éléments grammaticalisés subissent une dégradation que certains chercheurs qualifient de sémantique, pragmatique, syntaxique et phonique, comme Bernd Heine et Mechthild Reh par exemple :

> Par le terme « grammaticalisation », nous faisons essentiellement référence à une évolution par laquelle les unités linguistiques perdent en complexité sémantique, signification pragmatique, liberté syntaxique et substance phonétique.[76]

De ce fait, l'unité grammaticalisée semble devenir un élément figé dans sa structure et plus ou moins « désémantisé ».

Dans une perspective discursive, la grammaticalisation permet la création d'unités discursives invariables à partir de formes lexicales pleines. Les marqueurs se distinguent des unités non grammaticalisées desquelles ils procèdent par leur fixation, c'est-à-dire par le fait qu'ils n'admettent ni complémentation, ni coordination, comme on l'a signalé précédemment, ni changements morphologiques de genre, nombre, personne verbale, temps, mode, etc.

Néanmoins, certains marqueurs présentent quelques variations, ce qui serait le signal d'un procès de grammaticalisation « inachevée ». *No obstante* est un marqueur discursif contre-argumentatif dans l'énoncé suivant :

(30) La costa quedaba libre de amenaza. ***No obstante*** continuamos invisibles.

Pablo Neruda, *Una casa en la arena*, Chile, 1966, CORDE.

---

[73] [« Grammaticalization consists in the increase of the range of a morpheme advancing from a lexical to a grammatical or from a less grammatical to a more grammatical status, e.g. from a derivative formant to an inflectional one »]. Josy Kurylowicz [1960] 1975, p. 52. La traduction est de notre fait.

[74] Il s'agirait, par exemple, du marqueur *no obstante* formé à partir du participe du verbe *obstar*. Voir Mar Garachana Camarero, [1998] 2008, p. 193-212.

[75] Le démonstratif *este*, mot grammatical, acquiert un statut de mot plus grammaticalisé lorsqu'il est employé comme marqueur métadiscursif. Voir Ignacio Bosque, Violeta Demonte, *op. cit.*, p. 4199, § 63.6.5.6.

[76] [« [W]ith the term "grammaticalization" we refer essentially to an evolution whereby linguistic units lose in semantic complexity, pragmatic significance, syntactic freedom, and phonetic substance. »]. Bernd Heine, Mechthild Reh, 1984, p. 15. La traduction est de notre fait.

Or, *obstante* est le participe du verbe *obstar* dans l'exemple suivant où il s'assemble avec un syntagme nominal :

(31) Entonces los siete recogían el balón o los mazos de madera, juntaban las palmas, caían de rodillas y, más Botticellis que nunca, ***no obstante las simples camisetas y calzoncillos uniformes del deportivo atuendo***, rezaban a coro, cantando rítmicos latines.

Manuel Mujica Láinez, *El escarabajo*, Argentina, 1982, CREA.

Son agencement avec le sujet *las simples camisetas y calzoncillos uniformes del deportivo atuendo* inviterait à voir une moindre grammaticalisation de *no obstante*. Cependant, l'absence de concordance de genre – féminin – et de nombre – pluriel – révélerait un processus de fixation en marche.

1.7. Grammaticalisation et « désémantisation »

D'après Antoine Meillet, la grammaticalisation implique un « affaiblissement » des formes lexicales jusqu'à la création de formes grammaticales « désémantisées » :

> L'affaiblissement du sens et l'affaiblissement de la forme des mots accessoires vont de pair ; quand l'un et l'autre sont assez avancés, le mot accessoire peut finir par ne plus être qu'un élément privé de son sens propre, joint à un mot principal pour en marquer le rôle grammatical. Le changement d'un mot en élément grammatical est accompli.[77]

Depuis que Meillet considère la privation de sens propre comme une conséquence inéluctable de la grammaticalisation, nombreux sont les auteurs qui assimilent ce phénomène évolutif à une certaine modification du contenu notionnel des mots concernés. Comme le signale Gilles Luquet :

> Tout se passe comme si la grammaticalisation – depuis l'époque où Meillet employait ce terme pour désigner « le passage d'un mot autonome au rôle d'élément grammatical » – ne pouvait se concevoir sans la désémantisation du signe ou du groupe de signes qu'elle affecte, c'est-à-dire sans la perte de ce qui était, pour Meillet, le « sens propre » du ou des signe(s) considéré(s).[78]

Bien que ce soit sous des dénominations différentes, les auteurs font état d'un abandon de la manière de signifier de ces mots devenus des outils grammaticaux, soit pour signaler une

[77] Antoine Meillet [1921] 1975, p. 139.
[78] Gilles Luquet, 2012b, p. 208.

autre façon de signifier, soit pour apparaître comme plus ou moins vidés de leur « sens propre ». On examinera par la suite quelques-unes de ces théories.

1.8. Recatégorisation

Une façon de regarder les conséquences de la grammaticalisation dans la sémantèse des mots est de considérer l'évolution des formes vers des signifiés relationnels. Au niveau morphosyntaxique, cela impliquerait une recatégorisation des unités grammaticalisées dans une catégorie inférieure et plus fermée[79]. Cette recatégorisation est, dans la perspective de la linguistique cognitive, le résultat d'opérations mentales comme la synonymie et la métonymie. Ce phénomène est illustré par Mar Garachana Camarero au moyen du marqueur contre-argumentatif *sin embargo*[80]. Selon l'auteur, ce marqueur résulte de la fixation par grammaticalisation de la préposition *sin* et du substantif *embargo*. Aux origines de la langue, ce dernier signifié un « empêchement » ou « obstacle » :

(32) E queremos e mandamos, e es nuestra merçed e voluntad e final entençión, que ***sin enbargo*** alguno lo así fagan e cunplan.

Anónimo, Sobrecarta en razón de la alcaldía y voto del doctor de Talavera, 1477, CORDE.

Au fil du temps, la phrase prépositionnelle subit une décatégorisation ou « réanalyse », résultat d'un processus métaphorique[81] qui la transforme en connecteur contre-argumentatif :

(33) Al tenderse de nuevo en su catre monacal de la calle Reconquista, Camargo creyó que había exorcizado para siempre la traición y la ingratitud de Reina. ***Sin embargo***, no conseguía relajarse.

Tomás Eloy Martínez, *El vuelo de la reina,* 2002, CREA.

[79] Mar Garachana Camarero (*op. cit.*, p. 195) utilise le terme « descategorización », car celui-ci est pour l'auteur plus illustratif de ce changement vers une catégorie inférieure et plus fermée.
[80] *Ibid.*, p. 199.
[81] « El desarrollo del sentido de concesión en *sin embargo* y *no obstante* se explica como el resultado de un proceso metafórico por el que la idea de ausencia de un obstáculo en el mundo exterior se proyecta sobre el dominio del pensamiento. » (Mar Garachana Camarero, *ibid.*, p. 206) ou encore : « Para algunos autores como Köning y Traugott [...] la evolución de estos dos conectores se explicaría en términos metonímicos, pues considerarían que la noción de concesión puede inferirse como una implicatura conversacional de las construcciones originarias. Nosotros, por el contrario, preferimos una explicación metafórica, dado que es evidente la existencia de una proyección entre dominios cognitivos distintos (el sociofísico y el del pensamiento) [...] » (*ibid*, note 18 en bas de page).

Le segment introduit par *sin embargo* élimine la conclusion possible inférée dans la phrase précédente et, dans ce sens, il fonctionne comme élément qui sert à guider les inférences réalisées lors de la communication.

1.9. Signifié de traitement

Le concept de signe désémantisé est également exploité lorsque les marqueurs sont définis comme des éléments qui n'ont pas de *signifié conceptuel* mais un signifié de *traitement.* Selon de nombreux théoriciens[82], les marqueurs n'ont pas un signifié dénotatif car ils ne désignent pas une réalité extralinguistique ; leur contenu conceptuel est nul car ils ne contribuent pas aux conditions de vérité des énoncés dans lesquels ils se présentent. Dans la Théorie de l'argumentation d'Oswald Ducrot et Jean-Claude Anscombre, les marqueurs constituent un ensemble d'instructions sémantiques qui guident la façon d'interpréter ou d'inférer l'information des énoncés à l'intérieur desquels ils se présentent. Dans cette perspective, la *signification* des connecteurs est formée de ces *instructions* qui permettent de comprendre la relation sémantique des éléments qu'ils relient[83]. Enfin, la théorie de la pertinence de Dan Sperber et Dreiden Wilson[84] considère les marqueurs comme des pistes utilisées par le locuteur afin de coopérer avec son interlocuteur lors du processus inférentiel[85]. Dans une vision économiciste de la communication, selon laquelle les sujets parlants dépensent le moins d'énergie possible dans le traitement de l'information, les marqueurs sont des signaux utilisés par le locuteur afin de diriger de façon *coopérative* l'opération d'interprétation de son interlocuteur. Dans le cadre de cette théorie de la pertinence, Diane Blakemore[86] signale que les marqueurs ne contiennent pas de signifié représentationnel mais *computationnel* ; ils fournissent des informations pragmatiques qui servent à interpréter le contenu conceptuel de l'énoncé.

[82] Voir Ignacio Bosque et Violeta Demonte, *op. cit.*, p. 4071, § 63.1.4.1.
[83] Voir José Portolés, [1998] 2008, p. 71-91.
[84] Dan Sperber, Deidre Wilson, 1986.
[85] Voir Estrella Montolío Durán, 1998, p. 93-119.
[86] Diane Blakemore, 1987.

1.10. Discursivisation

De leur côté, Luis Cortés et María Matilde Camacho[87] observent que les marqueurs présentent différents degrés de contenu sémantique. Les auteurs signalent des unités avec un haut contenu notionnel (*en primer lugar*), d'autres avec un contenu intermédiaire (*mire usted*), enfin des éléments complètement dépourvus de contenu lexical (*mmm*)[88]. Les marqueurs seraient issus d'une opération de *sédimentation discursive*, processus discursif révélant le développement de structures syntaxiques et morphologiques qui deviennent figées lorsqu'elles véhiculent d'autres capacités expressives dans leur fonctionnement discursif[89]. Les auteurs préfèrent parler de *discursivisation* à la place de *grammaticalisation*, car la façon de signifier de ces unités résulte de leur fonction dans le discours. Dans cette optique, on ne serait pas face à une perte de signifié mais à une *transformation*[90] du signifié qui résulterait de la fonction discursive des unités en question.

1.11. Subjectivisation

D'après une autre théorie explicative, les marqueurs discursifs seraient issus d'un processus de *subjectivisation* qui comporte des aspects de la grammaticalisation et de la dégrammaticalisation[91]. La *subjectivisation* est un processus dynamique de changement linguistique au moyen duquel les appréciations et les attitudes du locuteur sont codifiées de façon explicite dans la grammaire d'une langue jusqu'à constituer un signifié conventionnel et hautement symbolique[92].

---

[87] Luis Cortés et María Matilde Camacho, *op. cit.*
[88] *Ibid*., p. 141.
[89] *Ibid.*, p. 148.
[90] *Ibid*., p. 149.
[91] Les propos sur la subjectivité dont on fait état ici se basent sur la description de ce phénomène pragmatique faite par Concepción Company Company (2004b, p. 29-66).
[92] D'après la Grammaire cognitive de Ronald Langacker (1999a, p. 152), la subjectivisation implique la disparition de toute base objective dans la conceptualisation [« [T]he full disappearance of any objective basis for the conceptualizer's mental scanning »]. Ce phénomène est aussi expliqué en termes de remplacement : « J'ai précédemment décrit la subjectivisation en termes de remplacement : une relation dans la situation objective décrite est remplacée par une relation inhérente au processus de conception comparable mais construite de façon subjective [...] Cependant, j'ai acquis la conviction que ce composant subjectif est toujours présent, immanent à la conception objective, et que simplement il reste derrière lorsque la conception objective s'efface. » [« I have previously characterized subjectifiction in terms of replacement : some relationship withtin the objective situation under description is replaced by a comparable but subjectively construed relationship inherent in the very process of conception [...] However, I have comme to believe that this subjective component

Ce phénomène implique une « recharge » pragmatique de formes qui affaiblissent leur signifié référentiel étymologique – entendu comme résultat du processus de grammaticalisation – et, en même temps, qui leur offre de l'autonomie par rapport à la structure syntaxique lorsqu'ils deviennent opératifs à un niveau de langue supérieur – caractéristique de la « dégrammaticalisation », comme le signale Concepción Company Company[93]. Dans cette perspective, les marqueurs discursifs sont le résultat d'un changement sémantico-syntaxique qui, grâce à un accroissement pragmatique et à l'acquisition d'appréciations subjectives, donne une autonomie syntaxique à ces formes. On souligne quelques modifications à la base de la subjectivisation et de la formation des marqueurs du discours :

a) Changements métaphorico-métonimiques de nature inférentielle : le sujet parlant charge le message d'un certain degré d'appréciation personnelle, de façon voilée, ce qui invite son interlocuteur à sur-interpréter ce que l'on a effectivement dit. Une fois interprété le point de vue du locuteur, son interlocuteur suppose que la nuance subjective est une valeur établie dans la forme produite par le locuteur. Cette inférence individuelle se transformera avec le temps en une inférence conventionnelle partagée par les membres de la communauté linguistique et deviendra un signifié standard fixé dans la grammaire.

b) Élargissement de la portée de la prédication : la valeur de la forme subjectivisée porte sur la globalité de la proposition, et non sur un ou plusieurs segments à l'intérieur de la phrase.

---

is there all along, being immanent in the objective conception, and simply remains behind when the latter fades away »]. *Id.*, 1999b, p. 298. Or, selon la théorie de la grammaticalisation de Traugott, la subjectivisation est conçue comme un processus de changement pragmatico-sémantique : « [L]e processus historique pragmatico-sémantique au moyen duquel le sens réside de plus en plus dans les appréciations subjectives du locuteur ou dans son attitude par rapport à ce qui est communiqué. » [« [T]he historical pragmatic-semantic process whereby meanings become increasingly based in the speaker's subjective belief-state, or attitude towards what is said ».], Elisabeth Traugott, 1989, p. 35. Pour John Lyons (1982, p. 102), la subjectivité est une caractéristique des langues naturelles : « « La subjectivité fait référence à la façon dont les langues naturelles, dans leurs structures ainsi que dans leur fonctionnement normal, permettent l'expression locutoire du sujet parlant et l'expression de ses propres attitudes et croyances ». [« Subjectivity refers to the way in which natural languages, in their structure and their normal manner of operation provide for the locutionary agent's expression of himself and of his own attitudes and beliefs »]. Les traductions sont de notre fait.

[93] « En este proceso inverso [a la gramaticalización] las formas prescinden o se liberan de sus antiguas restricciones semánticas y distribucionales y pasan a operar en un nivel superior de lengua ; por supuesto, adquieren restricciones semánticas y distribucionales de otra naturaleza. Este tipo de cambio suele ser englobado bajo una diversidad de etiquetas conceptuales [...] : lexicalización, desgramaticalización, adaptación, refuncionalización, pragmatización, etc. ». Concepción Company Company, 2004b, p. 23.

c) Fixation et autonomie de la prédication : les marqueurs issus de la subjectivisation peuvent évoluer dans des expressions figées. En général ils constituent une prédication autonome et sont indépendants au niveau prosodique.

d) Perte de capacités syntaxiques : les formes subjectivisées montrent une syntaxe appauvrie, une fixation syntaxique qui peut aller jusqu'à l'annulation complète.

e) Affaiblissement et/ou perte totale du signifié référentiel étymologique d'origine : celui-ci est le sujet le plus polémique. Il existe deux positions par rapport au degré de désémantisation des marqueurs : soit ils gardent leur signifié étymologique, quoique affaibli, soit ils se détachent complètement de leur contenu lexical.[94]

1.12. Contenu notionnel inchangé

Contrairement aux théories sur la désémantisation des marqueurs, on postule dans la présente thèse que ces signes – à l'instar de n'importe quel signe – emportent toujours le même contenu notionnel à chaque occurrence discursive. Gilles Luquet signale à propos du marqueur *bueno* que la grammaticalisation qui a conduit à sa genèse comme particule discursive comporte un élargissement des capacités expressives du signe et non une désémantisation de la forme :

> [L]a grammaticalisation dont on peut parler alors n'est pas autre chose qu'une extension des capacités référentielles du mot en question. Ce n'est pas autre chose que l'extension des capacités référentielles d'un signe qui, en langue, est resté ce qu'il était jusqu'alors, à savoir un adjectif. Lorsqu'on lui demande de fonctionner en tant que marqueur discursif, cet adjectif est certes tenu de n'apparaître que sous l'une de ses formes, mais il n'est nullement « désémantisé » et il n'y a pas, en espagnol, d'« homonymie » entre un *bueno* employé comme marqueur et un *bueno* employé comme adjectif : il n'y a que deux exploitations différentes d'un seul et même signe.[95]

Le positionnement de cette thèse à l'égard de l'unicité du signe est incompatible avec la notion d'homonymie – un signifiant renvoie toujours au même signifié – ainsi qu'avec la

[94] D'après Concepción Company Company, les nouvelles valeurs des formes subjectivisées et les formes qui conservent leur valeur étymologique forment un réseau sémantique. Concepción Company Company, 2004b, p. 37, note 18 en bas de page.
[95] Gilles Luquet, 2012b, p. 223.

notion de désémantisation. À l'opposé de ce point de vue, cette lecture *monosémique* du signe est considérée comme risquée par María Pilar Garcés Gómez :

> El riesgo que conlleva este tipo de descripción es doble : por una parte, si el significado propuesto es demasiado general, dependiendo de los usos concretos de los marcadores, puede que no se excluyan determinados usos o que no sea posible distinguir adecuadamente entre los diferentes marcadores ; por otra, si el significado es demasiado específico, cabe la posibilidad de que, si el marcador presenta diversos valores contextuales, no todos puedan incluirse en la descripción.[96]

Certes, la lecture monosémique implique une difficulté à affronter – et non un « risque à éviter » –, celle de trouver un signifié assez général pour qu'il puisse être convoqué dans le discours pour référer à différentes situations d'expérience, mais en même temps suffisamment spécifique pour se différencier d'autres signes. Le marqueur discursif *dale* que l'on se propose de décrire n'est pas homonyme de la même forme lorsqu'elle ne se comporte pas comme un outil discursif. Il n'est non plus un signe qui a perdu sa matière lexicale. On postulera ici que le signifié de *dale* dans toutes ces exploitations de discours, lorsqu'il est marqueur conversationnel aussi bien que lorsqu'il ne l'est pas, reste inaltérable. Comme marqueur, il offre une représentation instructionnelle *par rapport* à son contenu conceptuel. Il s'agit d'un signe dont la fonction permet de révéler un nouvel effet de sens dans une dimension pragmatique.

1.13. Classification des marqueurs discursifs

Parmi les très nombreuses classifications des marqueurs en langue espagnole proposées par différents auteurs, celle de la *Gramática Descriptiva de la lengua española*[97] est la plus répandue dans les analyses de ces formes. Cette taxonomie distingue cinq groupes d'unités discursives selon leur rôle dans la communication :

1.13.1. STRUCTURATEURS DE L'INFORMATION

Ce sont des éléments qui ne servent pas à argumenter mais à signaler l'organisation informative des discours. Ils se divisent en trois sous-groupes :

[96] María Pilar Garcés Gómez, 2008, p. 32.
[97] Ignacio Bosque, Violeta Demonte, *op. cit.*, p. 4051-4213.

a) *Commentateurs* : des unités qui introduisent un nouveau commentaire *(pues, pues bien, dicho esto*) :

(34) Ahora mismo, y sin ir más lejos, aquí, en nuestro país, un concepto mal entendido de la moral, le advierto que soy católico, ha llevado al clero argentino a hacer prohibir la prostitución. ***Pues bien***, se prohibió la prostitución en el año...

Ernesto Sábato, *Sobre héroes y tumbas*, Argentina, 1961, CORDE.

b) *D'ordination* : des unités qui regroupent et unifient les différents membres d'un discours (*en primer lugar/en segundo lugar, de un lado/de otro lado*) :

(35) Tenía don Carlos dos automóviles para correr por el mundo [...]. ***Por un lado*** el auto, las cacerías, el vértigo de viajes, francachelas y competencias deportivas; ***por otro*** el club enervante, las mujeres oferentes o vendedoras de amor [...]

Benito Pérez Galdós, *El caballero encantado*, España, 1909, CORDE.

c) *De digression* : des unités qui introduisent un commentaire qui dévie du discours précédent (*por cierto, a propósito, a todo esto*) :

(36) El dueño, Renato Zato, temió ser fusilado, acorde con el reciente decreto; se salvó. Le salieron doce años y un día y el hombre se dio por satisfecho. ***A todo esto***, Amanecer publicó un anuncio que movilizó a la población.

José María Gironella, *Los hombres lloran solos,* España, 1986, CREA.

1.13.2. CONNECTEURS

Il s'agit d'éléments qui relient les membres discursifs de façon sémantique et pragmatique. Ils regroupent trois types de connecteurs :

a) *Additifs* : des marqueurs qui lient un membre discursif précédent avec un autre en conservant la même orientation argumentative (*además, encima, incluso, por añadidura*) :

(37) Con lo tuyo y lo mío juntos, somos riquísimos. ***Además***, mis alhajas, que llevo aquí, valen algo. Las fundiremos cuando no haya otra cosa.

Benito Pérez Galdós, *La de los tristes destinos*, España, 1907, CORDE.

b) *Consécutifs* : des éléments qui marquent la conséquence argumentative du membre discursif suivant (*por consiguiente, pues, por ende*) :

(38) La muerte... ¿a qué inquietarse, si cuando ella llegue nosotros ya no estaremos? ***Por ende***, concluye Spinoza, el hombre libre en nada piensa menos que en la muerte.

Fernando Savater, *Invitación a la ética,* España, 1982, CREA.

c) *Contre-argumentatifs* : des marqueurs qui éliminent quelques conclusions envisageables inférées d'un membre antérieur (*en cambio, por el contrario, antes bien, sin embargo*) :

(39) Contra lo que suele afirmarse, los revolucionarios clásicos del siglo pasado (como Marx o Bakunin) no se opusieron al proyecto democrático, al menos en sus momentos teóricamente más estimables. ***Antes bien***, combatieron contra los núcleos de opacidad viciosa que enturbian la transparencia democrática de las fórmulas vigentes.

Fernando Savater Fernando, *Invitación a la ética,* España, 1982, CREA.

1.13.3. REFORMULATEURS

Ce sont des unités qui présentent le membre de phrase dans lequel ils se trouvent comme une expression plus adéquate que la précédente. Parmi ces marqueurs, on trouve les sous-groupes suivants :

a) *Explicatifs* : des éléments qui présentent l'unité discursive où ils se trouvent comme une explication du membre précédent (*o sea, es decir, a saber*) :

(40) Nietzsche sabe muy bien que sólo hay una forma de ser auténticamente ético, ***a saber*** : creer en la posibilidad eficaz de la virtud; la moral no es tanto una forma de obrar como una manera de querer, según enseñó nuestro padre Kant.

Fernando Savater, *Invitación a la ética,* España, 1982, CREA.

b) *De rectification* : des unités qui corrigent l'information du membre antérieur (*mejor dicho, más bien, digo*) :

(41) Y charlamos con Vicentita. ***Mejor dicho***: charló mi padre, porque yo no podía evitar que mis pensamientos se fueran para otro lado.

Fernando Fernán Gómez , *El viaje a ninguna parte,* España, 1985, CREA.

c) *De distanciation* : des unités qui expriment l'impertinence du membre de phrase antérieur dans la suite du discours (*en cualquier caso, en todo caso, de cualquier forma*) :

(42) ¿Había aceptado Quomo una alianza táctica, o se trataba de una decisión del propio Bertoldi al calor de la lucha? ***De cualquier manera***, O'Connell reconoció que el cónsul había ocultado muy bien sus planes [...]

Osvaldo Soriano, *A sus plantas rendido un león,* Argentina, 1986, CREA.

d) *Récapitulatifs* : ceux qui introduisent une conclusion à l'égard de ce qui vient d'être communiqué précédemment (*en conclusión, en suma, al fin y al cabo*) :

(43) ¿De qué sirve trabajar si uno no lo hace con alegría? Yo siempre trato de aprovechar al máximo todas las ocasiones. ***Al fin y al cabo*** sólo se vive una vez.

William Shand, *El sastre,* Argentina, 1982, CREA.

1.13.4. ARGUMENTATIFS

Ce sont des marqueurs qui conditionnent les possibilités argumentatives du membre de phrase dans lequel ils se trouvent, mais sans établir un rapport avec le précédent. Il en existe deux classes :

a) *De renforcement argumentatif* : ceux qui renforcent l'argument qu'ils présentent face à d'autres arguments possibles (*de hecho, en el fondo, en realidad*) :

(44) Tardewski dijo que en su juventud se había interesado mucho por gente así, por gente, dijo, que siempre estaba como mirando en exceso. Se trataba de eso, dijo, ***en el fondo***, de un modo particular de ver.

Ricardo Piglia, *Respiración artificial,* Argentina, 1980, CREA.

b) *Opérateurs de concrétion* : des unités qui présentent un fragment du discours comme une concrétion ou un exemple par rapport à une généralisation exprimée précédemment (*por ejemplo, en concreto, en particular*) :

(45) Al final se decidió por uno, que parecía ser el único que encajaba con el tipo que él vio con el Rasca. ***En concreto***, un tal Joaquín Segrella, viajante de comercio, representante de fundiciones, forjas y cosas de ésas.

José María del Val, *Llegará tarde a Hendaya,* España, 1981, CREA.

1.13.5. MARQUEURS CONVERSATIONNELS

Ce sont des particules qui émergent plus fréquemment dans la conversation, ce qui n'exclut pas leur apparition dans la langue écrite – à l'instar de toutes les unités décrites précédemment, qui peuvent également fonctionner dans la communication orale. Les marqueurs conversationnels peuvent être regroupés en quatre catégories :

a) *De modalité épistémique* : des unités qui signalent le degré d'évidence ou de certitude que le locuteur attribue à l'énoncé sur lequel ces unités portent (*claro, desde luego, por supuesto, en efecto*) :

(46) ¿Se puso colorada, señorita Tizón?
Por supuesto, Benita, ¡por cualquier cosa se ponía!

Tomás Eloy Martínez, *La novela de Perón,* Argentina, 1989, CREA.

Au moyen de *por supuesto,* le locuteur confirme l'évidence du segment discursif précédent.

b) *De modalité déontique* : des marqueurs qui indiquent l'attitude volitive ou affective du locuteur à l'égard des fragments de discours à l'intérieur desquels ils se présentent (*bueno, vale, bien, venga, dale*):

(47) - Espérame aquí, Iris.
Bueno. Pero apúrate si no quieres que te acuse y te lleven preso.

José Donoso, *El obsceno pájaro de la noche*, Chile, 1970, CORDE.

L'adjectif *bueno*, qui fonctionne dans ce contexte comme un marqueur conversationnel, permet au locuteur de valider les propos de son interlocuteur ; il accepte d'attendre à l'endroit que son interlocuteur vient de lui indiquer.

c) *Focalisateurs de l'altérité* : des éléments à l'adresse de l'allocutaire – voire du locuteur et de l'allocutaire – et qui montrent la façon dont le locuteur se situe par rapport à l'interlocuteur lors de la situation de communication (*hombre, mira, oye, vamos, ¿no?, ¿verdad?, bueno*). On a indiqué dans l'exemple 15 la fonction du substantif *hombre* pour atténuer les propos du locuteur lorsqu'il exprime son désaccord avec son interlocuteur :

> - ¿Qué piensas de todo esto, Manuel?
> - Lo mismo que usted. Absolutamente nada.
> - Pero algo imaginarás.
> - ***Hombre***, don Lotario, imaginar, imaginar, lo que se dice imaginar, sí que imagino. Pero la imaginación sin datos, sólo vale para escribir novelas... Todo esto es muy raro, pero que muy raro.

d) *Métadiscursifs conversationnels* : ceux qui servent à construire et à structurer la conversation (*bueno, eh, este, ya*). Ils constituent des énoncés autonomes et participent de la fonction phatique du langage car ils régulent le contact entre les interlocuteurs :

(48) THEO : (Preocupado, impotente) Exageras, hermanito, todo irá bien, ya verás (Mira su reloj, impaciente). ***Bueno***, debo partir.
VINCENT: (Golpeado) ¿Ya te marchas?

Pacho O'Donnell, *Vincent y los cuervos,* Argentina, 1982, CREA.

Au moyen de *bueno* le locuteur signale, entre autres choses, le changement du sujet de conversation.

1.13.6. MARQUEURS TEXTUELS ET INTERACTIFS

Le syntagme *dale* que l'on analyse en tant que marqueur est une unité qui se présente dans la conversation. Pour cette raison, outre la taxonomie proposée dans la *Gramática descriptiva de la lengua española*, il faut signaler un classement qui tient compte d'une double perspective dans le discours oral. Cette taxonomie proposée par Luis Cortés et María

Matilde Camacho[98] tient compte de deux types d'instructions que les marqueurs fournissent lors du déroulement de la conversation.

Les auteurs distinguent deux perspectives dans le discours oral : une perspective *textuelle* et une perspective *interactive*. Selon la perspective *textuelle,* le discours est une succession progressive et linéaire d'unités phoniques circonscrites soit par des pauses soit par des marqueurs d'ouverture, de fermeture ou de développement des fragments discursifs. Les *marqueurs textuels* sont ainsi des éléments qui mettent en évidence la faculté du locuteur de signaler les rapports entre le discours suivant et le précédent. Ils sont aussi la manifestation des opérations logico-linguistiques qui entrent en jeu lors du développement de la conversation. D'autre part, la perspective *interactive* révèle les rapports socioaffectifs entre les participants dans la conversation. Les *marqueurs interactifs* mettent en évidence la relation que le locuteur établit avec son interlocuteur ainsi que la relation du locuteur avec son propre discours. Ce sont des manifestations des émotions des sujets parlants.

Or, les deux perspectives ne sont pas incompatibles. Certains marqueurs peuvent révéler une fonction connective propre de la perspective textuelle ainsi qu'un rôle interactif entre les participants de la conversation. On postule en effet que lorsque *dale* s'emploie comme marqueur conversationnel, il appartient à la catégorie des marqueurs de modalité déontique selon la classification de la *Gramática descriptiva de la lengua española*, de même qu'il constitue un marqueur interactif et textuel d'après la description de Luis Cortés et María Matilde Camacho.

Dans la prochaine section, on abordera l'unité *dale* comme outil pragmatique et on analysera ces diverses occurrences dans l'espagnol péninsulaire et d'Amérique.

1.14. *Dale* est-il un marqueur discursif ?

1.14.1. ÉLÉMENTS CARACTÉRISTIQUES DES MARQUEURS DISCURSIFS PRÉSENTS DANS *DALE*

On a déjà observé l'emploi conversationnel de *dale* dans l'exemple 7:

> A- Sí, pero en este caso, estamos los dos acá encerrados, y no hay ninguna lucha, ninguna batalla que ganarle a nadie, ¿me estás siguiendo?
> B- Sí, ***dale.***

[98] Luis Cortés et María Matilde Camacho, *op. cit.*, p. 154.

A- ¿Y estamos tan presionados... por el mundo de afuera, que no podemos actuar de forma civilizada?, ¿es posible que pueda tanto... el enemigo que está afuera?
B- Ahora sí no te entiendo bien...

Manuel Puig, *El beso de la mujer araña,* Argentina, 1976, CREA.

La fonction du syntagme se trouve au niveau macrostructural, dans l'organisation conversationnelle, et vise la fonction phatique du langage en tant que phénomène d'interaction entre les participants à la communication. En effet, le locuteur B fait état de son engagement dans la conversation lorsqu'il répond affirmativement à la question du locuteur A, *¿me estás siguiendo* ?, et, au moyen de *dale*, lui cède son tour de parole. Celui-ci fait l'inférence de l'intention du locuteur B et poursuit la conversation. L'unité sert à établir un rapport socioafffectif entre les interlocuteurs – B coopère à la communication – et à organiser la conversation dans sa dimension textuelle en cédant la parole.

Contrairement à la versatilité morphosyntaxique des occurrences du syntagme signalé au début de ce chapitre – exemples 1 à 6 – cet emploi de la forme impérative présente une certaine fixation qui caractériserait les unités considérées comme « grammaticalisées ». On a pu constater en effet que cette unité est en quelque sorte figée dans cette forme. *Dale* aurait perdu sa flexibilité syntaxique, comme le révèle son refus de la négation :

A : - ¿Me estás siguiendo?
B : - *No, no le des.

On a également observé son inaptitude à la flexion, car aucune autre forme pronominale n'est possible dans l'enclise avec le verbe dans ce contexte :

*Sí, dales/danos/dame.

De la même manière, cette forme ne peut pas alterner avec une autre personne de l'impératif :

*Sí, démosle/dadle.

Cependant, la forme de troisième personne *dele* peut alterner avec *dale* dans son emploi comme marqueur pragmatique, dans un contexte où, à la différence des précédents, on établit des rapports de politesse entre les interlocuteurs :

(49) Bueno, yo tengo saludos para Gabriela, para Inés, para Flopy, para René y para Damián, que hoy ha rendido una materia y ha pasado de año.
Bueno, ***dele.*** Muy bien, saludamos al señor Luis Navarro, a la abuela Zulema de la ciudad de La Plata […]

Oral, Radio Continental, 11/12/98, Argentina, CREA.

(50) MARTA (Haciendo eco, en un susurro) Amigos... (A Oscar, como "iluminada") Pasá la película, Oscar, así Rubén lo conoce a Carlitos. (Oscar la mira serio, desconfiado [...]
OSCAR No, mejor que no.
MARTA (Firme, como ajena) Pasala, Oscar, quiero que Rubén la vea.
RUBÉN Sí, ***dele,*** que le cuesta, vamos a verla.

Pacho O'Donnell, *Escarabajos*, Argentina, 1975, CREA.

(51) Mamá tampoco me cree, doña Zoila, por eso le estoy pidiendo que usted hable con ella y le convenza para que no me prohíba ir hasta la iglesia para hablar con Miguel. El sábado pasado me acompañó hasta la clase de catecismo y le dijo a la maestra que no me deje entrar dentro de la iglesia. ***Dele*** doña Zoila, le voy a cuidar su canasto de chipa y vaya a hablar con mi mamá. ¡ ***Dele*** doña Zoila!

Milia Gayoso, *El peldaño gris*, Paraguay, 1994, Corpus del español de Mark Davis.

D'après certains auteurs, cette flexibilité témoignerait d'un processus de grammaticalisation inachevé. Selon ce critère, il est possible que cette forme verbale ne soit pas encore, dans l'état actuel de la langue, un véritable marqueur discursif et qu'elle soit encore engagée dans un processus de fixation pragmatique[99].

Dans cette exploitation discursive, le verbe ne peut pas s'adjoindre un autre complément que le clitique *le* adossé:

¿Me estás siguiendo?
*Sí, dale algo/dale esto/dale ahora

Il ne peut pas non plus être coordonné à un autre marqueur, car il semble logique que l'on ne puisse estimer une proposition de façon pragmatiquement différente dans un même commentaire, comme on l'a signalé plus haut d'après María Antonia Martín Zorraquino[100]:

*Si, dale y vale/bueno y dale.

[99] Voir María Antonia Martín Zorraquino, 1998a, p. 47.
[100] María Antonia Martín Zorraquino, [1998] 2008, p. 38.

Néanmoins, il est possible de le juxtaposer comme dans l'exemple 52 et de le coordonner avec une unité syntaxique qui ne soit pas un marqueur comme le montre l'énoncé 53 :

(52) ***Bueno, dale,*** seguí -me indicó Alberto, un tanto fastidiado por esta interrupción.

Prensa, *La Nación,* Argentina, 28/06/1992, CREA.

(53) *¡**Encendé un cigarrillo y dale**!!* (Faraiso se sienta. Raquel enciende un cigarrillo.) Y, ¿qué esperás?

William Shand, *El sastre,* Argentina, 1982, CREA.

Le phénomène caractéristique qui suscite un intérêt particulier dans cette thèse est celui de la prétendue « désémantisation » des marqueurs postulée par la plupart des études sur ce sujet. Comme on l'a déjà signalé lorsqu'on a abordé la grammaticalisation et la subjectivisation impliquées dans la formation des marqueurs, ces opérations imposeraient aux formes pleines soit une dégradation soit une perte complète du contenu des formes d'origine. De ce fait, les deux composants du syntagme *dale* devraient se détacher partiellement ou totalement de leur signifié pour véhiculer une valeur pragmatique. Or, dans la perspective de l'unicité du signe qui encadre cette étude, on ne peut que contester les théories qui postulent un changement sémantique, quel que soit le degré de ce dernier. La pragmatisation de *dale,* qui le transforme en marqueur discursif, n'implique pas la désémantisation du verbe *dar* mais un emploi nouveau parmi les nombreux emplois de l'unité. Le signifié de *dar* est sous-jacent à tous les emplois de ce verbe, y compris lorsqu'il devient un outil pragmatique. Quant au clitique *le*, son signifié reste aussi inaltérable.

1.14.2. MARQUEUR OU INTERJECTION ?

Les formes *dale, dale que dale/que le das/que le darás, dale que te pego* sont traditionnellement décrites comme des interjections et des locutions interjectives. Selon la *Nueva gramática de la lengua expagñola*[101], la forme *dale* peut alterner avec *dele* du fait que l'une et l'autre proviennent du verbe *dar* dans un processus de lexicalisation inachevé. Quant

[101] Real academia española, Asociación de academias de la lengua española, 2009, p. 2500, § 32.5h.

à *dale que dale* et *dale que te pego*, il s'agit de locutions qui présentent un haut degré de lexicalisation et, en conséquence, de fixation[102].

Bien qu'un nombre conséquent de marqueurs proviennent d'interjections, notamment les marqueurs conversationnels, il n'y a pas de consensus parmi les grammairiens pour considérer toutes les interjections comme des marqueurs. Certains auteurs classent ces unités parmi les marqueurs qui expriment des attitudes des sujets parlants ; il y a en effet une relation étroite entre ce type de marqueurs et les interjections, éléments qui servent au locuteur à exprimer ses impressions et ses sentiments et qui manifestent les liens qu'entretiennent les sujets parlants. Or, dans leur analyse de l'interjection, Natalia Cueto Vallverdú et María Jesús López Bobo signalent que l'association systématique de ces deux catégories reste à prouver[103]. Malgré plusieurs traits partagés – notamment leur fixation, leur absence d'information conceptuelle[104] et leur contenu de traitement –, certains d'entre eux les distingueraient l'un de l'autre – les auteurs observent que, d'une part, la valeur de traitement des interjections n'est pas stable – contrairement aux marqueurs –, car leur interprétation dépend de leur contextualisation, et d'autre part, ces unités n'ont pas la fonction cohésive des marqueurs. Les formes comme *bueno, vaya, vamos, en fin,* d'après Natalia Cueto Vallverdú et María Jesús López Bobo, « se rapprochent » des marqueurs qui ont perdu leur catégorie interjective pour fonctionner avec certaines valeurs conclusives et reformulatives. Il s'agit des interjections dites *impropres*, celles qui proviennent de verbes, de substantifs, d'adverbes et d'adjectifs[105]. Enfin, la distinction entre les interjections et les marqueurs conversationnels ne semble pas clairement définie.

Or, que l'on considère certains emplois de *dale* comme interjection ou comme marqueur, l'unité fonctionne toujours en tant qu'outil pragmatique dans le sens où elle a un rôle dans l'échange communicatif entre les sujets parlants. Quelle que soit la catégorie à

---

[102] [102] Real academia española, Asociación de academias de la lengua española, *op. cit.*, p. 2667, § 35.2q.

[103] Voir Natalia Cueto Vallverdú y María Jesús López Bobo, 2005.

[104] *Ibid.*, p. 183 : « El carácter inconceptual de la interjección determina que su interpretación descanse en fuerte medida en la contextualización, esto es que el receptor logre mediante un proceso inferencial reconstruir la idea o pensamiento que nuestro interlocutor nos quiso comunicar ». Les auteurs font également état d'un degré de désémantisation : « [...] la escasa carga semántica de la mayoría de las interjecciones exige alimentar el signo a partir de la situación y del contexto », *ibid.* p. 64.

[105] D'après les auteurs, certains marqueurs conversationnels proviennent d'interjections « grammaticalisées » : « [A]unque en principio la interjección no manifiesta un comportamiento pragmático que permita considerarla como un marcador discursivo, lo cierto es que en posiciones sintagmáticas periféricas, unidades como *vaya, vamos, bueno, en fin...* y otras muchas manifiestan ciertos valores reformulativos, conclusivos, próximos a algunos marcadores. [...] Nos parece, sin embargo, que cuando su valor operativo se acerca tanto a los marcadores discursivos no estamos tanto ante un elemento interjectivo: pierde su contenido modal y su vinculación al contorno oracional exclamativo. En este caso, son unidades que proceden de formas interjectivas –casi siempre impropias–, que en su proceso de gramaticalización como marcadores discursivos han perdido su categoría interjectiva. », *ibid.*, p. 82.

laquelle on l'associe, ce qui suscite un intérêt particulier pour l'analyse du syntagme *dale* est que l'on parle généralement d'unités dépourvues de contenu conceptuel[106] et en quelque sorte « désémantisées », ce que l'on conteste dans la perspective de l'unicité du signe.

1.14.3. LES NUANCES EXPRESSIVES DE *DALE* COMME OUTIL PRAGMATIQUE

On analysera des emplois de la forme impérative *dale* comme outil pragmatique dans la communication orale regroupés dans six fonctions discursives : pour exprimer un ordre, pour encourager, pour persuader, pour exprimer le désaccord avec l'interlocuteur, pour exprimer le mécontentement/agacement face à l'insistance de son interlocuteur, pour faire et pour accepter une proposition.

1.14.3.1. EXPRIMER UN ORDRE

Comme toute forme impérative, *dale* s'emploie dans des énoncés impératifs pour solliciter quelque chose. Dans le fragment suivant, le locuteur enjoint son interlocuteur de réaliser une action, en l'occurrence enlever le bandeau qui couvre ses yeux dans un jeu pervers. Au moyen de *dale* il « réclame » la réalisation de l'action à laquelle il vient de faire référence (*Sacate la venda*) et qu'il répète par la suite :

(54) PEPE : (Pepe, sigue leyendo la carta:) "Aquí les mando estas dos nenas para que se diviertan. Hagan lo que quieran". […] (Las chicas están paradas en el medio del cuarto. Muy juntas una con la otra, Beto y Pepe se miran. Beto se saca el cinturón y pega un latigazo sobre la mesa. Las chicas saltan asustadas. Pepe le toca el trasero a una. Beto se pone enfrente de la otra.)
BETO: ¡Sacate la venda, ***dale***! ¡Sacátela!
(Cada vez que ella intenta sacársela, le pega en la mano. Pepe le hace señas a Eduardo para que participe también. Los tres disfrutan mucho de la escena. Las chicas tratan de esquivar los golpes y los manotazos).
COCA: ¿Pero, ché, qué pasa?
LA NEGRA: ¿Pero qué mierda es ésto?
COCA: ¡Ay! ¡No peguen!

Eduardo Pavlovsky, *El señor Galíndez,* Argentina, 1975, CREA.

[106] « Pese a su gran valor comunicativo, carece de valores veritativos, no es una proposición; su valor referencial depende de la situación en que se emite. Además, la ausencia de intrepretante simbólico y de carga conceptual obligan a rastrear el contenido de la interjección en su *valor operativo.* », Natalia Cueto Vallverdú y María Jesús López Bobo, *op. cit.*, p. 26.

La répétition de l'exhortation (*¡Sacate la venda, dale! ¡Sacátela!*) et les signes d'exclamation apportent de l'intensité à la demande. Le locuteur réalise l'injonction dans un esprit de réjouissance malsaine. Dans le fragment suivant, le locuteur exprime l'ordre avec une intention peu cordiale :

(55) (Rafael siente una incomodidad. Se tiene que sentar)
MARIO : Yo voy a hablar con tu padre, va a comprender, hijo... (Nota que Rafael está respirando mal.) Eh... ¿Te sentís bien? (Rafael niega con la cabeza.) Tranquilo..., recostate... ¡David! ¡Llamá a un médico! ¡No te quedes parado, ***dale***...!

Juan José Campanella, Fernando Castets, *El hijo de la novia,* Argentina, 2002, CREA.

L'interlocuteur A (Mario) exige que l'interlocuteur B (David) appelle le médecin. La gravité de la situation exige que B agisse rapidement, ce qu'il ne fait pas ; ainsi crée-t-on une ambiance de tension et la demande se fait avec impétuosité.

Dans le fragment suivant, le locuteur ordonne rudement à son interlocuteur d'accélérer :

(56) ¿Sabes conducir?
Dice que sí con la cabeza y le atizo al acelerador. Durante unos instantes yo mismo me ocupo del volante; ella se ha quedado como alelada. Mi postura no puede ser más incómoda, así que le grito sin ninguna cortesía -el horno no está para bollos-:
- ¡Conduce tú, coño!
Me obedece a la primera. Pongo las bolsas en el asiento de atrás y me acomodo lo mejor que puedo [...]
Por si acaso, lo más prudente es alejarse de aquí en cuanto que el semáforo se ponga verde. Verde que te quiero verde.
- ***Dale***, coño -le digo a mi chófer particular.

Carlos Pérez Marinero, *Días de guardar*, España, 1981, CREA.

L'action demandée peut constituer un acte de parole :

(57) A :¿Qué tengo, doctor, qué tengo? -le pregunté.
Me di cuenta de que él no se animaba a contestarme, empezó a dar vueltas.
B :Bueno, que a cualquiera le puede pasar -me decía, y yo me asustaba cada vez más.
A :¡Pero ***dale***, viejo, decime! -le grité.
B : Que tienes hepatitis, Diego -me dijo. Y me mató, me mató.

Maradona Diego, *Yo soy el Diego*, Argentina, 2001, CREA.

B s'attarde à donner à A des informations qui ont un contenu indésirable pour ce dernier. A demande avec impatience que B l'informe. Il sollicite un acte de parole de la part de son interlocuteur, acte qu'il explicite par la suite au moyen de *decime*. Le rapport établi entre les interlocuteurs révèle une certaine hostilité.

1.14.3.2. ENCOURAGER

L'exhortation au moyen de *dale* sert à ce que le locuteur encourage quelqu'un à réaliser un acte dans un contexte amical :

(58) ARÍSTIDES : (Se para.) No sé dónde querés ir.
EUGENIO : Llevame... llevame... Ahí está (Señala hacia arriba.), al cielo.
ARÍSTIDES: Uff, nada menos... (Trotando.) Voy a tratar, ¿eh? (Van paseando por el escenario mientras Eugenio lo alienta.)
EUGENIO : ¡¡¡Vamos!!! ¡¡¡Vamooos!!! (Eugenio chasquea la lengua, luego empieza a decir, con ritmo) ¡Vamos, Arístides, nos vamos juntos al cielo!! ¡¡¡Vamos Arístides, nos vamos, junnnntoos!!! (Repite hasta que se caen y comienzan a reírse tirados en el piso. Hasta que Eugenio se levanta y, mientras lo ayuda a levantarse a Arístides) ¡Ahora, ***dale***! (Lo acompaña hasta la mesa) ¡Subite! (Lo ayuda, ansioso)... Ponete con las piernas abiertas... (Arístides lo hace). Y ahora... vas remando lentamente con un remo imaginario y, mirando a lo lejos, vas diciendo: "¡A la deriva!... ¡Socorro!... ¡A la deriva!".

Eduardo Rovner , *Sueños de naúfrago,* Argentina, 1985, CREA.

Eugenio encourage vivement Arístides à participer à un jeu imaginaire dans lequel ils vont au ciel et montent sur un bateau, dans une situation amusante et grotesque. Eugenio s'exclame *¡dale!* pour lui demander de partir avec lui dans ce jeu imaginaire. L'incitation vive résulte de la totalité de l'énonciation d'Eugenio ; elle est véhiculée par des traits suprasegmentaux – le tonème de suspension des phrases exclamatives, l'allongement des consonnes et des voyelles dans *junnnntoos* –, par la co-occurrence avec d'autres signes – *ahora, subite* – et par l'enchaînement des exhortations –*vamos, subite, ponete con las piernas abiertas.*

Lorsque le locuteur encourage son interlocuteur à faire quelque chose, il peut être impliqué lui-même dans la réalisation de l'acte sollicité :

(59) El perro ladraba con los ojos desorbitados, inyectados en sangre. Los amos, entusiasmados. Se reían. Le gruñían. Se ponían a cuatro patas para gruñirle mejor. Y el perro, medio loco o loco entero, tiraba y tiraba de las cadenas […] En los días o

semanas que siguieron a la aparición de aquella primera fiera grisácea, todos se fueron comprando perros de precio y de marca. Se gritaban el precio de parcela a parcela: "¡Oye, por veinte mil duros ya puede morder el cabrón y me han dicho que come como un marqués!" "***Dale, dale***, a disfrutar, no hay que privarse", contestaba otro bestia a lo lejos.

Miguel Sánchez-Ostiz , *Un infierno en el jardín,* España, 1995, CREA.

L'un des maîtres incite un autre maître à « s'amuser » avec le comportement bestial de son chien. Le locuteur demande ainsi à son interlocuteur de réaliser l'action à laquelle le locuteur participera également – le sujet de *disfruta* et de *no hay que privarse* est plutôt générique ; l'émetteur de la demande est en conséquence impliqué. Le locuteur intervient avec cet appellatif dans un contexte d'euphorie et de violence générale – *el perro medio loco o loco entero, tiraba y tiraba de las cadenas, fiera, bestia*, etc.

Dans le fragment suivant, *dale* exprime une incitation à danser dans un contexte d'euphorie :

(60) Una mujer vestida de rojo baila con frenesí extraordinario. Latiguean sus caderas y en sus dientes corre el reflejo de otra luz. Toda su carne surge a caminos contrarios y se quiebra trémula. - ***¡Dale***, Micaelina***, dale***! Una enorme forma oscura salta al medio, frente a la mujer y comienza a torcerse y retorcerse, hostigado, martirizado por la palpitación del tambor.

Daniel Piquet, *La cultura afrovenezolana*, Venezuela, 1982, CREA.

Les admirateurs du chanteur de rock Fito Páez l'encouragent dans son concert lorsqu'ils reprennent en chœur *Y dale... Dale, dale...* :

(61) "Y ***dale*** Fito. *Dale,* ***dale*** Fito" había coreado el público mientras Páez cantaba sus temas.

Laura Ramos, Cynthia Lejbowicz, *Corazones en llamas. Historias del rock argentino en los '80,* Argentina, 1991, CREA.

Dans l'exemple suivant, le locuteur encourage son interlocuteur à découper un poulet et se régale lorsqu'il est chaud :

(62) A : Lo único que me voy a hacer es esta roseta partida por la mitad, con un poquito de manteca y jamón cocido adentro. Y un poco de ensalada rusa. Y después la manzana asada. Y té.
B : Qué bueno.
A : Vos si querés cortar uno de los pollos y aprovecharlo mientras está calientito, ***dale*** no más. Con toda libertad.

Manuel Puig, *El beso de la mujer araña,* Argentina, 1976, CREA.

Après avoir proposé de découper du poulet et d'en manger, A encourage B à réaliser ces actions au moyen de *dale* (« si tu veux faire ainsi, vas-y, fais-le »).

1.14.3.3. PERSUADER

Le locuteur de l'échange exemplifié par la suite emploie le syntagme pour persuader son interlocuteur de réaliser un acte dans un rapport de sympathie :

(63) IRENE : ¿Y vos qué opinás?
CARLOS : Yo te pregunté primero.
IRENE : Y bueno... ***Dale***, decime vos.
CARLOS : Y bueno mirá, yo pienso que la libertad no puede estar en contra del amor ¿no?

Eduardo Rovner, *Una pareja,* Argentina, 1976, CREA.

Bien qu'Irène attende les propos de Carlos avec impatience, les rapports entre eux sont amicaux, cordiaux, dépourvus d'hostilité. On observe la même intention persuasive dans l'échange suivant :

(64) A : Te debe haber bajado la presión. Bueno, yo voy a estudiar un poco.
B : Charlame un poquito, Valentín, ***dale***.
A : No, ésta es la hora de estudio. Y tengo que cumplir el plan de lectura, vos sabés.

Manuel Puig , *El beso de la mujer araña,* Argentina, 1976, CREA.

B veut que A reste avec lui et qu'il lui parle ; B demande à A de « parler un peu avec lui » ce qui, en contexte, veut dire que A cherche à infléchir la décision de B. Il est possible d'imaginer, dans la langue orale, un trait suprasegmental qui indique le ton persuasif de B, avec la voyelle qui s'allonge – *daaale*. On observe également cette intention d'infléchir une décision dans l'exemple suivant :

(65) Minutos después, el productor Jorge Brunelli fue a decirle que Guillermo Vilas quería sacarse una foto con él. Coleman lo mandó al diablo.
A : Transá, Richard -le contestó Brunelli-. Todo el mundo paga para sacarse fotos con él. Y él vino a pedirla, ***dale.***
B : Fuck you -murmuró Coleman entre dientes. Y no accedió.

Laura Ramos, Cynthia Lejbowicz, *Corazones en llamas. Historias del rock argentino en los '80*, Argentina, 1991, CREA.

Au moyen de *transá*, qui dans l'argot hispano-américain signifie « céder », « transiger », A (Brunelli) demande à B (Richard) de se laisser prendre un photo. *Dale* contribue à véhiculer l'intention persuasive de Brunelli pour que celui-ci revienne sur son refus, exprimé dans le cotexte précédent (*Transá...Todo el mundo paga para sacarse fotos con él*). Cette volonté de persuasion est également illustrée dans l'échange suivant :

(66) Chela termina de comer, mira hacia la autopista y ve al fondo, entre una llovizna ligera que comienza a picotear el asfalto, la estatua de Bolívar señalando el norte.
A : Yo lo quería mucho -dice-, montones.
Su mirada se pierde del otro lado del vidrio.
B : ¿Vamos? ***Dale***, Chelita, si dejamos pasar este sábado quién sabe hasta cuándo habrá que esperar.
A : Es que me da vergüenza con Julián. ¿Qué le dijiste?

Santiago Gamboa, *Páginas de vuelta,* Colombia, 1998, CREA.

A (Chelita) ne se décide pas à aller avec B par honte vis-à-vis de C (Julián). Sa réticence provoque l'insistance de B pour qu'elle change d'attitude, ce que B fait lorsqu'il lui demande d'y aller.

La forme de politesse *dele* peut être utilisée dans cette nuance expressive, comme le révèle l'exemple 50 cité plus haut :

MARTA : (Haciendo eco, en un susurro) Amigos... (A Oscar, como "iluminada") Pasá la película, Oscar, así Rubén lo conoce a Carlitos. (Oscar la mira serio, desconfiado. Rubén parece interesado y se acerca abandonando la malla sobre una silla, como si le "quemara ").
OSCAR : No, mejor que no.
MARTA : (Firme, como ajena) Pasala, Oscar, quiero que Rubén la vea.
RUBÉN : Sí, ***dele***, que le cuesta, vamos a verla.

Cette possibilité de conjugaison à la forme de politesse signalerait un certain degré de flexibilité morphosyntaxique et un processus de lexicalisation inachevé.

Cette forme de politesse est employée dans un rapport plus formel avec un interlocuteur-lecteur d'un article journalistique :

(67) Todos podemos y debemos ser tan ignorantes como Einstein, y de ahí en adelante crecer, nunca es tarde, nunca faltan recursos económicos porque un libro usado vale menos que una cerveza, porque si nuestros compatriotas se obsesionaran con la cultura, otro El Salvador cantaría...
Dele... intente... hoy es un buen día.

Prensa, *El Salvador Hoy*, 24/10/2000 : « La relativa ignorancia de Einstein », El Salvador, CREA.

1.14.3.4. DÉSACCORD AVEC L'INTERLOCUTEUR

La forme impérative *dale* est convoquée dans des contextes où le locuteur exprime son désaccord avec son interlocuteur face aux propos ou à un comportement qu'il désapprouve :

(68) MARTA : [...] Nos compramos un auto nuevo...
RUBÉN : (Deslumbrado, en un susurro) Un auto nuevo...
OSCAR : ¿Un auto? ***Dale***, che, no digas macanas.
MARTA : (Entusiasmada) En serio, Oscar, el nuestro ya está viejo.

Pacho O'Donnell, *Escarabajos*, Argentina, 1975, CREA.

Dans une situation où Oscar montre son incrédulité face aux propos de Marta – *¿Un auto?... no digas macanas* –, Oscar utilise la forme impérative de *dar* pour demander la réalisation d'un acte : cesser de dire des mensonges. L'intention du locuteur de faire connaître son désaccord résulte de la contribution de plusieurs éléments et pas uniquement de l'emploi de *dale.*

Parfois le locuteur exprime son désaccord sans demander explicitement le changement d'attitude attendu. Dans l'exemple suivant, l'un des interlocuteurs (Oscar) pense que l'autre interlocuteur (Marta) exagère dans son commentaire – *Sos una bestia* – ; l'emploi de *dale* dans ces circonstances permet au premier d'exprimer son désaccord avec le deuxième, en demandant à celui-ci de ne pas dramatiser la situation :

(69) OSCAR : Y bueno (Oscar vuelve a tomarla en sus brazos, ahora con alguna violencia, como en el mismo juego de antes pero con un elemento sádico evidente). Así que estudian Aritmética (Comienza a retorcerle el brazo en su espalda. Marta progresivamente da muestras de dolor. Grita y putea hasta que Oscar afloja)
MARTA : (Con lágrimas en los ojos) Sos una bestia.
OSCAR : ***Dale*** che, que apenas si te lo torcí.
MARTA : Sos una bestia.
OSCAR : Y vos sos una escombrera (Aplacatorio) ***Dale*** che, sos una macaneadora (Le frota el brazo. Marta va cediendo, ablandándose).

Pacho O'Donnell, *Escarabajos*, Argentina, 1975, CREA.

De son côté, Marta interprète le désaccord d'Oscar, mais insiste dans ses propos lorsqu'elle dit pour la deuxième fois *sos una bestia.*

Dans l'exemple qui suit, le patient exprime son désaccord avec le médecin : celui-ci s'intéresse aux yeux du malade, tandis que le patient est préoccupé par l'état de sa cheville :

(70) El tobillo me estaba jodiendo desde hacía unos días y yo quería que viniera el doctor Oliva a verme, pero él no podía. Desde la práctica misma me mandaron a una clínica para que me hicieran una sesión de láser, algo común y corriente... Pero cuando entré a la clínica, el médico, en vez de mirarme el tobillo me miraba los ojos...
- ***Dale***, hermano, qué ojos ni ojos, yo vine por el tobillo.
- No, hombre, déjame sacarte una muestra de sangre, que no me gusta nada el color que te veo en los ojos.

Diego Maradona, *Yo soy el Diego*, Argentina, 2000, CREA.

Au moyen de *dale*, le locuteur dit à son interlocuteur de réaliser une action : regarder sa cheville et non pas ses yeux. Le marqueur et d'autres éléments contextuels – *hermano, qué ojos ni ojos, yo vine por el tobillo* – contribuent à ce que le locuteur exprime son désaccord.

On peut mettre en question l'appartenance des emplois analysés à la catégorie des marqueurs. En effet, ces emplois de *dale* accomplissent une fonction semblable à celle de l'interjection *vamos* pour encourager à réaliser une action et dans ce cas, il ne constitue pas un marqueur selon la description de la *Gramática descriptiva de la lengua española* :

> El *vamos* marcador que acabamos de considerar debe distinguirse del uso interjectivo en el que *vamos* constituye una exclamación autónoma que sirve, bien para animar a actuar a alguien, bien para expresar diversas reacciones anímicas o afectivas (sorpresa, desencanto, enfado, etc.) :
> A. ¡Que son la diez!
> B : ¿Qué dices?
> A : ¡Que te levantes! ¡*Vamos*!¡Arriba![107]

De ce fait, *dale* serait aussi une interjection et non un marqueur. Or, lorsque le syntagme sert à montrer le désaccord de l'un des interlocuteurs, sa fonction coïncide avec la description des marqueurs conversationnels de modalité déontique présentée par cette même grammaire :

> Los 'marcadores de modalidad deóntica' reflejan actitudes del hablante relacionadas con la expresión de la voluntad (o de lo afectivo). Estos marcadores indican si el hablante acepta, admite (consiente en), etc. –**o no**– lo que se infiere del fragmento del discurso al que remiten. Por ello, aunque dichos marcadores constituyan elementos asertivos, ellos mismos, y aun cuando normalmente, se combinen con fragmentos discursivos de 'modalidad asertiva' (tanto afirmativa como negativa) [...], estas partículas [...] afectan a enunciados directivos, que implican una propuesta, un ofrecimiento, una evaluación, etc., que el hablante valora, aceptándola o rechazándola.[108]

[107] Ignacio Bosque, Violeta Demonte, *op. cit.*, p. 4180, § 63.6.4.4.
[108] *Ibid.*, p. 4161, § 63.6.3. Le gras est de notre fait.

La frontière entre les interjections et les marqueurs de modalité déontique n'est pas très nette, étant donné que les deux catégories servent comme moyen d'expression des attitudes des sujets parlants.

En tout cas, que soit comme marqueur ou comme interjection, le syntagme *dale* constitue un outil pour que le locuteur demande à son interlocuteur la *réalisation* d'un acte. Les circonstances de cette demande – ce qui la provoque ainsi que le ton de la situation – sont précisées dans le contexte linguistique ou extralinguistique et contribuent à signaler des rapports cordiaux ou hostiles dans la manifestation de différents actes – ordonner, encourager, persuader, s'opposer.

1.14.3.5. AGACEMENT FACE À UN COMPORTEMENT OU À DES PROPOS INSISTANTS

On observe le recours à cette forme impérative dans des situations où le locuteur indique son ennui à l'égard d'un comportement dérangeant. Dans ce cas, il est généralement précédé de *y* :

(71) LOLI : […] y no duermo. Por eso recurro a los somníferos. (Encontrando lo que busca) Aquí están. (Ofreciéndole a Pichichi) ¿Quieres uno?
PICHICHI: No, gracias; yo paso de drogas.
LOLI : (Asombrada) ¿Drogas? ¿Pero qué dices? Esto es inofensivo.
PICHICHI : Si te acostumbras no puedes pasar sin ello. Crea hábito.
LOLI : ¡Tonterías! ¿Es mejor pasarse la noche sin dormir? Esto relaja. Yo me voy a tomar dos.
PICHICHI: ¿Te tomas dos? ¿No será peligroso?
LOLI : ¡***Y dale***! Es que uno solo apenas me hace efecto. Me harto de dar vueltas en la cama.
Antonio Martínez Ballesteros, *Pisito clandestino,* España, 1990, CREA.

Comme dans l'emploi précédent, *dale* a une valeur interjective ; il sert à exprimer le mécontentement du locuteur face à l'intervention précédente de son interlocuteur et à son insistance sur le danger des somnifères. Ironiquement, le locuteur demande à son interlocuteur de continuer avec ses propos insistants. Dans cette situation, cela marque l'intention du locuteur (A, Loli) de faire savoir à son allocutaire (B, Pichichi) que ses propos le contrarient, voir l'agacent.

Dans l'exemple suivant, le locuteur exprime sa gêne face à un interlocuteur qui s'obstine avec des propos qui ne sont pas exacts :

(72) Entonces...
- ¿Entonces qué?
- ¿No eres un chilpa entonces?
Puso cara de "cómo se te puede ocurrir" y se concentró en el cigarrito, que tendía a desarmársele. [...]
Y dale hermano, no me jodas más. -Se detuvo un segundo a buscar los fósforos en el bolsillo de su camisa-. Los chilpa ya no existen, ¿no te das cuenta?

Jaime Collyer, *Cien pájaros volando,* Chile, 1995, CREA.

Le syntagme peut se présenter dans cet emploi sans être précédé de la conjonction copulative :

(73) Después también había otro que era para mí el mejor de todos. No en creencia, ¿no? en estaban todo el tiempo cantando y cantaban tan alto que no dejaban oír nada, y venga, ***dale***, pero unas canciones altísimas.

Oral, Entrevista CS009, España, CREA.

Le comportement qui gêne le locuteur est la persévérance dans l'acte de chanter, « tout le temps » et « très fort », ce qui empêchait d'entendre. Le locuteur emploie la forme *dale* pour exprimer son mécontentement de façon ironique, car il demande l'opposé de ce qu'il attend – chanter tout le temps et très fort. Pour ce faire, il projette dans son présent de locution la situation révolue et transforme en interlocuteur le délocuté qui gêne avec son comportement.

L'allusion à l'obstination se fait également avec le recours au syntagme suivi de la préposition *con* :

(74) - Pues a pesar de todo eso que usted dice, creo que ustedes siguen equivocados. El bien de la masa debe ser el centro del programa de toda entidad interesada en el progreso.
-***Y dale con*** la masa. Amigo Espada, ¿qué entiende usted por la masa?

Guillermo Cotto-Thorner, *Trópico en Manhattan*, Puerto Rico, 1951, CORDE.

Le sujet qui provoque l'agacement du locuteur – à savoir l'obstination de son interlocuteur à faire référence à la masse – est évoqué dans le syntagme introduit par la préposition. On observe la fixation morphosyntaxique du verbe, car il maintient la conjugaison à la deuxième personne simple malgré le rapport de politesse entre les locuteurs – *usted dice, qué entiende usted.* Cependant, la forme de tutoiement *dale* alterne parfois avec la

forme de politesse *dele*, comme le révèlent les deux titres d'articles journalistiques suivants en espagnol colombien :

(75) **Y dele con** el tema de la prostitución en Pereira
Publicado 17/04/2013
Luis García Quiroga
Juro que no pude ver más de 5 minutos el programa Séptimo Día del Canal Caracol el domingo en la noche. Era tan vergonzoso el lenguaje periodístico, tan intencionalmente obscenas las imágenes y tan rebuscado el tema de la prostitución, que se sentía la babosada amarillista de Manuel Teodoro de causarle daño a la ciudad y a la imagen de la mujer pereirana [...]

Colombia, <http://www.eldiario.com.co/seccion/OPINION/y-dele-con-el-tema-de-la-prostituci-n-en-pereira1304.html> [Consulté le 26/06/2013]

(76) ¡**Y dele con** los costeños!
Aplicando la fórmula facilista de que el mejor humor es el chabacano, desde hace algún tiempo los canales privados de televisión decidieron apostarle a la burla y a la sátira sobre el comportamiento de los costeños como la garantía para tener sintonía y engrosar sus abultadas arcas.

Colombia, <http://www.elheraldo.co/opinion/columnistas/y-dele-con-los-costenos-92222> [Consulté le 26/06/2013]

Les auteurs de ces articles réagissent face aux propos insistants et déplacés des interlocuteurs virtuels, dans une situation dialogique théorique – aucun des participants ne se trouve effectivement engagé dans un échange conversationnel.

L'emploi de cette forme interjective du verbe *dar* pour manifester le mécontentement d'un des locuteurs a une nette fonction socioaffective dans le cadre de l'interaction communicative. Comme dans le cas où le syntagme sert à exprimer le désaccord du locuteur, cette fonction discursive de *dale* corresponde à la description des marqueurs de modalité déontique : au moyen de *da(e)le* et *y da(e)le*, le locuteur exprime son refus de ce qu'il peut inférer d'un fragment du discours de son interlocuteur.

1.14.3.6. RÉALISATION ET ACCEPTATION D'UNE PROPOSITION[109]

En espagnol d'Amérique, l'emploi de *dale* est équivalent au syntagme *vale* en espagnol péninsulaire lorsque celui-ci s'emploie pour formuler une proposition et pour l'accepter :

(77) -El automóvil... -murmuré.
-Yo lo pondré a punto y le llenaré los depósitos. Cuando se despierte podrá reanudar la pesca, ¿***vale*** así?
-***Vale***..., y gracias.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, España, 1975, CREA.

Dans l'exemple suivant, tiré de l'espagnol argentin, *dale* s'emploie avec la modalité interrogative et assertive :

(78) SANDRA : ¡Ay, Rafael, hace tres años que no me ponés la manito ni por accidente, conocés a mi novio y ahí empieza el toqueteiro! ¡Sos de manual, vos!
RAFAEL : ¡Era un chiste, Sandra, después te digo algo en serio para que compares! ¿***Dale***?
SANDRA : Bueno, ***dale***. ¿Qué me querías decir? Al grano.

Juan José Campanella, Fernando Castets, *El hijo de la novia*, Argentina, 2002, CREA.

Rafael fait la proposition à Sandra de lui parler sérieusement plus tard – *después te digo algo en serio para que compares* et par le biais de *dale* à la forme interrogative il renforce cette proposition. Avec la forme assertive, Sandra accepte la proposition. Dans les deux cas, *dale* est employé pour demander la *réalisation* d'une action – accepter la proposition au moyen de l'interrogation et faire ce qui est proposé.

Dans l'extrait suivant, la première occurrence de *dale* correspond au premier emploi décrit plus haut pour solliciter quelque chose, en l'occurrence une proposition de jeu de la part de l'interlocuteur :

[109] Les exemples obtenus du CREA sont tirés de l'espagnol argentin. Or, cet emploi est également répertorié dans l'espagnol uruguayen, comme le montre le travail de Carmen Acuarone et Alicia Gil, 2012, p. 3. Il constitue également une nuance de l'expression *dale pues* dans l'espagnol vénézuélien, comme l'indique le travail de Luis Castillo, Cruz Colmenares, Carlina Rojas et José Romero, 2010.

(79) NORITA : (Cuenta sus saltos) ¡Quince..., dieciséis... diecisiete... dieciocho... diecinueve... veinte! (A Mario) ¿Querés jugar conmigo?
MARIO : (En una lucha interior) Los varones no jugamos con las mujeres y yo no soy un mariquita.
NORITA : (Ofendida) Entonces embromate. (Vuelve a saltar a la cuerda y cuenta sus saltos)
MARIO : (Arrepentido) Bueno, está bien, juego. (Norita no le presta atención; como si nadie hubiese hablado) Dije que sí, que juego. (Se impacienta por la indiferencia de su prima) ¡Norita! ¿sos sorda o te hacés?
NORITA : (Dominando la situación) ...catorce... quince... espera a que termine... diecisiete. (Mario espera. Por fin termina, finge dudar durante unos segundos) Bueno, ***dale***, ¿a qué jugamos?

Après quelques suggestions de la part de B (Mario), A (Norita) accepte la dernière proposition :

(80) MARIO : No, a la escondida no porque hacemos mucho barullo y es la hora de la siesta. (Entusiasmado, en un susurro) Al doctor.
NORITA : (También excitada) ***Dale*****,** al doctor. (Se lleva una mano a la cabeza y gime) ¡Ay, cómo me duele la cabeza!...

Pacho O'Donnell, *Lobo… ¿estás?*, Argentina, 1981, CREA.

Au moyen de *dale*, Norita accepte de jouer au docteur et demande à Mario de « réaliser quelque chose » – comme c'est toujours le cas avec *dale*. Autrement dit, dans cette situation, *dale* signifie successivement une requête et l'acceptation du résultat de cette dernière, après qu'elle à été faite.

Dans le fragment suivant, Carlos est agacé de ne pas pouvoir être seul avec Irene – comme il le manifeste dans son intervention – et, au moyen de *dale* – et l'explicitation *yo entiendo que te moleste* – Irene admet l'état d'esprit de son interlocuteur.

(81) CARLOS : (Yendo al sillón a sentarse.) Lo que me jode es que tenía ganas de ir al cine... Al final, nunca podemos estar solos ni un rato, si no es por Diego, es por tu vieja, ahora vienen Víctor y Nora.. Y bueno, todo esto me jode... Y ahora quiero leer el diario.
IRENE : (Sentándose al lado, cariñosa.) ***Dale***, yo entiendo que te moleste, pero todo esto es natural, ¿qué querés, que le diga a mamá que no venga? Nosotros la usamos también ¿No? Cuando queremos la llamamos para que se quede con Dieguito y jamás dice que no.

Eduardo Rovner, *Una pareja (Qué es mío y qué es tuyo)*, Argentina, 1976, CREA.

L'acceptation est également exprimée dans la situation d'aveu suivante :

(82) PEPE: ¡Vamos, Beto!, me vas a decir que nunca fuiste capaz de fajar a tu mujer. Ni siquiera un bifecito? Chiquitito así. (Pone la mano.)
BETO: Bueno, sí, un día le pegué un bifecito, ***dale***.

Eduardo Pavlovsky, *El señor Galíndez,* Argentina, 1975, CREA.

Pepe incite Beto à admettre qu'il a frappé sa femme ne serait-ce que « doucement ». Après avoir reconnu « bon, oui, une fois je lui ai donné une gifle », Beto admet les propos de Pepe et pour cela il emploie la forme assertive *dale.*

La forme de politesse *dele* peut alterner avec *dale* dans certains contextes :

(83) A : ¿Está cansado? -Porter se había detenido.
B : Un poco -confesé.
A : ¿Demasiados clásicos?
B : Puede ser.
A : ¿Quiere una compensación? -él se restregaba las manos como si se dispusiera a luchar con alguien, seguro de su triunfo.
B : ¿También musical?
A : Por supuesto: es la única forma en que estoy en ventaja.
B : Bueno, ***dele*** -dije yo suponiendo de qué se trataba.

David Viñas, *Un Dios cotidiano,* Argentina, 1958, CORDE.

L'emploi de la forme *dele* permet à B d'accepter la compensation proposée par A dans un rapport plus formel comme l'indique le vouvoiement.

On observe le recours au syntagme pour exprimer la permission :

(84) CARLITOS : [...] (Señala el paquete de cigarrillos de Alsina.) ¿Me permite?
ALSINA : Sí, ***dele.*** (Saca un cigarrillo y se lo guarda en un bolsillo.)

Roberto Cossa, *El viejo criado,* Argentina, 1986, CREA.

La nuance expressive du syntagme dans les emplois contextualisés dans les exemples 78 à 84 coïncide avec la fonction des marqueurs de modalité déontique : il sert à exprimer l'accord du locuteur avec son interlocuteur. On a observé l'équivalence de cet emploi avec la forme péninsulaire *vale*. Or, selon la *Gramática descriptiva de la lengua española*, *vale* ne constitue pas un marqueur discursif :

> Hay que subrayar, sobre todo, que la partícula no constituye propiamente un marcador pues admite ciertos modificadores adverbiales y se puede combinar con la modalidad interrogativa. Veamos algunos ejemplos :
> a. A : Te lo repito : estoy harto.
> B : Pues ya *vale* ¿eh?
> b. A : Mañana te acompaño a la peluquería, ¿*vale*?
> B : *Vale.*
> c. A : Te mando el libro por correo, *¿vale?*
> B : *Vale.* Muy bien[110].

Dans la grammaire de Bosque et Demonte, on observe que l'emploi de *vale* s'est répandu jusqu'à devenir un tic de langage qui se limite à l'expression de l'accord et du désaccord :

> En la conversación ordinaria actual el uso de *vale* se ha extendido mucho, sobre todo entre las generaciones más jóvenes. Esta palabra, censurada frecuentemente por el abuso que se hace de ella —llega a convertirse en un bordoncillo o muletilla—, se ha estabilizado en el lenguaje diario : manifiesta el acuerdo con el interlocutor. Coincide, por ello, con *bien* y con *bueno* en aquellos usos en los que estos marcadores expresan la « aceptación » o « admisión » o « aprobación », de lo que se infiere del discurso propio o del contexto. Es decir, no desarrolla funciones enfocadoras de la alteridad ni se emplea normalmente como partícula metadiscursiva [...]. *Vale* se limita, más bien, al ámbito del acuerdo o del desacuerdo (¡vale!, es decir « basta », por ejemplo)— entre los interlocutores.[111]

On a constaté que *dale* exprime également l'accord et le désaccord entre les interlocuteurs, et, à l'instar de *vale*, son emploi s'est répandu dans le langage colloquial. L'académicienne argentine Alicia Zorrilla signale la prolifération des contextes où *dale* est convoqué et évoque l'appauvrissement langagier qui en résulte :

> Faltan palabras y sobran muletillas, que, si bien son también palabras, se las repite automáticamente hasta el hartazgo para decir muy poco. Son «pedaleos» verbales, pero, con ellos, no se avanza nunca. ¿No será acaso que esta vida que llaman posmoderna tiene más de posmoderna que de vida? Incrustamos rótulos continuamente, los gastamos, los desechamos y los cambiamos por otros de duración tan efímera como aquellos.[112]

Les *muletillas* sont, selon l'auteur, des mots qui disent « très peu » à force de les répéter machinalement. De ce fait, ces tics du langage deviennent des signaux du vide de signification et de l'insatisfaction existentielle auquel le sujet parlant se voit confronté dans la société matérialiste :

---

[110] Ignacio Bosque, Violeta Demonte, *op. cit.*, p. 4170, § 63.6.3.3.
[111] *Ibid.*, 1999, p. 4169, § 63.6.3.3.
[112] Alicia María Zorrilla, 2012, p. 25.

> ¿Cuál es, en fin, el significado de estos fuegos artificiales intermitentes en el discurso diario? Desde nuestro punto de vista, son un símbolo más del estado de abandono a que se resignan los hablantes de hoy, de necesidad continua e insaciable, de vacío de significados. El espectáculo de lo material devora su atención y todo cuanto está a su alcance. La insatisfacción, esa cruel cárcel sin rejas, supera el poder ver todo lo que tiene sin tener demasiado. Existen las cosas, y las palabras se convierten en cosas que por existir no existen.[113]

Le langage étant une spécificité humaine au centre des rapports sociaux, il n'échapperait pas à ce bouleversement provoqué par la vacuité de la vie moderne : il est, selon cette analyse, le reflet de l'état d'abandon d'un être las.

Sans entrer dans les détails à propos de cette question sociolinguistique, on peut pourtant se demander pourquoi prolifèrent les contextes où certains mots se présentent, et cela dans certaines communautés linguistiques. Personne ne peut ignorer que, de nos jours, l'homme est confronté aux vicissitudes et au vide que lui impose la société de consommation. Il ne semble pas improbable que le langage soit un miroir de ce bouleversement. Mais il est difficile d'admettre qu'un certain « vide » existentiel, propre à certaines sociétés à certains moments de leur histoire, ait pour conséquence un appauvrissement lexical des mots qu'elles utilisent, et encore moins la « désémantisation » totale de certains d'entre eux. Il n'y a pas de mots sans signification. La diversification des situations auxquelles renvoie la forme *dale* peut être considérée comme *significative* de quelque chose, comme *symptomatique*, si l'on veut, d'un mal-être social, mais cela n'a rien à avoir avec la « désémantisation » des mots. Il se peut qu'un discours se révèle plus ou moins raffiné, plus ou moins élaboré, plus ou moins savant, mais les mots qui tissent ces discours, qu'ils soient très élaborés ou très élémentaires, ne perdent pas leurs sens. On serait même en droit de postuler le contraire, car en recourant à la forme *dale* dans diverses situations langagières, le sujet parlant « insatisfait » ne fait qu'ajouter de nouvelles nuances expressives à cette forme.

Le signifié de *dar* se prête à ce que, lors de l'actualisation de son signifiant dans le discours, soient évoquées des situations très diverses du monde référentiel. En ce qui concerne l'apport de *dar* à la forme impérative *dale*, on peut simplement dire que son signifié permet de faire référence à la *réalisation* d'une action, au fait de faire *exister* une action physique ou mentale.

Toutes les occurrences de la forme *dale* que l'on vient d'analyser semblent avoir en commun une invitation à exécuter une opération. Cette opération permet à *dale* – et dans certains cas *dele* – d'apparaître dans des contextes linguistiques et extralinguistiques évoquant

[113] Alicia María Zorrilla, *op. cit.*, p. 25.

divers actes du langage : ordonner, encourager, persuader, exprimer le désaccord, etc. On est face à un processus d'enrichissement pragmatique d'une forme linguistique – et en aucun cas face à un appauvrissement notionnel.

L'analyse des exemples précédents permet de constater le rôle de la forme impérative *dale* – ainsi que la forme de politesse *dele* – comme outil pragmatique, qui parfois coïncide avec la fonction des marqueurs conversationnels de modalité déontique. Propre au registre colloquial, cette unité sert à établir des rapports socioaffectifs, d'hostilité ou de sympathie, entre les participants à la conversation ainsi qu'à ordonner celle-ci, en marquant les tours de parole ou en assurant le rétablissement ou la continuation du discours. Le syntagme a une fonction connective macrostructurelle, au niveau conversationnel, car il aide à établir ou à assurer le cours de la conversation – perspective textuelle selon Luis Cortés et María Matilde Camacho – et la connexion entre les interlocuteurs – perspective interactive[114].

1.14.4. PORTÉE DE LA SUBJECTIVISATION DE *DALE* : LE CLITIQUE *LE*

Comme on l'a déjà observé et d'après certains auteurs, les marqueurs discursifs seraient issus d'un processus de *subjectivisation* qui comporte des aspects de la grammaticalisation et de la dégrammaticalisation. Ce phénomène, selon les auteurs, comporte un certain degré de *désémantisation* des unités concernées, complète ou partielle. Le subjectivisation implique un changement métaphorico-métonymique de nature inférentielle discusivo-pragmatique. Concepción Company Company[115] explique que, de façon voilée, un sujet parlant A charge son message d'une appréciation subjective. Son interlocuteur B infère correctement le point de vue que A a voulu transmettre et suppose que la nuance subjective fait partie de la forme émise par le locuteur A. Avec le temps, cette inférence individuelle devient une inférence conventionnelle partagée par les membres d'une communauté linguistique. Le nouveau sens inféré devient alors une valeur standard cristallisée en grammaire. Or, dans la perspective de l'unicité du signe, ces nouvelles valeurs issues de la subjectivisation et conventionnalisation postérieure sont en réalité des nouvelles capacités référentielles des mots, toutes commandées par leur signifié unique et inchangeable. Rien n'oblige en fait à accepter un quelconque degré de « désémantisation ».

[114] Luis Cortés, María Matilde Camacho, *op. cit.*, p. 28.
[115] Concepción Company Company, 2004b, p. 32.

D'après Concepción Company Company[116], la subjectivisation entraînerait des restrictions syntaxiques dans les marqueurs résultants, d'où le fait que ces unités perdent toute – ou presque toute – capacité syntaxique normale. Les formes qui se sont chargées de « signifiés subjectifs pragmatiques » se départissent de leur syntaxe normale. Or, quelle est la syntaxe « normale » de *dar* ?

La structure syntaxique du verbe *dar* est la plus représentative des constructions bitransitives. Dans son emploi avec ce que la tradition grammaticale appelle un objet direct et un objet indirect, le verbe est généralement décrit comme faisant référence au transfert concret ou physique – aussi conçu comme « transfert de possession » – qu'une entité animée et personnelle – représentée par le sujet syntaxique – fait d'une entité inanimée – représentée par l'objet direct – à un destinataire, une autre entité animée et personnelle – évoquée par l'objet indirect. L'accomplissement de l'évènement donne comme résultat un changement de localisation de l'entité transférée – désignée par l'objet direct –, qui passe de l'entité représentée par le sujet à celle représentée par l'objet indirect. Tous les participants de l'événement subiraient un changement : l'entité transférée change de lieu ; l'entité que représente le sujet, en possession de l'entité objet du transfert éprouve la perte de celle-ci ; enfin, le récepteur de l'événement évoqué par l'objet indirect est l'entité affectée lors de la réception de l'objet transféré. Ce modèle comporte un agent, un thème ou une entité mobilisée et une entité réceptrice, un *locus expérimentateur* selon Rosa María Ortiz Ciscomani[117].

Dans les constructions bitransitives de *dar*, l'objet indirect peut être dupliqué :

(85) De ahí deriva la necesidad, como lo advirtió y proclamó Jawaharlal Nehru, de dar***le a la mujer*** una educación tan esmerada, o más, que al varón.

Victoria Ocampo, *Testimonios,* Argentina, 1977, CREA.

Le substantif concret *mujer*, noyau du syntagme nominal en fonction de COI, constitue le référent lexical du COI pronominal *le*. Cependant, l'entité à laquelle le pronom atone renvoie peut se révéler plus abstraite, jusqu'à la perte de toute référence d'après la théorie explicative de Concepción Company Company.

Dans l'énoncé suivant, la référence du clitique *le* est plus abstraite et seulement récupérable contextuellement :

[116] Concepción Company Company, 2004a, p. 1-27.
[117] Rosa María Ortiz Ciscomani, 2006, p. 622-623.

(86) DANIEL: Ah, ¿nunca estás adentro?
RICARDO: ¿Yo en una oficina? ¡Por favor! Para cada silla hay cinco candidatos, cinco marmotas... ¡Dejame en la calle!
DANIEL: ¿Ves? ¿Ves? En cambio yo ***le doy, le doy...*** ¡y no llego a fin de mes!.

Alberto Daneri, *Matar las preguntas,* Argentina, 1977, CREA.

Pour autant qu'on puisse récupérer le référent de *le* grâce au contexte extralinguistique – *le doy* ***al trabajo*** –, on est selon l'auteur à mi-chemin du procès de déréférentialisation caractéristique de la subjectivisation pragmatique, comme le révèle le fait que *le* ne peut pas être remplacé sans changer le sens de l'énoncé. L'annulation serait complète dans l'exemple 71 déjà cité :

PICHICHI : ¿Te tomas dos? ¿No será peligroso?
LOLI : ¡***Y dale***! Es que uno solo apenas me hace efecto. Me harto de dar vueltas en la cama.

La déréférentialisation résulte du fait que les formes subjectivisées ne parlent pas du monde :

> [L]a cancelación y aislamiento sintáctico son una consecuencia natural de un proceso de subjetivización, ya que el hablante o conceptualizador al emitir un enunciado subjetivo no está interesado en hablar del mundo, sino que sólo esta interesado en hablar de cómo él ve el mundo, de aportar sus propias valoraciones sobre el evento. En consecuencia el hablante no necesita sintaxis, o la necesita mínimamente, porque no es necesario hacer explícitos los aspectos descriptivos y referenciales requeridos por las entidades, y por tanto es prescindible toda la sintaxis que sería necesaria para hablar de esas entidades.[118]

Dans cette perspective, le procès de subjectivisation que subit la forme *dale* est tel que le clitique *le* a complètement perdu sa capacité référentielle. Selon Rena Torres Cacoullos[119],

[118] Concepción Company Company, 2004b, p. 42.
[119] « Lorsque *le* assume cette fonction d'intensificateur verbal, il révèle trois principes de la grammaticalisation : divergence, décatégorisation et rétention. La divergence, c'est-à-dire la grammaticalisation d'une forme – ou des formes rattachées par leur étymologie dans certains contextes seulement, se manifeste dans la variation synchronique des emplois de *le* : avec decir 'dire', il reste un pronom dont le référent est humain, tandis que avec correr 'courir', il s'agit d'un affixe intensificateur. La décatégorisation, soit la perte des marqueurs optionnels de catégorialité et d'autonomie discursive, apparaît dans la dépronominalisation : *le* perd sa concordance de nombre et ne fait plus référence aux participants nominaux. La rétention, soit la persistance de traits de signification provenant de la construction source, se présente lorsque *le* fonctionne comme *locus* deictique de l'activité verbale, et de façon plus manifeste encore avec les verbes de mouvement. » [« In taking on this verbal-intensifier function, *le* evidences three principles of grammaticization, divergence, decategorialization, and retention [...]. Divergence, the grammaticization of a form or etymologically related forms in one context but not in others, shows up in synchronic variation in the uses of *le* : with decir 'say, tell' it remains a pronoun referring to a human, while with correr 'run' it is an intensifying affix. Decategorialization, the loss of optional markers of categoriality and discourse autonomy, shows up in depronominalization: *le* loses number agreement and no longer refers to nominal participants. Retention, the persistence of features of meaning from the original source construction, shows up in the use of *le* as a deictic locus of the verbal activity, most clearly with motion verbs

ce datif – que l'on trouve également dans les formes *ándale, échale, pásale,* etc. – aurait comme fonction d*'intensifier* la signification du verbe dans son emploi pragmatique. C'est au moyen du verbe *plus* le clitique, en tant que marqueur de subjectivité, que le locuteur estime l'événement dans sa globalité et également en tant que marqueur d'intersubjectivité, car il s'adresse au destinateur du message pour établir avec lui un rapport socioaffectif et pour l'impliquer dans l'événement. La forme *dale* dans l'exemple précédent illustre le dérangement du locuteur face à l'insistance et à l'obstination de son interlocuteur, ce qui constitue une marque explicite d'intersubjectivité.

1.14.4.1. « GRAMMATICALISATION » DU CLITIQUE *LE*

La grammaticalisation affecte ainsi le pronom objet indirect *le*, comme résultat de l'extension des emplois dudit datif en passant par des référents non humains et par une perte de concordance objective. *Le* n'aurait plus de référence ni anaphorique ni cataphorique mais rendrait compte d'un participant pragmatique : le locuteur et/ou son interlocuteur. Concepción Company Company[120] signale que ces datifs invalident l'argument syntaxico-grammatical afin de focaliser sur une entité pragmatique, un récepteur réel, l'interlocuteur, exhorté par le locuteur à s'incorporer activement à l'événement, ou afin de focaliser le locuteur lui-même, qui apporte ses appréciations de l'évènement considéré globalement. Le déplacement, conclut-elle, est métaphorique.

Il s'ensuit que le marqueur discursif *dale* est formé d'un clitique apparemment dépourvu de référent, qui ne peut pas se constituer comme un argument verbal, adossé à la forme de deuxième personne de l'impératif du verbe *dar.* Le verbe, selon la théorie de la grammaticalisation, aurait perdu son signifié d'origine et, selon l'auteur, sa capacité de prendre des arguments – « locus » destination, récepteur ou patient. C'est à partir de la désémantisation de *dar* que *le*, en tant que *locus* destinataire, perd sa fonction référentielle pour acquérir une valeur de récepteur pragmatique.

Contrairement à cette conception selon laquelle les formes subjectivisées perdent leur contenu sémantique et leurs traits syntaxiques, on fera ici l'hypothèse que *dale*, en tant qu'outil pragmatique, explicite des aspects descriptifs plus abstraits, d'autre nature, récupérables dans la situation de communication. Le fait que la forme *dale* se trouve « figée »

[...] »], Rena Torres Cacoullos, 2002, p. 318. D'après l'auteur, le clitique serait donc un élément qui garde une certaine signification. La traduction est de notre fait.

[120] Concepción Company Company, 2004b, p. 59.

dans la deuxième forme de tutoiement de l'impératif et qu'elle n'admet pas une autre conjugaison résulte du fait que, dans cet emploi, le locuteur demande à l'interlocuteur avec qui il a un rapport de familiarité – parfois *dele* véhicule un rapport plus formel – la réalisation de quelque chose. La syntaxe n'est pas « annulée », pas plus que les composants du syntagme n'ont vu s'alléger ou disparaître leur contenu sémantique.

Le rôle de ce clitique dans la fonction pragmatique du syntagme est expliqué autrement par Justino Gracia-Barrón dans son analyse sur le pronom *le* anumérique[121]. D'après l'auteur, le signifié de *le* fait de la forme un « socle-relais » constitué de deux pôles ; le premier pôle présupposé est le verbe, sans lequel *le* n'a pas d'existence ; le deuxième pôle est l'être bénéficiaire ou destinataire, « une notion prédicative d'incidence interne destinée à recevoir le sens actualisé de [l']énoncé » dont le verbe est le noyau de prédication.

Or, le premier pôle étant indispensable, le deuxième n'est pas forcément identifié dans l'énoncé :

> [L]e second [pôle notionnel] peut rester au stade d'implication non résolu. C'est ce qui arrive dans les énoncés du type : "¡y dale!", "¡métele!", ¡córrele!", "¿qué le vamos a hacer?", ... où le sens de l'expression est versé vers un élément contextuel qui restera au stade indéterminé.[122]

Dans la fonction pragmatique et extra-propositionnelle du syntagme, le référent de son constituant clitique, destinataire du procès indiqué, est laissé dans l'implicite. Cela n'implique pas, pour autant, une perte de contenu notionnel du verbe auquel la particule est adossée.

Selon ce que l'on postule dans cette thèse, le signifié de *dar* reste intact dans tous les emplois du verbe, y compris lorsqu'il semble s'éloigner de l'emploi prototypique du *transfert*. Sa syntaxe résulte du fait que dans cet emploi précis, l'impératif et la deuxième personne simple du tutoiement sont requis lorsque le locuteur sollicite la réalisation d'une action de la part de son interlocuteur dans un rapport de familiarité. De ce fait, sa capacité syntaxique n'est ni rigidifiée ni annulée. Il est possible que *dale* en tant que particule pragmatique conversationnelle soit issu d'un processus de subjectivisation. À un moment de l'histoire de la langue, le sujet parlant charge la forme d'une évaluation subjective qui a nécessairement des points communs avec d'autres nuances expressives de l'unité, et son interlocuteur active les mécanismes d'inférence nécessaires qui lui permettent de comprendre cette nouvelle capacité expressive. La connaissance de ces nuances constitue la *compétence linguistique* des sujets parlants. Or, ce qui sous-tend cette connaissance des capacités expressives d'un mot est son

[121] Justino Gracia Barrón, 2002.
[122] *Ibid.*, p. 141.

signifié, car c'est lui qui commande les effets de sens qui s'établissent dans le discours et qui peuvent s'élargir éventuellement selon les besoins des sujets parlants. Dans le cas de *dale*, c'est le signifié de *dar* – au même titre que celui du clitique *le* – qui commande ses emplois, comme outil pragmatique dans les emplois analysés plus haut ainsi que dans ses nombreux autres emplois.

2. *DAR* ET LES VERBES SUPPORTS

Dans le sous-chapitre précédent, on a observé que, d'après certains auteurs, la grammaticalisation se trouve à l'origine de l'emploi du syntagme *dale* comme marqueur discursif. On a signalé que les prétendus effets de la grammaticalisation – fixation et dégradation ou changement sémantique – ne sont pas corroborés dans la forme impérative qui sert d'outil pragmatique.

La grammaticalisation affecterait également le verbe jusqu'à son emploi comme verbe « léger », « d'appui » ou « support » – *verbos de apoyo, soporte, ligeros* ou *livianos* – dans des constructions du type *dar* + substantif (*dar un paseo, dar consejo, dar (una/la) orden, respuesta, dar un beso*) :

(87) La madre estaba sentada en un sillón de la sala, hojeando revistas con las manos enguantadas. "¿Puedo abrazarte, mamá?", le preguntó Camargo. "¿Te puedo ***dar un beso***?" Y se le acercó con los brazos abiertos.

Eloy Martínez, *El vuelo de la Reina,* Argentina, 2002, CREA.

(88) [...]en primer lugar nadie lo hubiera oído en medio del bullicio de la fiesta y en segundo él no era un chillón sino un hombrecito que ni ***daba explicaciones*** ni las aceptaba, como su héroe de las películas de corsarios.

Carlos Fuentes, *Cristóbal Nonato*, México, 1987, CREA.

(89) MARÍA : (Con delicadeza, temerosa). ¡Mi hermana la mayor salió una sola vez con un muchacho y quedó! ¡Eso fue! ¡Qué lío se armó!
PADRE : (Enojado). ¡El porteñito le ***dio conversación***, le llenó la cabeza de fantasías y se la llevó del baile a dar una guelta!

Alberto Daneri, *La cita*, Argentina, 1983, CREA.

(90) No añadía nada más, y precisamente por su simpleza advertí que era un grito de auxilio al que yo no sabría ***dar respuesta*** con ninguno de mis lados.

Juan José Millá, *Dos mujeres en Praga,* España, 2002, CREA.

(91) Cielos, se me escapa de veras, se dijo, y acabó de bajar las escaleras a toda velocidad; tropezó al llegar al vestíbulo y se ***dio un golpe*** en la rodilla contra el pavimento, pero prosiguió la persecución cojeando.

Eduardo Mendoza, *La ciudad de los prodigios*, España, 1986, CREA.

La construction que forme le verbe *dar* suivi de ce type de substantif est l'équivalent approximatif des verbes qui désignent les activités évoquées par le substantif (*dar un beso ~ besar ; dar explicaciones ~ explicar; dar conversación ~ conversar ; dar respuesta ~ responder ; dar un golpe ~ golpear*). L'élément verbal ne serait qu'un support du véritable élément prédicatif, le substantif qui le suit ; il serait alors un signe « désémantisé » comme résultat de la « grammaticalisation ».

2.1. Les opérations cognitives dans la grammaticalisation

Comme on l'a déjà présenté dans le chapitre consacré aux marqueurs discursifs, la grammaticalisation est ordinairement définie comme un processus qui aboutit à la création de formes grammaticales ou à la création d'unités linguistiques de contenu plus abstrait à partir de formes lexicales pleines.

Dans l'optique de la grammaire cognitive, la grammaticalisation d'une unité linguistique répond à des mécanismes cognitifs et, selon des auteurs comme Joan Bybee et John Haiman[123], à la fréquence d'emploi de cette unité dans de nouveaux contextes. Selon Haiman, la grammaticalisation serait le résultat d'un procès cognitif général d'habituation, de « ritualisation », pas seulement propre aux faits linguistiques mais appartenant aussi à des mécanismes cognitifs de caractère général. Face à un stimulus récurrent, un organisme ne répond pas de la même façon. Dans le cas des phénomènes linguistiques et en ce qui concerne plus particulièrement la récurrence d'un lexème, l'habituation donne comme résultat, selon l'auteur, sa dégradation sémantique ou « blanchissement ».

Parmi les conditions nécessaires à la grammaticalisation, Béatrice Lamiroy[124] signale la fréquence d'emploi, la valeur lexicale des mots, les différents niveaux de stratification des unités grammaticalisées dans la langue et la typologie des langues. La fréquence d'emploi d'une unité serait proportionnelle à sa moindre spécificité lexicale, car la généralité sémantique d'un lexème l'habilite à apparaître dans des contextes très divers. L'auteur

[123] Selon Joan Bybee (2010, p. 109), « [les] mécanismes de changement requièrent la répétition et sont entraînés par un emploi plus fréquent: segmentation, réduction phonétique, autonomie accrue, généralisation à de nouveaux contextes (via l'analogie), routinisation et inférence pragmatique. Ce sont les mécanismes de base du changement qui peuvent agir sur tout élément en cours de grammaticalisation. » [« [The] mechanisms of change require repetition and are driven by increased usage : chunking, phonetique reduction, increasing autonomy, generalization to new contexts (via analogy), habituation, and pragmatique inference. These are the basic mechanisms of change that can act on any grammaticalizing material »]. La traduction est de notre fait. Voir aussi John Haiman, 1994, p. 3-28.

[124] Béatrice Lamiroy, 2004.

observe que, selon Martin Haspelmath[125], il se produit du point de vue cognitif une banalisation ou « routinisation » de l'élément grammaticalisé, ce qui facilite sa mémorisation. Il existe également une condition sémantique, selon laquelle tous les éléments lexicaux ne se prêtent pas aux procédés de grammaticalisation. Certaines unités sont préférées en tant que « concepts source », étant donné l'emploi généralisé et fréquent qui les rend susceptible de manipulations conceptuelles ultérieures. Ainsi, les concepts source évoquent quelques-unes des expériences humaines les plus élémentaires et s'obtiennent à partir des états physiques, du comportement ou de l'environnement immédiat de l'homme. Ces champs expérientiels fournissent des points de repère concrets lors de l'évocation d'associations. Selon José Luis Cifuentes Honrubia[126], les concepts source les plus signalés en espagnol sont les suivants :

• Les parties du corps humain comme *cara, espalda, cabeza* et les phénomènes naturels tels que *cielo* y *tierra*.

• Termes relatifs à l'être humain, tels que *persona, padre, madre* et *hijo*.

• Verbes dynamiques tels que *ir, venir, llegar, dar, dejar, coger*.

• Verbes de position comme *estar, sentarse, permanecer.*

• Verbes qui expriment des opérations langagières, comme *decir*.

• Activités basiques telles que *hacer, acabar.*

Certains lexèmes sont aptes à la grammaticalisation non à cause d'une généralité ou d'une indéfinition significative, mais en raison de leur référence à des notions basiques, irréductibles, qui touchent à l'existence, au mouvement dans l'espace, aux états psychologiques ou sociaux, perspectifs et événementiels[127]. Les chercheurs qui s'alignent sur ces principes observent que les concepts source aptes à la grammaticalisation, notions élémentaires de l'expérience humaine, sont indépendants du point de vue culturel – on pourrait parler de concepts universels – car ils sont généralement conçus de la même façon par des communautés linguistiques différentes.

Il existerait également une condition de type structurel, que Paul Hopper et Elizabeth Traugott[128] appellent « stratification » (*layering)* et qui rend compte du fait qu'il existe dans la langue différentes strates de formes hétérogènes concurrentes dans leur façon de signifier. Du

[125] Martin Haspelmath, 1999.
[126] José Luis Cifuentes Honrubia, 2003, p. 30.
[127] Voir Joan Bybee, Revere Perkins et William Pagliuca, 1994, p. 10.
[128] Voir Paul Hopper et Elizabeth Traugott, 1993, p. 124.

point de vue diachronique, il se produirait une « spécialisation » ou « obligatorification »[129] lorsqu'une des formes devient la forme obligatoire – les formes en français ancien *ne pas/point/goûte/mie* et les formes obligatoires en français actuel *ne pas/point*, par exemple – et de « persistance » quand deux formes coexistent – *ir* dans *él* ***va*** *a casa* et *él* ***va*** *a cantar*.

La dernière condition évoquée par Béatrice Lamiroy concerne la typologie des langues, car quelques symptômes de la grammaticalisation peuvent se manifester dans certains types de langue et pas dans d'autres. La coalescence, par exemple, ne peut se produire que dans des langues synthétiques.

Dans une approche cognitiviste, la grammaticalisation est conçue comme le résultat des mécanismes cognitifs de la *métaphore* et la *métonymie*. D'après George Lakoff, la métaphore n'est pas une figure poétique présente dans la langue mais un processus mental qui rend compte de la façon dont l'esprit humain conceptualise un domaine d'expérience en termes d'autre[130]. Ainsi, le contenu notionnel appartenant à un domaine expérientiel concret serait transféré à un autre domaine expérientiel plus complexe et abstrait. Il ne s'agit pas d'une substitution mais de la représentation d'un élément linguistique d'un domaine d'expérience différent de celui d'origine[131]. Ce transfert est possible grâce aux traits notionnels partagés par les deux domaines, que Lakoff appelle le principe d'invariance. Selon ce principe, la structure inhérente au domaine cible prédomine sur celle du domaine source.

L'auteur offre une description de la métaphore véhiculée par le verbe *to give* dans des phrases *to give someone a kick* (« donner un coup à quelqu'un ») et *to give someone information* (« donner une information à quelqu'un »). À l'instar de *to give*, *dar* s'emploie pour évoquer le coup (*dar(le) un puntapié a alguien*) et le transfert d'information (*dar información a alguien*) et de ce fait, la description des expressions anglaises semble pertinente pour l'analyse des constructions espagnoles avec *dar*. Dans cette analyse, le verbe *to give* permet d'évoquer le coup et le transfert d'information grâce à la métaphore *LES ACTIONS SONT DES DÉPLACEMENTS* (*ACTIONS ARE TRANSFERS*). À partir du domaine cognitif « déplacement », considéré comme le domaine de départ du signifié du verbe, celui-ci peut être employé comme le résultat d'un processus métaphorique pour évoquer différents types d'actions.

Quant à la métonymie, il s'agit d'une opération d'interprétation induite par le contexte, c'est-à-dire l'association conceptuelle qui sert à évoquer une entité et permet l'évocation

[129] Voir Paul Hopper et Elizabeth Traugott,1993, p. 116 .
[130] Voir George Lakoff, 1993, p. 202.
[131] José Luis Cifuentes Honrubia (*op. cit.*, p. 28) signale la projection métaphorique du domaine cognitif « espace » au domaine cognitif « temps » dans le cas du verbe de mouvement *llegar* : *llegó el profesor⇒ llegó la Semana Santa*.

d'une autre entité du même domaine cognitif[132]. L'association se produit par des inférences pragmatiques : les sens pragmatiques inférés par le contexte se répandent dans le discours des sujets parlants et finissent par devenir conventionnels. La phrase verbale *to give someone a kick* est analysée par Francisco José Ruiz de Mendoza Ibáñez et Alicia Galera-Masegosa comme une extension métonymique du genre CAUSE POUR EFFET opérée sur la métaphore LES ACTIONS SONT DES TRANSFERTS DE POSSESSION : le récepteur du coup «possède » (est affecté par) les effets du coup ; les effets sont conçus comme une « possession » et, en conséquence, non momentanés.[133]

La métaphore et la métonymie, les deux opérations auxquelles répond la grammaticalisation selon le point de vue cognitiviste, impliqueraient alors un changement dans le signifié des éléments grammaticalisés, partant d'une notion plus concrète à une représentation plus abstraite. Cela impliquerait également l'existence de plusieurs signifiés ou *polysémie.* On a signalé que, d'après Cifuentes Honrubia, parmi les catégories notionnelles aptes à la grammaticalisation se trouve celle qui correspondrait à *dar*, considéré comme verbe dynamique. Les linguistes qui postulent la grammaticalisation qui le conduit à se comporter comme verbe « léger » ou verbe « support » dans certains contextes, considèrent que cette opération se produit à partir d'un signifié qui exprime le « transfert » ou le « transfert de possession ». À partir d'une notion plus concrète – le transfert d'entités concrètes – et à travers les opérations cognitives de la métaphore et/ou la métonymie, se créent d'autres signifiés moins concrets, parmi lesquels se trouve le transfert de « sentiments » et d'« émotions » comme c'est le cas de la locution *dar amor* :

(92) [D]e tanto dar servicio, y tanto ***dar amor***,
todo tu leño heroico se ha vuelto, encina, santo.

Gabriela Mistral, *Desolación*, Chile, 1922, CORDE.

Contrairement à cette lecture *polysémique*, l'hypothèse *monosémique* sur laquelle se fonde le présent travail ne permet pas de concevoir l'existence de plusieurs signifiés pour un

[132] Mar Garachana Camarero ([1998] 2008, p. 196) explique que le connecteur temporel *luego* acquiert une valeur consécutive par une opération cognitive métonymique du type *LA PARTE POR EL TODO* : « [E]l dominio cognitivo asociado al concepto de consecuencia incluye, junto a los conceptos de causa y efecto, una idea de secuencia temporal (un antes y un después : toda consecuencia es posterior a su causa ; de manera que no es de extrañar que pueda inferirse un valor consecutivo a partir de un significado de posterioridad. Emplear un término que significa 'más tarde, después' con valor de 'por lo tanto' supone un proceso metonímico por el que nos referimos al dominio entero (la consecuencia) a partir de uno de sus constituyentes (la posterioridad temporal característica de las relaciones consecutivas). Se trata, pues, de una metonimia de tipo LA PARTE POR EL TODO. »

[133] Francisco José Ruiz de Mendoza Ibáñez et Alicia Galera-Masegosa, 2011, p. 14.

même signe. Ainsi, lorsque *dar* fait partie de constructions dans lesquelles il est considéré comme verbe « support », il s'agit du même signe avec le même signifié que les autres emplois du verbe, un signifié non pas concret mais renvoyant à une notion très *élémentaire, générale et abstraite* dont la définition sera abordée ultérieurement.

2.2. Les verbes supports

Les verbes « supports » forment des substantifs abstraits avec des constructions périphrastiques semi-lexicalisées, aussi appelées constructions à verbes supports ou CVS (*construcciones con verbo de apoyo o CVA* en espagnol), constructions verbo-nominales ou prédicats nominaux. C'est probablement le linguiste danois Otto Jespersen qui a parlé en premier de ce type de verbes « sans signification », lorsqu'il évoquait des prédicats nominaux complexes :

> Le sens le plus fréquent des substantifs qui proviennent de verbes formellement identiques est celui de l'action ou d'une instance isolée de l'action. Ceci est particulièrement fréquent tant dans les combinatoires habituelles comme illustré avec le verbe *avoir* que dans les **verbes** « **légers** » similaires. Ils sont en conformité avec la tendance générale en anglais moderne à placer un **verbe insignifiant**, auquel on attache les marques de personne et de temps, avant **la véritable idée importante.**[134]

Voici quelques constructions à verbes supports formées avec *dar* et signalées dans la *Nueva gramática de la lengua española* :

> [D]ar un giro, un paseo, un paso, una vuelta, aviso, caza, confianza, conversación, ejemplo, esperanzas, respuesta, sepultura, término, tiempo, un beso, una explicación, importancia, ocasión, preferencia, prioridad, relevancia, un bofetón, un empujón, una puñalada, una orden, un permiso, etc.[135]

Comme on l'a observé plus haut, ces constructions admettent en général des paraphrases avec des verbes ayant un rapport lexical avec le substantif du complément : *dar un mirada ~ mirar*, etc. Or, on considère généralement que les paraphrases ne sont

[134] « [The most usual meaning of substantives derived from and identical in form with a verb is the action or an isolated instance of the action. This is particularly frequent in such everyday combinations as those illustrated with the verbe *have* and similar '**light' verbs.** They are in accordance with the general tendency of Mod[ern] E[nglish] to place an **insignificant verb**, to which the marks of person and tense are attached, before **the really important idea. »],** Otto Jespersen, 1942, p. 117. La traduction et le gras sont de notre fait.

[135] Real academia española, Asociación de academias de la lengua española, *op. cit.*, p. 2653, § 34.11.j, 2670, § 35.3d et 2671, § 35.3g.

qu'approximatives, car des nuances de type aspectuel sont parfois véhiculées par un verbe et non pas par l'autre :

> [M]ientras *mirar* puede usarse con interpretación durativa (*Estuve mirando durante un buen rato*), la expresión *echar* (también ***dar*** o *pegar*) *una mirada* recibe interpretación puntual ('mirar de forma circunstancial, rápida o poco atenta'). A ello se añade que no todas las construcciones con verbo de apoyo pueden ser parafraseadas con un verbo simple (*dar una vuelta, echar una partida*).[136]

On observe différentes possibilités en ce qui concerne les expressions équivalentes à ce type de constructions au moyen de verbes indépendants[137] :

- Un verbe dénominal indépendant est équivalent à la construction avec verbe support (*dar un paseo ~ pasear*).

- Le verbe indépendant dénominal et le substantif sont reliés en diachronie ou en synchronie mais ils ne sont pas équivalents (*hacer huelga ~ holgar*, *dar confianza ~ confiar*).

- Des emplois de la construction avec verbes supports ne sont pas équivalents au verbe dénominal (sujet agentif de *hacer* dans *hacer reposo* vs *reposar* : **Aquí hacen reposo los restos mortales...*). Inversement, un emploi du verbe dénominal n'est pas équivalent à la construction avec le verbe support (*dar relevancia* vs *relevar* : * *dar relevancia de un puesto*).

- Il existe un verbe équivalent sémantique mais pas formel (*dar asco ~ repugnar*).

- Il n'existe aucun verbe indépendant équivalent (*dar cabida, dar tiempo*).

Ces structures semi-lexicalisées peuvent être confondues avec des constructions lexicalisées appelées *locutions verbales.* Les deux structures présentent des degrés de figement et les critères de reconnaissance de l'une et l'autre sont très nombreux et parfois divergents. La *Nueva gramática de la lengua española* signale plusieurs locutions verbales formées par le verbe *dar* :

> [D]ar alas, dar bola, dar caña, dar con la puerta en las narices, dar ejemplo, dar el pecho, dar gusto, dar manija, dar muerte, dar rienda suelta, dar la mano, dar un espaldarazo, etc.[138]

On admet souvent que ce qui distingue les locutions et les constructions à verbes supports est la mobilité du syntagme nominal qui les compose :

---

[136] Real academia española, Asociación de academias de la lengua española, *op. cit.*, p. 57, § 1.10k.
[137] Voir Ignacio Bosque et Violeta Demonte*, op. cit.*, p. 4410, § 67.3.2.2.
[138] Real academia española, Asociación de academias de la lengua española, *op. cit.*, p. 2674, § 35.3ñ.

Juan dio un paseo ~ *El paseo que dio Juan* : construction à verbe support.
Dio muerte a ~ **La muerte que dio a* : locution verbale.

Cependant, on observe la mobilité du syntagme nominal dans des structures considérées comme des locutions :

Me das bolilla ~ Con la bolilla que me das.
Le dio gusto ver a sus amigos ~ El gusto que le dio ver a sus amigos.

Lorsqu'on parle d'expressions figées, on fait référence généralement au fait qu'aucun élément qui les constituent ne peut être modifié :

La madre le dio el pecho ~ * la madre le dio pechos
Le dio manija ~ * Le dio manijas
Le da alas a sus hijos ~ *Le da estas alas a sus hijos

Cependant, il existe dans certains cas des variations possibles :

La madre le dio el pecho /los dos pechos al hijo.
Le dio manija/una manija bárbara.
Le da alas/ muchas alas.

Il semble que les différences entre les locutions et les constructions à verbes supports ne soient pas très nettement définies. Dans son analyse des expressions figées en français, Gaston Gross conclut que, outre le caractère non compositionnel des locutions et leur degré de fixation, le complément nominal des locutions n'est pas un prédicat nominal :

> Une suite verbe + compléments est une locution verbale si l'assemblage verbe-complément n'est pas compositionnel ou si les groupes nominaux sont figés (c'est-à-dire qu'on ne peut les modifier d'aucune manière : les déterminants sont fixes et les modifieurs interdits. A quoi nous ajoutons que le complément ne doit pas être un prédicat nominal.[139]

Selon l'auteur, les prédicats nominaux peuvent être actualisés par des verbes supports qui, n'ayant pas de fonction prédicative, apportent les informations concernant le temps et l'aspect de l'opération. En effet, on affirme généralement que le sens global de ces constructions à verbes supports est véhiculé au moyen d'un verbe – *dar, echar, hacer, tener* et *tomar*, comme on l'a signalé – qui aurait perdu partiellement son contenu sémantique. Ainsi le décrit-on dans la *Nueva gramática de la lengua española*:

[139] Gaston Gross, 1996, p. 69.

> [L]as construcciones con VERBO DE APOYO (también llamadas DE VERBO SOPORTE, VICARIO[140] O LIGERO) [...] se forman con verbos parcialmente desemantizados y con sustantivos (casi siempre derivados) que aportan el contenido léxico que caracteriza a la construcción, como *dar un paseo ~ pasear*.[141]

Dans la *Gramática descriptiva de la lengua española*, on fait également état de la désémantisation des verbes « support » :

> Entre los esquemas de estructuras complejas más productivos del español figuran los formados por ciertos verbos no copulativos de escasa entidad semántica (como *hacer* y ***dar***) seguidos de un sintagma nominal [...]. Se trata de casos en que el nombre complemento lleva prácticamente toda la carga semántica del predicado, mientras que el verbo apenas sirve para otra cosa que para dar a este predicado su forma canónica de sintagma verbal.[142]

En effet, le critère qui sert fondamentalement à différencier les locutions verbales et les constructions à verbes support est la charge sémantique du constituant verbal. Selon ce critère, le verbe dans la locution verbale *dar un espaldarazo* conserverait son contenu lexical – que l'on assume en général comme « transfert » ou « possession » – tandis que dans *dar un paseo* il ne le fait pas. *Dar* dans *dar manija* serait un verbe « plein », tandis que, en tant que verbe support dans *dar aviso,* il ne servirait qu'à fournir le support verbal au véritable élément prédicatif, le substantif *aviso*. Ce type d'argument n'est pas très convaincant, car on n'observe pas une différence de charge sémantique significative entre les verbes dans chaque construction, l'une formée d'un verbe avec contenu sémantique et l'autre avec un contenu « partiel ».

2.3. *Dar* verbe prédicatif vs *dar* verbe support

Dans son article sur le comportement du verbe *dar* comme verbe support, José Luis Herrero Ingelmo[143] indique que ce type de verbe résulte d'un processus de grammaticalisation

[140] La définition des verbes vicaires ne correspond pas exactement à celle des verbes supports. *Vicaire* ou *vicariant* (aussi appelé *substitut, suppléant* ou *supplétif*), dont l'étymon latin VICARIUS signifie *remplaçant*, fait référence au verbe qui remplace le contenu notionnel d'un autre verbe. C'est le cas de *faire* en français dont Gérard Moignet distingue deux types de vicariance : *prototypique* lorsque *faire* substitue un verbe déjà cité (*Il a dit non, ce que je ferai*) et *anticipative* lorsqu'il remplace un verbe qui le suit (*Il ne fait que chanter*). Voir Gérard Moignet, 1974, p. 41.
[141] Real academia española, Asociación de academias de la lengua española, *op. cit.*, p. 2653, § 34.11j.
[142] Ignacio Bosque, Violeta Demonte, *op. cit.*, p. 4409, § 67.3.2.2. Le gras est de notre fait.
[143] José Luis Herrero Ingelmo, 2002.

imparfaite d'unités pleines. L'auteur offre une classification des verbes espagnols selon leur comportement syntaxique[144] :

- Verbes prédicatifs (ordinaires ou normaux) qui ont leurs propres arguments et qui sont représentatifs de la catégorie.
- Locution verbales, dans lesquelles l'élément prédicatif n'est pas le verbe mais l'unité lexicale complète (*coger el toro por las astas*).
- Auxiliaires temporels *ser* et *haber*, porteurs des catégories de personne, nombre et temps.
- Auxiliaires aspectuels (*acabar de, estar a punto de*, etc.).
- Verbes supports qui actualisent des adjectifs prédicatifs (*ser* et *estar*) et des substantifs.

Dans la catégorie des verbes supports, l'auteur distingue deux grandes classes :

- Généraux : *dar*, *echar*, *hacer*, *poner*, *tomar*, *tener*. Il s'agit de verbes qui ont une haute fréquence d'emploi et qui peuvent actualiser un grand nombre de substantifs prédicatifs.
- Appropriés ou spécifiques: verbes de moindre fréquence et avec plus de restrictions combinatoires, limités à actualiser un substantif ou un nombre réduit de substantifs (*proceder* dans *proceder a la demolición*, *propinar* dans *propinar un golpe*).

Les verbes appropriés sont des variantes stylistiques ou aspectuelles de verbes généraux dans leur emploi avec des substantifs prédicatifs qu'ils actualisent. Ainsi, *asestar un golpe* est une variante formelle de la construction avec le support général *dar un golpe* ; *emprender un viaje* exprime l'inchoativité du procès que ne véhicule pas la combinaison avec le verbe général *hacer un viaje.*

On a signalé que, selon ce modèle explicatif des constructions verbo-nominales, les verbes supports, généraux ou spécifiques, ne sont pas des éléments prédicatifs. Lorsque *dar* fait partie de ce type de structures, il est considéré comme un verbe de grand spectre, capable d'actualiser un grand nombre de substantifs prédicatifs. C'est le substantif et non le verbe, qui fournit le contenu lexical du procès, tandis qu'au verbe revient la fonction d'actualisation morphémique du nom, celle de le « conjuguer », comme l'indique Herrero Ingelmo.

[144] L'auteur s'appuie sur la description proposée par Gaston Gross qui, à son tour, reprend les concepts de la théorie du *lexique-grammaire* de Maurice Gross pour son application au traitement automatique des langues.

Pour ce qui est des verbes qui peuvent alterner avec *dar* et des équivalents dans les constructions verbo-nominales, le choix entre l'un et l'autre peut révéler une différence de niveau de langue, moins soutenu et caractéristique de la langue orale avec le recours à *dar* et plus soutenu avec des verbes supports plus « lourds », parfois de nature métaphorique d'après Gaston Gross. Voici quelques exemples de cette alternance dans la langue écrite:

(93) El policía que le custodiaba le ***dio un golpe*** con la culata del mosquetón y Julián cayó al suelo.

Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, España, 1975, CORDE.

(94) También cayó Olivier, atacado alevosamente por el tambaleante Siglorel, [...] pero antes, atolondrado, cegado, para defenderse, Olivier ***asestó un golpe*** terrible a Roldán, hermano de su alma [...]

Manuel Mujica Láinez, *El escarabajo*, Argentina, 1982, CORDE.

(95) No había más que tres argentinos sin contarme a mí, y ya al rato estábamos los cuatro pegándole al truco y a la cerveza. De los tres uno ya era viejo, aunque le hubiera podido ***dar un susto*** al más pintado.

Julio Cortázar, *Final de juego*, Argentina, 1945-1964, CORDE.

(96) Su primo había abierto la ventana y la tía Sunta sonreía detrás del reloj de pared, con un dedo sobre los labios, como si esperara ***propinar un susto*** al primer alférez que entrara en la casa.

Juan Benet Goitia, *Saúl ante Samuel*, España, 1980, CORDE.

(97) Cuando los vi por primera vez, me sorprendió saber que los cafetales eran los arbustos pequeños que estaban debajo de esos árboles mayores que se instalaban ahí para ***dar protección*** a las cosechas.

Marcela Serrano, *Antigua vida mía*, Chile, 1995, CREA.

(98) Deseaba reincorporarse cuanto antes a su guerrilla y dedicarse a ***brindar protección*** armada a los numerosos grupos de tibetanos que, de seguro, estarían ya intentando salir de su país [...]

Antonio Velasco Piña, *Regina*, México, 1987, CREA.

(99) El doctor Jiménez Mendoza le puso a tratamiento y le ***dio ánimo***. "Dentro de un mes te sentirás mucho mejor. Pero ya veremos dónde te mandamos luego para que mejoren tus pulmones."

José María Gironella, *Los hombres lloran solos*, 1984, España, CREA.

(100) El desfallecimiento le duró unos pocos minutos. [...] el monseñor se dirigió al salón presidido por el obispo que le precedió y que murió mártir en los comienzos de la guerra civil. Aquello le ***infundió ánimo***. "Si tú moraste mártir, también puedo hacerlo yo.

José María Gironella, *Los hombres lloran solos*, España, 1986, CREA.

Les verbes supports spécifiques *asestar, propinar, brindar, infundir* auraient une charge sémantique plus lourde et constitueraient de ce fait des unités moins désémantisées que leur contrepartie allégée – *dar* – avec laquelle ils peuvent alterner. En dehors de leur apport sémantique, ce type de verbe support plus lourd révèle les mêmes caractéristiques que le verbe générique[145]. Mais il n'y a pas une analyse consensuelle à propos du contenu lexical des supports des prédicats nominaux. Pour Herrero Ingelmo, en association avec certains substantifs, *dar* conserverait une partie de sa semantèse, que l'auteur associe avec un « mouvement orienté ». Pour Elena de Miguel Aparicio, les verbes dans ces constructions ne sont jamais désémantisés[146].

L'emploi d'un verbe comme support révèlerait des traits syntaxiques particuliers qui le distingueraient de son emploi comme verbe prédicatif. Gaston Gross[147] décrit les différences entre l'un et l'autre à propos du verbe français *donner.* L'auteur offre la description suivante de l'emploi du verbe français *donner* dans les phrases *Paul a donné une gifle à Jean* et *Paul a donné un livre à Jean* – l'emploi du verbe dans la première phrase étant considére comme support :

- Le substantif *livre* est un substantif concrète tandis que *gifle* est, selon l'auteur, un substantif abstrait.

- Il existe des contraintes sur le déterminant de *gifle*, contrairement à la liberté du déterminant avec livre : *Paul a donné deux/trois/plusieurs/le/son livre à Jean / Paul a donné deux/trois/plusieurs gifles à Jean* mais **la/son gifle à Jean.*

- La pronominalisation est naturelle avec le substantif *livre* d'après l'auteur, mais non avec *gifle* : *Ce livre, Paul l'a donné / ? Cette gifle, Paul la lui a donnée.*

- Gross observe que l'interrogation en *que* est naturelle lorsqu'elle porte sur *livre,* mais non sur *gifle* : *Qu'est-ce que Paul lui a donné ? - Un livre / *Un gifle.*

- Le complément *à Jean* dépend de *gifle* mais non de *livre* : *La gifle de Paul à Jean / *Le livre de Paul à Jean.*

[145] C'est la position de Ignacio Bosque. Voir Ignacio Bosque, 2001.
[146] Voir Elena de Miguel Aparicio, 2008.
[147] Gaston Gross, 2008, p. 23.

- Le substantif *gifle* est associé au verbe *gifler* et *donner une gifle* est synonyme de *gifler*. Gross indique que c'est le substantif qui choisit les arguments et pas le verbe.

Sur la base de cette description, on propose de tracer les caractéristiques des occurrences équivalentes de *dar* dans les deux emplois signalés. Soit les phrases *Pablo le dio un golpe a Juan* et *Pablo le dio un libro a Juan* :

- On peut douter fortement que *gifle* et son équivalent en espagnol *golpe* soient des substantifs abstraits. Les constructions verbo-nominales peuvent se former avec différents types de substantifs : concrets (*un golpe*), abstraits (*ánimo*), exprimant des activités langagières (*orden*), etc.

- Les déterminants de *golpe* ont plus de contraintes que le déterminant de *libro* : *Pablo le dio un/el/mi/tres libro(s) a Juan* mais **Pablo le dio el/su golpe a Juan.*

- Contrairement à ce qui postule Gross pour le substantif *gifle*, la pronominalisation est tout a fait possible avec le substantif espagnol *golpe* : *Pablo se lo dio (el libro) / Pablo se lo dio (el golpe).*

- De même, l'interrogation au moyen de *qué* n'étant pas naturelle avec *gifle* selon Gross, elle n'est pas impossible lorsqu'elle porte sur le substantif espagnol *golpe*: *¿Qué le dio Pablo ? Un libro * Un golpe.*

- Le complément indirect *a Juan* dépend du substantif *golpe* mais non de *libro* : *El golpe de Pablo a Juan * El libro de Pablo a Juan.*

- Le substantif *golpe* est associé au verbe *golpear* – cela n'est pas possible avec le substantif *libro –; dar un golpe* équivaudrait à *golpear* – pour autant, on a signalé que tous les substantifs dans ce type de constructions n'ont pas d'équivalent verbal.

Selon cette analyse, ce sont les traits sémantico-syntaxiques des substantifs qui déterminent l'emploi du verbe dans l'une ou l'autre catégorie. Le type de substantif qui s'assemble à la suite d'un verbe constituera son argument, comme dans *dar un libro* ou son prédicat nominal, comme dans *dar una bofetada.* Le substantif en tant que prédicat nominal choisit son support verbal actualisant.

2.4. Le contexte

Pour pouvoir déterminer le type de fonctionnement du verbe – prédicatif ou support –, le principe de contextualité ou contextualisation joue un rôle essentiel[148]. Selon ce principe qui constitue le fondement théorique du lexique-grammaire, les mots n'ont ni sens ni référence en dehors du contexte où ils se présentent[149]. Quelques conséquences théoriques découlent de cette affirmation, comme le signale Gaston Gross dans son analyse sur le contexte[150]. Premièrement, l'auteur souligne la relation inaliénable des trois niveaux dans la description linguistique, *le lexique*, *la syntaxe* et *la sémantique*. D'après la description des constructions verbo-nominales dans l'optique du lexique-grammaire, la sémantique résulte de la combinaison syntaxique d'unités lexicales. Chaque emploi est représenté par une phrase simple :

> [L]e fait que les niveaux d'analyse généralement postulés dans la description grammaticale soient en fait totalement interdépendants a pour conséquence que l'unité minimale d'analyse n'est pas le mot, mais la phrase simple. Les auteurs de dictionnaires pour qui l'unité minimale est le mot sont bien obligés dans la confection même des articles de donner un contexte pour désambiguïser les différentes acceptions.[151]

Or, tous les éléments de l'environnement du prédicat ne sont pas déterminants et ne forment pas le contexte définitoire : dans certains cas des incises, des négations, des adverbes

[148] Comme l'explique Catherine Fuchs, c'est le logicien allemand Gottlob Frege qui introduit à la fin du XIXe siècle l'inadéquation de la notion d'identité selon le contexte. « Selon la définition logique de l'identité, lorsque deux objets sont identiques, tout ce qui est vrai de l'un l'est également de l'autre : « Napoléon » étant à la fois « le vainqueur d'Austerlitz » et « le vaincu de Waterloo », il devrait être possible de substituer l'une de ces deux descriptions définies à l'autre sans modifier la valeur de vérité de la proposition résultante. Tel n'est toujours pas le cas, puisque par exemple si la proposition « Pierre sait que Napoléon est le vainqueur d'Austerlitz » est vraie, il peut se trouver en revanche que la proposition « Pierre sait que Napoléon est le vaincu de Waterloo » soit fausse : tout dépend ici des connaissances historiques de Pierre. Pour résoudre ce paradoxe, Frege distingue le référent d'une expression (l'entité qu'elle désigne) et son sens : « Napoléon », « le vainqueur d'Austerlitz » et « le vaincu de Waterloo » ont le même référent mais des sens différents. Or c'est précisément le sens qui est en jeu dans certains types de contextes, dits « contextes opaques », tels, par exemple, les verbes d'attitude propositionnelle comme savoir, dire, penser, etc. La substitution de deux termes de référent identique, mais de sens différent, peut alors donc conduire à modifier la valeur de vérité de la proposition. » Ce postulat a été repris dans le domaine linguistique pour formuler des théories contextualistes. Catherine Fuchs, « CONTEXTE, *linguistique* », *Encyclopædia Universalis* [en ligne, consulté le 18 juillet 2013. URL : http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/contexte-linguistique/].

[149] José Luis Herrero Ingelmo (2002, p. 1) signale que l'analyse des unités linguistiques dans la perspective du lexique-grammaire et de la contextualisation doit permettre une application au traitement automatique des langues, ce qui implique que le lexique ne peut pas être traité de manière informatique si chaque élément n'est pas doté d'un comportement prévisible dans un énoncé.

[150] Gaston Gross, 2010.

[151] *Ibid.*, p. 196

et des déterminants nominaux doivent être laissés de côté car non pertinents au moment de chercher le sens d'un emploi.

Bien qu'on souscrive ici à l'analyse contextuelle dans l'interprétation des mots, on diverge à propos de deux questions au sein du lexique-grammaire : la polysémie et le vide notionnel des verbes supports :

- En ce qui concerne la polysémie, Gaston Gross observe que l'interdépendance du lexique, de la sémantique et de la syntaxe résulte du fait qu'un mot peut avoir plusieurs « sens » :

> L'existence de la polysémie, qui est une des propriétés fondamentales des langues naturelles, oblige à relier ces trois niveaux, ce qui ne peut se faire que sur la base du lexique. Cet amalgame s'opère dans la notion d'emploi, qui est un des concepts les plus importants de la grammaire.[152]

Or, ce qui sépare cette conception du sens de celle qui gouverne cette thèse est la perspective dans laquelle on aborde la description des faits du langage : il n'existe pas de polysémie mais une pluralité d'*effets de sens* dans le *discours* où s'actualise un signe, dont le signifié en *langue* est unique.

- Quant au prétendu vide notionnel des verbes supports, l'optique de l'analyse de *dar* que l'on propose ne peut que diverger avec le constat de l'existence de verbes sémantiquement « légers » qui servent à conjuguer le vrai prédicat et qui, tout au plus, apportent des indications aspectuelles.

2.5. Actes, états et événements

Dans chacune de ses occurrences – soit comme verbe prédicatif soit comme support d'après les théories qui le décrivent ainsi – *dar* est toujours responsable d'un apport notionnel et véhicule un effet de sens selon son contexte. Il est alors nécessaire d'analyser ces occurrences *en contexte.* Parmi ses diverses combinatoires, *dar* s'assemble avec des substantifs qui constituent des *classes d'objets* d'après la description des substantifs « prédicatifs » que propose Gaston Gross. Ces *classes d'objets* sont *des actes, des états* et *des*

[152] Gaston Gross, 2010, p. 188.

événements[153]. Dans chaque catégorie, on identifie plusieurs sous-classes de substantifs qui peuvent s'associer à *dar* dans ces constructions verbo-nominales. Voici quelques exemples[154] :

COUPS : golpe (exemple 91 et 93), patada, cornada, cachetada, trompada, etc.

(101) Perdió el equilibrio y cayó de espaldas. El boxeador le pisó los cojones y el pequeñito le ***dio una patada*** en el costado.

Manuel Vázquez de Montalbán, *La soledad del mánager*, España, 1977, CREA.

(102) [...]dos de esos inocentes recién paridos, como de ocho o diez años, se estaban ***dando trompadas*** de lo lindo azuzados por un corrillo de adultos y otros niños, bajo el calor embrutecido del sol del trópico.

Fernando Vallejos, *La virgen de los sicarios,* Colombia, 1994, CREA.

ACTES CORPORELS : *beso* (exemple 87), *lamida, grito, abrazo,* etc.

(103) [D]oña Ángela, después de [...] encender un cigarrillo rubio con gran resolución, ***darle una chupada*** y expeler el humo por ambas narices con absoluta simetría, comenzó de esta manera [...]

Francisco García Pavón, *El reinado de Witzia*, España, 1968, CORDE.

(104) Doña Ximena apretó los dientes y dejó caer una lágrima. Luego, se volvió a don Juan, le ***dio un abrazo***, le besó.

Gonzalo Torrente Ballester, *Don Juan*, España, 1963, CORDE.

ACTES PHYSIQUES RAPIDES : *pincelada, ojeada, mirada*, etc.

(105) [L]o había visto con emoción y asombro pintar *La muerte de Lucrecia*. Me dijo que, cada vez que ***daba una pincelada grande***, tenía que sentarse, ¿dónde?, a toser.

Juan Ramón Jiménez, *Españoles de tres mundos*, España, 1942-1958, CORDE.

[153] Voici la définition de *classes d'objets* d'après Gaston Gross (2010, p. 191): « Les différents emplois d'un verbe et, de façon générale, de tout prédicat peuvent être mis en évidence à l'aide des *classes d'objets*. Une classe d'objets est un ensemble de substantifs, sémantiquement homogènes, qui déterminent une rupture d'interprétation d'un prédicat donné, en délimitant un emploi spécifique. Selon cette définition, les classes d'objets ne sont donc pas des concepts sémantiques abstraits mais des entités construites sur des bases syntaxiques et déterminées par la signification des prédicats ».

[154] On reprend quelques catégories de la classification non exhaustive proposée par Herrero Ingelmo, *op. cit.,* p. 7.

(106) Cuando ya estaba calzado, con mucho disimulo agarré un corvito que andaba llevando [...] me paré, ***di una ojeada*** al animal que estaba agazapado demostrando impaciencia y dije: patas para qué las quiero, siguiendo aguas arriba de la quebrada.

Víctor Cáseres Lara, *Tierra ardiente,* Honduras, 1966, CORDE.

ACTES PSYCHOLOGIQUES (ÉMOTIONS) : *susto, ánimo* (exemples 95 et 99), *tristeza, vergüenza*, etc.

(107) ¿No le ***da tristeza*** quedarse casi sin nada, señora? No, Amalia ¿sabes por qué? Porque dentro de un tiempito se iría de este país.

Mario Vargas Llosa, *Conversación en la catedral*, Perú, 1969, CORDE.

(108) Como era tan fuerte no se emborrachaba nunca y para emborracharse, porque le ***daba vergüenza*** que los amigos se emborracharan y él no, se bebía enteras las botellas de aguardiente.

Arturo Barea, *La forja de un valiente,* España, 1951, CORDE.

ACTES MORAUX : *protección* (exemple 97), *amor* (exemple 92)*, seguridad, consuelo*, etc.

(109) Pensar en mi alter ego me ***daba seguridad***, me hubiera gustado muchísimo haber sido como ella.

Jesús Díaz, *La piel y la máscara*, Cuba, 1996, CREA.

(110) ¿Niño, por dónde andas? Aporta acá el mostillo, que el ***dar consuelo*** a un reo de muerte apareja muy buenas indulgencias.

Ramón del Valle Inclán, *Sacrilegio*, *Auto para siluetas*, España, 1927, CORDE.

ACTES INFORMATIFS/D'OPINION : *explicación* (exemple 88)*, conversación* (exemple 89), *respuesta* (exemple 90), *detalle, informe,* etc.

(111) Me acuerdo muy bien que nunca hablabas nada más que de hombres todo el rato, ***dando detalles***, no sólo los nombres, tú dabas detalles aprovechándote, un poquito, por lo menos un poquito, tía Eugenia [...]

Álvaro Pombo, *El héroe de las Mansardas de Mansard*, España, 1983, CREA.

(112) Me han convertido en un... viajero de las tierras perdidas. Voy allí donde no ha entrado el comunismo desde la República. Las Hurdes, los Monegros... Sólo tengo que ver las condiciones objetivas y ***dar informe.***

Vicente Molina Foix, *La quincena soviética*, España, 1988, CREA.

ACTES SOCIAUX DE LANGAGE : saludo(s), pésame, los buenos días, (las) gracias, etc.

(113) Aunque yo sé que a usted no le gusta que lo haga, voy a hablarle de Ariel, Padre. Ya volvió de Cuba y está muy bien; me ha pedido que le ***dé sus saludos***.

Rosario Ferré, *La batalla de las vírgenes*, Puerto Rico, 1993, CREA.

(114) El médico de la aldea, un hombre joven, llegó***, dio los buenos días***, se quitó las gafas para limpiarlas -se le habían empañado al entrar-, y se acercó a la cuna.

Ramón Sander, *Réquiem para un campesino español*, España, 1953, CORDE.

HÉBERGEMENT : albergue, refugio, habitación, etc.

(115) El eucalipto, que era más alto que el pino y que los más viejos árboles, ***daba albergue*** a una pareja de cuervos y estaba orgulloso de haber sido elegido.

Wenceslao Fernández Flórez, *El bosque animado*, España, 1943, CORDE.

(116) [N]o recuerdes la sinuosa travesía de tu lengua por su piel aceitunada hasta su boca, ni el aroma de nardos de su melena. No recuerdes las horas clandestinas en que su cuerpo te ***daba refugio***.

Maruja Torres, *Hombres de lluvia,* España, 2004, CREA.

ÉVÉNEMENTS : fiesta, congreso, clase, conferencia, etc.

(117) Si vas a ***dar una fiesta*** por tu cumpleaños, necesitarás un vestido nuevo, algo especial, y tenemos que escogerlo ya, no nos queda mucho tiempo...

Almudena Grandes, *Los aires difíciles*, España, 2002, CREA.

(118) Yo, esta mañana, tuve que ***dar una conferencia*** ante no más de media docena de personas, en un auditorio para quinientas. Bostezaban y tosían y metían ruido con el programa.

José Donoso, *Donde van a morir los elefantes*, Chile, 1995, CREA.

Le complément de *dar* dans toutes ces occurrences est un objet *effectum*, renvoyant à une entité qui *accède* à l'existence comme résultat de l'opération d'*accès* déclarée par le verbe. Ce que ces contextes évoquent est la *réalisation* d'un acte, l'*accès à l'existence* de l'entité que représente le substantif : *dar un beso* revient à dire que l'on fait en sorte que le baiser « existe », *dar una pincelada* évoque la situation d'expérience dans laquelle un être fait un geste rapide avec le pinceau et, de ce fait, le coup de pinceau *accède à l'existence*, et ainsi de suite. Ceci permet de conclure que *dar* n'est en aucun cas dépourvu de son contenu sémantique : une notion d'*existence* se dégage de tous ces emplois d'un verbe que l'on définit inexactement comme « support » du véritable élément notionnel.

2.6. Les verbes supports selon la théorie du lexique génératif

Lorsqu'on cherche à savoir ce qui constitue un verbe, on est confronté à la pluralité et diversité de définitions et à la surabondance de classifications dans des optiques la plupart divergentes, mais qui parfois se recoupent. Cela témoigne de la difficulté à offrir une description qui réponde de façon complètement satisfaisante aux problèmes que pose l'une des catégories grammaticales les plus complexes. Elena de Miguel Aparicio observe cette difficulté dans son analyse sur les catégories verbales et signale que les définitions et taxonomies actuelles s'écartent très peu des premières classifications des philosophes grecs :

> [L]a consideración de en qué consiste ser verbo dista mucho de tener una respuesta inmediata y, en consecuencia, el establecimiento de las clases posibles de verbos se vuelve también una cuestión relativamente escurridiza. [...] [H]a sido constante a lo largo de la historia el intento de establecer clases de verbos coherentes y productivas. Las propuestas de clasificación han sido muchas y han seguido pautas diferentes, aunque tal vez más estrechamente relacionadas de lo que en algunos momentos haya podido parecer. De las primitivas clasificaciones (por poner un par de ejemplos notables, la de Aristóteles y la de Apolonio Díscolo) a las actuales no tanto ha cambiado.[155]

On peut mentionner quelques classifications des verbes parmi les plus répandues : celle qui distingue les verbes transitifs des intransitifs, celle que propose Perlmuter et qui classe les verbes intransitifs en inergatifs et inaccusatifs et celles qui résultent fondamentalement de descriptions d'ordre sémantique. D'autres classifications se fondent sur

[155] Elena de Miguel Aparicio, 2004, p. 169. Le développement d'une grande partie des concepts dans le présent chapitre est basé sur l'analyse que Miguel Aparicio réalise du modèle de Pustejovsky. L'auteur applique le modèle du lexique génératif à son analyse des notions aspectuelles des prédicats et de la signification de verbes supports en espagnol.

des critères aspectuels, parmi lesquelles se trouve celles proposées par Zeno Vendler et par James Pustejovsky. Le premier distingue des verbes qui représentent des *états*, des *accomplissements*, des *activités* et des *achèvements*[156]. Pustejovsky, fondateur de la théorie du lexique génératif, reprend la classification de Vendler et propose trois types d'événements, *états*, *procès* et *transitions*, qui peuvent être décomposés en sous événements[157]. Le modèle de Pustejovsky, qui s'appuie sur une représentation compositionnelle du sens, offre des réponses aux problèmes concernant la diversité d'effets de sens – ou *polysémie logique* selon ce modèle descriptif – dans les systèmes de traitement automatique des langues[158]. De ce fait, l'apport de cette théorie n'est pas à négliger à l'heure de comprendre les opérations qui permettent au verbe *dar* d'avoir de nombreuses capacités expressives.

Les diverses capacités référentielles des mots sont étroitement liées à leur assemblage syntaxique. Or, il existe deux façons de regarder la relation entre syntaxe et sémantique verbale : celle qui fonde les modèles projectionnistes qui vont de la sémantique vers la syntaxe et celle des modèles constructivistes qui marquent une direction inverse. Dans l'optique projectionniste, c'est la sémantique verbale qui détermine la structuration des arguments du verbe et le comportement syntaxique de celui-ci. Selon le critère constructiviste, les différentes interprétations aspectuelles d'un prédicat sont déterminées par la syntaxe ; cela s'explique par l'absence de spécification à propos du comportement de ses arguments dans l'entrée lexicale des verbes.

D'après Miguel Aparicio, la théorie du lexique génératif intègre d'une certaine façon les principes de deux positionnements, car dans ce cadre l'interprétation sémantique est déterminée par le contexte syntaxique mais à partir des informations aspectuelles inscrites dans le lexique. De ce fait, le sens d'un élément lexical ne peut pas être dissocié de la structure syntaxique où il se présente[159]. Le rôle du contexte est alors fondamental dans

---

[156] Voir Zeno Vendler, 1967.

[157] Pustejovsky intègre les accomplissements et achèvements de Vendler dans les transitions. Voir James Pustejovsky, 1995a.

[158] Ce modèle témoigne de l'apport mutuel et de la complémentarité entre la recherche informatique et la recherche linguistique, comme le résume l'auteur : « Je crois que l'on se trouve à un tournant intéressant dans la recherche qui permet aux études linguistiques de bénéficier en lexicologie de l'apport des outils informatiques [...]. De même, la recherche computationnelle peut bénéficier de la connaissance des distinctions grammaticales et syntaxiques des unités lexicales. Les systèmes de traitement des langages naturels doivent rendre compte de ces différences dans leurs lexiques et leurs grammaires. » [« I believe we have reached an interesting turning point in research, where linguistic studies can be informed by computational tools for lexicology [...]. Likewise, computational research can profit from an awareness of the grammatical and syntactic distincitons of lexical items ; natural language processing systems must account for these diffrences in their lexicons and grammars. »], James Pustejovsky, 1991, p. 409.

[159] James Pustejovsky (*ibid.*, p. 410) signale la complémentarité des deux niveaux : « Sans une appréciation de la structure lexicale d'un langue, la sémantique lexicale est condamnée à l'échec. Il est impossible de dissocier complètement le sens de la structure qui le véhicule ». [« [W]ithout an appreciation of the syntactic structure of a

l'assignation d'un sens, un point de vue coïncidant avec le cadre théorique de cette thèse et l'une des raisons pour laquelle on propose d'inclure dans ces pages l'analyse basée sur le lexique génératif[160].

2.7. Les postulats du lexique génératif

Selon la théorie du lexique génératif proposée par James Pustejovsky, le lexique ne constitue pas un ensemble statique où les mots sont répertoriés avec leurs entrées lexicales. En effet, il s'agit d'une la théorie de décomposition du sens selon laquelle les mots acquièrent différents sens selon le contexte où ils se présentent. C'est une théorie générative dans le sens qu'elle rend compte du potentiel créatif du langage ; au moyen d'un nombre limité d'opérations on génère un nombre illimité d'interprétations[161].

Le fait que les mots puissent véhiculer différents sens s'explique grâce à leur sous-spécification lexicale (*underspecification*) : le signifié des mots est assez imprécis, suffisamment indéterminé et susceptible de générer de nombreuses interprétations selon le contexte d'occurrence. Cette indétermination leur permet de s'agencer dans différentes structures syntaxiques et d'entrer dans diverses opérations de composition sémantique.

Un lexique génératif peut être défini comme un système comprenant quatre niveaux de représentations :

1. Structure argumentale, qui spécifie le nombre et le type d'arguments logiques, obligatoires et optionnels, d'un élément lexical.

---

language, the study of lexical semantics is bound to fail. There is no way in which meaning can be completely divorced from the structure that carries it. »]. La traduction est de note fait.

[160] L'approche de Pustejovsky est du type componentialiste ou molécullariste. Sa théorie suppose que le contenu lexical n'a pas seulement une fonction référentielle mais également inférentielle. Contrairement à cette optique, les théories atomistes conçoivent l'invariance de l'apport sémantique des mots au contexte et de ce fait supposent la compositionnalité du sens. La vision molécullariste intègre le principe de contextualité selon lequel le sens de la phrase détermine le sens de ses constituants. Voir la critique atomiste de la théorie de Postejovsky dans James Fodor et Ernest Lepore, 1998. Voir également l'analyse d'Alexandra Arapanis, 2009, dans sa thèse de doctorat en philosophie. La perspective de l'analyse que l'on mène à propos du verbe *dar* prend en compte et en quelque sort marie certains postulats de l'atomisme et du contextualisme, deux visions apparemment inconciliables : bien qu'un mot soit toujours associé au même apport de signification dans une phrase, c'est la combinatoire phrastique qui permettra évoquer un effet de sens particulier.

[161] « À mon avis, la représentation du contexte d'un énoncé devrait être considérée comme comportant de nombreux *facteurs génératifs* différents, lesquels rendent compte de la façon dont les usagers de la langue créent et manipulent le contexte de façon contrainte dans le but d'être compris. » [« It is my opinion that the representation of the context of an utterance should be viewed as involving many different *generative factors* that account for the way that langage users create and maniputalte the contexte under constraints, in order to be understood. »], James Pustejovsky, 1991, p. 411. La traduction est de notre fait.

2. Structure événementielle, qui définit le type d'événement d'une unité lexicale ou d'une phrase, soit l'information aspectuelle de l'événement. Les événements qui constituent des *états*, des *procès* et des *transitions* ont une structure interne ou sous-événementielle. On reprend par la suite les représentations proposées par Miguel Aparicio[162] d'après la description de Pustejovsky. Les états (E) représentent un événement simple (*amar, sentir, pensar*) :



Figure 1 : REPRÉSENTATION DES ÉTATS (PUSTEJOVSKY) D'APRÈS MIGUEL APARICIO.

Les procès (P) représentent une succession d'événements qui impliquent la même expression sémantique (*correr, cantar*) :

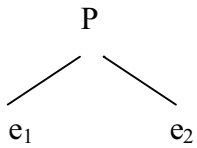


Figure 2 : REPRÉSENTATION DES PROCÈS (PUSTEJOVSKY) D'APRÈS MIGUEL APARICIO.

Les transitions (T) impliquent un événement dont la représentation sémantique est estimée par rapport à une représentation opposée (*construir, destruir*) :

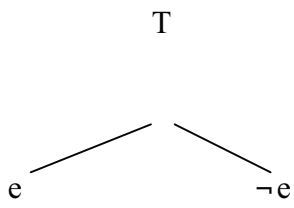


Figure 3 : REPRÉSENTATION DES TRANSITIONS 1 (PUSTEJOVSKY) D'APRÈS MIGUEL APARICIO.

[162] Elena de Miguel Aparicio, 2004, p. 179.

Une autre représentation de la transition peut impliquer un premier sous événement *procès* qui donne lieu à un *état*, du fait que la transition implique un procès donnant lieu à un état :

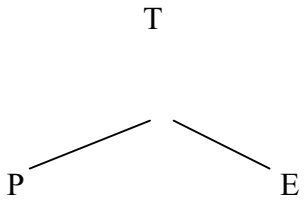


Figure 4 : REPRÉSENTATION DES TRANSITIONS 2 (PUSTEJOVSKY) D'APRÈS MIGUEL APARICIO.

3. Structure de qualia, où sont codifiées linguistiquement les informations concernant les entités représentées par les substantifs et les verbes. Cette structure réunit quatre types d'information spécifiés dans des rôles ou qualia[163] :

- *Quale constitutif*, qui rassemble l'information relative à la constitution de l'objet (matière, poids, éléments constitutifs).

- *Quale formel,* qui informe sur l'orientation, magnitude, forme, dimensionnalité, couleur et position de l'objet.

- *Quale télique ou fonctionnel,* qui renseigne sur la finalité et la fonction de l'objet, c'est-à-dire sur le mobile qui conduit un agent à réaliser quelque chose ou sur la finalité de certains activités.

- *Quale agentif*, qui rassemble les informations sur les facteurs impliqués dans l'origine ou la production de l'objet.

Voici comment ses informations sont codifiées dans la structure de qualia du substantif *roman* d'après Pustejovsky :

[163] Comme l'observe Arapinis (*op. cit.*, p. 117), Pustejovsky se base sur les principes Aristotéliciens de cause qui rendent compte de l'organisation conceptuelle du monde et qui, selon celui-ci, explique l'organisation sémantique du lexique. Ces principes de cause fondent la structuration des quatre qualia proposée par le linguiste. On reprend la citation d'Arapinis : « En un sens, la cause, c'est ce dont une chose est faite et qui y demeure immanent [...]. En un autre sens, c'est la forme et le modèle, c'est-à-dire la définition de la quiddité et ses genres [...]. En un autre sens, c'est dont vient le premier commencement du changement et du repos [...], l'agent est cause de ce qui est fait, ce qui produit le changement de ce qui est changé. En dernier lieu, c'est la fin ; c'est-à-dire la cause finale » (*Physique II* 194b23-195a3 et *Métaphysique* Δ 2, 1013a25-1013b4).

Roman ⇒ Quale constitutif : narrative
Quale formel : livre
Quale télique : lire
Quale agentif : écrire.

La structure de qualia de *roman* – si on la transpose à l'analyse de *novela* – permet l'une ou l'autre interprétation de la phrase suivante :

Empezó la novela (empezó a {leerla/escribirla})

Il s'agira de *leerla* si l'on sélectionne le quale télique et de *escribirla* si l'on sélectionne le quale agentif codifié dans le substantif *roman.*

4. Structure d'héritage lexical, qui identifie les rapports de hiérarchie entre des structures lexicales (hyperonymie, hyponymie, etc.).

Les informations contenues dans ces structures interagissent au moyen des mécanismes génératifs et transformationnels, ce qui permet l'interprétation des mots dans les contextes où ils se présentent. Les mécanismes sont les suivants :

a) Coercition de Types : opération au moyen duquel un élément lexical est contraint par un noyau recteur à s'adapter au type attendu par le noyau, c'est-à-dire à changer de type sémantique sans changement syntaxique. Dans l'exemple précédent, *empezó la novela*, *empezar* est le noyau qui sélectionne un événement, soit un syntagme verbal, comme son complément. Dans ce cas, il s'agence avec le syntagme nominal *la novela*, qui normalement représente un objet. Or, *empezar* force un changement sémantique dans *novela*, qui passe de représenter un objet à indiquer un événement. Ce changement permettra les deux interprétations possibles, *leer* ou *escribir*, des informations inscrites dans la structure de quale télique et agentif de *novela.* Ce mécanisme de changement sémantique se produit à partir de la sélection des traits essentiels dans la structure de qualia dans *novela*, le quale télique pour *leer* et le quale agentif pour *escribir.*

b) Liage sélectif : il s'agit d'un mécanisme de concordance de traits lexicaux au moyen duquel un foncteur opère sur une sous-structure. En reprenant l'exemple proposé par

Miguel Aparicio, le verbe *subir* obtient une interprétation causative dans *la empresa sube los precios* et inaccusative dans *los precios suben.*

c) Co-composition : c'est le fait que plusieurs éléments interviennent dans la composition du sens et pas seulement le verbe. Dans les phrases *Es un excelente amigo* et *Es un excelente lavarropas*, l'interprétation de l'adjectif *excelente* change selon le substantif auquel il s'applique. Lorsqu'il s'applique à *amigo*, il signifie « qui a certains types de qualités », tandis qu'en composition avec *lavarropas*, on l'interprète comme « qui lave bien, qui fait bien sa fonction ». Dans le premier cas, l'adjectif sélectionne le quale constitutif du substantif, tandis que dans le second, il sélectionne le quale télique qui informe sur la fonction de l'entité.

En somme, d'après ce modèle descriptif, les différentes interprétations du sens sont possibles à partir de la sous-spécification des mots, à travers l'information contenue dans leur entrée lexicale, structurée aux quatre niveaux décrits – structure argumentale, événementielle, de qualia et d'héritage lexical – et par l'application des mécanismes génératifs qui permettent d'exploiter ces informations et qui régulent la bonne formation des syntagmes et des phrases.

Le cadre théorique du lexique génératif offre une analyse des verbes « supports » selon laquelle, loin d'être conçus comme plus ou moins vidés de leur contenu notionnel, ils gardent leur signification et sont capables de choisir leurs arguments. Telle est la position de Miguel Aparicio[164] lorsqu'elle démontre que les verbes dans les constructions à verbes supports interviennent dans la sélection de leurs arguments (*El chico dio un golpe/golpeó. El viento golpeó/*dio un golpe*) et que les verbes avec lesquels ils peuvent être paraphrasés n'ont pas la même signification (*hacer [un corte] = cortar : El médico hizo un corte en el brazo ≠ El médico cortó el brazo*).

2.8. *Dar* selon la théorie du lexique génératif

On a signalé que, dans la perspective du lexique génératif de Pustejovsky, les mots possèdent un contenu notionnel assez imprécis qui leur permet de véhiculer différents sens selon leur contexte. Miguel Aparicio propose des définitions sous-spécifiées pour quelques verbes supports :

[164] Elena de Miguel Aparicio, 2008.

Dar : 'pasar algo de una fuente a una meta' [sea *una explicación* sea *un caramelo*]
Hacer : 'crear algo' [sea *una maqueta* sea *un análisis*]
Tener : 'ser la ubicación donde está algo' [*un árbol en un jardín* o *una duda en una persona*]
Coger : 'pasar a tener algo'
Perder : 'dejar de tener algo'
Lanzar : 'hacer que algo esté en un sitio por medio de un impulso'

Ces définitions sont susceptibles d'ampliation selon le contexte d'occurrence et lorsque s'appliquent les mécanismes génératifs de co-composition – grâce à la concordance des traits lexicaux entre le verbe et ses compléments – et de coercition des traits d'un élément pour s'accorder avec un autre. Lorsqu'un verbe se combine avec un substantif qui dénote un événement compatible avec leur structure événementielle, il se produit la co-composition par *redondance* des traits lexicaux, et de ce fait, le substantif et le verbe prédiquent la même opération.

Il y a de nombreux indices syntaxiques qui confirment la redondance lexicale du verbe et du substantif dans ces constructions ainsi que l'indéniable charge notionnelle du verbe. L'analyse que réalise l'auteur, avec lequel on partage plusieurs conclusions, rend compte de la capacité inaltérable des verbes de signifier dans n'importe quel contexte, comme l'illustrent ces deux occurrences de *dar* et *coger* :

a. Pedro le dio un caramelo a su amigo.
b. Pedro le dio un golpe a la pared.
c. Pedro cogió un revista del revistero.
d. Pedro cogió frío en los pies.

Le fait qu'en *b* et *d* le verbe puisse être paraphrasé par un seul verbe est en raison de la redondance lexicale entre le verbe et le substantif :

b. Pedro le dio un golpe a/golpeó la pared.
d. Pedro cogió frío en/se enfrió los pies.

Pour l'auteur, le type de complément « remplit » le verbe de signification :

> Este análisis, que prevé que el verbo se llena de contenido en función del complemento con el que se combine, explica también por qué los verbos de la CVA [construcción con verbo de apoyo] reciben distintas paráfrasis en función del contexto [...] : la paráfrasis elegida depende del complemento que 'rellena' léxicamente el verbo.[165]

[165] Elena de Miguel Aparicio, 2008, p. 575.

Cette analyse présuppose que, le sens du verbe étant sous-spécifié, c'est le complément qui lui fournit un sens plus précis ou qui l'élargit.

Les substantifs qui interviennent dans ce type de constructions dénotent des événements et non des objets référentiels : *dar [un golpe/un paseo/una explicación,* etc]. Le substantif forme une unité prédicative avec le verbe et de ce fait il est plus contraint syntaxiquement :

Dar tres/sus/aquellos/varios/los caramelos a su amigos
Doger sus/tres/las revistas
Dar *aquel/el/su golpe/sus golpes a la pared.
Doger * su/el/ aquel frío en los pies

Du fait de la redondance lexicale entre le verbe et le substantif, c'est-à-dire, du fait que verbe et le substantif renvoient au même événement, les constituants de la phrase peuvent être analysés comme des arguments de l'un ou de l'autre :

[[Dar] [un golpe a la pared]]
[[Dar un golpe] [a la pared]]
[[Doger] [frío en los pies]]
[[Coger frío] [en los pies]]
El golpe que Pedro dio a la pared que Pedro dio/El golpe a la pared que Pedro dio.
El frío que María cogió en los pies/El frío en los pies que cogió María.

Cette double analyse n'est pas toujours possible lorsqu'il n'y a pas de redondance lexicale du verbe et du substantif :

[[Dar] [un caramelo] [a su amigo]]
[[Dar] *[un caramelo a su amigo]]
El caramelo que Pedro le dio a su amigo/*El caramelo a su amigo que Pedro le dio.

Un autre indice syntaxique qui prouve la redondance lexicale – et la capacité intacte de prédiquer de la part du verbe « support » – est la possibilité de récupération de l'agent de l'événement lorsque le verbe est supprimé :

El golpe a la pared de Pedro.
El frío en los pies de Pedro.

Lorsque le verbe ne partage pas les traits lexicaux avec le substantif complément, la récupération de l'agent est moins évidente :

*El caramelo de Pedro a su amigo.
*La revista de Pedro del revistero.

D'après Miguel Aparicio, *caramelo* et *revista* ne contiennent pas de traits dans leur structure de qualia qui bornent leur agencement avec des verbes comme *dar* et *coger.* En effet, on peut donner, prendre, acheter, vendre, mâcher, cracher, etc. un bonbon ; on peut prendre, prêter, acheter, déposer, lire, écrire, etc. une revue. Les mots qui évoquent des objets, des entités et des individus, c'est-à-dire qui ne renvoient pas à des événements, entrent en rapport avec de nombreux verbes qui permettent d'actualiser des informations contenues dans la structure de qualia desdits substantifs dans une opération de co-composition. Or, les substantifs qui renvoient aux événements s'agencent avec un nombre plus réduit de verbes. Selon l'auteur, dans les constructions verbo-nominales, on attribue aux substantifs qui dénotent des événements et qui prédiquent la même chose que les verbes la responsabilité dans l'inconsistance ou vacuité significative des verbes de la structure :

> El hecho de que *caramelo* admita combinarse con muchos más verbos produce el efecto de que el verbo que lo acompaña es más pesado o significativo. En cambio, los nombres de las CVA [construcciones con verbo de apoyo], que no designan objetos sino que denotan eventos, son más restrictivos en cuanto a los verbos con que pueden combinarse, que han de predicar lo mismo. De ahí que se haya atribuido normalmente al nombre la responsabilidad del hipotético aligerado del verbo [...].[166]

Il se produit selon Miguel Aparicio une concordance pleine et une redondance lexicale entre les traits des substantifs et des verbes dans les constructions à verbes supports, ce qui fait que l'un des éléments – le verbe – est senti comme superflu dans la construction.

> [L]a aparente alteración (vaciado o ampliación) del contenido verbal en las CVA en realidad no es tal sino el resultado externo de un proceso de concordancia de rasgos léxicos desencadenada por razones internas a las palabras y permitida por principios generales (la infraespecificación y los mecanismos de co-composición y coacción).[167]

Il convient également de souligner l'analyse des substantifs qui, d'après Miguel Aparicio, comparaissent avec le verbe *dar. Besos, abrazos, golpes, explicación, gritos, saltos* sont des substantifs qui impliquent, selon ce qui est indiqué dans leur structure de qualia, une trajectoire, une opération qui atteint un but, un terme et, pour cette raison, ils s'assemblent avec un verbe qui représente la même image. Dans le cas des substantifs *caricias, arrumacos, propuestas,* l'information dans leur structure de qualia n'implique pas une cible – bien qu'ils

[166] Elena de Miguel Aparicio, 2008, p. 576.
[167] *Ibid.*, p. 576.

puissent supposer un destinataire – mais le fait qu'ils se construisent à travers l'action d'un sujet. De ce fait, ils s'assemblent avec un verbe comme *hacer*, dont le sens imprécis 'créer quelque chose' sans imposer un terme ou une cible selon Miguel Aparicio serait alors compatible avec les traits lexicaux des substantifs indiqués. Mais dans aucun cas on n'est face au phénomène de « désémantisation » partielle ou complète du verbe :

> [E]n realidad, nombre y verbo en la CVA [construcción con verbo de apoyo] iluminan un mismo espacio, como ocurre siempre con dos palabras que concuerdan, y [...] eso es lo que provoca la impresión de que el verbo a sido « cegado ». En otras palabras, de ello deriva la dificultad para discriminar su aportación semántica a la construcción, lo que no implica que no la tenga.[168]

L'analyse que propose Miguel Aparicio souligne la concordance de traits inscrits dans la structure de qualia des constituants de la construction. Dire que les verbes dans les constructions à verbes supports ont des traits qui s'accordent avec les traits des substantifs revient à dire qu'ils ne sont pas des éléments « désémantisés », constatation à laquelle on ne peut que souscrire.

L'une des pierres angulaires de la théorie du lexique génératif est la sous-spécification du sens des mots. Il est possible que dans cette imprécision significative dans le cas de *dar*, un trait se laisse percevoir dans son signifié, celui d'un terme, non comme composant d'une image de transfert mais, comme on l'a déjà décrit précédemment, d'un autre type d'opération plus abstraite, une représentation en rapport avec l'existence. Il n'est pas question de dire qu'une entité B passe de A à C, mais de dire qu'une entité B *accède à l'existence*, A et C étant les bornes de l'opération. Cette notion permet de faire référence au transfert mais elle est aussi parfaitement compatible avec les emplois de *dar* décrits comme verbe support. Ainsi, *dar un paseo* est faire en sorte que la promenade se réalise, qu'elle *accède à l'existence*, sans déterminer un terme de l'événement, de même que *dar un salto* implique sa réalisation, son accès à l'existence. Quant à *dar una explicación*, ceci implique le fait de rendre effective ladite explication, pour un être « terme » de l'opération si celui-ci est déterminé dans le contexte.

On ne peut qu'être d'accord avec l'affirmation que le contexte est déterminant dans l'interprétation de l'apport de représentation des unités lexicales. Néanmoins, il serait inexact d'attribuer au contexte ou plus concrètement au complément de la construction la capacité d'« élargir » le sens sous-spécifié des mots. Plutôt que de voir une recharge de signification des verbes sous l'action des substantifs dans les constructions verbo-nominales, on postule

[168] Elena de Miguel Aparicio, 2008, p. 578.

que les verbes ainsi que tous les mots contribuent au sens global avec leur sémantèse pleine et inaltérée.

Selon la théorie de Pustejovsky, les mécanismes décrits sous les termes de co-composition, liage et coercition sont responsables de la génération de sens et rendent compte de la *polysémie logique*. Or, dans la perspective monosémique qui guide cette thèse, on a bien distingué *signifié* et *effets de sens* : grâce à un *signifié* unique en *langue*, un signe en contexte, une fois actualisé dans le *discours* – où il se co-compose et interagit avec d'autres signes – déploie diverses *capacités expressives*. Les traits compatibles des signifiés des mots – inchangeables et uniques – se tissent lors de l'actualisation dans le *discours*, et c'est ce tissage qui est le support des différentes interprétations.

Une autre analyse de *dar* qui s'appuie sur le modèle de Pustejovsky est celle de Romana Radulescu[169] sur les informations aspectuelles apportées par le verbe dans certaines expressions idiomatiques. Dans son étude contrastive des locutions avec le verbe espagnol *dar* et le verbe roumain *bate* ('battre', 'cogner', 'taper', 'combattre'), l'auteur analyse des expressions dont le sens n'est pas compositionnel et qui sont porteuses d'un certain degré de *fixation*. Quelques-unes seraient des expressions purement métaphoriques.

L'auteur analyse des expressions espagnoles qui véhiculent la représentation de l'acte de parole *parler* et qu'elle classifie en quatre groupes :

(1) Dar una charla/lección/clase
(2) ¡Dale! ¡Y dale! Dale que dale, etc., darle a la lengua/a la sinhueso/a la colorada
(3) Dar (la) lata/una paliza
(4) Dar voces/un grito/cuatro gritos/la voz de alarma

Chaque groupe évoque une nuance aspectuelle particulière : face à la neutralité du premier groupe, le deuxième ensemble révèle une nuance d'insistance et de répétition, le troisième de dérangement ; enfin, du quatrième groupe se dégage un sens d'action soudaine ou d'intensité. D'après Radulescu, la structure événementielle du verbe dans les constructions citées en 1 exprime une transition, les expressions 2 et 3 des procès et les locutions en 4 décrivent des accomplissements selon la classification de Vendler.

L'auteur fait la remarque que, sauf pour 1, le verbe dans les énoncés 2, 3 et 4, *dar* est porteur d'information aspectuelle, et dans aucun des quatre cas il ne livre de contenu lexical. Radulescu catégorise *dar* comme verbe « support » choisi par ses arguments grâce aux éléments porteurs des traits lexicaux structurés dans ses *qualia* – précisément par la valeur

[169] Romana Anca Radulescu, 2006.

aspectuelle que le verbe apporte à la combinaison. *Dar* aurait inscrit dans sa signification les traits aspectuels itératifs – insistance et dérangement – et semelfactif – action soudaine – , ce dernier lorsqu'un seul événement ponctuel est singularisé. L'auteur défend l'idée que, dans *darle a la lengua*, ce sont les traits sémantiques de *lengua* – ses *qualia* – qui ont choisi *dar* pour ses nuances aspectuelles de répétition et d'insistance. Le degré d'insistance évoqué par *dar* peut augmenter, dit Radulescu, jusqu'à exprimer le dérangement et l'ennui, comme dans *dar la lata.* Dans ce cas, c'est *lata* et la représentation d'un 'discours ou conversation dérangeante' – codifiée dans ses qualia – qui choisit *dar* pour véhiculer le sens d'insistance. Or, *dar* peut également être interprété comme un événement semelfactif, qui singularise une opération ponctuelle. Cette interprétation est possible lorsque *dar* s'assemble avec un substantif comme *grito* ou *voces*, à partir de la notion de coup codifiée selon l'auteur dans sa définition. Radulescu fait l'observation que le remplacement de la construction avec *dar* par des verbes « pleins » (*dar una charla ~ charlar ; dar un lección ~ aleccionar ; darle a la lengua ~ hablar ; dar un grito ~ gritar*) donne comme résultat la perte des nuances aspectuelles apportées par *dar*.

En somme, d'après cette analyse, *dar* peut véhiculer des valeurs aspectuelles grâce à sa définition sous-spécifiée et aux informations sous-lexicales dans sa structure événementielle. Ceci est possible lorsque *dar* entre en combinaison avec des compléments qui, à leur tour, apportent des informations codifiées dans leur structure de qualia compatibles avec ces valeurs aspectuelles.

Quelques brèves remarques s'imposent à propos de cette analyse. D'abord, l'affirmation que la notion de « coup » soit codifiée dans le signifié de *dar* peut ne pas convaincre. On conçoit plutôt, comme on l'a déjà observé à plusieurs reprises, un signifié très général et abstrait qui permet des emplois différents, des occurrences qui peuvent dégager des notions aspectuelles, la notion de « coup » n'en étant qu'une parmi d'autres.

À l'instar de l'auteur, on croit percevoir une représentation différente lorsque *dar* + substantif est remplacé par un verbe équivalent : *dar un grito* n'est pas, effectivement, la même chose que *gritar*. Sans entrer dans les détails sur la très complexe question aspectuelle, il est nécessaire de souligner que cette différence ne résulte pas seulement du fait de la perte de la notion aspectuelle semelfactive et de la nuance d'action soudaine – *dio un grito de golpe* et *gritó de golpe* sont équivalents du point de vue aspectuel – mais bien du fait que *dar* dans *dar un grito* fait sa contribution *notionnelle* à un ensemble où chaque élément compte. *Dar* est un lexème toujours porteur d'un contenu lexical singulier, comme on le soutient depuis le début de cette thèse. Ce que l'on dit au moyen de *dar un grito* peut pareillement être évoqué

par *gritar*, mais n'offre aucunement une représentation identique, la représentation de l'*accès* du cri à l'existence étant exclusive de l'expression avec *dar*.

On vient de présenter l'analyse des constructions verbo-nominales dans l'optique de la grammaticalisation du composant verbal qui peut fonctionner comme verbe « support ». Selon le modèle cognitiviste, les verbes « supports » sont des éléments qui proviennent de verbes pleins et qui, au moyen de mécanismes métaphoriques et métonymiques, passent d'une notion concrète à une plus abstraite dans une opération de grammaticalisation. Dans cette lecture polysémique des signes, le signifié de *dar* est généralement associé à l'image du « transfert » ou « déplacement », à partir de laquelle il acquiert un contenu plus abstrait. Ceci lui permet de se construire comme verbe « support », plus abstrait et en quelque sorte délexicalisé. *Dar* entre dans la dépendance du véritable élément prédicatif, le substantif qui le choisit pour sa légèreté significative. Dans le cadre du lexique-grammaire, Gaston Gross offre une description très précise de la nature des substantifs dans les constructions verbo-nominales – les *classes d'objets*. D'après ce modèle, ce sont les traits sémantico-syntaxiques des substantifs qui déterminent l'emploi du verbe comme verbe « plein » ou comme verbe « support » désémantisé et, de ce fait, l'interprétation contextuelle a un rôle prédominant dans l'attribution de sens.

Bien qu'on souscrive à l'idée de l'importance du contexte, il est improbable que l'apport d'autres signes détermine qu'un verbe soit parfois employé comme verbe avec contenu lexical et parfois comme verbe plus ou moins « désémantisé ». Cette divergence provient de la perspective d'analyse que l'on choisit, celle de cette thèse étant, d'une part, la distinction entre *langue* et *discours* et, d'autre part, l'unicité du signe. D'après ces postulats, dès la *langue*, le signifié de *dar* offre toujours la même représentation, laquelle commande différentes capacités référentielles lorsqu'elle s'actualise et se contextualise en *discours*.

Pour ce qui est de l'apport de la théorie du lexique génératif à l'analyse du signifié de *dar*, il est à souligner le rôle manifeste de la contextualisation dans l'interprétation des unités lexicales. Pour autant, on perçoit dans les propositions de cette théorie une certaine contradiction dans la façon de présenter la sous-spécification des mots et les informations contenues dans la structure événementielle et dans les qualia. Si l'on considère qu'un élément lexical comporte diverses informations inscrites dans sa structure, cela revient à dire que sa définition ne serait pas véritablement sous-spécifiée. En effet, selon le postulat de l'unicité du signe qui gouverne cette thèse, on conçoit que le signifié de *dar* a un contenu très général qui commande ses différentes capacités référentielles dans son actualisation et composition discursives – quelques-unes *pouvant être associées* aux informations dans les structures

décrites par le lexique génératif, comme les différentes notions aspectuelles ou la représentation de coup signalées dans l'analyse de Radulescu. Les traits décrits dans ces structures sont en fait des représentations du monde expérientiel auxquelles le verbe renvoie, atteintes contextuellement, et non des informations contenues dans le signifié du verbe.

L'analyse des emplois de *dar* dans certaines constructions verbo-nominales révéle, on l'a vu, une notion singulière, celle de *l'accès à l'existence*. Or, la notion d'existence n'est pas exclusivement apportée par *dar* ; d'autres verbes fondamentaux – *ser*, *estar*, *tener*, *haber*, *ir* – offrent une certaine image de l'existence. Dans le chapitre suivant, on propose une étude de contextes où *dar* se présente dans diverses combinatoires syntaxiques. Cette analyse permettra d'une part de corroborer l'existence de cette notion unitaire, dont le signifié de *dar* est le vecteur et, d'autre part, de décrire les caractéristiques qui le distinguent dans l'ensemble des verbes fondamentaux.

DEUXIÈME PARTIE : *DAR* ET SES EMPLOIS DISCURSIFS

1.1. Signifié et syntaxe : le rôle du contexte

À l'instar d'autres modèles théoriques, l'optique guillaumienne attribue aussi au contexte la responsabilité de l'interprétation des signes. D'après Marie-Fance Delport, le cas d'expérience associé à un signe est déterminé par sa combinatoire phrastique :

> Il serait tout à fait abusif d'imputer au mot […] une capacité référentielle qui ne s'atteint qu'à l'issue d'une combinaison, d'une construction syntaxique, d'un agencement phrastique auquel ledit mot a certes apporté son écot, nécessaire, mais qui doit aussi à d'autres. Une telle capacité, qui n'a d'existence qu'en discours, et qui naît de la rencontre de plusieurs signifiants, n'implique donc aucune altération du signifié que chacun de ces signifiants véhicule.[170]

C'est le contenu notionnel des mots qui, dès la *langue*, conditionne le fait de *discours* que constituent leur agencement phrastique et les combinatoires syntaxiques dans lesquelles ils se manifestent.

L'observation des possibilités syntaxiques de *dar* permet de constater qu'il est un verbe très versatile, capable de se présenter dans diverses structures. Ses différentes combinatoires phrastiques, déterminées par un signifié inaltéré, et l'apport notionnel des autres éléments avec lesquels il s'associe détermineront des nuances de signification répertoriées de façon plus ou moins exhaustive dans les ouvrages de lexicologie, de nombreuses capacités expressives dévoilées par le *discours.* En effet, *dar* seul ne dit pas 'mettre quelque chose à disposition de quelqu'un' s'il ne se trouve pas dans une combinatoire qui permettra cet effet de sens : *Pedro le dio una manzana a Juana*. 'Frapper' est l'une des acceptions du verbe, mais il lui faut un contexte, l'association à d'autres signes pour exprimer cette notion : *Le dio con un palo.* Sans un contexte linguistique et extralinguistique, le syntagme *dale* peut faire référence à nombre de situations d'expérience – *Dale el dinero a Juan*/ *¿Vamos al cine ? Dale/Dale un golpe a la máquina para que arranque*, et ainsi de suite avec les diverses capacités expressives que ce verbe peut évoquer et que le locuteur possède dans son « avoir » linguistique, en l'occurrence, sa *compétence.*

[170] Marie-France Delport, 2004, p. 15.

1.2. La compétence du locuteur

Lorsqu'on situe l'analyse de la construction du sens discursif dans une perspective pragmatique, il faut tenir compte du rôle que joue la *compétence* des acteurs de langage. Selon Marie-France Delport :

> La compétence du locuteur, celle du récepteur sont faites – entre autres composants – de la connaissance des types d'expériences auxquelles chaque mot est susceptible de renvoyer, des diverses capacités référentielles du mot et, le cas échéant, de la combinatoire qui leur est attachée.[171]

L'élaboration d'un énoncé de la part du locuteur – ainsi que son interprétation de la part du récepteur – fait appel à cette potentialité des acteurs du langage qui est leur *compétence.* Gilles Luquet[172] fait l'observation que c'est à partir de la *compétence* et non de la *langue* que le locuteur construit un énoncé et que le récepteur l'interprète. Bien entendu, la *compétence* est conditionnée par la *langue*, mais celle-ci n'est accessible à aucun des deux acteurs du langage. Le locuteur qui produit un énoncé comme *Ayer fui a darle una mano a mi padre* connaît l'aptitude de *dar* à être employé dans la locution *dar una mano* pour dire 'aider'. De même, grâce à sa compétence, le récepteur sait que *dar* sert à évoquer cette expérience et, une fois tout l'énoncé référencié, il pourra interpréter la totalité de la combinatoire de cette façon – interprétation différente de celle qu'il fera si *darle una mano* se trouve dans une phrase comme *Ayer fui a darle una mano de pintura al mueble de mi padre*, contexte dans lequel *dar una mano* sert à exprimer 'appliquer une couche de quelque chose sur une surface'.

Au locuteur revient donc le rôle de convoquer tel ou tel signe et de l'associer à d'autres signes pour rendre compte d'une expérience du monde particulière. Il se sert de sa compétence pour ce faire – et pour que son message puisse être interprété conformément par l'autre participant de la communication, le récepteur.

[171] Marie-France Delport, 2004, p. 29.
[172] Gilles Luquet, 2004, p. 26-27.

1.3. Capacités combinatoires de *dar*

On a signalé précédemment qu'une observation rapide de la syntaxe de *dar* révèle son agencement dans un ample éventail de constructions. Il peut fonctionner en tant que verbe transitif :

(119) Cadalsito se encaró después con el sujeto aquel de la casaca, y quitándose la gorra (pues él, siempre cortés en viendo galones, no distinguía de jerarquías), ***le dio la carta***, diciendo con timidez: "Aguardo contestación."

Benito Pérez Galdós, *Miau*, España, 1888, CORDE.

ou intransitif :

(120) Perdió el control del camión, salió de la ruta y fue a ***dar*** contra un cartel de Mobiloil.

Osvaldo Soriano, *A sus plantas rendido un león*, Argentina, 1986, CORDE.

entrer dans des emplois dits « impersonnels » :

(121) Llegué al montecito donde me esperaba mi gente; el fogón ardía resplandeciente lo mismo que una hoguera de la inquisición; ***daba*** ganas de saltarlo, como los muchachos saltan las fogatas de viruta y alquitrán en el día de San Juan. Hay tentaciones irresistibles.

Lucio de Mansilla, *Una excursión a los indios ranqueles*, 1872, Argentina, Corpus del español, BYU.

et régir des constructions périphrastiques :

(122) ¿Creerá Su Reverencia que fue hasta la casa donde vive ese condenado regidor, parose en la puerta, y arrimando la cabeza contra una reja, ***dio a llorar*** como un chiquillo? Tuve que traerla en brazos a mi casa, y al día siguiente no pudo ir al cajón porque cayó mala.

Benito Pérez Galdós, *Napoleón en Chamartín*, España, 1874, CORDE.

Ces emplois témoignent d'une plasticité syntaxique et d'une diversité discursive qui résultent d'un contenu notionnel assez général et abstrait. Or, une idée générale et abstraite n'implique pas un signifié sans traits distincts d'autres signifiés avec lesquels il a des points communs. On est loin de concevoir un signe dont le signifié est tellement vague que l'on ne peut pas en distinguer les contours, pour que l'on puisse le considérer amorphe. Il s'agirait plus précisément d'un signifié assez extensif et souple pour que les occurrences de *dar*, actualisées dans le discours, puissent évoquer de nombreuses situations d'expérience, mais en

même temps suffisamment singulier pour se différencier d'autres signifiés plus ou moins semblables.

Dar est certainement associé le plus souvent à l'idée du don, mais cette notion n'explique pas les emplois du verbe contextualisés dans les exemples du type *se le dio por correr, dio en comprender, la cuenta no da*. Ce que ce verbe semble véhiculer dans ces tournures est plutôt la notion d'une émergence, d'une manifestation, d'un accès, la manifestation d'un désir de courir, l'accès à la compréhension, l'émergence d'un résultat. Ce signifié de *dar* que l'on s'efforce de définir doit permettre *toutes* et *chacune* des combinatoires syntaxiques et *toutes* et *chacune* de ses capacités référentielles. Le postulat de cette étude est, d'une part, que *dar* est un verbe dont le signifié déclare avant tout *l'accès à l'existence* – l'idée de « don » n'étant que l'un de ses effets de sens – et d'autre part, que ce signifié est présent dans toutes et chacune de ses parutions. À l'égard de *ser, estar, tener, haber* et *ir*, *dar* déclare l'*existence* mais d'une façon particulière, car il y a dans son signifié des traits qui le singularisent des autres verbes d'existence. Pour parvenir à décrire ce signifié unique, on propose l'analyse d'un nombre conséquent d'emplois que l'on regroupera par effets de sens.

1.3.1. *DAR,* VERBE DE DON

La première acception dans quasiment tous les travaux de lexicographie est celle qui fait de *dar* un verbe exprimant le don. Du point du vue syntaxique, cette nuance de signification se présente généralement dans une structure transitive : le verbe se construit avec les compléments que la grammaire traditionnelle appelle COD et COI. *Dar* aurait un sens plus ou moins proche de celui de *entregar* dans l'emploi signalé dans l'exemple 119 :

> Cadalsito se encaró después con el sujeto aquel de la casaca, y quitándose la gorra [...] ***le dio la carta***, diciendo con timidez: "Aguardo contestación."

et que l'on pourrait gloser 'mettre quelque chose (ou quelqu'un) en possession ou à disposition de quelqu'un (ou de quelque chose)'. Le moteur de l'opération, le responsable du transfert, est un être animé, *Cadalsito*, qui met un autre être animé, *el sujeto aquel de la casaca* en possession d'une entité inanimée, la lettre. L'entité mise en possession ou à disposition peut être immatérielle :

(123) Lo querían porque él era un bruto bueno y muy humano. La gente comentaba bajito lo de la mujer y las hijas, que se habían ido en un santiamén. Yo creo que me saqué el premio gordo cuando me topé con él. ***Me dio cariño de padre*** sin sangre por medio.

Miguel Barnet, *Gallego*, Cuba, 1981, CREA.

Cette entité que l'on conçoit comme l'objet du don dans cette acception du verbe peut renvoyer à un être humain, comme c'est le cas dans cet extrait de *Zaragoza* de Pérez Galdós, où l'avare Candiola ne veut pas donner sa fille en mariage à Agustín :

(124) Los insultos del Sr. Montoria no me llaman la atención y los desprecio -dijo el avaro con ponzoñosa cólera-. En vez de insultarme el Sr. D. José, debiera sujetar a su niño Agustín, libertino y embaucador, que es quien ha trastornado el seso ***a mi hija***. No, no se ***la daré en matrimonio***, aunque bebe los vientos por ella. Y quiere robármela. ¡Buena pieza el tal D. Agustín! No, no la tendrá por esposa. Vale más, mucho más mi María.

Benito Pérez Galdós, *Zaragoza*, España, 1874, CORDE.

Le moteur et l'objet du don peuvent faire allusion à des abstractions :

(125) Cuando salió, levantéme la venda y miré al campo... Vi el arco iris y me quedé asombrado, mudo de admiración y de fervor religioso... No sé por qué, aquel sublime espectáculo, para mí desconocido hasta hoy, ***me dio la idea*** más clara ***de la armonía del Mundo***... No sé por qué, al mirar la perfecta unión de sus colores, pensaba en ti...

Benito Pérez Galdós, *Marianela*, España, 1878, CORDE.

Dans le cas suivant, l'entité responsable du transfert, *tu deseo*, l'objet du don, *algo que amas*, et le destinataire, *el significado,* renvoient à des abstractions également :

(126) Es extraño cómo ***algo que amas*** puede invertir por completo, y de manera súbita, ***el significado que tu deseo le daba.***

Tomás Eloy Martínez, *El vuelo de la reina*, Argentina, 2002, CREA.

En somme, il semble qu'il n'existe pas de restrictions quant à la nature des êtres convoqués dans le discours et représentés sous une forme nominale ou pronominale. *Dar* accepte que des entités animées ou inanimées, concrètes ou abstraites soient convoquées pour argumenter les trois postes que cet emploi dévoile : un moteur de l'opération du don, que l'on peut désigner dorénavant comme le MOTEUR (M) et « donneur » dans cet emploi, une ENTITÉ AFFECTÉE par l'opération AU PREMIER NIVEAU (EA 1), le « donné » dans ce cas, et un terme ou

ENTITÉ AFFECTÉE par l'opération AU DEUXIÈME NIVEAU (EA 2), soit le « récepteur » du « don » :

MOTEUR (M) →ENTITÉ AFFECTÉE 1 (EA1) →ENTITÉ AFFECTÉE 2 (EA2)

Figure 5 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 126 : « [A]LGO QUE AMAS PUEDE INVERTIR [...] EL SIGNIFICADO QEU TU DESEO LE DABA ».

Or, l'instanciation de ces trois postes ne se fait pas systématiquement dans les emplois de *dar* pour exprimer le don. Il est possible que le « récepteur » ne soit pas désigné :

(127) Hasta entonces la máscara de la cortesanía, había bastado a cubrir aquella sima de corrupción y bajeza, y como doña Beatriz no podía ***dar amor***, tampoco lo pedía.

Enrique Gil y Carrasco, *El Señor de Bembibre*, España, 1844, CORDE.

Il arrive également que le « donneur » ne soit pas mentionné :

(128) Mientras tanto, doña Celestina y el vicario habían decidido casar a la Shele. Como sabes, aquí los matrimonios que se hacen entre la gente del campo, atendiendo sólo al dinero, se llaman la venta de la ternera. En el caso aquel no era la venta corriente, sino la de una res estropeada y enferma, y ***había que dar mucho dinero encima*** para sacarla de casa.

Pío Baroja, *Las inquietudes de Shanti Andía*, España, 1911, CORDE.

Il se peut qu'aucun des trois actants ne soit déclaré et que le verbe se présente dans son emploi absolu :

(129) ESTELA: Mirá, me gusta ese primer tiempo... el descubrirse, el tantear. ¡Después vendrá la época de las peleas! Ver que el tipo era un turro y te quiso usar. Y no quedará nada.
MARTA: (Entusiasta). ¡Yo no pienso igual! Para mí hay que ***dar***, Estela. Cuanto más da uno, más queda...
ESTELA: ¿***Dar***? ¡Ni loca!

Alberto Daneri, *Matar las preguntas*, Argentina, 1981, CREA.

Dar peut se dire d'un MOTEUR qui met en marche le procès et d'une ENTITÉ AFFECTÉE 1 ou objet du don (127) ; il peut livrer l'identité d'une ENTITÉ AFFECTÉE 1, mais pas celle du MOTEUR de l'opération ni celle de l'ENTITÉ AFFECTÉE 2 (128) ; il peut enfin ne livrer l'identité d'aucun des actants qu'il implique (129). Visiblement, la notion du don peut être véhiculée sans déclaration de ses trois actants. Pourtant, le contexte permettra, dans certains cas, de

déceler les postes passés sous silence, comme lorsqu'il s'agit des récepteurs potentiels de l'amour de doña Beatriz dans *doña Beatriz no podía dar amor* (127) :

DOÑA BEATRIZ (M) →AMOR (EA1) → Ø (EA2)

Figure 6 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 127 : « [D]OÑA BEATRIZ NO PODÍA DAR AMOR ».

ou de ceux qui offrent de l'argent au futur mari de Shele dans *había que dar mucho dinero encima* (128) :

Ø (M) →MUCHO DINERO (EA1) → Ø EA2

Figure 7 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 128 : « [H]ABÍA QUE DAR MUCHO DINERO ENCIMA ».

Dans 129, le contexte linguistique et extralinguistique est incontournable pour pouvoir déceler le sens du don dans *hay que dar*, pour comprendre concrètement qu'il est question de l'investissement dans une relation amoureuse, de quelqu'un qui donne amour, affection, etc. à quelqu'un d'autre :

Ø (M) → Ø (EA1) → Ø (EA2)

Figure 8 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 129 : « [H]AY QUE DAR ».

Or, il convient de préciser que, à ce stade de l'analyse, on n'a pas quitté le niveau du discours, car on vient d'identifier les actants qui se révèlent dans cette *capacité expressive*. Cette instanciation particulière en *discours* qui rend compte d'un MOTEUR associé à un « donneur », d'une ENTITÉ AFFECTÉE 1 qui prend la forme d'un « donné » et d'une ENTITÉ AFFECTÉE 2 associée à un « récepteur » est permise grâce au contenu notionnel du verbe en *langue*, où se trouvent les postes sémantiques qui commandent tous ses emplois possibles et qui peuvent ne pas « entrer en scène » dans le *discours*. Les postes que l'énoncé référencié renvoie aux entités que l'on a identifiées en tant que « donneur », « donné » et « destinataire » sont des actants que *cet effet de sens* véhicule. Mais c'est le signifié unique du verbe qui, dès la *langue*, à partir du « poste de commande », déclare une opération qui *rend possible* l'expression du don dans le *discours* même lorsque tous les actants ne sont pas matérialisés.

Or, la seule porte d'accès à ce cœur notionnel est l'énoncé où ce signe comparaît et l'analyse du sens dégagé dans un contexte particulier.

L'emploi de *dar* comme verbe qui dit que 'A met B en possession/à disposition de C' pourrait être autorisé par un signifié qui dit qu'une entité A – le MOTEUR dans le discours – fait en sorte qu'une entité B – ENTITÉ AFFECTÉE 1– existe pour une entité C – ENTITÉ AFFECTÉE 2. Cependant, à ce stade de l'analyse, il convient de passer en revue un nombre plus conséquent d'emplois du verbe pour pouvoir constater – ou contester – l'argumentation des trois actants qu'on vient d'identifier dans le *discours* et pour pouvoir ensuite remonter jusqu'à son contenu en *langue*.

1.3.2. L'ACCEPTION 'PRODUIRE'

Dans son emploi transitif, *dar* s'associe parfois à un substantif ou à un syntagme nominal pour former des constructions verbo-nominales servant à exprimer la réalisation de l'événement déclaré par celui-ci. On a abordé ce type de constructions dans le chapitre précédent lors de la description des verbes « supports ». L'ensemble peut signifier 'faire une promenade' dans l'exemple 130, 'conseiller' dans 131 et 'crier' dans 132 :

(130) D. Ángel ***dio un paseo*** por el jardín, quejándose del descuido en que estaba y de la ofensa que su sobrina hacía a Dios, matando de sed a las pobres flores.

Benito Pérez Galdós, *Gloria*, 1876, España, CORDE.

(131) [S]e ha dormido la voz en mi garganta
y tiene el corazón un salmo quedo.
Ya sólo reza el corazón, no canta.
Mas hoy, Valcarce, como un fraile viejo
puedo hacer confesión, que es ***dar consejo***.

Antonio Machado, *Campos de Castilla*, España, 1907-1917, CORDE.

(132) Creo que Sor Teresa está algo peor… pero no es para tanto alarmar a los pobrecitos señores.
¿Verdad, señor Magistral, que la pobre señorita no está de cuidado?
- Creo que no, Fulgencia ; pero ¿qué dice el médico? ¿Viene de allá?
- Sí, señor, de allá ; y ahí dentro ***daba gritos***… viene furioso… es un loco. No sé cómo se llama él.

Clarín, *La Regenta*, España, 1884-1885, CORDE.

Le syntagme sert à signifier ‘ordonner’ lorsque *dar* est suivi du substantif *orden*:

(133) […] o podíamos emplear mucho tiempo en comunicarnos la satisfacción que experimentábamos al ver que vivíamos, porque Renovales ***dio orden de seguir adelante*** en dirección hacia la línea de atrincheramientos que estaban levantando los franceses [...]

Benito Pérez Galdós, *Zaragoza*, 1874, España, CORDE.

Le substantif peut être déterminé par l’article défini, ce qui permet de particulariser la situation d’expérience :

(134) [B]ruscamente, una noche, después de ser Isolda por última vez ante el público de Florencia, ***dio la orden*** de partida a Beppa, la fiel y silenciosa compañera de su vida errante.

Vicente Blasco Ibáñez, *Entre naranjos*,1900, España, CORDE.

Lorsque le contenu du substantif permet d’évoquer une manifestation publique dans une sphère de l’activité sociale – un concert, une conférence, une fête – *dar* contribue à l’expression de la réalisation de l’événement en question :

(135) Luego, del joven flaco, no amanerado y sobrio, salió del portal el estudioso que con una maleta ligada con unas correas entre las que había encajado un paraguas, emprendió el viaje hacia la Europa Central de donde volvió -para ***dar un concierto*** en un cine- un profesor entrado en edad, abrigado siempre con un largo sobretodo de fustán.

Juan Benet, *Un viaje de invierno*, 1972, España, CORDE.

(136) Renovales, temeroso de perturbar asu amigo, que a las seis había de ***dar una conferencia*****,** no dijo más. Gerardo, por su parte, tampoco habló ni una palabra.

Rafael López de Haro, *Yo he sido casada*, 1930, España, CORDE.

(137) ¿Cómo era posible que ***Emperatriz*** tuviera la falta de corazón para ***dar una fiesta*** esa misma tarde en que su risa y la de la pareja despedida sonaban aún, rompiéndole los oídos, penetrándolo? A Emperatriz sólo le interesaban las fiestas. Todos los años ***daba un gran baile de disfraces***, siempre alrededor de un tema: “La Pagoda China”, “Versalles”, “En Tiempos de Nerón”...

José Donoso, *El obsceno pájaro de la noche*, Chile, 1970, CORDE.

On retrouve l’acception ‘produire’ lorsqu’il s’agit de faire allusion à la générosité de Dame Nature :

(138) En la noche sin luna, el árbol se irguió y ***dio frutos*** al amanecer, cuando el fresco del alba teñía las hojas de color de rosa.

Miguel Ángel Asturias, *La arquitectura de la vida nueva, II*, 1928, Guatemala, CORDE.

(139) Al llegar al cementerio, los cipreses presentaron armas. El sepulturero indicó: "Por aquí...". Al descender el ataúd a la fosa, Merche volvió la cabeza; el Responsable, en cambio, clavó su mirada en la caja, sorprendido de que la tierra sirviera para menesteres tan distintos como ***dar trigo*** y ocultar para siempre a Porvenir.

José María Gironella, *Un millón de muertos*, 1961, España, CORDE.

D'autres substantifs sont susceptibles de s'assembler avec *dar* et de faire référence à la production, au fait d'engendrer, de 'faire exister'. Dans l'énoncé suivant, édicter des lois revient également à les faire exister pour le peuple:

(140) La población de Buenos Aires vino a ser, por medio de este cambio radical de las cosas, el centro, el nudo del comercio interior, con el exterior. La codicia de los comerciantes encontró medio de bautizar como españoles los géneros extranjeros para hacerlos atravesar todo el territorio, desparramando el bienestar y las riquezas por toda la vía . [...] Por más que ***la España dio leyes***, no pudo contener el torrente. Las provincias del Río de la Plata habían cambiado de frente [...]

Vicente Fidel López, *La novia del hereje o la Inquisición de Lima,* Argentina, 1854, CORDE.

Ce qui accède à l'existence peut être un sentiment, comme l'envie dans l'exemple 141 ou la peur dans l'exemple 142 :

(141) Le parecían cortos esos años, ahora que los había dejado atrás. Y sin embargo, habían tenido el poder de envejecer tremendamente ciertas cosas: ciertos libros, sobre todo. Un encuentro con el Abate Raynal, en los entrepaños de la biblioteca, ***le dio ganas de reír***.

Alejo Carpentier, *El siglo de las luces*, 1962, Cuba, CORDE.

(142) Las figurillas, las muñecas, representaban un papel importante, en aquella época, para bien y para mal. Lo mismo servían para ganar el amor o para causar la muerte, con negras artes, que para impetrar el favor divino y regio. A mí ***me dio miedo la que entre mis manos evocaba el culpable procedimiento*** con el cual tal vez yo había vencido la voluntad de mi futura duquesa.

Manuel Mujica Láinez, *Bomarzo*, Argentina, 1961, CORDE.

Il peut également s'agir d'une sensation physique, comme l'apparition d'une douleur dont l'origine, dans le fragment suivant, est imputée au bruit :

(143) No se crea por esto que el duque era aficionado a la guerra. ***El ruido le daba dolor de cabeza***, y además ¿para qué se había de molestar, cuando había tantos que por un sueldo mezquino peleaban y morían por la patria?

Benito Pérez Galdós, *Memorias de un cortesano*, 1875, España, CORDE.

Pour ce qui est des actants que pose *dar* dans cet emploi que l'on peut gloser sous la forme 'produire' ou 'faire exister' une entité, le MOTEUR est associé à un « producteur », l'ENTITÉ AFFECTÉE 1 à un « produit » et l'ENTITÉ AFFECTÉE 2 au « récepteur » du procès. Deux postes sont instancies dans des énoncés comme *la tierra sirviera* [...] *para dar trigo* (139) et *D. Angel dio un paseo* (130) et trois postes dans des énoncés comme *Renovales dio la orden de partida a Beppa* (134) ou *el ruido le daba dolor de cabeza* (143).

Tandis que l'on peut schématiser l'instanciation des postes dans *dio la orden de partida a Beppa* (134) de la façon suivante :

3ÈME PERSONNE SIMPLE (M) →LA ORDEN (EA1) → BEPA (EA2)

Figure 9 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 134 : « [D]IO LA ORDEN DE PARTIDA A BEPPA ».

où chaque poste est matérialisé par des unités qui renvoient à des êtres différents, il semble qu'il n'y a pas d'entité particulière pour argumenter chacun des postes dans *la tierra sirviera [...] para dar trigo* (139) ni dans ni dans *D. Ángel dio un paseo* (130). Le discours ne pourvoit pas le récepteur du procès:

D. ANGEL (M) →UN PASEO (EA1) → (Ø)(EA2)

Figure 10 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 130 : « D. ÁNGEL DIO UN PASEO ».

Contrairement aux énoncés 135 à 137, où les postes sans instanciation peuvent être inférés du contexte – *dar una fiesta* suppose un destinataire, de même que *dar una conferencia* suppose une audience – un récepteur potentiel est moins évident dans *la tierra sirviera para dar trigo* (*¿al cultivador?, ¿al mundo?*) et inexistant dans *Don Ángel dio un paseo.* Autrement dit, il est possible que le signifié de *dar*, en langue, soit porteur de trois noyaux sémantiques et que le locuteur ne fasse appel qu'aux actants qui lui paraissent nécessaires et suffisants pour référencier une expérience donnée. De ces trois noyaux, le

locuteur *exploite* dans le discours ce que le signifié de *dar* met à sa disposition, et cela se traduit dans les exemples 130 et 139 par l'instanciation de deux postes notionnels.

Il y a sans doute d'autres verbes qui sont à même de conduire à l'acception 'produire', comme *hacer, producir, realizar* et *ofrecer*. Dans les deux énoncés suivants, *hacer* s'emploie dans un contexte à l'intérieur duquel *dar* pourrait également comparaître:

(144) ¿Qué le ven éstos de original a que su hijo les pida permiso para ***hacer una fiesta*** en su casa?

Alfredo Bryce Echenique*, Un mundo para Julius*, Perú, 1970, CORDE.

(145) La invitación fue un fracaso, porque las ruidosas colegialas apenas acababan de desayunar cuando ya tenían que empezar los turnos para el almuerzo, y luego para la cena, y en toda la semana sólo pudieron ***hacer un paseo*** a las plantaciones.

Gabriel García Márquez, *Cien años de soledad*, Colombia, 1967 CORDE.

Pour autant, le fait que différents signes puissent renvoyer à une expérience du monde équivalente n'invalide pas la spécificité de chacun. Il doit exister au moins un composant dans le signifié de *dar* qui n'est pas nécessairement un trait du procès désigné par d'autres verbes et vice-versa, au moins un trait distinctif dans d'autres verbes qui ne fait pas partie de *dar.* On prend à titre de comparaison la tournure *dar una fiesta* contextualisée dans l'exemple 137 :

> ¿Cómo era posible que Emperatriz tuviera la falta de corazón para ***dar una fiesta*** esa misma tarde [...],

et la tournure *hacer una fiesta*, employée dans l'énoncé 144 :

> ¿Qué le ven éstos de original a que su hijo les pida permiso para ***hacer una fiesta*** en su casa?

Le verbe *hacer* est, à l'égard de *dar,* un verbe capable de figurer dans des contextes très variés. L'analyse du signifié de *hacer* que propose Justino Gracia-Barrón[173] révèle trois constituants ou *nodules de signifiance* : un élément moteur *m*, une entité *eB* dans son état initial et une entité *eB'* dans son état final. D'après l'auteur, *hacer* dit toujours et partout « le passage pour un élément "e", d'un état B à un état B' sous l'action d'un élément "m" ». Selon cette définition du signifié de *hacer*, dans *para que su hijo les pida permiso para hacer una*

[173] Justino Gracia-Barrón, 2008, p. 199-217.

fiesta, *su hijo* occuperait le poste d'élément moteur, *una fiesta* dans son état non existant serait le nodule « eB », et la fête dans son état existant remplirait le poste « eB' ».

Pour ce qui est de *dar*, le trait qui marque la différence avec *hacer* serait la nécéssité de l'entité qui occupe le poste de récepteur dans le discours. Ce qui singulariserait *dar* est le fait que l'ENTITÉ AFFECTÉE 1, le « produit » dans cet emploi, l'est toujours par rapport à celui qui le reçoit. Même s'il n'est pas matérialisé dans l'énoncé, comme dans l'exemple 137,

> ¿Cómo era posible que Emperatriz tuviera la falta de corazón para ***dar una fiesta*** […]?,

le « récepteur », récupérable contextuellement dans ce cas, correspond à la personne ou les personnes qui se rendront à la fête et sans lesquelles la fête n'aurait pas lieu, sans lesquelles l'événement n'aurait pas d'*existence*. Pour autant, le locuteur a fait *le choix* de ne pas identifier les personnes qui rendront possible l'existence de la fête, les invités potentiels, et au contraire d'exprimer le « producteur » et le « produit » de l'opération :

EMPERATRIZ (M) →UNA FIESTA (EA1) → Ø (EA2)

Figure 11 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 137 : « EMPERATRIZ TUVIERA LA FALTA DE CORAZÓN PARA DAR UNA FIESTA ».

Il est évident qu'un récepteur est possible dans les contextes où apparaît *hacer – Hizo una fiesta* ***para sus amigos*** – ; cependant, cet actant ne serait pas un composant du signifié de *hacer* comme c'est le cas du signifié de *dar*, qui dirait l'existence d'une entité que l'on associe dans le discours à l'ENTITÉ AFFECTÉE 1 dans la sphère d'une autre entité, l'ENTITÉ AFFECTÉ 2.

Il en va de même pour l'analyse de *dar un paseo*, contextualisé dans 130 et sa tournure co-référentielle *hacer un paseo* dans l'exemple 145. Ce qui rend possible la comparution de *dar* et celle de *hacer* dans un contexte équivalent pour exprimer la réalisation de l'événement *paseo*, c'est la présence d'un « producteur » – qui est aussi un « faiseur » ou moteur dans l'opération *hacer* – et un « produit » qui accède à l'existence – l'entité qui passe de son état de non existant à son état d'existant dans l'opération que déclare *hacer*. Ni l'un ni l'autre ne fait appel à un récepteur : *hacer* parce qu'il ne le contient pas en tant que poste sémantique,

l'autre parce qu'il n'est pas sollicité par le locuteur dans l'expression de cette situation d'expérience[174].

1.3.3. L'ACCEPTION 'FRAPPER'

Dar peut servir à exprimer l'application d'un coup sur quelqu'un ou contre quelque chose :

(146) Cuando yo era chico tuve un amiguito muy cruel. No le quería bien ninguno de los compañeros porque con todos era áspero y malo. A los menores ***les*** pellizcaba y ***daba golpes***; con los grandes se las entendía a pedradas.

Rubén Darío, *El perro del ciego*, 1888, Nicaragua, CORDE.

(147) D. Antonio Quadros dijo que aquello no importaba nada, y viendo que la artillería de los bandidos había abierto un gran boquete en la tapia, fue a taparlo él mismo con una saca de lana. Entonces ***una bala le dio en la cabeza.***

Benito Pérez Galdós, *Zaragoza*, 1874, España, CORDE.

(148) Al decir esto, Juanico abrazaba contra su pecho a la Mercedes y sintió un olor penetrante a almizcle que tiraba de espaldas; fue a besarle la boca y ***le dio en el rostro una tufarada de tabaco***.

Ángel Ganivet, *Los trabajos del infatigable creador Pío Cid*, 1898, España, CORDE.

La notion de coup peut être exprimée sans faire appel au complément direct, comme le montrent les exemples 147 et 148 ci-dessus et les deux exemples suivants :

(149) D. Pablo empezó a gritar llamando al santo acá y al santo allá, y luego a todos ***nos daba con la punta del pie***, diciendo: "Levantaos y salid a buscar algo para mi hija".

Benito Pérez Galdós, *Gerona*, 1874, España, CORDE.

(150) De improviso el solitario futbolista empezó a notar que a veces fallaba en la precisión de ***darle a la pelota***.

Demetrio Aguilera Malta, *Una pelota, un sueño y diez centavos*, Ecuador, 1988, CREA.

[174] Le locuteur peut donner une existence linguistique au destinataire de l'opération déclarée par *dar* dans une tournure du type *él se dio un paseo*, où le pronom atone *se* argumente ce poste. On reviendra là-dessus dans le sous-chapitre consacré à l'emploi de *dar* dans les constructions pronominales.

Dar, de même, ne fait appel à aucun complément dans la phrase *No dará V.S. por no dar,* tirée de l'exemple qu'illustre cette acception du verbe dans le *Tesoro de la lengua castellana o española* de Sebastián de Covarrubias[175] :

(151) Dar, herir y maltratar. Dixo un señor que hazía pocas mercedes, a un truhán : Estoy por ***darte*** con este báculo ; y respondió el otro : No ***dará*** V.S. por no ***dar***.

On revient au fragment de l'œuvre de Rubén Darío cité dans l'exemple 146 :

> Cuando yo era chico tuve un amiguito muy cruel [...] A los menores ***les*** pellizcaba y ***daba golpes***.

Dans cet énoncé, *dar* révèle les trois postes identifiés dans les emplois analysés précédemment, un MOTEUR qui est le « frappeur » dans cet effet de sens et matérialisé par *un amiguito*, soit l'être qui donne les coups, une ENTITÉ AFFECTÉE 1, soit le « coup » infligé, et une ENTITÉ AFFECTÉE 2, soit le « récepteur » de ce coup, *los compañeros menores* :

UN AMIGUITO (M) → GOLPES (EA1) → LOS COMPAÑEROS MENORES (EA2)

Figure 12 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 146 : « A LOS MENORES LES PELLIZCABA Y DABA GOLPES ».

Or, dans l'exemple 149:

> ***Don Pablo*** [...] luego ***a todos nos daba*** con la punta del pie

le poste de MOTEUR est occupé par *Don Pablo*, l' ENTITÉ AFFECTÉE 2, soit le « récepteur », est représentée par le pronom atone de première personne associative, *nos*, tandis que l'entité qui argumente le coup, soit l' ENTITÉ AFFECTÉE 1, semble absente dans la phrase, du moins sous la forme d'une structure nominale en fonction de COD :

DON PABLO (M) → Ø (EA1) → NOS (EA2)

Figure 13 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 149 : « DON PABLO [...] LUEGO A TODOS NOS DABA CON LA PUNTA DEL PIE ».

[175] Sebastián de Covarrubias, [1611] 1943, s. v. *dar*. La mise en gras de notre fait.

La notion de coup n'est pas ostensiblement évoquée par un élément dans le poste d'ENTITÉ AFFECTÉE 1. Le locuteur n'a nul besoin d'employer le mot *golpe* pour parvenir à ce qu'il veut exprimer. Effectivement, il se sert du MOTEUR et de l'ENTITÉ AFFECTÉE 2 que *dar* peut argumenter dans le discours – et que lui offre le signifié de *dar*, dès la langue – et fait appel à l'instrument utilisé pour produire le coup et qu'il enchâsse dans la tournure sous la forme d'une phrase prépositionnelle. C'est la coparticipation de tous ces éléments et l'apport contextuel qui donne lieu à l'évocation d'un coup.

Dans l'énoncé 150 :

> De improviso ***el solitario futbolista*** empezó a notar que a veces fallaba en la precisión de ***darle a la pelota***.

la notion de coup est déclarée au moyen de l'argumentation du « frappeur», le footballeur, et d'un « récepteur » inanimé, le ballon. En absence d'un « coup », c'est le contenu notionnel de *pelota* et l'apport indispensable du contexte linguistique – il y a un « footballeur » qui n'est pas toujours « précis » à l'heure de frapper le « ballon » qui permet d'interpréter *dar* comme 'frapper'. De façon schématique :

EL SOLITARIO FUTBOLISTA (M) → Ø (EA1) → LA PELOTA (EA2)

Figure 14 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 150 : « [E]L SOLITARIO FUTBOLISTA [...] A VECES FALLABA EN LA PRECISIÓN DE DARLE A LA PELOTA ».

Dans l'exemple 151 tiré du *Tesoro* :

> Estoy por ***darte*** con este báculo ; y respondió el otro : No ***dará*** V.S. por no ***dar***,

le premier emploi du verbe*, darte con este báculo,* présente l'instrument avec lequel l'opération se réalise et qui permet d'interpréter la combinatoire comme *darte « un golpe » con este báculo.* Quant au *No dará V.S. por no dar*, c'est également le contexte qui permettra de donner une interprétation à ces emplois absolus du verbe où sont laissés vacants les postes de MOTEUR et d' ENTITÉ AFFECTÉE 2. La première partie de la réponse du *truhán* à l'homme qui veut le frapper avec une crosse, *No **dará** V.S*, sera interprétée comme *No me dará V.S. un golpe con este báculo* :

VS. (M) → Ø (EA1)→ Ø (EA2)

Figure 15 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 151 : « NO DARÁ V.S. POR NO DAR ».

Quant au deuxième emploi, *por no **dar***, il s'agit bien de l'acception 'mettre quelqu'un en possession de quelque chose' et que l'on peut gloser *por no dar nada a nadie.* En effet, le *truhán* met en évidence le caractère peu généreux de l'homme *que hazía pocas mercedes.*

En somme, l'acception 'frapper' est véhiculé par un MOTEUR et une ENTITÉ AFFECTÉE 1 qui peut se matérialiser au moyen d'une structure appelée COD selon la tradition grammaticale :

> [U]n amiguito muy cruel [...] A los menores les pellizcaba y ***daba golpes***

ou bien être suggéré par le contexte:

> De improviso el solitario futbolista empezó a notar que a veces fallaba en la precisión de ***darle a la pelota.***
>
> [N]os ***daba*** con la punta del pie

Il en va de même pour l'entité dans le poste de « récepteur », soit l'ENTITÉ AFFECTÉE 2, car elle se présente dans le syntagme verbal en tant que COI dans :

> […] ***nos daba*** con la punta del pie,

mais elle se trouve dans le contexte dans :

> No ***dará*** V.S. por no ***dar***,

où il s'agit de celui qui est susceptible d'être frappé par cet avare.

1.3.4. *DAR* ET L'ACCEPTION 'DONNER ACCÈS OU AVOIR VUE SUR'

Dar sert à exprimer une idée d'orientation spatiale :

(152) Mi padre, encerrándose en su cuarto para hacer cuentas, no se cuidaba ya ni de ellos ni de nosotras. Pasito a pasito, para que no nos sintiera, fuimos ***a la habitación que da a la calle***, y por la ventana les echamos trapos para que se vendaran […]

Benito Pérez Galdós, *Zaragoza*, 1874, España, CORDE.

La contribution de *dar* à la déclaration de cette notion d'orientation, de cette image de « vue sur » la rue, est, comme il a été déjà dit, le résultat de l'association phrastique de plusieurs éléments, dont le contenu notionnel apporté par la phrase prépositionnelle accomplit un rôle fondamental. C'est la préposition *a* qui contribue également à l'expression de cette orientation dans l'emploi où il est question de dire que la fenêtre « donne sur » la mer sombre :

(153) Mas hoy… ¿será porque el enigma grave me tentó en la desierta galería,
y abrí con una diminuta llave el ventanal del fondo que ***da a la mar sombría***?

Antonio Machado, *Campos de Castilla,* 1917, España, CORDE,

et la préposition « *sobre* » qui contribue à évoquer le fait que la balustrade « a vue sur » la cage d'escalier :

(154) Teresa cuenta los caballos: cuatro negros y uno blanco. Los cuenta igual que ha contado los doce barrotes de ***la barandilla*** que ***da sobre el hueco de la escalera,*** los cinco colores de la vidriera que se abre al jardín [...]

Arturo Pérez-Reverte, *La Reina del Sur*, España, 2002, CREA.

L'indication spatiale peut se faire au moyen d'un adverbe, en l'occurrence « dehors » :

(155) La puerta estaba abierta. No había nadie. Pasé al antecomedor, con una temeridad que me enorgullecía. Oí pasos. Quise abrir ***una puerta*** que ***da afuera*** y volví a encontrarme con uno de esos picaportes inexorables.

Adolfo Bioy Casares, *La invención de Morel*, Argentina, 1940, CORDE,

ou d'une locution prépositive, « encima de » dans l'exemple suivant :

(156) La capilla del jardín de La Cavada era también parroquia, con entrada directa a ***una habitación*** convertida en oratorio-palco con celosía, que ***daba encima del altar mayor***.

Álvaro Pombo, *Una ventana al norte*, España, 2004, CREA.

Ce que *dar* sert à déclarer dans cette acception, c'est qu'une entité inanimée permet « l'accès » à un espace, soit la possibilité d'y pénétrer – la chambre permet d'accéder à la rue dans 152, la porte donne accès au dehors dans 155 – soit de d'y étendre le regard – comme la verrière qui permet de voir la mer dans 153, la balustrade qui permet de voir la cage d'escalier dans 155 et l'oratoire qui permet de voir le maître-autel dans 156.

Selon l'analyse syntaxique traditionnelle, chacune de ces déclarations de *dar* se fait par le biais d'une structure intransitive ; en l'occurrence, un complément locatif indique l'orientation évoquée. La structure verbale ne révèle pas donc l'entité qui aurait le rôle d'ENTITÉ AFFECTÉE 1 et qui se trouve être ici un accès – lorsque celui-ci est à prendre au pied de la lettre – ou une possibilité d'accès, lorsqu'il est simplement visuel : le discours en fait abstraction. La notion d'accès évoquée par cet emploi se fait grâce au lien qui s'établit entre le MOTEUR de l'opération, l'entité qui permet l'accès – *la habitación, el ventanal, la barandilla, la puerta* – et l'ENTITÉ AFFECTÉE 2, soit le terme de cet accès et lieu d'accomplissement de l'opération – *la calle, la mar, el hueco de la escalera, afuera, el altar mayor.* Voici le schéma de l'argumentation dans l'énoncé 152 à titre d'exemple et que l'on peut gloser 'la chambre donne accès à la rue' :

LA HABITACIÓN (M) → Ø (EA1) → LA CALLE (EA2)

Figure 16 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 152 : « [L]A HABITACIÓN QUE DA A LA CALLE ».

Les mêmes contextes pourraient convoquer d'autres verbes ou locutions verbales pour rendre une situation d'expérience équivalente : *la habitación «permite el acceso » a la calle, el ventanal « mira » al mar.* Cependant, cette équivalence contextuelle n'efface pas la spécificité de chacun d'eux. Chaque signe peut faire appel aux postes *suffisants* à l'évocation de la situation d'expérience, qui peut être également référenciée par les traits d'autres signes. Dans ce cas, le discours exploite deux des postes de *dar*, qui permettent à eux seuls de représenter l'orientation spatiale dans ces énoncés.

Dans la première partie de cette étude, on a formulé l'hypothèse que chaque comparution de *dar* doit rendre compte d'un signifié unique et que ce signifié n'est ni affaibli ni effacé par l'opération de grammaticalisation. On a également postulé que le seul moyen pour accéder à ce signifié est l'observation de ce que son signifiant contribue à exprimer dans sa « mise en scène » dans le discours. Après l'analyse des capacités d'expression de *dar* proposées jusqu'ici, on est à même d'identifier une notion partagée, celle d'une manifestation, d'un accès à la sphère d'un être qui peut ou non avoir une actualisation dans le discours.

L'acception 'mettre à disposition/en possession de' exemplifié dans 119 :

> Cadalsito se encaró después con el sujeto aquel de la casaca, y ***le dio la carta***,

dit d'une entité, *la carta*, qu'elle accède à l'existence pour un récepteur, *el sujeto aquel de la casaca*.

L'acception 'produire' que l'on trouve dans l'énoncé 137 :

> ***Emperatriz*** tuviera la falta de corazón para ***dar una fiesta***,

déclare la réalisation de *una fiesta*, son « accès à l'existence » pour des participants indéterminés. Quant à 'frapper', ce sont les coups qui se manifestent, comme contextualisé dans 146 :

> ***un amiguito muy cruel*** [...] ***A los menores les*** pellizcaba y ***daba golpes***

Enfin, dans l'énoncé 153 :

> el ventanal del fondo que ***da a la mar sombría***,

dar exprime l'existence d'un accès spatial .

1.3.5. LES PÉRIPHRASES ET LES LOCUTIONS

Dar forme des groupes verbaux en association avec des prépositions, la conjonction *que* et des formes nominales et quasi nominales pour former des structures que l'on appelle couramment des périphrases et des locutions : *dar de comer, dar en cantar, dar por terminado, dar a entender, dar que hablar*, *dar de palos*, *dar en el blanco*, etc.

Selon l'*Esbozo de una nueva gramática de la lengua española*, une périphrase verbale est la combinaison d'un verbe auxiliaire et d'un verbe auxilié sous la forme d'un infinitif, d'un gérondif ou d'un participe :

> Cuando un verbo forma parte de determinadas perífrasis o sintagmas fijos que pueden afectar a todas las formas de conjugación, se producen en el significado del verbo ciertos matices o alteraciones expresivas. Damos a estos sintagmas el nombre de *perífrasis verbales*.[176]
> [...] Las perífrasis [...] consisten en el empleo de un verbo auxiliar conjugado seguido de infinitivo, gerundio o participio. En ciertos casos se anteponen al infinitivo *que* o alguna preposición ; la unión de un auxiliar con el gerundio o el participio se hace siempre sin intermediarios.[177]

En tant qu'auxiliaire, le premier élément de la périphrase est, selon l'*Esbozo*, un verbe attenué ou dépourvu de son contenu lexical :

> Decimos que un verbo desempeña la función de auxiliar cuando, al encabezar una perífrasis verbal, pierde total o parcialmente su significado propio. Si decimos Voy a contestar esa carta, el verbo ir es auxiliar, porque no conserva su acepción de movimiento de un lugar a otro, como no la conservan tampoco los verbos andar y venir en las expresiones Andaba mirando las láminas de un libro, Venía sospechando de este hombre.[178]

Il est clair que dans la perspective théorique de cette thèse, selon laquelle tout signifiant correspond toujours et partout au même signifié, on ne saurait admettre la désémantisation d'un tel auxiliaire. Dans le cas décrit dans la définition précédente, il s'agit justement d'une « acception » parmi plusieurs véhiculées par le verbe *ir*.

Cette altération dans le contenu lexical du verbe auxiliaire est également évoquée dans la *Nueva gramática de la lengua española* :

> Se denominan PERÍFRASIS VERBALES las combinaciones sintácticas en las que un verbo AUXILIAR incide sobre un verbo AUXILIADO, llamado a veces PRINCIPAL O **PLENO**, construido de forma NO PERSONAL (es decir, en infinitivo, gerundio o participio) sin dar lugar a dos predicaciones distintas.[179]

Le fait de considérer le verbe auxilié comme un verbe « plein » revient à dire que le verbe auxiliaire ne l'est pas et qu'il s'est délesté plus ou moins de son contenu notionnel.

---

[176] Real academia española, 1973, p. 444, § 3.12.1a.
[177] *Ibid.*, §3.12.1b.
[178] *Ibid.*, p. 444-445, § 3.12.2.
[179] Real academia española et Asociación de academias de la lengua española, *op. cit.*, p. 2105, § 28.1a. Le gras est de notre fait.

Outre la question de la désémantisation, les critères selon lesquels une construction serait considérée comme périphrastique sont très nombreux voire confus et il n'y a pas de consensus en ce qui concerne l'appartenance de certaines tournures avec *dar* à la catégorie des périphrases. Ainsi, selon la *Nueva gramática de la lengua española*, la tournure impersonnelle *darle a alguien por* + infinitif n'est pas unanimement considérée comme une périphrase du fait que les deux verbes ne partagent pas le même sujet :

> [E]l predicado complejo que forman auxiliar y auxiliado se caracteriza por compartir un mismo sujeto. [...] No obstante, el criterio descrito presenta problemas porque deja fuera de las perífrasis verbales construcciones impersonales como « *dar* (a alguien) *por* + infinitivo » [...] y « *haber que* + infinitivo [...], lo que no todos los gramáticos admiten en igual medida.[180]

Un autre critère qui exclut des périphrases la construction *dar* + infinitif – et sur lequel il n'y a pas non plus accord parmi les grammairiens – est le fait que le verbe dit auxilié est plus ou moins restreint du point de vue lexical :

> La propiedad *E* alude al hecho de que el verbo principal no ha de estar seleccionado por el auxiliar. [...] La propiedad *E* presenta, sin embargo, notables restricciones con varios verbos. No existe consenso entre los gramáticos acerca de si deben incluirse entre las perífrasis verbales las combinaciones sintácticas en las que el verbo en forma no personal está RESTRINGIDO LÉXICAMENTE en mayor o menor grado. [...] « *dar a* + infinitivo » acepta *conocer*, *publicar*, pero también *beber, comer, probar*, entre otros verbos.[181]

D'autres termes font référence à des combinaisons syntaxiques lexicalisées – incorporées dans les ouvrages lexicologiques – ou semilexicalisées – qui acceptent des modifications dans leurs structures – construites autour d'un verbe : *ESQUEMAS FRASEOLÓGICOS SEMIPRODUCTIVOS, COLOCACIONES, LOCUCIONES VERBALES, SEMIPERÍFRASIS*. Les locutions sont décrites par la *Nueva gramática* comme des groupes de mots lexicalisés qui constituent une unité lexicale :

> Se llaman locuciones los grupos de palabras LEXICALIZADOS (en el sentido de ya formados e incluidos en el diccionario) que constituyen una sola pieza léxica y ejercen la misma función sintáctica que la categoría que les da nombre.[182]

Les locutions verbales avec *dar* sont donc des constructions où le verbe est assemblé avec un substantif pour former une unité lexicalisée. De ce fait, de nombreuses constructions

[180] Real academia española et Asociación de academias de la lengua española, *op. cit.,* p. 2130, § 28.4ñ.
[181] *Ibid.*, p. 2124, §28.3q-r.
[182] *Ibid.*, p. 53, § 1.10a.

peuvent être considérées comme des locutions verbales avec le verbe *dar* selon la *Nueva gramática* : *dar bola, dar guerra, dárselas (de algo), dar señales de vida, dar parte, dar (la) lata, dar tiempo al tiempo, dar con la puerta en las narices (a alguien), dar de comer/beber/mamar*, etc.

Enfin, il existe également des groupes verbaux semi-lexicalisés formés par des verbes « légers » ou verbes « d'appui » que l'on a traités dans la première partie de cette thèse :

> Se llaman CONSTRUCCIONES CON VERBO DE APOYO [...] los grupos verbales semilexicalizados de naturaleza perifrástica constituidos por un verbo y un sustantivo abstracto que lo complementa [...].[183]

Dans cette catégorie sont mentionnées les tournures *dar un paseo, dar lástima, dar una mirada, dar una vuelta, dar un abrazo.* Ainsi que le postule le *Nueva gramática,* la différence entre ces constructions et les locutions réside dans le fait que les premières supposent la désémantisation du verbe, tandis que le verbe qui constitue une locution garde toute sa force lexicale.

Le panorama est, de toute évidence, très complexe et la question de la détermination catégorielle des périphrases et d'autres groupes verbaux lexicalisés et semilexicalisés dépasse l'objectif de cette thèse. Il n'est pas question de trancher sur ce qui constitue ou ce qui ne constitue pas une périphrase ou une locution mais d'analyser l'apport notionnel de *dar* dans son association avec des prépositions et des formes quasi nominales.

Les prépositions susceptibles d'entrer dans des constructions de nature périphrastique sont fort nombreuses. De ce fait, on choisira quelques exemples qui serviront à analyser l'apport notionnel de *dar* dans la structure.

1.5.1. *DAR* + *A* + INFINITIF

Dar se combine avec la préposition *a* suivi d'une forme verbale infinitive dans une construction qui sert à véhiculer deux nuances de signification :

(157) […] pero ***Lucía*** con su juvenil vigor y sus hábitos de hija del pueblo arrebatole de la mano lo más pesado, el saco, y brincando, ligera como un ave, al suelo, ***dio a correr hacia la fonda***.

Emilia Pardo Bazán, *Un viaje de novios*, España, 1881, CORDE.

[183] Real academia española et Asociación de academias de la lengua española, *op. cit.,* p. 57, § 1.10k.

(158) Pasó ese tiempo en que los chiquillos están siempre igual. Rosario creció, llegó a ser casi una mocita, y en cuanto reparamos en ella ***dimos a observar que era más avisada que un lagarto*** […]

Camilo José Cela, *La familia de Pascual Duarte*, España, 1942, CORDE.

(159) Era ese tipo de navarro pequeño que no parece pequeño: de hombros apasionados, pelo de cepillo y gran dentadura caballar. Tenía sentido del humor, lo cual es un tesoro en épocas de adversidad y de ignominia. -¿De adversidad? Me consta que ganó y ***dio a ganar montones de dinero a los Monteys.***

Juan Marsé, *La muchacha de las bragas de oro*, España, 1978, CORDE.

(160) Debía estar bella en su doloroso frenesí. El marino la contempló en silencio […] Por fin, tomándole una mano y llevándola contra el pecho, ***le dio a entender que si prometía amarlo partirían juntos.*** Nay, altiva como una reina, se puso en pie, dio la espalda al irlandés y entró al aposento inmediato.

Jorge Isaacs, *María*, Colombia, 1867, CORDE.

(161) […]Johnny no es una víctima, no es un perseguido como lo cree todo el mundo, como yo mismo ***lo he dado a entender en mi biografía*** […]

Julio Cortázar, *Reunión y otros relatos*, Argentina, 1983, CREA.

L'effet de sens que véhicule la tournure dans les énoncés 157 et 158 est équivalent à 'se mettre à' réaliser l'opération déclarée par la forme quasi nominale[184]. Dans *Lucía* […] *dio a correr* et *dimos a observar,* le sujet de *dar* entreprend l'action évoquée par l'infinitif, courir et observer. Ce qu'ajoute la tournure « périphrastique » par rapport à la construction sans la convocation de *dar* est la notion d'inchoativité : *dio a correr hacia la fonda* et *dimos a observar* sont équivalents à l'effet de sens des constructions avec un verbe comme *echar*, *empezar* ou *comenzar*, soit *echó a correr hacia la fonda* et *empezamos a observar.* Le contexte précise les circonstances qui conduisent au commencement de l'activité en question : c'est après avoir pris l'objet le plus lourd que Lucía s'est mise à courir ; c'est lorsqu'ils ont remarqué Rosario qu'ils ont commencé à observer qu'elle était très avisée.

Quant aux emplois 159 à 161, *dio a ganar montones de dinero a los Monteys, le dio a entender que* [...] *partirían juntos* et *lo he dado a entender*, la forme quasi nominale exprime la finalité avec laquelle une chose est mise à disposition d'un récepteur exprimé –

[184] Le dictionnaire de Rufino Cuervo (1994, s.v. *dar*) propose la définition suivante : « Con *á* y un infin. que denota la acción que uno se arroja á ejecutar. »

contrairement à l'emploi précédent –, soit de l'argent à faire gagner et quelque chose à faire comprendre[185].

Or, comme on l'a déjà observé pour les emplois analysés précédemment, les différents sens qu'évoque une phrase comprenant divers signes sont, justement, le résultat de l'apport que fait chacun de ces signes à la globalité significative. Dans toutes les périphrases que constitue *dar* avec une préposition et une forme quasi nominale, il faut donc regarder la notion qu'enferme chaque préposition afin de comprendre sa contribution à la phrase.

Toute préposition relie deux éléments, son terme et un autre élément dont la position syntaxique peut varier. Maria Jiménez[186] signale que cette particule est constituée de deux postes : un « diastème »[187] où deux barres obliques accueilleront dans le discours les éléments à relier :

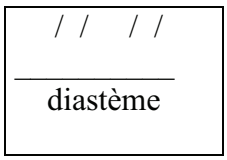


Figure 17 : REPRÉSENTATION DU DIASTÈME DE LA PRÉPOSITION D'APRÈS MARIA JIMÉNEZ.[188]

et une « chréode » qui rend compte des éléments déjà reliés et discriminés :

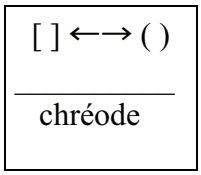


Figure 18 : REPRÉSENTATION DE LA CHRÉODE DE LA PRÉPOSITION D'APRÈS MARIA JIMÉNEZ.[189]

[185] Selon le dictionnaire de María Moliner (2007, s.v. *dar*): « darle a alguien una cosa para que haga en ella lo que dice ese verbo ». Selon celui de Rufino Cuervo (*op. cit.*, s.v. *dar*): « Con *á* y un infin. que denota el fin con que se entrega ó confía un objeto ».
[186] Maria Jiménez, 2003, p. 241-253.
[187] Toute partie du discours incidente à un intervalle entre deux supports est dite *diastématique.* Comme l'indique Chrytelle Fortineau (2006, p. 55) à propos de la préposition *en* + gérondif, valable pour toutes les préposition, cette particule crée un diastème et transforme une relation directe, immédiate, en une relation indirecte, médiate. Gustave Guillaume (1974, p. 159) dit à propos de la préposition qu'elle « est […] de toutes les parties du discours, la seule a avoir ce caractère diastématique selon lequel elle est en discours incidente, non pas à un support, mais à un intervalle entre supports, lequel intervalle, du même coup, et avec les conséquences que cela entraîne, devient le support de la préposition. »
[188] Maria Jiménez, 2003, p. 242.
[189] *Ibid.*, p. 242.

On trouve entre crochets le terme de la préposition et entre parenthèses l'autre élément dont la position peut varier.

Or, la relation qui s'établit entre les éléments reliés sera différente selon la préposition qui fait office de relateur. Pour ce qui est de la préposition *a*, son terme « est appelé à "recevoir" », une sorte de « socle désigné en attente d'apport », l'apport étant l'élément qui dans le discours prendra la place entre parenthèses. Marie-France Delport identifie dans la sémantèse de *a* un « élément régi » auquel « on verse […] comme à un réceptacle, l'élément auquel [on] le rattache[190] ». Maria Jiménez propose le schéma suivant :

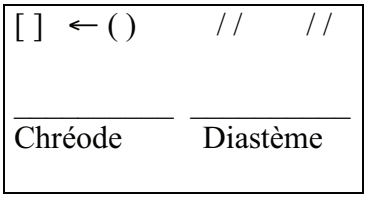


Figure 19 : REPRÉSENTATION DE LA PRÉPOSITION *A* D'APRÈS MARIA JIMÉNEZ.[191]

La préposition *à* indiquerait un mouvement en direction d'un terme conçu comme une limite ; sa sémantèse implique une orientation prospective. Dans la construction que *dar* fait avec cette préposition suivie d'un infinitif, comme on l'a illustré dans l'énoncé 159 :

> Lucía […] ***dio a correr*** hacia la fonda.

il existe un rapport de dépendance, une hiérarchie qui s'établit entre l'opération dite par le verbe qui se trouve être le terme de la préposition, en l'occurrence *correr,* et celle dite par *dar*, et c'est la préposition qui explicite le type de relation. Le terme de la préposition *a* est perçu comme le réceptacle du premier verbe :



Figure 20 : REPRÉSENTATION DE *DAR* + *A* + INFINITIF

Le verbe *dar* déclare que l'être référencié sous la forme de sujet de *dar fait accéder à l'existence* l'opération signifiée par l'infinitif. Le contexte permet de comprendre que celui qui réalise cette opération et celui qui la fait accéder à l'existence ne font qu'un. Or, il y a un

[190] Marie-France Delport, 2004, p. 282.
[191] Maria Jiménez, 2003, p. 243.

ordre dans la déclaration des deux événements : d'abord la déclaration d'accès à l'existence puis l'événement qui accède à l'existence. La préposition *a*, d'orientation prospective, explicite cette hiérarchie, cette primauté de *dar* par rapport à *correr* dans l'ordre notionnel de la périphrase. *Correr* est alors le « socle désigné en attente d'apport », auquel on verse la déclaration d'existence exprimée par le signifié de *dar.*

Des actants présents dans l'opération de *dar*, le discours livre le MOTEUR (*Lucía, nosotros*) et l'ENTITÉ AFFECTÉE 2, c'est-à-dire le terme du parcours « donné » argumenté par les opérations que déclarent les formes quasi nominales (*correr hacia la fonda*, et *observar que era más avisada*). L'ENTITÉ AFFECTÉE 1 n'est pas matérialisée dans le discours, comme c'est le cas de cette même périphrase dans la construction pronominale – « *se » dio a correr, « nos » dimos a observar* – que l'on analysera dans le sous-chapitre que l'on y consacre.Voici le schéma proposé :

LUCÍA (M) → Ø (EA1)→ CORRER HACIA LA FONDA (EA2)

Figure 21 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 157 : « LUCÍA [...] DIO A CORRER HACIA LA FONDA ».

Il ne s'agit pas de la même instanciation dans les énoncés 159 à 161, car *dar* ne partage pas son sujet avec l'autre verbe de la construction. Dans ces cas, la préposition *a* avec son orientation prospective sert à exprimer la finalité avec laquelle quelque chose est mis à disposition d'un récepteur. Dans la phrase *Ese tipo de navarro pequeño* [...] *dio a ganar montones de dinero a los Monteys*, le MOTEUR – le « donneur » que représente *este tipo de navarro pequeño* – fait en sorte que l'ENTITÉ AFFECTÉE 1 – le « donné » que représente le fait de gagner beaucoup d'argent – « accède à l'existence » pour l'ENTITÉ AFFECTÉE 2, soit le terme du procès :

ESE TIPO DE NAVARRO PEQUEÑO (M)→ GANAR MONTONES DE DINERO (EA1)→ LOS MONTEYS (EA2)

Figure 22 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 159 : « [E]SE TIPO DE NAVARRO PEQUEÑO [...] DIO A GANAR MONTONES DE DINERO A LOS MONTEYS ».

Dans le premier cas, le lien s'établit entre le MOTEUR de l'opération et L'ENTITÉ AFFECTÉE 2. Le verbe *dar*, associé à la préposition prospective dans un cas comme *Lucía dio a correr,* déclare l'accès à un espace notionnel représenté par l'opération signifiée par la

forme quasi nominale. Dans ce contexte, l'être qui met en marche l'opération dite par *dar* est celui qui réalise l'autre opération signalée par l'infinitif. Lorsque *dar* et la forme quasi nominale ne partagent pas le même gène, comme c'est le cas de *este tipo de navarro pequeño* [...] *dio a ganar montones de dinero a los Monteys*, le verbe *dar* sert aussi à évoquer la sréalisation de ladite opération, mais par l'être référencié par l'ENTITÉ AFFECTÉE 2, soit l'accès à l'existence de cette opération pour l'être bénéficiaire.

1.5.2. *DAR* + *DE* + INFINTIF

Dar peut former également une périphrase avec l'infinitif précédé de *de*, la préposition rétrospective de la paire *a/de*. Cette particule alterne avec *a* dans des constructions où l'infinitif fait référence à une opération d'absorption (*comer, beber, mamar, cenar,* etc.), en espagnol péninsulaire et de l'Amérique latine :

(162) Sonrió, arrancó una breva, comenzó a chuparla, se acercó al caballo, lo acarició, ***le dio a comer la fruta*** y dijo con voz alegre y fresca mientras se escurría el pelo: - ¡Hola Romualdo!

Joaquín Giménez-Arnau, *Las Islas Transparentes*, 1977, España, CREA.

(163) Venga a ver al niño, padre. Vamos a cambiarle y a ***darle de comer***.

José Luis Sampedro, *La verdad etrusca*, España, 1985, CREA.

(164) Petra Cotes la había alimentado con su rabia, y cuando no tuvo más hierbas, ni maíz, ni raíces, la albergó en su propio dormitorio y ***le dio a comer las sábanas de percal, los tapices persas, los sobrecamas de peluche, las cortinas de terciopelo y el palio bordado con hilos de oro y borlones de seda de la cama episcopal.***

Gabriel García Márquez, *Cien años de soledad*, Colombia, 1967, CORDE.

(165) Lo que yo sé es que no pones ningún empeño en ganar dinero. ¿Cómo vas a hacer para ***darnos de comer a mí y a mi niño***, eh? ¡Mira cómo nos tienes, hechos unos desgraciados, piel sobre huesos!

Pacho O'Donnell, *Vincent y los cuervos*, Argentina, 1982, CREA.

(166) ***Un compañero nuestro le dio a beber un trago de aguardiente***, con lo cual tomó fuerzas y pudo seguirnos, reanimado también moralmente por verse en nuestra compañía.

Benito Pérez Galdós, *Napoleón en Chamartín*, España, 1874, CORDE.

(167) Román, -dijo Jarilla cuando estuvieron en el bosque y al pie de la ribera; - Román, dame agua con tu mano. Coge el agua de entre las mismas flores. ***Román dio de beber a Jarilla***, y se estremeció al sentir el arder de sus labios.

Carolina Coronado, *Jarilla*, España, 1850, CORDE.

(168) […] yo estaba esperando en mejorarme con los remedios del señor Chigüichón Culebro, pero no acertó conmigo: ***me dio a beber en ayunas una yerba astringente, el peor remedio que he bebido en mi vida***, y me recetó una manteca con olor a clavo.

Miguel Ángel Asturias, *Hombres de maíz*, Guatemala, 1949, CORDE.

(169) A continuación, dentro de una vasija transparente, transformó el agua en vino; exhibió su elixir de la larga vida, que ***dio de beber a algunos*** (debía de ser un licor muy feo, porque observé que el Gran Maestre Rohan, no deseoso, quizá, de alargar tan desagradablemente la suya, lo escupía disimulándolo tras su puño de encajes).

Manuel Mujica Láinez, *El escarabajo*, Argentina, 1982, CREA.

(170) Oye tú, aquí no somos camaradas, ni cosa que se lo parezca. ***A mí me han dado a mamar mejor leche que a ti*** -gruñó "Manitas".

Arturo Barea, *La forja de un rebelde*, España, 1951, CORDE.[192]

(171) Que me hace falta leche, una vaca humana, ¡zas! si no quieres ***dar de mamar de grado a mi chiquillo,*** le darás por fuerza.

Emilia Pardo Bazán, *Los pazos de Ulloa*, España, 1886, CORDE.

(172) El Rebe aprovechó para mostrarle a Alejandro un anciano, un hombre y un niño que oraban, con el cuerno negro de los tefilin en la frente. Junto a ellos, ***una mujer estragada daba de mamar a un bebé nervioso***...

Alejandro Jodorowsky, *Donde mejor canta un pájaro*, Chile, 1992, CREA.

On constate le recours aux deux prépositions pour évoquer ce type d'opération dans l'analyse du corpus diachronique dès le XVe siècle :

(173) A quien has de ***dar à cenar***, no te duela darle à merendar.

Hernán Núñez, *Proverbios o refranes romances*, España, c1549, CORDE.

[192] Le CREA signale l'énoncé suivant provenant d'un message électronique : « Regresar a Honduras, hasta el abril, iría a los EEUU para dar a luz hasta un mes después, junio 2005. Regresar a Honduras y el Comite, a trabajar a un horario flexible, poder *dar a mamar*... Todo podría cambiar si no puedo concebir o si hay problemas, etc. Pero hay que soñar, verdad. 2004 AUTOR: EFÍMERO TÍTULO: 04204005. Correo electrónico 2004 PAÍS: HONDURAS ». Il s'agit de la seule occurrence de *dar* + *a* + *mamar* trouvée en ligne dans l'espagnol latino-américain contemporain.

(174) Muchas palabras semejantes a éstas dize ***el Señor*** en aquel profundo sermón donde cenó los coraçones de los suyos y ***les dio a cenar el suyo***, según las palabras muestran […]

Francisco de Osuna, *Sexta parte del Abecedario espiritual*, España, 1540, CORDE.

(175) […]y él les dixo que se no temiessen de ningún mal, mas que les rogava le diessen un poco de cevada para el cavallo. * Ellos gela dieron, y allí ***dio de cenar a su cavallo*** […].

Rodríguez de Montalvo, *Amadís de Gaula, libros I y II,* España, 1482-1492, CORDE.

(176) ***El governador***, aviéndolos recebido con afabilidad, porque supo que eran hombres nobles y curiosos que sólo venían a ver su exército, aviéndoles dado algunas dádivas de las cosas de España por atraherlos a su amistad, y con ellos al caçique, mandó que los llevassen a otra parte de su alojamiento y ***le diessen de merendar***.

Garcilaso de la Vega, *La Florida del Inca*, Perú, 1605, CORDE.

(177) Dize Lampridio que este buen emperador Tito todo lo más de su vida tuvo subjecta a graves enfermedades su persona, y fue la causa que, siendo niño***, le dio a mamar una ama muy enferma*** […].

Fray Antonio de Guevara, *Reloj de príncipes*, España, 1529-1531, CORDE.

(178) […]conviene a saber: que estava preñada y que, esto no obstante, ***dava de mamar a la criatura*** […]. *Ibid.*

(179) ***Pescados les dio a comer*** ;/y, viendo su desconsuelo,/lloró de lástima el cielo/agua que les dio a beber.

Juan Rufo, *Obras en verso*, España, c 1570-1596, CORDE.

(180) Y en esto, haziéndose ora, fueron a ***dar de comer al emperador***, al qual hallaron muy sossegado y amansado el dolor de sus heridas .

Jerónimo Fernández, *Belianís de Grecia*, España, 1547, CORDE.

Quant aux infinitifs *almorzar* et *cenar*, le corpus moderne exploité pour la réalisation du présent travail ne rend compte que des emplois avec la préposition *de* :

(181) Quiero saber si vuestras madres os llevaban pegados a sus pechos cuando iban a disparar flechas contra el romano... Héroes, decidme ***qué os daban de cenar vuestras mujeres*** cuando volvíais de la pelea: ¿cenabais guiso de cecina con erebintos, que hoy llamamos garbanzos?

Benito Pérez Galdós, *El caballero encantado*, España, 1909, CORDE.

(182) Calleme por no irritar más a mi ingenuo amigo, y mientras ***me daban de almorzar,*** entró una visita que en mí produjo el mayor asombro.

Benito Pérez Galdós, *Napoleón en Chamartín*, 1874, España, CORDE.

Même si les deux prépositions semblent interchangeables dans tous les états de la langue, chacune offrait par le passé et offre dans l'état actuel de la langue – tant que le signifiant est le même, le signifié l'est aussi – une représentation unique mais évidemment compatible avec l'expérience évoquée.

Maria Jiménez signale que *de* est la préposition « isomère » de *a*[193] : tandis que *a* converti son terme en « socle *désigné* en attente d'apport », l'élément qui est postposé à la préposition *de* est « *assigné* a être " versé " sur un support »[194]. L'orientation que *de* impose aux éléments qu'elle relie est l'inverse de celle que désigne *a.* Si avec la préposition *a*, l'orientation est prospective, comme on l'a illustré dans la figure 18 :

Dar ⟶ (comer, beber, etc.)

avec *de*, l'orientation représentée est inverse :

Dar ⟵ de (comer, beber, etc.)

Figure 23 : REPRÉSENTATION DE *DAR* + *DE* + INFINITIF.

Selon l'explication proposée par Rufino Cuervo, *dar* s'assemble avec des compléments et propositions relatives – suivi des prépositions *a* et *de* + infinitif ainsi que du pronom relatif *que* + infinitif – pour dire « faire don de », « confier », « entraîner » :

> En significados que frisan con los de Donar, Confiar, Causar, se combina con complementos y con frases relativas […] A menudo falta el acus. de dar, las más veces por ser un término general, como en dar (algo) á comer.[195]

L'auteur signale que l'accusatif est parfois omis lorsqu'il renvoie à une notion générale ou indéfinie : *dar (algo) a comer*. La périphrase avec *de* suivie d'un verbe tel que

[193] Selon Maria Jiménez (2008, p. 222), les signifiés des prépositions *a* et *de* ont une composition semblable mais une disposition différente de leurs composants, à l'instar de deux molécules « isomères » dont les mêmes atomes sont disposés différemment.
[194] *Ibid.*, p. 243.
[195] Rufino Cuervo, *op. cit.*, s.v. *dar.*

« comer » ou « mamar » est, selon Cuervo, la forme choisie par l'espagnol moderne[196] – pourtant, les exemples cités plus haut montrent que l'alternance avec *a* est toujours présente dans l'espagnol actuel – et elle serait à l'origine une construction adjective où le substantif a été omis:

> déme algo de comer es como si dijéramos algo comedero ; omitido el sust., significa de por sí las cosas sobre que se ejerce la acción del infin. : déme de comer=déme cosa que comer.[197]

La préposition *de* semble être choisie à la place de *a* lorsqu'il s'agit de souligner le caractère nominal de l'infinitif. Or, la nature nominale de l'infinitif, le « nom » du verbe, se révèle lorsqu'il prend des déterminants (*el cantar*), se laisse pluraliser (*los cantares*), fait office de sujet (*cantar es mi pasión*), de COD (*oigo cantar*), etc. Lorsqu'il est question de déclarer des opérations d'absorption telles que boire ou manger, ce qui semble être souligné est son aspect « nominal » : c'est l'image du contenu « mangeable » ou « buvable » qui serait visée lorsque le locuteur du castillan dit *dar de comer/beber*. Et c'est pour cette raison que le corpus synchronique signale l'emploi absolu de *dar* dans ces cas, car l'élément « mangeable » ou « buvable » se trouve représenté par l'infinitif. Pour ce qui est de l'emploi de la préposition *a* dans cette opération, elle sert à évoquer la finalité de l'action. Contrairement à la représentation faite par *de* + infinitif, l'entité à absorber se trouve actualisée en tant qu'actant de l'opération. On présente les différentes instanciations des postes de *dar* avec l'une et l'autre préposition. Dans l'énoncé 162, *le dio a comer la fruta*:

3ÈME PERSONNE SIMPLE INTRAVERBALE (M)→FRUTA (EA1)→LE (EA2)

Figure 24 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 162 : « [L]E DIO DE COMER LA FRUTA ».

le substantif *fruta* représente L' ENTITÉ AFFECTÉE 1, soit le « donné » lors de l'emploi de *dar* comme verbe de don, tandis que le syntagme prépositionnel évoque la finalité de l'action. Quant à l'emploi contextualisé dans 163, *Vamos a cambiarle y a darle de comer*:

1ÈRE PERSONNE ASSOCIATIVE (M)→ COMER (EA1) → LE (EA2)

Figure 25 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 163 : « VAMOS A CAMBIARLE Y A DARLE DE COMER ».

[196] « Hoy se dice dar de comer, dar de mamar », Rufino Cuervo, *op. cit.*, s.v. *dar*.
[197] *Ibid.*

l'ENTITÉ AFFECTÉE 1, soit le « donné », est impliquée dans l'événement *comer*, nominalisé par la préposition *de*, ce qui permet de mettre en relief la qualité de mangeable.

Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de déclarer l'existence d'une ENTITÉ AFFECTÉE 1, un « donné » représenté par l'activité d'absorption ou la chose à absorber, dans la sphère d'un « récepteur », l' ENTITÉ AFFECTÉE 2.

1.5.3. *DAR* + QUE

A l'instar de la tournure *dar + de + comer*, le verbe *dar* s'assemble avec *comer* dans la tournure périphrastique avec le relateur *que*, *dar que comer*, surtout en espagnol classique et jusqu'au XIXe siècle[198] :

(183) Faltó pan un día en Roma. Púsose el siguiente el Papa en su litera, y para visitar las trojes, no fué menester más rigor que su presencia, hallándolas abiertas, ofreciéndole todos cuanto tenían. Mucho es el cariño y amor que le han cobrado. Seguíale el pueblo como ovejas á su pastor, si antes balando, y ya rindiéndole á Dios y á él las gracias por ***haberles dado que comer.***

Jerónimo de Barrionuevo, *Avisos. Tomos I, II, III y IV (Prensa)*, España, 1654-1658 (publié en 1892-1893), CORDE.

(184) La reflexión, que acabo de proponer, me hace acordar de el pelícano, ave aquática, de quien se cuenta que, quando le falta que ***dar que comer a sus hijuelos***, rompiéndose el pecho con el pico, los alimenta de su propia sangre.

Benito Jerónimo Feijoo, *Suplemento de el Teatro crítico,* 1740, España, CORDE.

(185) El azúcar cuyo cultivo y consumo ha ido ascendiendo a enormes cantidades desde el descubrimiento de la América; este fruto que hizo célebres las ahora tristes colonias francesas, ocupa grandes porciones de terrenos, y gran número de brazos esclavos y libres en su agricultura produciendo al labrador y al comerciante una ocupación lucrativa, y ***dando que comer a millares de hombres*** en tierra y mar.

José Donato de Austria, *Memoria del instituto consular de Veracruz para fomentar la agricultura y la industria de América,* México, 1804, CORDE.

[198] Selon Rufino Cuervo (*op. cit.*, s.v. *dar*), cette construction avec pronom relatif *que* peut se présenter avec antécédent (*da muchas cosas que hacer, da mucho que hacer*), ou sans antécédent. (*da que hacer*) : « Con una frase formada por el relativo *que* y un infin. La generación de estas locuciones es obvia : « da muchas cosas que hacer : da mucho que hacer : da que hacer . » [...] Da luz à estas construcciones el empleo análogo del adv. rel. *donde* : « déme lugar donde me siente : déme donde me siente : déme donde sentarme » [...] Callado el antecedente, se sustantiva la frase relativa y sirve de acus. à *dar* : « Diome que considerar la destreza del gato . » Espinel, *Escud*. [...] ».

De même, cette tournure se présente dans le langage populaire de quelques narrations folkloriques chiliennes d'origine hispanique :

(186) Se fue a la casa del padre. ***Le dio que comer***. Ya empezó a arreglar su cocaví el padre pa ir de viaje muy lejos.

José Antilaf Gatica, « Pedro lleva encargos a otro mundo ». *Cuentos folkóricos chilenos de raíces hispánicas*, Chile, 1966, CORDE.

(187) - Mamita, me hallé un pollito.
- ¡Ay, hijito! Bueno, los vamos a criar el perro, el gato y el pollito.
Y él contento con su pollito, ***le daba que comer*** todos los días y lo criaba muy engréido.

Casiano Zuñiga, « El coquito mágico ». *Cuentos folklóricos chilenos de raíces hispánicas*, Chile, 1970, CORDE.

On observe l'alternance de la préposition *de* et du relateur *que* dans le même fragment cité dans le CORDE :

(188) Así que no les pidieron nada, pues, así que sacaron, los atendieron a los viejitos, ***les dieron de comer***, pero no les chillaron nada que era el hijo el joven. A lo que era bien tarde la vieja empezó a cortar su pollita, tenía una sola pollita, para matarla, y el joven le dijo:
- No, señora, no se incomode, deje su pollita.
Sacaron, comieron de todo***, les dieron que comer***, pero no dijeron que era su hijo todavía.

José Antilaf Gatica, « El joven que aprendió el lenguaje de los pájaros ». *Cuentos folklóricos chilenos de raíces hispánicas*, Chile, 1965, CORDE.

Cependant, l'emploi de la construction avec le relateur *que* est minoritaire par rapport à l'emploi avec la préposition *de*, préféré par l'espagnol moderne. La structure périphrastique avec *que* est plus productive avec d'autres verbes et, comme en témoignent les exemples du CORDE et du CREA, plus fréquents en espagnol péninsulaire :

(189) La ocasión que aquellos homicidas pretextaron para su alboroto era tan frívola como escandaloso el estrago. Decían que la atención de los indios a las yeguas ***daba que sospechar*** en su intención.

Manuel José Quintana, *Vidas de Vasco Núñez de Balboa, Francisco Pizarro, Álvaro de Luna y Bartolomé de las Casas*, 1832, España, CORDE.

(190) Con su poderosa inventiva fantaseó mi protector una conspiración que se suponía fraguada por los liberales, de acuerdo con Napoleón, para establecer en España la república Iberiana. ¡Diantre con la república, y cuánto nos ***dio que reír*** [...]!

Benito Pérez Galdós, *Memorias de un cortesano de 1815*, 1875, España, CORDE.

(191) Se ha contado, por otra parte, que Aguirre, invitado por don García para que lo acompañase en la guerra contra los indios del sur, no había mostrado muchos deseos de hacerlo, lo que ***daba que temer*** que meditase alborotos y revueltas en ausencia del Gobernador.

Diego Barros Arana, *Historia general de Chile*, Chile, 1884, CORDE.

(192) Ajena al decurso humano, tía Pandora dejaba deslizar por la pendiente de sus hombros los tirantes de su justillo, para ***dar que reflejar*** desde ninguna parte unos pechos que a veces eran de bronce pulimentado al esmeril [...].

Germán Sánchez Espeso, *La mujer a la que había que matar*, España, 1991, CREA.

Les dictionnaires signalent la lexicalisation de *dar* + *que* avec les verbes *decir* et *hablar* (‘donner lieu à médisance’) :

(193) Además, yo me estimo mucho, y, como he nacido en la más arta sociedad, tengo una posición elevada, y no quiero ***dar que hablar*** con mi conducta... ¡Ay, amiga mía! Yo soy tan escrupulosa, que, por no ***dar que decir*** y conservar una reputación intachable, me perjudico.

Benito Pérez Galdós, *Rosalía,* España, c 1872, CORDE,

avec *hacer* (‘donner du mal’, ‘provoquer des ennuis’) :

(194) Era una parejita tan graciosa: ella morena, delgada, con aquel pelo negro deshecho, batiéndole la cintura, muy derecha, y él blando y rubio, alegre e impulsivo. [...] Las mujeres decían, meneando la cabeza:
- Lo que es la niña ésta va a ***darles más que hacer***...
Y los hombres sonreían, mirando a la graciosa figurilla de largas piernas tostadas:
- Sí, que va a ***dar que hacer***...

Elena Quiroga, *La enferma*, 1955, España, CORDE,

avec *pensar* (‘donner à penser’, ‘donner lieu à des soupçons’) :

(195) Montesquiou había averiguado que se trataba de un aspirante a escritor, hijo de un médico destacado y de una rica israelita, y a partir de esa ocasión había topado con él en varios lugares, tanto que ***daba que pensar*** que lo perseguía el muchacho.

Manuel Mujica Láinez, *El escarabajo*, Argentina, 1982, CREA,

avec *sentir* (‘provoquer du chagrin’) :

(196) Llegó Quiroga al Real Sitio y nos hallamos con que traía á su lado uno como ayo y guarda de sus palabras y conducta, siendo él bueno y dócil en general, y consintiendo en sufrir un pedagogo, aunque á veces se enojaba y ***daba que sentir***, si bien no obrando con intención dañada.

Antonio Alcalá Galiano, *Memorias*, España, 1847-1849, CORDE.

Comme on l’a signalé à propos des périphrases et locutions précédentes, c’est l’ensemble des signes et de leurs agencements dans le discours qui donnent lieu à une interprétation précise. Dans ce sens, le relateur *que* contribue à cette globalité expressive avec la représentation qu’il offre.

Marie-France Delport décrit *que* comme un signifiant unique – [ke] – qui peut s’actualiser syntaxiquement comme pronom relatif *que*, comme conjonction *que* ou comme pronom interrogatif *qué.* Ce relateur sert à établir un rapport entre un élément régissant et un élément régi, entre un apport versé à un support :

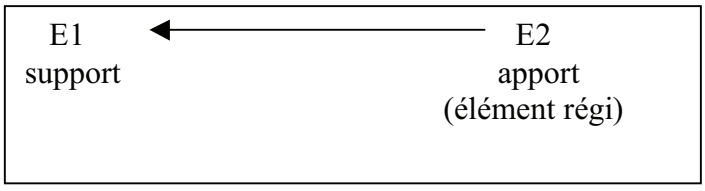


Figure 26 : REPRÉSENTATION DU RELATEUR *QUE* D’APRÈS M.-F. DELPORT.[199]

Il existe donc une orientation dans la relation établie par les deux éléments, à l’instar du rapport qu’établissent les prépositions. Or, l’auteur souligne deux différences entre l’incidence déclarée par *que* et par les prépositions. D’une part, le relateur *que* ne révèle aucune orientation sémantique, comme c’est le cas des prépositions – prospective pour *a* et rétrospective pour *de*, par exemple. D’autre part, ces éléments se distinguent par la nature des

[199] Marie France Delport, 2004, p. 299.

éléments régis : tandis que les éléments gouvernés par les prépositions sont de nature nominale, *que* régit des éléments construits autour d'un verbe – soit un verbe conjugué soit une forme quasi nominale. Selon Carmen Nuñez Lagos, le signifié de *que* comporte trois éléments : un support associé à un être virtuel neutre, un apport configuré par une entité de représentation propositionnelle et un mouvement d'incidence qui les réunit. Voici le schéma proposé par l'auteur :

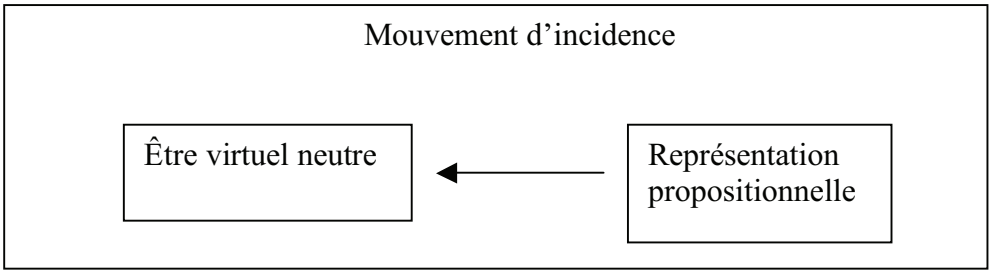


Figure 27 : REPRÉSENTATION DU RELATEUR *QUE* D'APRÈS C. NÚÑEZ LAGOS.[200]

Une forme quasi nominale dans l'apport véhicule donc une représentation propositionnelle présente dans le signifié de *que.* Ceci explique le fait que l'infinitif, par sa nature quasi nominale, apparaît dans la suite tantôt d'une préposition – *dar de comer* – tantôt du relateur *que – dar que hablar.* Contrairement à l'orientation prospective imposée par la préposition *a* que l'on a schématisé dans la figure 18 :

Dar a ⟶ (comer, beber, etc.)

où l'élément postposé à la préposition est le « socle désigné en attente d'apport[201] », *que* et *de* suppose le versement d'un apport sur un support :

Dar ⟵ de/que

Figure 28 : REPRÉSENTATION DE LA PRÉPOSITION *DE* ET DU RELATEUR *QUE*.

Cet emploi de *dar* révèle l'instanciation des trois postes dans 188, *les dieron que comer* :

[200] Carmen Núñez Lagos, 2005, p. 351.
[201] Maria Jiménez, 2003, p. 243.

3ÈME PERSONNE ASSOCIATIVE (M)→COMER (EA1)→LES (EA2)

Figure 29 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 188 : « [L]ES DIERON DE COMER ».

et seulement deux dans 193, *no quiero dar que hablar con mi conducta* :

1ÈRE PERSONNE SIMPLE (M)→HABLAR (EA1)→Ø (EA2)

Figure 30 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 193 : « [N]O QUIERO DAR QUE HABLAR CON MI CONDUCTA ».

où le destinataire du procès reste dans l'indéfinition.

Pour ce qui est de l'apport de *dar* dans cette tournure, il contribue à déclarer la réalisation de l'opération véhiculée par l'infinitif introduite par le relateur *que* de la part d'un être matérialisé ou absent dans le discours. Enfin, *dar* déclare l'accès à l'existence d'un événement, représenté par l'opération déclarée par l'infinitif, dans la sphère d'un destinataire.

1.5.4. *DAR* + *DE* + SUBSTANTIF

Dar est suivi du complément prépositionnel *de* + substantif pluriel pour exprimer l'action d'asséner des coups :

(197) Pero si vienen esos animales de afuera y los de la casa no hiciesen nada por impedirlo, a usté no se le ocurriría *dar* ***de palos*** a su gallina, su cerdo, su vaca o su perro, sino al intruso.

Ramón Pérez de Ayala, *El curandero de su honra*, España, 1926, CORDE.

L'évocation de coups de bâtons peut se faire également avec la syntaxe transitive[202] :

(198) Nacieron periódicos, pero ***el garrote antiguo*** que no había hecho más que pasar de una mano a otra y que antes sólo ***daba palos a un partido***, comenzó a darlos a los dos, y todos callaron y esperaron. Nadie era todavía poderoso en España sino los abusos […]

Mariano José de Larra, *Fígaro en Lisboa. Adiós a la patria*, 1835, España, CORDE.

D'autres substantifs peuvent être utilisés pour évoquer le fait d'asséner des coups ou une notion similaire, comme *picotazos*, pour exprimer des coups de becs :

(199) ***Los buitres***, volando bajo, ***daban de picotazos***, al paso, ***a las caras amoratadas por el suplicio***, que acababan de perder todo aspecto humano […]

Alejo Carpentier, *El siglo de las luces,* Cuba, 1962, CORDE,

éventuellement au moyen de la syntaxe transitive :

(200) Con las gallinas nunca se sabía. La que se aficionaba a comer huevos, los picoteaba por mucho que se hiciera para impedirlo. Un método casero para corregir el vicio consistía en ponerle una piedra pintada de blanco, para que ***la gallina pecadora se agotara dando picotazos contra el falso huevo***, pero Porta estaba seguro de que no funcionaba.

Alfonso Rojo, *Vivir para matar*, España, 2002, CREA.

Dar s'associe également à *bofetadas* pour déclarer l'action de gifler :

(201) […] en cuanto nos oían, ***los guardianes nos daban de bofetadas*** o nos castigaban sin postre.

Gonzalo Torrente Ballester, *La saga/fuga de J. B*., España, 1972, CORDE.

(202) Un día la vi que derrengadita y paticoja, salía en busca de Curtis, y yo, ¿qué hice?... la cogí por un brazo y me la llevé a casa, donde ***le di bofetadas*** y me parece que algún mordisco...

Benito Pérez Galdós, *La vuelta al mundo en la Numancia*, España, 1906, CORDE,

[202] Le *Diccionario de construcción y régimen* de Rufino Cuervo (*op. cit.*, s.v. *dar*) rend compte de cette alternance et explique que la forme intransitive est plus emphatique. Le complément prépositionnel du verbe – qui se construit sans son accusatif – évoque l'instrument avec lequel le coup est donné (*dar de palos, dar de espuelas, dar del pie, dar de las astas*). Selon l'auteur, cet emploi intransitif se serait généralisé pour dire le coup (*dar de puñaladas, de calabazadas, de estocadas*).

ou pour parler de chiquenaudes avec le substantif *coscorrones* :

(203) ***El cabo se puso a dar de coscorrones a un chico*** que venía con una pértiga cargada de pescado.

Juan Bautista Rivarola Matto, *Yvypóra*, Paraguay, 1970, CORDE.

(204) Los encara con el fusil. ***Los soldados*** se divierten con el pobre Pingajo. Le arrancan el bonete de la chola y ***le dan coscorrones muy divertidos.***

José María Rodríguez-Méndez, *Bodas que fueron famosas del Pingajo y la Fandanga*, España, 1976, CORDE.

Les deux tournures – transitive et intransitive – peuvent faire référence au fait de pousser des cris :

(205) El frío que siento en los pies es como para ***dar de alaridos***; mis tobillos son tan sensibles como los de una bailarina, cosa inaceptable en un andador.

Gilberto Chávez Jr., *El batallador*, México, 1986, CORDE.

(206) Y corriendo, corriendo entre claridades desmesuradas, observamos que la casa del hato ardía también y que ***la gente daba alaridos*** en los montes.

José Eustasio Rivera, *La vorágine*, Colombia, 1924, CORDE.

Bien que la notion évoquée par les deux tournures soit la même – le fait de donner des coups ou de pousser des cris – chaque assemblage syntaxique livre une image particulière. Ainsi, dans la tournure avec préposition, il faut trouver cette particularité dans la représentation véhiculée par la préposition qui introduit le complément du verbe.

On a déjà signalé dans le sous-chapitre précédent que, selon l'analyse de María Jiménez, le contenu notionnel de *de* lui permet d'établir la relation entre un élément assigné, le terme de la préposition, et l'autre élément de la relation, le support sur lequel cet assigné est versé. Parmi les nombreuses aptitudes expressives autorisées par cette notion si générale et abstraite – par cette orientation rétrospective qu'apporte, selon Marie-France Delport, « la préposition par excellence de la relation de dépendance »[203]– se trouve l'évocation de l'instrument qui sert à réaliser l'opération. Selon cette analyse, dans la locution *dar de palos*,

[203] Marie-France Delport, 2004, p. 282.

palos, le terme de la préposition – qui est l'élément assigné par celle-ci – est considéré uniquement dans son rapport avec *dar*, support sur lequel on « verse » ledit assigné :

Dar←palos

Ce mouvement de l'assigné vers le support peut très bien conduire à la représentation mentale de l'instrument avec lequel l'opération s'effectue.

Mais comment l'apport notionnel de *dar* s'intègre-t-il dans cet assemblage intransitif ainsi que dans la syntaxe transitive pour exprimer les coups et les cris ? Il est possible que les composants de l'opération de *dar* se manifestent différemment dans les deux tournures et que chacune permette de conceptualiser ces notions autrement. Dans l'exemple 198 :

[E]l garrote antiguo […] ***daba palos*** a un partido

les trois postes notionnels se matérialisent dans le discours : le MOTEUR et « frappeur » dans cette représentation, *el garrote antiguo,* l'ENTITÉ AFFECTÉE 1, soit le « coup », *palos*, et l'ENTITÉ AFFECTÉE 2, le « frappé » représenté par *un partido*. Cette argumentation permet de déclarer que *el garrote* fait en sorte que des *palos* existent pour *un partido* et de conceptualiser l' ENTITÉ AFFECTÉE 1, *palos* – visée par le MOTEUR de l'opération, *el garrote*, pour l'ENTITÉ AFFECTÉE 2 ou « frappé », *un partido* – comme des coups reçus par le parti politique sous l'action du gourdin.

Quant à la tournure indirecte telle qu'elle apparaît dans l'énoncé 197 :

[A] usté no se le ocurriría *dar* ***de palos*** a su gallina, su cerdo, su vaca o su perro […]

en l'absence de l' ENTITÉ AFFECTÉE 1, soit le « coup » dans cette représentation, le rapport s'établit alors entre le MOTEUR représenté par *usté* et l' ENTITÉ AFFECTÉE 2 (le « frappé »), *su gallina, su vaca o su perro*. C'est alors l'élan générateur impliqué dans la notion enfermée dans le signifié de *dar*, autrement dit la notion d'accès à l'existence, à laquelle s'ajoute la manière dont cet accès se manifeste, qui servirait à exprimer les coups. Voici la représentation schématique du dernier exemple :

USTÉ (M)→Ø (EA1) → SU GALLINA, SU CERDO, SU VACA O SU PERRO (EA2)

Figure 31 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 195 : « [A] USTÉ NO SE LE OCURRIRÍA DAR DE PALOS A SU GALLINA, SU CERDO, SU VACA O SU PERRO [...] ».

L'évocation des coups se fait également au moyen de tournures du type *dar de cabeza/nariz/boca*, où le terme de la préposition *de* renvoie aux parties du corps :

(207) Allí fue donde Queta hizo su notorio número de salto mortal con una salida inmortal [...] Exclamó ella, momentos antes de reclinarse con énfasis en el precario balance: "¡Este Beethoven es un monstruo encadenado!", y terminó su metáfora con un eslabón en el aire, cayendo hacia atrás, ***dando de cabeza*** contra el piso, el pesado balance volcado sobre ella para alarma de todos.

Guillermo Cabrera Infante, *La Habana para un infante difunto*, Cuba, 1986, CREA.

(208) Iba ya a penetrar en otro callejón más estrecho y sucio que el anterior, cuando desde la ventana de una pequeña casa, con el tejado moruno, casi sobre la calle, oyó que lo llamaba una persona conocida:
- Por aquí, Dr. Cevallos, por aquí...
Volvió la bestia hacia el lado en que le hablan y fue a ***dar de boca*** con un viejecillo nervioso y platicón, que casi se animó a desmontarle en peso.

Arturo Mejía Nieto, *Relatos nativos*, Honduras, 1929, CORDE.

(209) Rafael dió su palabra. ¿Cómo no? Y soltándose de los brazos de Valentín que aún le retenía conmovido, se lanzó a la calle. Y con tal emoción y tales ímpetus que al salir fué a ***dar de narices*** con Mateo Barquín, que entraba con no menos prisa en el hotel.

Ricardo León, *Cristo en los infiernos*, España, 1941, CORDE.

Or, la notion de coup est évoquée au moyen de l'association de *dar* avec le contenu de deux syntagmes prépositionnels, le syntagme introduit par la préposition *de* et celui introduit par les prépositions *con* et *contra.* Celles-ci informent sur l'espace où se produit l'impact, le sol dans 208, le petit vieux dans 209 et Mateo Barquín dans 210. De son côté, le syntagme qui forme la préposition *de* indique la manière dont l'opération a lieu dans l'espace indiqué. C'est avec la participation de tous ces éléments dans un contexte bien précis que l'idée d'un impact est évoquée.

1.5.5. *DAR* + *POR* + INFINITIF

La périphrase que *dar* forme avec la préposition *por* suivie de l'infinitif sert à exprimer une activité qui devient pour quelqu'un une obsession ou un objet d'engagement temporel. En général, l'activité en question est considérée comme insensée ou due à un caprice :

(210) Recordé que a veces, en las noches de verano asfixiantes, ***a mi padre le daba por salir a dormir al balcón***.

Carlos Ruiz Zafón, *La sombra del viento,* 2001, España, CORDE.

C'est le comportement inattendu de sortir pour dormir sur le balcon qui se manifeste chez la personne en question lors de nuits suffocantes d'été ; c'est la déclaration d'une impulsion, d'un désir presque excentrique déclenché dans des circonstances précises. Dans l'exemple suivant, le fait de se retrouver dans la salle de bain sert de circonstance pour chanter :

(211) A las diez y media estábamos en el hotel. Gastón había salido de la noche tan alegre como yo. Volví a cantar. Siempre, en el cuarto del baño, ***me daba por cantar***.
- ¿Y eso? ¿Qué es eso?
- Una sardana. Estamos en Cataluña.

Rafael López de Haro, *Yo he sido casada*, España, 1930, CORDE.

Dans ce fragment de *La familia de Pascual Duarte*, c'est un comportement inattendu de la jument – la possibilité malheureuse et infortunée qu'elle s'effraie et s'enfuie à la vue de la rivière – que la tournure sert à évoquer :

(212) Cuando entrábamos, con un trotillo acompasado y regular, en la ciudad, por el puente romano, tuvimos la negra sombra de que ***a la yegua le diera por espantarse*** -quién sabe si a la vista del río- y a una pobre vieja que por allí pasaba tal manotada le dio que la dejó medio descalabrada y en un tris de irse al Guadiana de cabeza.

Camilo José Cela, *La familia de Pascual Duarte*, España, 1942, CORDE.

Enfin, dans ce passage de *El llano en llamas,* Justino craint que les militaires ne prennent la décision – bien évidemment surprenante à ses yeux car vue comme une impulsion insensée – de le fusiller s'ils arrivent à connaître sa véritable identité :

(213) - Anda otra vez. Solamente otra vez, a ver qué consigues.
- No. No tengo ganas de ir. Según eso, yo soy tu hijo. Y, si voy mucho con ellos, acabarán por saber quién soy y ***les dará por afusilarme a mí también***. Es mejor dejar las cosas de este tamaño.
- Anda, Justino. Diles que tengan tantita lástima de mí. Nomás eso diles.

Juan Rulfo, *El llano en llamas*, México, 1953, CORDE.

À l'instar de toutes les prépositions dans les syntagmes prépositionnels associés au verbe *dar* qu'on a analysés, *por* apporte à cette périphrase sa singularité significative. Selon l'analyse de María Jiménez, la sémantèse de *por* comporte une « progression temporelle » avec un avant (T) et un après (T+n)[204]. Dans l'après, le terme de la préposition est posé par celle-ci comme « un champ de conception mentale », un « endotope conceptuel », à l'intérieur duquel loge l'autre élément de la relation, dont la position syntaxique est variable. Le parcours qu'impose la préposition est le suivant :

1. Le point de départ est en T+n, où l'on saisit l'élément de la relation qui n'est pas le terme de la préposition.
2. On se place rétrospectivement en T, et l'on y inscrit le terme de la préposition sous l'espèce d'un champ de représentation mentale.
3. On revient à T+n et l'on intègre l'élément initial dans cet endotope mental.

Cette opération mise en œuvre par *por* permettrait de très nombreux effets discursifs, que l'auteur ramène à trois : l'aptitude à'introduire la notion d'agent, de cause ou mobile et de localisation imprécise. Dans les deux premiers cas, c'est la progression temporelle qui permet d'inscrire un agent dans l'avant de son produit et une cause avant son effet.

Dans l'emploi spatial, il s'agirait de placer en préalable la notion spatiale, de la concevoir comme un champ de représentation dans T, et d'y inscrire par la suite, en T + n, l'événement achevé. C'est alors cette idée d'intériorité qui prévaut ici, tout comme la notion d'intériorité apportée par la préposition *en.* Or, selon María Jiménez, la différence entre *en* et *por* résiderait dans l'absence de temps dans la représentation offerte par *en* et dans sa présence dans l'image véhiculée par *por*. Cela fait que, dans son emploi spatial, *por* offre une représentation dynamique par opposition au statisme de *en* : de là la notion de localisation « ressentie comme imprécise ».[205]

Cette représentation dynamique qui, dans l'emploi spatial, donne lieu à une notion d'imprécision serait aussi valable pour les tournures du type *le daba por ahí, por la vena religiosa, por salir a dormir al balcón* :

[204] Voir María Jiménez, 2003.
[205] *Ibid.*, p. 251.

(214) - ¿A qué vienen esos gritos?
- ¿Qué gritos? -contestó el del sople en plan borrachón.
- Los que pegaba en la plaza.
- Ah, era eso. Pues nada, **que *me dio por ahí.***

Ramón Ayerra, *La lucha inútil*, España, 1984, CORDE.

Lorsque le personnage dit *me dio por ahí*, il manifeste qu'il lui est arrivé de commencer à crier, comme une impulsion injustifiée, comme un comportement insolite. La même conduite curieuse est déclarée dans les emplois avec la forme quasi nominale :

[A] mi padre le daba por salir a dormir al balcón
Siempre, en el cuarto del baño, ***me daba por cantar***
[T]uvimos la negra sombra de que a la yegua ***le diera por espantarse***
[A]cabarán por saber quién soy y ***les dará por afusilarme*** a mí también

Or, la place de la préposition *por* dans cette représentation est loin d'être transparente. Mais il est possible que son apport à la tournure vienne de l'image dynamique à laquelle fait référence María Jiménez dans l'emploi spatial : le comportement insolite auquel renvoie *dar* + *por* + infinitif peut très bien impliquer un changement par rapport au comportement habituel, l'opposé de la notion de permanence d'une conduite ordinaire. Cette altération serait compatible avec la représentation dynamique ressentie lors de l'emploi spatial de *por*.

1.5.5.1. LA PERSONNE D'UNIVERS

Retour à l'énoncé 211 :

[A] mi padre le daba por salir a dormir al balcón.

L'observation des instanciations des postes notionnels de *dar* dans cet emploi révèle que le MOTEUR de l'opération reste indéfini, quoique marqué dans la désinence verbale. Sa représentation est associée à ce que, sous forme de troisième personne du singulier, Maurice Molho appelle la *personne d'univers* :

> [S]trictement flexionnelle et exclusive en espagnol de tout rapport pronominal, les rapports pronominaux ne se déclarant qu'une fois acquise en pensée l'individualisation des trois personnes dont se recompose le paradigme personnel, et que la personne d'univers contient puissanciellement en elle.[206]

Selon Gustave Guillaume, la structure de la langue témoigne de ce qui est à l'origine du langage humain, le rapport *Univers/Homme* ; c'est au sein de ce « face-à-face » que naît la 3ème personne, « un être plus ou moins extensif appartenant à l'univers ou même, à la limite de l'extension et de l'extensité, l'univers lui-même »[207]. La *personne d'univers* contient en elle des représentations générales qui échappent à la volonté humaine, comme le résume Gérard Moignet :

> Cette personne est le support des phénomènes qui ne sauraient se déterminer en pensée à partir du *moi* ; par exemple, les phénomènes météorologiques, ou encore, le phénomène de la nécessité que l'homme subit sans qu'il puisse du tout la gouverner ou l'assumer.[208]

Le MOTEUR du procès désigné par *dar* est donc associé à cette *personne d'univers* qui se caractérise alors par le fait qu'elle englobe des représentations variées et générales, « associées à l'univers physique extramental et […] psychique intramental » décrites par Ronald Lowe[209], mais auxquelles aucune particularisation n'est nécessaire dans un discours qui ne la sollicite pas.

Quant aux deux postes restants, seul l'ENTITÉ AFFECTÉE 2 de l'opération est argumentée dans cet occurrence de *dar*, l'ENTITÉ AFFECTÉE 1 étant absente dans le discours. La tournure souligne l'ENTITÉ AFFECTÉE 2, le terme de l'opération, et établit son lien avec la personne d'univers conçue comme générateur indéfini. Voici le schéma proposé pour la tournure *me daba por cantar* :

PERSONNE D'UNIVERS (M)→Ø (EA1) →ME(EA2)

Figure 32 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 212 : « [M]E DABA POR CANTAR ».

Ce lien véhiculerait donc la notion d'une manifestation, d'une impulsion, d'un accès de provenance indéterminée.

[206] Maurice Molho, 1969, p. 86.
[207] Voir Roch Valin, 1973, p. 267.
[208] Gérard Moignet, 1972, p. 76.
[209] Ronald Lowe, 2007, p. 385-386.

1.5.6. *DAR* + *POR* + SUBSTANTIF

La même allusion à la manifestation d'un événement insolite est véhiculée par la construction *dar* + *por* + substantif :

(215) Llego al portal y ***me da por la vena supersticiosa***. "Con qué pie salir", me pregunto. Tengo la cabeza llena de preocupaciones, me espera una semana de no te menees y voy y me pregunto "Con qué pie salir".

Carlos Pérez Merinero, *Días de guardar*, España, 1981, CORDE.

Le locuteur déclare la manifestation de sa veine superstitieuse, sentiment insolite qui surgit dans un moment plein de préoccupations. L'émergence de l'intuition que les choses peuvent mal tourner n'est imputée à aucun responsable, même s'il est évident que le déclencheur de cette superstition est la confrontation à une situation de danger, qui le met face au choix entre faire le premier pas avec le pied droit ou avec le gauche pour éviter le malheur. Pour autant, l'origine de ce pressentiment n'est pas indiquée dans l'énoncé au moyen d'un constituant du syntagme verbal ; on impute alors à « la personne d'univers » la genèse de cet état de choses, comme dans l'emploi précédent où la préposition est suivie d'un infinitif.

La tournure sert aussi à exprimer l'obsession pour une personne :

(216) Yo que sé es que hubo un tiempo que mi madre le hablaba a un hombre de allí de mi misma calle; yo era muy chica pero estaba al tanto, y me daba cuenta de que algunas veces se peleaban los dos por eso, porque ella salía sola y se iba por ahí y él no quería. […]Bueno, pues a ese hombre que ***le dio por mi madre***, lo mataron cuando la guerra o algo después […]

Fernando Quiñones, *Las mil noches de Hortensia Romero*, 1979, España, CREA.

Comme dans l'exemple 216, aucun fait dans le contexte n'est imputé comme responsable de cet intérêt ; on ignore ce qui justifie la naissance de l'attachement que cet homme éprouve envers la mère de la narratrice. Ce que cette phrase souligne est l'irruption, on peut même dire presque inexplicable, de ce sentiment chez l'homme en question. Tandis que la représentation du caractère insolite de l'événement qui survient se fait au moyen de la préposition, *dar* porte la notion survenance, enfin, d'*accès à l'existence*.

1.5.7. *DAR* + *POR* + ADJECTIF

Don Francisco de Quevedo écrivit dans *La hora de todos y la Fortuna con seso* :

(217) ¡Perros! ***El fuego*** venía con harta razón a quemarme a mí porque os junto y os consiento, y como me vio en poder de Arbitristas cesó y ***me dio por quemado***. El más piadoso Arbitrista, es el fuego: el se ataja con el agua, vosotros creceis con ella y con todos los elementos y contra todos. El Antichristo ha de ser arbitrista: à todos os ha de quemar vivos y guardar vuestra zeniça para hazer de della zernada, y colar las manchas de todas las repúblicas.

Francisco de Quevedo, *La hora de todos y la Fortuna con seso,* España, 1635, CORDE.

Dans cette diatribe contre les « arbitristes », le feu a brûlé la maison du narrateur. Victime de ces conseillers fiscaux de l'état espagnol en plein essor au XVIe siècle, il est épargné par les flammes car il est considéré comme déjà brûlé.

Dans cet autre exemple en espagnol actuel, l'un des protagonistes de ce dialogue autour d'un match de football affirme avoir considéré comme valide le but marqué par le joueur adverse. :

(218) - Fue mala esa pelota.
- Mi contrario creyó que era buena.
- ¿A usted no le importa perder?
- Sospecho que a él le importa ganar.
- ¿Para que él ganara ***usted dio por buena la pelota***?
- Es claro.
- Qué generosidad. Qué espíritu deportivo.

Adolfo Bioy Casares, *El gran Serafín,* Argentina, 1962, CORDE.

Dans le fragment suivant d'Emilia Pardo Bazán, la structure sert à exprimer que le personnage de *Silvio* a affirmé que sa vie était un échec :

(219) La pérdida de la esperanza trajo a ***Silvio*** a un estado de entumecimiento, como parálisis de las energías orgánicas de la vitalidad. Extremoso, creyó tabicado el porvenir, y ***dio por cierto el fracaso de sus aptitudes***; la vida destruida, terminada en la sombra.

Emilia Pardo Bazán, *La quimera*, España, 1905, CORDE.

En somme, la tournure sert à attribuer à l'entité qui instancie l'ENTITÉ AFFECTÉE 1, le « donné » dans cet emploi de *dar*, la qualité indiquée par le terme de la préposition *por*. Or,

les différentes nuances que *dar* acquiert dans son association avec cette préposition – *le dio por la vena supersticiosa, le dio por cantar, dio por hecho* – soulèvent essentiellement les trois questions suivantes :

– Comment la notion contenue dans *por* s'intègre-t-elle dans le sens de cette tournure ?

– Comment cette notion contribue-elle à dégager une capacité référentielle de *dar* différente de celle véhiculée dans *dio por la vena supersticiosa* et dans *le dio por cantar* ?

– Peut-on conclure que l'apport notionnel de *dar* est toujours le même ?

On a signalé à propos de *por* que, d'après Maria Jiménez, son signifié permet d'introduire trois notions majeures : l'agent d'une opération (*hecho por alguien*), le mobile (*lo hago por ti*) et un espace imprécis (*está por casa*)[210]. Sa sémantèse comporte une « progression temporelle » avec un avant (T) et un après (T+n)[211]. Le parcours que sa chréode propose, comme l'on a décrit précédemment, permettrait de schématiser ainsi la locution *dar por* + adjectif dans l'exemple 217 *El fuego [...] me dio por quemado* :

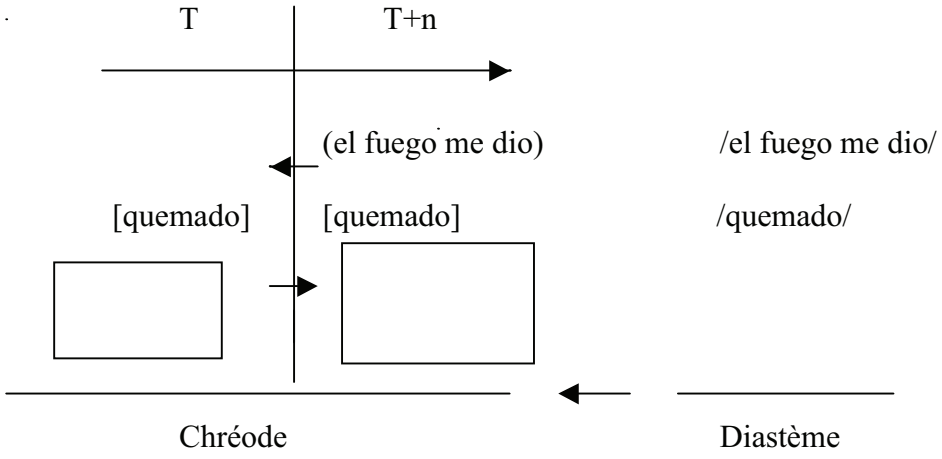


Figure 33 : REPRÉSENTATION DE LA LOCUTION *DAR* + *POR* DANS «EL FUEGO [...] ME DIO POR QUEMADO» (EXEMPLE 217)

En T+n, l'événement *el fuego me dio*, en T, la notion *quemado* qui autorise, encore en T+n, l'événement *el fuego me dio por quemado*. *Quemado* est l'élément qui conditionne

[210] María Jiménez, 2003, p. 245.
[211] *Ibid.*, p. 246-247.

l'événement *me dio*, l'élément qui « pré-existe » à cet événement et qui constitue l'endotope mental en dehors duquel il est impossible de le concevoir en T+n. Il s'agit alors de se placer en T+n, où l'on trouve l'autre élément de la relation, *el fuego me dio*, de revenir à T pour « récupérer » l'élément déterminant de *el fuego me dio por quemado*, soit *quemado*, et de le replacer en T+n pour concevoir la totalité de l'événement *el fuego me dio por quemado.* L'adjectif participial *quemado* exprime l'état dans lequel l'être affecté *accède à l'existence*. Dans le cas précis d'un adjectif participial, il exprime la caractéristique résultante de l'opération verbale *quemar* appliquée à l'être affecté. Or, dans l'ordre de conception de l'événement qu'impose la préposition, cet état préexiste à l'événement et, plus précisément, le justifie.

Dans cette construction, le discours révèle le MOTEUR de l'opération, le « donneur » – *el fuego* – et son « donné », l'ENTITÉ AFFECTÉE 1 – l'être évoqué par le pronom atone de première personne *me*. Sans destinataire visé, c'est le rapport entre le MOTEUR et l'ENTITÉ AFFECTÉE 1, entre le « donneur » et le « donné », qui est souligné. Voici l'instanciation des postes de *el fuego me dio por quemado* de façon schématique :

EL FUEGO (M)→ME(EA1) →Ø (EA2)

Figure 34 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 217 : « EL FUEGO [...] ME DIO POR QUEMADO ».

Dar dit que l'ENTITÉ AFFECTÉE 1 *accède à l'existence* dans l'état indiqué par le terme de la préposition *por*, état conçu dans un stade préalable – celui qu'on a saisi dans le moment T du parcours notionnel de la préposition *por.*

La préposition *por* s'intègre à cet énoncé en réalisant son apport significatif, comme il vient d'être décrit, et dans son association avec les autres éléments, contribue à évoquer un sens particulier. Chaque unité de la tournure est déterminante pour l'obtention du sens global, et celui qui représente *dar* permet, encore une fois, l'expression d'un *accès à l'existence*.

1.5.8. *DAR* + *EN* + SYNTAGME NOMINAL

La description que fait Maria Jiménez de la préposition *en* rend compte d'une chréode où l'élément postposé est conçu comme un « endotope » au sein duquel est saisi l'autre élément relié par la préposition[212]. Voici le schéma de cette représentation :

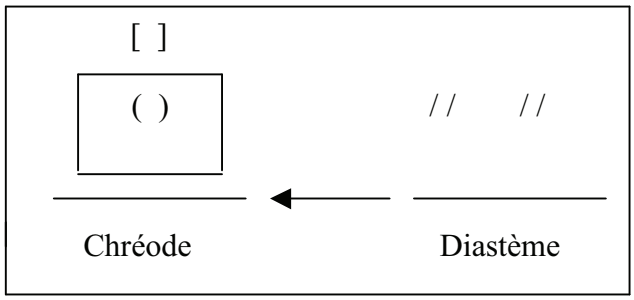


Figure 35 : CHRÉODE DE LA PRÉPOSITION *EN* D'APRÈS MARIA JIMÉNEZ.[213]

Le terme de la préposition *en* – entre parenthèses dans le schéma – fonctionne comme un réceptacle, un contenant à l'intérieur duquel on loge l'autre élément de la relation. Il s'agit d'une intériorisation conceptuelle qui permet entre autres de référer aux situations d'expérience qui évoquent l'idée d'un espace contenant, renfermé.

Dans les exemples suivants :

(220) Vi muchos muertos y muchas batallas, pero nunca maté a nadie así, a quemarropa, que yo recuerde. Participé en fusilamientos de traidores y espías. A lo mejor ***mi bala dio en el blanco***, pero nunca me asignaron misión de dar el tiro de gracia. Ni siquiera me gusta el olor a pólvora.

Miguel Barnet, *Gallego*, Cuba, 1981, CREA.

(221) Joaquín intentó lanzarle ***un puñete***, que sólo ***dio en el aire***, y al instante se vio arrojado al suelo por un cabezazo de Marimacho, quien cayó sobre él, golpeándolo con manos, pies, rodillas, codos.

Mario Vargas Llosa, *La tía Julia y el escribidor*, Perú, 1977, CORDE.

(222) ***La luz daba en las peñas*** y se les metía tan adentro en las caras, que de vuelta los iluminaba del fondo a la superficie.

Miguel Ángel Asturias, *Maladrón*, España, 1969, CORDE.

[212] María Jiménez, 2003, p. 243.
[213] *Ibid.*, p. 244.

on conçoit *el blanco*, *el aire* y *las peñas* comme un endotope que l'on associe aux espaces contenants de *la bala, el puñete*, *la luz*. Dans l'exemple 221 :

Mi bala dio en el blanco,

la cible est conçue comme le réceptacle de la balle, point de départ de l'opération exprimée par *dar*. Dans l'exemple 222 :

El puñete dio en el aire,

c'est le coup de poing qui reste dans l'air, réceptacle non visé du geste impétueux. Enfin, dans l'exemple 223 :

La luz daba en las peñas,

la lumière accède à l'espace représenté par le rocher.

Dans les occurrences précédentes, le discours livre seulement un des postes révélés par la sémantèse de *dar* dans le discours, le MOTEUR, tandis que les ENTITÉS AFFECTÉES 1 et 2 sont passées sous silence. À cette seule manifestation du MOTEUR de l'opération s'ajoute la notion spatiale – *el blanco, el aire, la peña* – qui permet de préciser l'espace – le contenant – de son existence. L'élan auquel on peut associer l'idée d'un mouvement émanant d'un MOTEUR permet de dire *l'accès à l'existence* de ce mouvement et l'expression spatiale précise le lieu de cet accès. Voici le schéma de l'instanciation des postes dans *la luz daba en las peñas* :

LA LUZ (M)→Ø (EA1)→Ø (EA2)

Figure 36 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 223 : « LA LUZ DABA EN LAS PEÑAS ».

Dans le passage suivant :

(223) […] entraron en mi habitación tres Efémeras. Saltonas, risueñas y parlanchinas, tomaron asiento en los bordes de mi cama. Asustado me incorporé y les dije: "¿Por dónde entrasteis, picaronas?". Y una de ellas, acercándose tanto a mí que ***su aliento frío me dio en la cara***, contestó: "Entramos por un cristal roto de la claraboya de la escalera, y aquí nos tienes".

Benito Pérez Galdós, *Cánovas*, España, 1912, CORDE.

l'ENTITÉ AFFECTÉE 2 – et terme de l'opération – est désignée sous la forme du pronom de 1re personne en fonction de COI, et *la cara*, terme de la préposition *en*, précise le lieu où s'effectue l'opération, un espace contenant où l'haleine accédera à l'existence pour l'être évoqué par *me*.

SU ALIENTO FRÍO (M)→Ø (EA1)→ME (EA2)

Figure 37 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 224 : « [S]U ALIENTO FRÍO ME DIO EN LA CARA ».

De même dans l'exemple suivant, *los ojos* est l'espace où *el sol* accède à l'existence pour les destinataires Próspero, Generoso et Basilio :

(224) Y Próspero, Generoso y Basilio cayeron de rodillas, ante el viejo lecho de roble en que el linaje de los Cerdera habíase propagado desde la edad media. Inmóviles, sollozantes, desprovistos de energías para vivir, permanecieron hasta que ***el sol les dio en los ojos***. Jamás se tributó a la tristeza ideal rendimiento semejante.

José Ortega Munilla, *Los tres sorianitos*, Cuba, 1921, CORDE.

En somme, le discours semble extraire toujours la notion d'accès à chaque emploi de *dar*. D'autres occurrences devront corroborer cette hypothèse.

1.5.9. *DAR* + *EN* + INFINITIF

La notion de « contenant » du terme de la préposition *en* peut prendre la forme d'un infinitif :

(225) Recordaba que en el momento de tomar la prenda de ropa de manos de la vieja había registrado los bolsillos, encontrando en ellos un pedazo de yesca, dos cuartos y un papel escrito. Rompió el papel la anciana, sin que a él se le ocurriese impedirlo, por no sospechar que pudiera ser interesante. Pues bien, al ponerse en camino ***dio en pensar que el papelejo era una carta de la persona cuyo nombre, pronunciado inopinadamente aquella mañana, había removido su ser todo.***

Benito Pérez Galdós, *Zumalacárregui*, España, 1898, CORDE.

Selon le dictionnaire de María Moliner, lorsque *dar* + *en* est suivi de verbes tels que « decir », « pensar » ou « creer », on déclare l'obstination injustifiée dans la réalisation

desdites opérations[214]**.** En effet, dans l'exemple précédent, le fait que le personnage en question pense que la lettre venait de la personne qui l'avait bouleversé semble tout à fait injustifié.

L'idée d'obstination est aussi présente dans l'exemple suivant, où le fait que le capitaine poursuive la jeune Griselda est vu comme un comportement obstiné, opiniâtre :

(226) Franco era teniente de la guarnición y estableció su casa lejos del cuartel, a la orilla del río. ***El capitán dio en perseguir a la niña Griselda***, y, para cortejarla a su antojo, dejaba en servicio al subalterno. Éste, enterado ya de los propósitos del jefe, abandonó el puesto una noche y corrió a su habitación. Nadie ha sabido qué pasaría a puerta cerrada. El capitán apareció con dos puñaladas en el pecho [...].

José Eustasio Rivera, *La vorágine,* Colombia, 1924, CORDE.

Encore la même notion d'opiniâtreté dans le fragment suivant :

(227) Nada era pues pecado para ella. Bien se notaban en sus palabras los consejos de aquel maldito fraile, tanto como en sus ausencias que a veces duraban toda la noche. Su amigo le tenía sorbido el seso y la razón, afirmando que quien con él confesara, tenía ganado el cielo por muchos yerros y faltas que arrastrara en la tierra. La convenció también de que era inútil la ayuda de los santos por lo que vino a ***dar en romper cuantas imágenes encontraba a mano*** […]

Jesús Fernández Santos, *Extramuros*, España, 1978, CREA.

Le comportement de la femme, qui se met à briser les représentations religieuses à portée de sa main, est dû à la mauvaise influence du « moine maudit », ce qui la conduit à agir de façon inappropriée.

Or, il ne faut pas assigner à *dar* un rôle qui ne lui appartient pas, celui d'évoquer *une façon* – opiniâtre ou injustifiée – de réaliser l'opération désignée par l'infinitif en question. De la même façon que la phrase requiert le verbe en tant que pierre fondamentale de son édifice, le verbe a besoin de la phrase, de la totalité des éléments associés dans le discours pour assumer telle ou telle capacité référentielle. Et l'apport de la préposition *en* contribue à ce sens global.

On a signalé plus haut que, selon l'analyse de Maria Jiménez, le terme de la préposition *en* constitue un « endotope » au sein duquel on loge l'autre élément de la relation. Le syntagme dans lequel cette préposition se présente pour relier le verbe *dar* et un autre verbe à l'infinitif peut être interprété de la façon suivante : un élément X accède à l'existence

[214] « Con un verbo en infinitivo, como *decir, creer* o *pensar*, obstinarse en lo que esos verbos expresan de una manera injustificada o aprensivamente […] », María Moliner, *op. cit.*, s.v. *dar*.

dans un espace constitué par l'endotope créé par la préposition *en* ; l'endotope sera l'espace conceptuel auquel l'élément X accède à l'existence et il pourra représenter une pensée, une action, un sentiment.

L'idée d'intériorisation conceptuelle que manifeste l'élément postposé à la préposition n'est pas loin du sens de « permanence à l'intérieur d'un espace ». Or, on a observé que, dans le discours, cette périphrase servirait à évoquer l'obstination dans le déroulement de l'opération évoquée par l'infinitif. En effet, l'obstination peut bien impliquer la persistance dans la réalisation d'une activité, dans la perception d'un sentiment ou dans la conception d'une pensée. Autrement dit, un élément X trouve son existence à l'intérieur de cette conceptualisation et y reste : de là la sensation d'opiniâtreté manifestée dans le discours.

Dans l'exemple 227 :

> El capitán ***dio en perseguir*** a la niña Griselda [...]

le capitaine a la ferme volonté de courtiser à sa guise la jeune femme, mariée à Franco. La notion de détermination, même d'acharnement, est apportée par l'alliance de plusieurs éléments, dont l'endotope conceptuel que crée la préposition *en* et dans lequel prend place le verbe *perseguir*, lui aussi véhicule d'un sens d'obstination. *Dar* ne dit rien de cette obstination : il dit l'accès d'une entité à cet endotope, et rien de plus que cela.

L'exemple 226 peut s'expliquer de la même façon :

> [A]l ponerse en camino ***dio en pensar*** que el papelejo era una carta de la persona cuyo nombre, pronunciado inopinadamente aquella mañana, había removido su ser todo.

Le personnage accède à une pensée qui se révèle obstinée et injustifiée, de même que dans 228 :

> [V]ino a ***dar en romper*** cuantas imágenes encontraba a mano […],

c'est le fait de briser les représentations qui, selon les éléments fournis par le contexte, se fait de façon obstinée, car chaque fois que le personnage trouvait une représentation il la détruisait, à la suite du mauvais conseil du moine. *Dar* déclare l'accès de ce personnage à l'intériorisation conceptuelle représentée dans le discours par *romper*, verbe d'action.

Des trois actants de *dar*, cet emploi matérialise un seul poste, le MOTEUR[215]. Le syntagme *en* + infinitif exprime une circonstance de l'opération, une intériorisation, et le verbe *dar* déclare l'accès de cet être MOTEUR à une intériorité dont il ne sort pas : d'où ici, l'idée d'obstination. On schématise ainsi l'instanciation des postes de *El capitán dio en perseguir a Griselda* :

EL CAPITÁN (M)→ Ø (EA1) → Ø (EA2)

Figure 38 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 227 : « EL CAPITÁN DIO EN PERSEGUIR A GRISELDA ».

1.3.6. L'ACCEPTION 'SURVENIR'

Dans la description des emplois précédents, on a reconnu un trait commun dans chaque apport de *dar*, celui d'une manifestation d'existence, fût-ce celle d'un accès. Parmi les nuances que cette notion d'accès peut dévoiler se trouve la manifestation d'une sensation physique – une douleur, une maladie – ou d'une émotion – le désir, la peur, l'angoisse. Le *Diccionario de la lengua española* distingue deux acceptions et deux comportements syntaxiques à l'égard de cette notion ; *dar* apparaît dans une structure intransitive lorsqu'il véhicule le sens suivant :

> Dicho de una enfermedad, pasión súbita del ánimo, etc. : Sobrevenir y empezar a sentirla físicamente o moralmente : *Dar un síncope, un dolor, frío. A mí me va a dar algo ¿Qué te ha dado?*[216]

et il s'articule dans une structure transitive dans l'acception suivante :

> Causar, ocasionar, mover : *Dar gusto, gana*.[217]

Or, chaque acception – et chaque arrangement syntaxique – révèle une instanciation particulière des postes inscrits dans l'opération verbale. Dans le fragment suivant, *ganas* est le COD de *dar* employé comme verbe transitif et *esto* son sujet grammatical :

[215] L'emploi pronominal *se dio en perseguir...* permet l'instanciation de L'ENTITÉ AFFECTÉE 1, qui représente le même être d'expérience que celui représenté par le moteur. On analysera ce cas dans le chapitre consacré aux emplois pronominaux.
[216] Real academia española, 2001, s.v. *dar*.
[217] *Ibid.*

(228) Luego me contaron que habían lazado a mi madre y cuando mi hermano mayor, el carpintero, salió a vengarla, la leva federal se lo llevó y los demás ya no chistaron. Siguieron cultivando la parcela. No crea usted que ***esto me dio ganas de vengarme***, pues yo no entendía nada […]

Carlos Fuentes, *La región más transparente,* México, 1958, CORDE.

Dans ce passage de *Don Segundo Sombra*, le sujet exprimé de la phrase est l'entité animée référenciée par le syntagme *la gente* :

(229) Como la noche anterior, comimos y mateamos en silencio. Decididamente ***esa gente me daba ganas de estar solo*** y, como tenía tiempo antes de empezar el trabajo, dejé mate y compañía para tardarme mudando caballo, hasta que el aparte empezara.

Ricardo Güiraldes, *Don Segundo Sombra,* Argentina, 1926, CORDE.

Il est aussi question d'un sujet exprimé renvoyant à un être animé, *su amigo*, dans l'exemple suivant :

(230) Era un caballero siempre vestido de oscuro y siempre serio, al que el escriba boliviano se refería a veces llamándolo, era fácil suponer por qué,' El negrero'. - ***Su amigo, el genio, está siempre dándome dolores de cabeza*** - me dijo -. Me tiene hasta la coronilla.

Mario Vargas Llosa, *La tía Julia y el escribidor*, Perú, 1977, CREA.

Or, l'entité qui survient peut être considérée comme sujet de la construction lorsqu'il y a concordance avec le verbe au singulier :

(231) La imaginás en brazos del imbécil que se hartó de ella en la selva, en Caracas y en Temuco: la bebió, la devoró, entró en su cuerpo como ***le dio la gana***.

Tomás Eloy Martínez, *El vuelo de la reina,* Argentina, 2002, CREA.

(232) Devuelto a España en una goleta, ***al Oidor Muñoz Carrillo le dio un ataque de apoplejía***, al leer una carta en la que el rey Felipe lo destituía.

Carlos Fuentes, *El naranjo*, México, 1993, CREA,

ou au pluriel :

(233) Una de las muestras de su señorío era la sacralización del acercamiento de las personas, algo muy semejante le pasaba con la escritura, cuando veía una palabra al lado de otra, ***le daban deseos de soplarlas***, para que su copulación fuera más frenética.

José Lezama Lima, *Oppiano Licario,* Cuba, 1977, CREA.

(234) Guillermina extendió la mano para taparle la boca; pero sin resultado. - Yo no podía hablar... Me quedé como una estatua; ***me dieron ganas de llorar, de echar a correr o de no sé qué.***

Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta,* España,1885-87, CORDE.

(235) Intenté de nuevo en vano comunicarme con alguien en Madrid. Cada vez que agarraba el teléfono ***me daban dolores hasta en la planta de los pies***. Me habían sacudido con habilidad.

Jorge Martínez Reverte, *Demasiado para Gálvez,* España, 1979, CREA.

La tournure que *dar* constitue avec le substantif *ganas* s'analyse différemment dans les énoncés suivants :

(236) Durante algunos minutos, yo continué escribiendo rápidamente, hasta que por un secreto e inexplicable impulso*,* ***me dio ganas de mirar al recién llegado para indicarle que tomase asiento***; pero a la verdad, nada le dije […]

Julián Zugasti y Sáens, *El bandolerismo. Estudio social y memorias* históricas, España, 1876-1880, CORDE.

(237) Cuando veo que Don Francisco de Quevedo, uno de los mayores talentos que Dios ha criado, habiendo nacido con buen patrimonio y comodidades, se vio reducido a una cárcel, en que se le agangrenaron las llagas que le hacían los grillos, ***me da ganas de quemar cuantos libros veo.***

Julián Marías, España inteligible. Razón histórica de las Españas, España, 1985, CORDE.

(238) ¿Pero qué le va a decir? ¿Qué le va a hablar, de discernimiento a un hombre que sigue enamorado después de 44 años? Honestamente, padre, ¿usted cree que las siete parejas que se vienen acá a casar por sábado tienen discernimiento? ¿No ***le da ganas***, a veces***, de decirles: "No, chicos, tu pareja no es lo maravillosa que vos crees que es, éste tiene una cara de chanta infernal, ella no va a ser tan comprensiva dentro de tres años***".

Juan José Campanella, Fernando Castets, *El hijo de la novia,* 2002, Argentina, CREA.

(239) Los perros son bien fieles, más que los parientes, no hay nada que hacer. La Malpapeada es chusca, una mezcla de toda clase de perros, pero tiene un alma blanca. No me acuerdo cuándo vino al colegio. Seguro no la trajo nadie, pasaba y ***le dio ganas de meterse a ver***, y le gustó y se quedó.

Mario Vargas Llosa, *La ciudad y los perros*, Perú, 1962, CREA.

En effet, la non-concordance entre le verbe à la troisième personne du singulier – *dio/da* – et le substantif pluriel *ganas* ne permet d'analyser *ganas* que comme le COD de *dar* en tant que verbe transitif dans une construction où le sujet n'est pas exprimé. Ce type de prédication dite « impersonnelle » se caractérise par l'absence de l'agent du procès. Comme l'indique María Soledad Sicot-Domínguez :

> L'impersonnel est […] un effet de sens qui se manifeste au moment où le contenu de l'énoncé se trouve référencié, c'est-à-dire au moment où l'on passe de la langue au discours. D'où la difficulté de discerner dans telle ou elle phrase le ou les éléments formels qui déterminent son caractère "impersonnel".[218]

Parmi les nombreuses structures qui permettent selon l'auteur « l'occultation de l'agent », la troisième personne du singulier sert à exprimer un procès qui se conçoit sans l'existence d'un producteur. Cette expression de l'impersonnel se fait avec les verbes dits « impersonnels » ou « unipersonnels » – *llover, nevar, amanecer*, etc. –, avec les verbes d'existence *ser, estar, haber* et avec le verbe *hacer* . Quant à ces derniers, l'auteur signale :

> [L]es verbes *ser, estar, haber* et *hacer*, conjugués à la troisième personne simple, font l'objet d'un emploi impersonnel lorsqu'ils expriment des phénomènes climatiques (*estaba nubaldo, hace frío*), des références temporelles (*es tarde, hace un mes que no les veo*) ou bien une présence ou une existence (*hubo fiestas, no hay nadie*). On observe une fois de plus qu'il s'agit toujours de procès qui ne sont pas susceptibles, du point du vue référentiel, d'être produits par un agent.[219]

Les tournures signalées dans les énoncés 236 à 239 servent à exprimer, à l'égard de *hubo fiestas* et *no hay nadie*, une « présence » ou une « existence », celle des « envies » de regarder le nouveau venu dans 236, de brûler les livres dans 237, de dire dans 238 et d'entrer regarder dans 239.

Le passage d'une structure syntaxique à l'autre, dû sûrement à la malléabilité du signifié de *dar*, donne comme résultat des nuances expressives où chacune renvoie à des situations d'expérience différentes, quoique assez proches. Bien que la notion soit celle de la manifestation d'un certain état dans un être, la différence apportée par chaque combinatoire réside dans la perspective selon laquelle le locuteur observe l'événement. Si le regard porte sur l'entité chez qui se manifeste ledit état, *ganas* en l'occurrence, aussi bien que sur l'entité

[218] María Soledad Sicot-Domínguez, « Impersonnel et représentation de la personne en espagnol » [à paraître], p. 1.
[219] María Soledad Sicot-Domínguez, « Impersonnel et représentation de la personne en espagnol » [à paraître], p. 7.

qui le provoque, le verbe entrera dans une structure transitive avec le sujet exprimé, de référence identifiable dans le contexte, *esa gente* dans l'exemple 229 :

> Como la noche anterior, comimos y mateamos en silencio. Decididamente ***esa gente me daba ganas de estar solo*** […]

En revanche, si la situation d'expérience à laquelle les mots renvoient est telle que le locuteur fait fi du producteur de cet état, la syntaxe de l'espagnol met à sa disposition soit des constructions impersonnelles où l'état manifesté fait office de COD, comme on l'a signalé dans l'exemple 236 :

> Durante algunos minutos, yo continué escribiendo rápidamente, hasta que por un secreto e inexplicable impulso, ***me dio ganas de mirar al recién llegado para indicarle que tomase asiento*** […],

soit des constructions intransitives, où l'état évoqué fait office de sujet, comme dans l'exemple 234 :

> Yo no podía hablar... Me quedé como una estatua; ***me dieron ganas de llorar, de echar a correr o de no sé qué.***

Dans le cas précédent, on déclare tout simplement que les envies sont présentes, manifestées dans l'entité qui renvoie au locuteur. Comme le signale Renauld Cazalbou :

> Il ne s'agit pas tant de mettre l'accent sur le ou la responsable de cette furieuse envie que de dire que cette dernière est là, présente, effective. […] il n'aurait là que la déclaration de l'existence (dans un mode à préciser), pour un être donné, d'une telle envie.[220]

Il est possible que le destinataire de l'opération soit laissé dans l'indéfinition :

(240) El misterio de la noche, la soledad del mar y la ternura del canto se aunaban en un solo hechizo, y era como si el espíritu del mundo bajase hasta nosotros hecho dulzura, una dulzura inefable y honda que casi ***daba ganas de llorar***.

Enrique Serpa, *Contrabando*, 1938, Cuba, CORDE.

En somme, l'emploi qui rend compte d'une manifestation peut se présenter dans trois assemblements phrastiques différents:

[220] Renauld Cazalbou, 2008, p. 182.

1. Verbe transitif avec sujet exprimé : *Eso me da ganas.*
2. Verbe transitif sans sujet exprimé : *Me da ganas.*
3. Verbe intransitif : *Me dan ganas*.

Quant aux actants de *dar* actualisés dans le discours, l'emploi du verbe dans les exemples 228 et 229 révèle l'argumentation des trois postes :

> No crea usted que ***esto me dio ganas de vengarme***, pues yo no entendía nada […]
> Decididamente esa gente me daba ganas de estar solo […]

Esto et *esa gente* argumentent le MOTEUR – et « donneur » des envies – *ganas* matérialise l'ENTITÉ AFFECTÉE 1 – le « donné » de cet emploi de *dar* – et le pronom atone de première personne *me*, l'ENTITÉ AFFECTÉE 2 – et « destinataire ». Voici l'instanciation de l'exemple 228 de façon schématique :

ESTO (M) →GANAS DE VENGARME (EA1) → ME (EA2)

Figure 39 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 228 : « [E]STO ME DIO GANAS DE VENGARME ».

Dans l'emploi de l'exemple 234 :

> [M]e dieron ganas de llorar, de echar a correr o de no sé qué.

ganas, le seul substantif pluriel dans l'énoncé, fait fonction de sujet grammatical de *dieron.* Des trois actants qui participent à l'opération de *dar*, cette tournure en instancie deux : *ganas* sature le poste de MOTEUR et le pronom atone de première personne sature celui de l'ENTITÉ AFFECTÉE 2, soit le point d'arrivée du parcours. Ce qui est déclaré ici, en mettant en rapport le « donneur » et le « destinataire » de l'opération et en passant le « donné » sous silence, c'est que *les envies* se manifestent chez l'être instancié par le locuteur, mais sans préciser ce qui les provoque car rien en particulier ne les génère – même si, contextuellement, il est possible d'en discerner l'origine. Voici le schéma de cette instanciation, qui permet de déclarer tout simplement que ces envies font irruption, *accèdent à l'existence* pour un être :

GANAS DE LLORAS (M) →Ø (EA1) → LOCUTEUR (EA2)

Figure 40 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 234 : « [M]E DIERON GANAS DE LLORAR [...] ».

Cette manifestation des envies dont le producteur est laissé dans l'indéfinition se fait également au moyen de la construction impersonnelle, illustrée dans 236 :

> Durante algunos minutos, yo continué escribiendo rápidamente, hasta que por un secreto e inexplicable impulso*, **me dio ganas de mirar al recién llegado para indicarle que tomase asiento*** […],

237 :

> Cuando veo que Don Francisco de Quevedo, […] se vio reducido a una cárcel, en que se le agangrenaron las llagas que le hacían los grillos, ***me da ganas de quemar cuantos libros veo*** [...],

238 :

> Honestamente, padre, ¿usted cree que las siete parejas que se vienen acá a casar por sábado tienen discernimiento? ¿No ***le da ganas, a veces, de decirles*** [...]?,

et 239 :

> Seguro no la trajo nadie, pasaba y ***le dio ganas de meterse a ver***, y le gustó y se quedó.

Dans l'exemple 236, l'impulsion secrète et inexplicable est une cause qui justifie la manifestation de ces envies. Pourtant, elle n'est pas signalée comme le MOTEUR qui met en marche le procès, passé sous silence, même s'il est possible de la considérer comme telle. Dans l'exemple 237, « Cuando veo que Don Francisco de Quevedo, […] se vio reducido a una cárcel[…] » on précise la circonstance temporelle dans laquelle ces envies se manifestent. C'est face à l'incarcération de Don Francisco de Quevedo que le narrateur éprouve ces envies de brûler les livres – sans que cette circonstance soit désignée comme le producteur de cet accès. Cependant, l'événement exprimé dans la proposition circonstancielle est d'une nature sémantique telle qu'on peut déduire que c'est lui qui provoque les envies, mais ce n'est qu'une déduction. On schématise à titre d'exemple l'instanciation des postes dans l'énoncé 236 :

PERSONNE D'UNIVERS (M) → GANAS DE MIRAR AL RECIÉN LLEGADO (EA1)→ ME (EA2)

Figure 41 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 236 : « [M]E DIO GANAS DE MIRAR AL RECIÉN LLEGADO ».

Le « donneur » des envies, moteur de l'opération, à l'instar des exemples 237 à 239 n'est pas explicitement signifié. La référence à un sujet indéterminé se matérialise syntaxiquement par la troisième personne du singulier intraverbale qui renvoie à la *personne d'univers.* Comme on l'a déjà observé lors de l'analyse des tournures avec la préposition *por*, cette personne se caractérise par sa capacité à englober des représentations variées et générales mais auxquelles aucune particularisation n'est nécessaire dans un discours qui ne la sollicite pas. Dans son emploi impersonnel au moyen de la troisième personne simple intraverbale, *dar* est convoqué dans le discours pour parler de la survenance d'un état ou d'un sentiment « sous l'impulsion créatrice de la personne d'univers », selon les propos de Maurice Molho[221]. Ce phénomène est matérialisé linguistiquement par une construction qui argumente les postes d'entité affectée 1 et d'entité affectée 2 que *dar* renferme, sans que le moteur ne soit individualisé car attribué à la « personne d'univers ».

Dans le cas de l'exemple 237 :

> Cuando veo que Don Francisco de Quevedo, […] se vio reducido a una cárcel, en que se le agangrenaron las llagas que le hacían los grillos, ***me da ganas de quemar cuantos libros veo.***

l'instanciation des postes pourrait être décrite de la façon suivante :

PERSONNE D'UNIVERS (M) → GANAS DE QUEMAR CUANTOS LIBROS VEO[...] (EA1)→ ME (EA2)

Figure 42 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 237 : « [M]E DA GANAS DE QUEMAR CUANTOS LIBROS VEO ».

Ainsi, le locuteur peut avoir recours tantôt à la construction impersonnelle – *me dio ganas* – tantôt à la structure intransitive – *me dieron ganas* – pour déclarer la manifestation d'un certain état sans expliciter le producteur de ce phénomène.

En somme, les trois participants à l'opération de *dar* peuvent se matérialiser totalement ou partiellement dans le discours. Pour autant, l'image véhiculée par *dar*, celle de

[221] Maurice Molho, 1969, p. 94.

la survenance, *l'accès à l'existence*, ne change pas. Ce qui change c'est l'effet discursif, qui dépendra de la combinatoire syntaxique mise en place dans l'énoncé aussi bien que du contexte qui accompagne la tournure. Cette notion exprimée par *dar* est une manifestation de l'existence, différente de celle que véhiculent *ser, estar* et les autres verbes qui l'apportent, différence qui, bien évidemment, reste à préciser.

1.3.7. *DAR LA HORA*

Lorsque le verbe *dar* sert à l'expression de l'heure, il peut se construire de trois façons : comme verbe transitif avec sujet exprimé, sans sujet exprimé et comme verbe intransitif. Joan Corominas indique dans son *Diccionario crítico etimológico* :

> En la locución *dar* (*las*) *horas* el sujeto antiguamente era singular (impersonal o bien *el reloj*) como todavía en el *Lazarillo* [...] « desta manera anduvimos hasta que dió las once »), después pasó a serlo el plural *horas*, aunque en algunas partes, como en Chile, todavía existe conciencia de que éste es complemento directo, pues se dice *las han dado*, *las dieron*, *las darán.*[222]

En effet, il s'agit de l'expression de l'heure au moyen de coups de cloches produit par un mécanisme, c'est-à-dire du fait acoustique qui sert de déclaration de l'heure. L'emploi impersonnel, selon Andrés Bello, serait postérieur à l'emploi transitif :

> El verbo *dar* aplicado a las horas llevaba al principio sujeto y acusativo oblicuo : « Antes que *el reloj diese las cuatro*, ya yo tenía otras tantas libras de pan ensiladas en el cuerpo » (don D. H. de Mendoza). Callóse el sujeto, que era siempre uno mismo, y el verbo se hizo impersonal con acusativo oblicuo : « De esta manera anduvimos hasta que dio las once » (el mismo). De aquí la pasiva « Aun no *eran dadas* las ocho, cuando con vuestra merced encontré » (el mismo). Decíase pues « ha dado las cuatro », no « han dado », como decimos hoy, convirtiendo el acusativo en sujeto ».[223]

Selon l'auteur, le verbe devient « impersonnel » par omission du sujet qui était toujours *el reloj* ou un mot indiquant un dispositif similaire.

Pour véhiculer cette représentation, la tournure se construit soit avec l'occultation de l'agent, comme l'indiquent ces occurrences dans la langue espagnole des XVIe et XVIIe siècles :

[222] Joan Corominas, José Antonio Pascual, 1980, s. v. *dar.*
[223] Andrés Bello, 1984, p. 240, § 777.

(241) Señor, hasta que ***dio las dos*** estuve aquí, y de que vi que Vuestra Merced no venía, fuime por esa ciudad a encomendarme a las buenas gentes, y hanme dado esto que veis.

Lazarillo de Tormes, 1554, CORDE.

(242) En sábado 27 de setiembre de 1597 años, entre las once y las doce del día, comenzó el cielo á mudarse […] y así como ***dio las doce*** comenzó á tronar y echar relámpagos el cielo y llover […]

Francisco de Ariño, *Sucesos de Sevilla de 1592 a 1604*, a 1604, España, CORDE.

(243) A este punto acabauan ya los religiosos la Missa de la Dominica, y quando ***dio las ocho***, salio su santa anima, dexando el cuerpo lleno de vn olor suauissimo, y el rostro con grande resplandor […]

Fray José Sigüenza, *Segunda parte de la Historia de la Orden de San Jerónimo*, España, 1600, CORDE.

(244) Duraron las fiestas hasta el día del seráfico padre san Francisco, patriarca de los pobres. El orden que en estas fiestas hubo fue el siguiente […]: Luego como ***dio las dos***, el mismo día de nuestro padre san Jerónimo, subieron a su tablado los jueces de la sortija - que fueron don Pedro de Córdoba Mexía, Caballero del hábito de Santiago y corregidor de Potosí […]

Fray Diego de Ocaña, *Fiestas de Potosí en la festividad de Nuestra Señora de Guadalupe*, 1601, Bolivia, CORDE.

soit avec un sujet exprimé du type *el reloj* ou *el carillón*, c'est-à-dire un mot renvoyant au mécanisme capable de sonner et d'annoncer l'heure :

(245) Cuando ***el reloj dio las seis campanadas*** se detuvieron ambos, sofocados por el calor y el esfuerzo. Ella se quitó la careta, enjugándose el sudor con una toalla que don Jaime puso a su disposición.

Arturto Pérez-Reverte, *El maestro de esgrima*, España, 1988, CREA.

(246) […] y la mañana se me rompía en dos sobre la tabla de mi escritorio cuando ***el reloj daba su campanada amenazante***, las once y media […]

Ana María Navales, *Cuentos de Bloomsbury*, 1991, España, CREA.

(247) Ayer, por ejemplo, empezó a escribir después de la cena y no levantó la mano del papel hasta que ***el reloj dio las tres***.

Carlos Casares, *Dios sentado en un sillón azul*, 1996, España, CREA.

(248) En el gran silencio que sigue a las explosiones, ***un carillón dio las nueve***.

Germán Sánchez Espeso, *En las alas de las mariposas,* España, 1985, CREA.

Le mécanisme peut évidemment être exprimé de façon métonymique, comme dans l'exemple suivant, à l'intérieur duquel la *Catedral* évoque les cloches qu'elle contient :

(249) Monagas fue volviendo en sí. Y cuando estaba casi consciente, ***la Catedral dio las doce y media.***

Francisco Guerra Navarro, *Los cuentos famosos de Pepe Monagas*, 1941-1961, España, CORDE.

On trouve dans le dictionnaire de Rufino Cuervo un emploi absolu extrait de *Del enemigo el primer consejo* de Tirso :

(250) Al que cuando ***el reloj da*** | Pregunta : ¿las cuántas son ?[224].

Il est possible que le sujet référencie un être animé et que le verbe soit équivalent à 'annoncer', 'dire', lorsqu'il est question d'une personne qui dit l'heure :

(251) Entonces vi las caras de mis alumnos y dije: Lección primera, todo esto hay que tirarlo, y la ropa que llevo puesta también. Me desnudé. ***El bedel dio la hora***. Los alumnos me hicieron una reverencia y se fueron […]

Rafael Dieste, *Historias e invenciones de Félix Muriel*, España, 1943, CORDE.

(252) —Se me está haciendo tarde. Mañana tengo que madrugar y…
—Pero si es temprano todavía mujer.
—La una y media —me informa ella con voz de locutora de radio especializada en ***dar la hora.***
—Tempranísimo —digo jovial.

Carlos Pérez Merinero, *Días de guardar*, España, 1981, CREA.

Quant à l'emploi intransitif dans lequel le syntagme qui évoque l'heure fait office de sujet, on observe que le CREA, le CORDE et le Corpus de l'espagnol de Mark Davis ne révèlent ce type de construction qu'à partir du XVIIIe siècle :

[224] Rufino Cuervo, *op. cit.*, s.v. *dar.*

(253) Si no tuviese miedo de malgastar estas pocas horas, las más preciosas de mi vida, y tal vez las últimas de ella, te contara con gusto cosas capaces de sosegarte...; pero ***dan las dos***... ¡Qué sonido tan triste el de esa campana! El tiempo urge. Vamos, Lorenzo.

José Cadalso, *Noches lúgubres*, c 1771, España, CORDE.

(254) Al llegar al Coso, me dijo: ***Dan las diez*** en el reloj de la Torre Nueva. Gabriel, ¿sabes que quiero ir allá esta noche?

Benito Pérez-Galdós, *Zaragoza*, España, 1874, CORDE.

(255) Nieves se sienta en un banco de la Glorieta. La Vieja queda en pie a su lado. ***Dan ocho campanadas*** en el reloj de una iglesia distante.

Carlos Arniches, El amigo Melquiades o Por la boca muere el pez, 1914, España, CORDE.

On trouve dans *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana* de Rufino Cuervo[225] la citation d'une occurrence de cette tournure tirée l'acte XII de *La Celestina* :

Las doce dan ya, buena hora es

laquelle illustrerait l'emploi intransitif dans lequel *las doce* fait office de sujet dès la fin du XVe siècle. Cependant, il est curieux de constater que ce même fragment de l'œuvre de Fernando de Rojas est cité différemment dans le Corpus de l'espagnol, où figure la forme impersonnelle[226] :

(256) Calisto pues andemos por esta calle: avn que se rodee alguna cosa: porque mas encubiertos vamos. ***Las doze da*** ya buena hora es.

Fernando de Rojas, *Comedia de Calisto y Melibea*, Burgos Fadrique de Basilea, 1499, Corpus del español de Mark Davis.

Ceci prouverait, comme le signale le *Diccionario crítico etimológico* de Joan Corominas et comme en témoignent les énoncés 253 à 255, que l'emploi intransitif serait plus tardif.

[225] Rufino Cuervo, *op. cit.*, s.v. *dar.*

[226] Également dans la version en fac-similé de sa première édition (Fadrique Alemán de Basilea, Burgos, 1499) publiée à New York par l'Hispanic Society of America, 1909. Accessible sur le site www.cervantesvirtual.com (http://bib.cervantesvirtual.com/servlet/SirveObras/12584960823477162109435/index.htm.).

Transitive ou intransitive, la structure peut être complétée par un COI, qui désigne un être animé affecté par l'arrivée de l'heure en question :

(257) La estufa nos preparaba el desayuno, ***el reloj nos daba la hora*** cada vez que se la preguntábamos, la regadera nos obsequiaba todos los días un baño de agua caliente y múltiple, y los libros nos contaban historias maravillosas.

Fernando Paso, *Palinuro de México,* México, 1977, CORDE.

(258) En aquel momento mismo llegábamos al club. Cenamos y ***nos dieron las tres de la mañana***. En todo el club no se hablaba de otra cosa que de la boda, y como era natural, la crítica se recreaba en morder el argumento por todas sus faces.

Lucio Vicente López, *La gran aldea*, Argentina, 1884, CORDE.

(259) Leyendo el expediente, para conocer más detalles, ***me dieron las cuatro de la madrugada***, sentada en el suelo, encima de una manta, en el servicio del dormitorio cuatro.

Inés Palou, *Carne apaleada*, 1975, España, CORDE.

En somme, l'opération déclarée par *dar* permet un jeu de transposition de sujet et d'objet, et donc des choix syntaxiques qui donnent comme résultat différentes argumentations des actants.

Les énoncés 245 à 249 révèlent l'instanciation du poste de MOTEUR par des êtres inanimés – *el reloj, un carillón, la Catedral* – et celle d' ENTITÉ AFFECTÉE 1, ce qui permet d'évoquer l'heure soit au moyen des coups sonnés par les carillons soit, en faisant abstraction des coups, l'heure signalée par un mécanisme. Figurativement :

EL RELOJ (M)→LAS SEIS (CAMPANADAS) (EA1) → Ø (EA2)

Figure 43 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 245 : « CUANDO EL RELOJ DIO LAS SEIS CAMPANADAS ».

Le moteur étant animé dans 251 et 252, *dar* est l'équivalent approximatif d'un verbe de dire (*decir, anunciar*) :

EL BEDEL (M)→LA HORA (EA1) → Ø (EA2)

Figure 44 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 251: « EL BEDEL DIO LA HORA ».

L'entité affectée 2 n'est pas évoquée dans ces occurrences, ce qui permet de l'associer à un destinataire générique, auquel on n'impute aucune identité particulière et qui peut s'appliquer à tous ceux qui entendent les coups du carillon et l'heure exprimée.

Dans le fragment de Tirso cité dans le dictionnaire de Rufino Cuervo, *Al que cuando el reloj da*, c'est de l'ENTITÉ AFFECTÉE 1 dont l'on fait abstraction, mais qui reste sous-entendue, *la hora* :

EL RELOJ (M)→ (EA1) → Ø (EA2)

Figure 45 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 250 : « AL QUE CUANDO EL RELOJ DA ».

Dans les emplois impersonnels des énoncés 241 à 244 ainsi que dans le fragment cité de *La Celestina* (256), c'est le MOTEUR de l'opération qui est laissé dans indéfinition et que l'on peut attribuer à la personne d'univers :

PERSONNE D'UNIVERS (M)→LAS DOS (EA1) → Ø (EA2)

Figure 46 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 245 : « LUEGO COMO DIO LAS DOS [...] ».

De 253 à 255, ce qui est normalement le COD et qui renvoie à l'ENTITÉ AFFECTÉE 1 est amené à faire office de sujet :

LAS DIEZ (M)→Ø (EA1) → Ø (EA2)

Figure 47 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 254: « DAN LAS DIEZ EN EL RELOJ DE LA TORRE NUEVA ».

Dans ces deux derniers cas, il n'est pas question d'évoquer un « donneur » producteur, une entité soit inanimée – la sonnerie qui manifeste l'arrivée de l'heure – soit animée – l'individu qui est responsable de l'annonce de l'heure en question. Ces argumentations permettent d'indiquer l'arrivée de cette heure et de sa notification : il est telle heure précise et cette heure est annoncée dans ces cas à un destinataire générique, non identifié.

Enfin, dans l'énoncé 257 on trouve l'instanciation de l'ENTITÉ AFFECTÉE 2 à laquelle l'horloge annonce l'heure :

EL RELOJ (M)→LA HORA (EA1) → NOS (EA2)

Figure 48 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 257 : « [E]L RELOJ NOS DABA LA HORA CADA VEZ QUE SE LA PREGUNTÁBAMOS ».

Dans 258 et 259, il n'est pas question d'une annonce sonore réelle mais d'une évocation métaphorique du son des cloches ou d'un carillon. Il s'agit dans ce cas de déclarer que le temps est passé – en dînant dans 258 et en lisant les dossiers dans 259 – et que cela a retenu la personne représentée par le « destinataire » de l'opération jusqu'à une heure tardive sans qu'elle s'en aperçoive :

LAS TRES DE LA MAÑANA (M)→Ø (EA1) → NOS (EA2)

Figure 49 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 258 : « CENAMOS Y NOS DIERON LAS TRES DE LA MAÑANA ».

Certes, le locuteur peut faire appel à *ser*, un autre verbe d'existence, pour parler de l'heure : *Eran las cinco cuando.../Dieron las cinco cuando..., Son las tres.../El reloj ha dado las tres...* Mais la différence entre les deux types de déclaration réside dans la façon dont est posée « l'existence » de l'heure : tandis qu'avec *ser* on signale l'existence pure et simple de l'heure indiquée, avec *dar* on « annonce » à un récepteur, actualisé ou non, le fait qu'il est l'heure en question.

1.3.8. LA CONSTRUCTION PRONOMINALE AVEC *DAR*

La structure pronominale en espagnol se manifeste formellement par le biais de la double représentation de la personne ordinale, c'est-à-dire de la co-occurrence d'un verbe et d'un pronom atone de la série *me, te, se, nos, os* du même rang que la personne intraverbale. La pronominalisation, comme l'indique María Soledad Sicot-Domínguez, est *une opération de langue* qui autorise différents emplois discursifs – que la tradition grammaticale désigne comme réflexif, réciproque, moyen, passif, impersonnel[227]. Selon l'auteur, dans cette double évocation de la personne ordinale – matérialisée à travers la désinence verbale et à travers le pronom atone –, la structure signifiante de la pronominalisation suggère une « fermeture » ou « clôture » de l'opération déclarée par le verbe, l'entité affectée par cette opération étant

[227] María Soledad Sicot-Domínguez, 2006a.

impliquée *du début jusqu'à la fin* du procès[228]. Au moyen de la construction pronominale, le discours souligne *l'effection de l'événement dans son point d'application*. Les pronoms atones représentent un « existant affecté sémantiquement par un procès et qui, impliqué dans son déroulement, en limite la portée »[229]. C'est son rôle interlocutif en tant que locuteur, allocutaire, ou délocuté qui permettra sa définition.

La structure pronominale avec le verbe *dar* permet d'évoquer plusieurs nuances de signification assimilables à trois effets de sens que l'on appellera ici « réfléchi/réciproque », « spontané » et « impersonnel ».

1.3.8.1. LE SENS RÉFLÉCHI/RÉCIPROQUE

1.3.8.1.1. LE SENS RÉFLÉCHI

On examinera dans le même groupe les énoncés traditionnellement considérés comme « réfléchis » et ceux qui véhiculent un sens « réciproque », dans la mesure où, dans un cas comme dans l'autre, ils rendent compte d'une situation dans laquelle un ou plusieurs êtres empiriques réalisent une activité dont ils reçoivent, simultanément, le résultat. La valeur « réfléchie » de la structure pronominale s'explique en général comme s'appliquant à une action qui émane du sujet et lui fait retour. Dans ce type de structures *dar* fonctionne comme un verbe de « don », quelles que soient les variations discursives que l'on observe dans les énoncés :

(260) Sí, señora, trabajo como una mula. Pero ***me di el gusto de exponer mis cuadros***, y estoy contento aunque no haya vendido ninguno.

Alicia Steinberg, *Su espíritu inocente*, Argentina, 1981, CREA.

L'objet du don renvoie à une entité abstraite, *gusto*, et le sens de la tournure serait l'équivalent de 'se faire plaisir'. Lorsque l'objet du don est une entité du type animé, la tournure sert à évoquer l'idée de 's'ouvrir à quelqu'un' :

[228] María Soledad Sicot-Domínguez, 2006b
[229] *Id.*, 2006a.

(261) Don Ignacio Zuloaga no es un gran conversador. El dice a veces, y es verdad, que es un tímido. Tiene esa timidez que muchos -los que juzgan de primera impresión y superficialmente- confunden con el orgullo. No es un hombre que ***se da a los demás***; no es orgulloso, es avaro de su intimidad.

Antonio Díaz Cañabate, *Historia de una tertulia,* España, 1952, CORDE,

ou encore 's'engager dans une activité de manière constante', s'adonner, dans ce fragment, à l'alcool et à l'oisiveté :

(262) Y resultó, andando el tiempo, lo anunciado en el Cabildo de Arriba; no, a mi entender, porque la novia fuera del de Abajo, sino porque realmente no era buena "de por suyo", y ***se dio a la bebida y a la holganza***, hasta que el pobre marido, cargado de pesadumbres y de miseria, se fue al otro mundo de la noche a la mañana, dejando en éste una viuda sin pizca de vergüenza, y un hijo de dos años.

José María Pereda, *Sotileza*, España, 1888, CORDE,

ou bien à la lecture :

(263) Y para asombro de todos, empezando por el benedictino, en sus horas de convalecencia y en sus paseos por el patio de los calabozos de hombre, ***se dio a la lectura*** de un libro inesperado en él: *La guía de pecadores*, de Fray Luis de Granada.

José Manuel Fajardo, *La epopeya de los locos,* España, 1990, CREA.

Le sens réfléchi est aussi véhiculé au moyen de la périphrase avec l'infinitif décrite dans le sous-chapitre sur *dar* suivi de la préposition *a*. Dans les deux énoncés suivants, la structure pronominale fait partie d'une combinatoire phrastique qui sert à modaliser la réalisation d'une opération dont les éléments contextuels peuvent suggérer la précipitation :

(264) Sofía, presa de terror, deshecha en sollozos, estaba acurrucada en un diván. Ya había un palmo de agua a su alrededor. *Víctor* la tomó en brazos y, subiéndola a su cuarto, la arrojó sobre la cama: "No se mueva de aquí. Voy por los muebles". Y ***se dio a correr de arriba abajo y de abajo arriba***, trayendo tapices, paravanes, taburetes, sillas, y cuanto podía rescatarse.

Alejo Carpentier, *El siglo de las luces,* Cuba, 1962, CORDE,

l'application:

(265) Dormí muy bien en la cama de su majestad la reina y, al día siguiente, ***nos dimos a visitar otros castillos*** convertidos en museos y casas de reposo o vacaciones.

Pablo Neruda, *Confieso que he vivido. Memorias*, Chile, 1973, CORDE,

l'insistance ou l'acharnement :

(266) Más de mil ardieron en los diez años siguientes, y tal era la maña que a quemar hombres se daban aquellos varones de Dios, que la cibdad se despobló casi enteramente, y los benditos no hallaron medio más alertado para que volviesen los prófugos profanos, que el ***darse a perseguir a los que se hervían refugiado en los pueblos cortos***, por huir de su encendido zelo.

Augusto Roa Bastos, *Vigilia del Almirante*, Paraguay, 1992, CREA.

Dans l'emploi suivant, l'être auquel renvoient la personne intraverbale et le pronom atone est aussi l'être affecté par l'opération désignée par l'infinitif :

(267) […] era necesario que hablasen para organizar quizás algún acto o planear diferentes visitas oficiales o científicas con las que pudieran aprovechar debidamente el último día de Suecia. Rasines, con sus numerosas amistades, tendría ocasión para que *un matemático tan eminente* cual ***su querido colega Espejo se diera a conocer*** *en Escandinavia* como merecía.

José Luis Sampedro, *Congreso en Estocolmo*, 1952, España, CORDE.

Dar sert aussi à exprimer l'action d'asséner des coups.[230] Avec la structure pronominale, le même être empirique est le donneur et le destinataire de l'opération :

(268) El globo comenzó a figurar en el sueño como si fuese ***mi propia cabeza*** que quería ***darse coscorrones*** con el techo.

Ramón Gómez de la Serna, *Automoribundia*, España, 1946, CORDE.

(269) - ¿A que tú no te tiras de arriba? -me dijo un chico.
A que sí.
Efectivamente: subí, me tiré y, al caer y al doblar las piernas, ***me di con una rodilla en el ojo***, y estuve bastantes días malo.

Pío Baroja, *Desde la última vuelta del camino*. Memorias, España, 1944-1949, CORDE.

Suivi d'un substantif, *dar* peut servir à exprimer une manière de faire :

(270) - Si no ***nos damos prisa***, nos va a pillar una buena -dije.
- Todavía no. Esas nubes tienen cara de noche, de magulladura. Son de las que esperan.

Carlos Ruiz Zafón, *La sombra del viento*, España, 2001, CREA.

[230] Voir p. 122-125 dans cette thèse.

Comme on l'a précisé précédemment, lorsque *dar* est actualisé dans le discours, il peut révéler un, deux ou trois des actants de l'opération – MOTEUR, ENTITÉ AFFECTÉE 1 et ENTITÉ AFFECTÉE 2. L'analyse de ces occurrences pronominales de *dar* permet d'assigner au pronom atone deux postes différents. Dans les énoncés 261 à 267, le pronom atone instancie l'ENTITÉ AFFECTÉE 1. Voici le schéma qui représente l'instanciation de l'énoncé 261, *No es un hombre que se da a los demás*:

UN HOMBRE (M)→SE (EA1)→LOS DEMÁS (EA2)

Figure 50 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 261 : « NO ES UN HOMBRE QUE SE DA A LOS DEMÁS ».

Quant à l'ENTITÉ AFFECTÉE 2, elle peut se manifester sous une forme nominale, comme illustré dans les énoncés 261 à 263 :

> [U]n hombre que se da a ***los demás***
> [S]e dio a la bebida y a ***la holganza***
> [S]e dio a ***la lectura de un libro inesperado en él***

ou d'une forme quasi nominale, comme dans les exemples 264 et 265 :

> Y se dio a ***correr de arriba a abajo***
> [N]os dimos a ***visitar otros castillos***

Or, le pronom argumente l'ENTITÉ AFFECTÉE 2 dans les énoncés 260 et 268 à 270 :

> [***M***]***e*** di el gusto de exponer mis cuadros
> [M]i propia cabeza que quería dar***se*** coscorrones con el techo
> [***M***] ***e*** di con una rodilla en el ojo
> Si no ***nos*** damos prisa, nos va a pillar una buena

L'instanciation des postes dans l'énoncé 260, *Pero me di el gusto de exponer mis cuadros*, peut être schématisée de la façon suivante :

1ÈRE PERSONNE SIMPLE INTRAVERBALE (M)→EL GUSTO DE EXPONER MIS CUADROS (EA1)→ME (EA2)

Figure 51 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 260 : « PERO ME DI EL GUSTO DE EXPONER MIS CUADROS ».

Dans l'exemple 269, *me di con una rodilla en el ojo*, l'ENTITÉ AFFECTÉE 1, soit le « coup » infligé, n'est pas actualisé – quoique récupérable contextuellement, *un golpe* :

1ÈRE PERSONNE SIMPLE INTRAVERBALE (M)→Ø (EA1) →ME (EA2)

Figure 52 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 269 : « [M]E DI CON UNA RODILLA EN EL OJO ».

La référence à l'instrument avec lequel s'effectue l'opération d'existence de *dar*, *una rodilla*, est suffisante pour apporter la notion d'un coup asséné.

On a signalé que, d'après la théorie explicative de María Soledad Sicot-Domínguez, la structure pronominale permet d'envisager l'effection du procès dans son point d'application. La double évocation d'une seule et même personne ordinale dans le sujet intraverbal de *dar* et dans le pronom atone soulignerait l'image de clôture de la déclaration d'existence et l'indication que l'être auquel ils renvoient est affecté par l'opération. En somme, la structure pronominale focalise l'attention sur le locuteur représenté par le pronom *me* dans l'exemple 260 ***me*** *di el gusto de exponer mis cuadros* ; c'est le « destinataire », ENTITÉ AFFECTÉE 2, qui constitue le point d'application de l'opération d'existence véhiculée par le verbe *dar.* Dans le sens que véhicule la combinatoire phrastique *se da a los demás* dans l'énoncé 261, c'est sur l'être délocuté auquel renvoie le « donné », ENTITÉ AFFECTÉE 1, que se focalise la prédication. Dans les deux cas, la notion de clôture ou fermeture que suggère le pronominal permet, dans le discours, d'évoquer ce sens « réfléchi » d'un procès dans lequel un être empirique réalise une activité dont il reçoit simultanément le résultat.

En somme, dans les énoncés de sens réfléchi, l'être d'expérience représenté par le pronom atone peut être soit l'ENTITÉ AFFECTÉE 1 (*se da a los demás*) soit l'ENTITÉ AFFECTÉE 2 (*mi propia cabeza [...] quería darse coscorrones*). Dans tous le cas, il est référentiellement identique à celui qui se trouve représenté dans la personne verbale. Il peut s'agir d'êtres humains, comme dans *no es un hombre que* ***se*** *da a los demás,* mais également d'êtres inanimés, comme *mi propia cabeza* dans *mi propia cabeza [...] quería dar****se*** *coscorrones,* puisque l'ENTITÉ AFFECTÉE 1 – le « donné » – peut rester implicite lorsqu'on évoque l'instrument capable de le produire.

Quant à l'apport de *dar* dans ces emplois réfléchis, il contribue à évoquer *l'accès à l'existence* d'une entité dans la sphère d'une autre entité. Dans des combinatoires du type *se da a la lectura*/*a correr,* l'accès d'un être – représenté par le pronom atone – à une activité

implique la réalisation de cette activité. De même que, dans le cas de *mi propia cabeza quería darse coscorrones*, le verbe *dar* signifie l'accès à l'existence d'une entité – en l'occurrence *coscorrones* – dans la sphère d'une autre entité, *mi propia cabeza*. Cet être représenté par le pronom atone est référentiellement identique à *mi propia cabeza*.

1.3.8.1.2. LE SENS RÉCIPROQUE

Dans l'emploi réciproque de *dar*, la combinatoire de la personne intraverbale avec le pronom atone renvoie à deux ou plusieurs êtres qui accomplissent une action et qui, en même temps, en reçoivent le résultat. L'être pluriel matérialisé dans la phrase sous la forme du pronom atone représente l'ENTITÉ AFFECTÉE 2 du procès et, du point de vue syntaxique, COI du verbe :

(271) Lituma giró como un trompo, cruzó la habitación risueño y rápido, los brazos abiertos, y Josefino le salió al encuentro. Se estrecharon con fuerza, y estuvieron un buen rato ***dándose palmadas***, cuánto tiempo hermano, cuánto tiempo Lituma, y qué gusto tenerte aquí de nuevo, restregándose como dos sabuesos.

Mario Vargas Llosa, *La casa verde*, Perú, 1966, CORDE.

(272) Siga usted por ese pasillo adelante. Después tuerce a la derecha, y que Dios y la Santísima Virgen le acompañen. - Abur, Serafín. Si no vuelvo, nos encontraremos *y* ***nos daremos un abrazo***... en el valle de Josafat.

Benito Pérez Galdós, *La Primera República*, España, 1911, CORDE.

Ce qu'exprime ici la structure pronominale est le fait que les êtres impliqués à titre d'ENTITÉ AFFECTÉE 2 de l'opération *dar palmadas/un abrazo* se trouvent dans le point d'application du procès. C'est sur les êtres représentés par *Lituma* et *Josefino* dans 271 et sur *Serafín* et le locuteur sur 272 que se focalise la prédication. Voici le schéma de l'instanciation des postes dans l'énoncé 271 :

LITUMA/JOSEFINO (M)→PALMADAS (EA1)→SE (EA2)

Figure 53 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 271 : « LITUMA [...] Y JOSEFINO [...] ESTUVIERON UN BUEN RATO DÁNDOSE PALMADAS ».

En somme, le verbe *dar* déclare l'accès à l'existence de *palmadas* pour les êtres représentés par Lituma et Josefino dans 271 et de *un abrazo* pour Serafin et le locuteur dans 272.

1.3.8.2. LE SENS SPONTANÉ

La construction pronominale avec *dar* matérialise un emploi où le sujet n'est pas forcément le producteur de l'opération verbale[231]. La notion d'existence apportée par *dar* représente, dans ce cas, une survenance spontanée. Ce sens, souvent désigné comme « moyen », met en évidence un « sujet patient » :

(273) Y las entradas y salidas de Cadalso eran muy irregulares. A menudo comía de fonda con sus amigos; iba al teatro un día sí y otro también; y hasta ***se dio el caso de pasarse toda la noche fuera***.

Benito Pérez Galdós, *Miau*, España, 1888, CORDE.

(274) El agua española hierve; pero ***se dan casos*** en que puedo meter los dedos en ella sin quemarme.

Benito Pérez Galdós, *España trágica,* España, 1908, CORDE .

(275) También pudo ***darse la coincidencia de que en aquel momento, en el interior de la nave estuviera finalizando una interesante demostración***.

Juan Ramón Zaragoza, *Concerto Grosso*, España, 1981, CORDE.

[231] Selon la classification que propose la grammaire de Bosque et Demonte (*op. cit.*, p. 1577-1616) et d'après David Perlmutter (p. 157-189), l'un des emplois pronominaux de *dar* pourrait être considéré comme *inaccusatif.* Selon l'auteur, les verbes intransitifs se divisent en verbes inergatifs et inaccusatifs. Correspondent aux premiers les verbes du type *jugar, bailar*, dont le seul argument en fonction de sujet est l'agent de l'événement que ceux-ci déclarent. Quant à l'opération que désignent les verbes inaccusatifs – également appelés ergatifs – elle ne dépend pas de la volonté d'un agent ; le sujet de ce type de verbes peut être considéré comme le *patient* du procès. Selon ce classement, il existe deux types de verbes inaccusatifs :
a) les verbes qui dénotent un changement d'état ou de lieu, tels que *romperse, hundirse, hervir, crecer* ;
b) les verbes d'existence et d'apparition, dont le seul argument, sujet de la phrase, s'interprète comme l'élément dans lequel *se produit ou se manifeste* l'opération que déclare le verbe. Une subdivision révèle à la fois deux sous-catégories de construction inaccusative avec des verbes d'existence et d'apparition :
- verbes d'existence qui indiquent un état qui résulte de l'apparition d'une entité, tels que *existir, vivir, perdurar, faltar, escasear*, etc. ;
- verbes d'apparition qui indiquent des événements que l'on peut décrire comme *devenir existant* – « cobrar existencia », tels que *aparecer, presentarse, darse*.
L'intérêt que présente cette taxonomie pour l'étude de *dar* réside dans la classification de ce dernier en tant que verbe d'existence dans cet emploi pronominal, notion qui, selon l'étude menée ici, serait véhiculée dans toutes les autres occurrences du verbe.

(276) Sé tantas cosas de Hauer porque, por encima de cualquier otro tema, me interesa el tema religioso; y ***se da la circunstancia de que Hauer es algo más que "un monstruo de inteligencia, de soberbia y de egoísmo"***, como usted dijo. Hauer es el propio Satanás.

José María Gironella, *Mujer, levántate y anda*, España, 1962, CORDE.

(277) Claro que a lo mejor no ocurre nada, porque *no* ***se dan las circunstancias*** que deban darse, y el compañero se queda detenido... Nosotros no estamos seguros de nada. Ni siquiera sabemos si es verdad la comunicación de la Regional.

César Falcón, *El agente confidencial*, España, 1933, CORDE.

(278) Las comparaciones son menos directamente imaginativas, pues en ellas *no* ***se da el hecho decisivo de la sustitución del significado***.

Dámaso Alonso, Poesía española. Ensayo de métodos y límites estilísticos, España,1950, CORDE.

(279) Campolongo interrogó:
- ¿Usted reputa profeta al señor Álvarez?
- De ningún modo -aseveró Lynch-. Las personas más corrientes y hasta vulgares empalman en otro tiempo, cuando ***se dan las condiciones***, ¿entiende o no? ¿Por qué el señor Álvarez no tendría esta mañana una premonición del desembarco del bucanero Dobson?

Adolfo Bioy Casares, *El gran Serafín*, Argentina, 1962, CORDE.

Les entités évoquées par les syntagmes qui font office de sujet ne sont pas véritablement productrices de l'opération verbale. L'entité *el caso* dans la prédication *se da el caso* n'est pas responsable de son accès à l'existence, et les syntagmes *la coincidencia*, *las circunstancias, el hecho* et *las condiciones* ne renvoient pas non plus aux producteurs du procès dont ils font office de sujet. En fait, il n'est pas question de désigner un agent de l'opération mais de dire que l'être qui fait office de sujet – et co-instancié dans le pronom atone *se* – « se présente », « se manifeste ». Cette notion d'accès à l'existence, modalisée par un adverbe, est déclarée dans les combinatoires suivantes :

(280) Ahora, prudencia, ¿eh?, y no perder los estribos si ***la suerte se da mal***. Con los novatos, es caprichosa.

Gonzalo Torrente Ballester, *Don Juan*, España, 1963, CORDE.

(281) Y al mirar el reloj de Gonzalo se le ocurrió pensar que, por lo menos, si ***las cosas se daban mal***, tenía un pretexto. Podía haber venido a devolverle el reloj.

Carmen Martín Gaite, *Fragmentos de interior*, España, 1976, CORDE .

(282) Y aunque se embarca de buen grado en cualquier aventura, no se improvisa a sí misma. Pero tampoco se deja ir en la dirección en que ***las cosas se dan naturalmente***, no sigue la corriente de su instinto más profundo, sino que siempre escoge el camino contrario […]

Lola Beccaria, *La luna en Jorge*, España, 2001, CREA.

Lorsque se manifeste ainsi quelque chose sans agent externe identifiable, les circonstanciels « mal », « bien » et « naturalmente » expliquent la manière dont les entités concernées se présentent. Un destinataire de cette manifestation peut être évoqué :

(283) El verano pasado estaba yo en los toros en San Sebastián; toreaba el chico de Ignacio Sánchez Mejías; no ***se le daba bien la cosa*** y la gente le chillaba: a mi lado presenciaba la corrida Pepito, nerviosísimo por la labor de su primo en el ruedo.

Antonio Díaz-Cañabate*, Historia de una tertulia*, España, 1952, CORDE.

En effet, le torero évoqué par le pronom atone *le* est celui chez qui *la cosa*, c'est-à-dire le fait de toréer, ne se présente pas favorablement.

Les énoncés suivants mettent en évidence deux tournures qui se laissent aussi analyser comme « spontanées», car la manifestation de l'entité abstraite matérialisée par le sujet ne dépend pas d'un agent externe :

(284) - Estudia el griego, hombre. Así conocerás la tibia delicia de las "pornai" en los amaneceres.
- ¿Sí? -dije yo.
- Sí. Y Aristófanes sazonará tu espíritu con la risueña sal del Ática...
A pesar de esto, ***el griego se me dio*** mal.

Medardo Fraile, *Cuentos con algún amor*, España, 1954, CORDE.

(285) No sabríamos explicarle; pero a pesar de haber muerto mamá, nosotras siempre le ponemos su plato para no sentirnos tan solas...
- Pues ***me se***[232] ***da que ustedes se van a volver espiritistas***.

- ¿Y no es servido, comandante?

Miguel Ángel Asturias, *El Señor Presidente*, Guatemala, 1933-1946, CORDE.

[232] Cette séquence hors norme des pronoms atones commence par l'évocation de la première personne simple. D'après María Soledad Sicot-Domínguez et Justino Gracia Barrón dans leur article « Personne et énoncé : les séquences pronominales en espagnol », 2004, p. 339, le locuteur transgresse la norme – *se me* au lieu de *me se* – pour parler de lui en tant qu'acteur principal de l'énonciation pour placer ensuite l'allocutaire dans un rôle secondaire dans l'énonciation.

(286) Ese hombre -dijo la Galusa-, bien repetido te lo tengo: mientras no le pidan dinero o cosa que lo valga, tanto ***se le da que la hija se pase las horas en conversación contigo****,* como con uno de la Guardia cevil.

José María de Pereda, *La puchera*, España, 1889, CORDE.

Chaque phrase laisse évidemment apparaître une nuance expressive particulière. Pour autant, la notion d'une « survenance » est toujours évoquée, l'entité à laquelle réfère le sujet se laissant interpréter comme celle qui « se présente » chez l'être désigné par le pronom COI. Dans la phrase *el griego se me dio mal* le locuteur éprouve des difficultés dans la compréhension ou l'apprentissage de la langue grecque, autrement dit celle-ci « se présente » mal pour lui ; dans *tanto se le da que la hija se pase las horas en conversación contigo*, le fait que la fille passe des heures à parler avec l'allocutaire ne revêt pas d'importance pour l'être désigné par le pronom atone de troisième personne *le* ; en d'autres termes, ce fait « se présente » sans intérêt particulier pour celui-ci ; enfin, *me se da que ustedes se van a volver espiritistas* peut être glosé comme « il me semble que vous allez devenir spirites », ce qui veut dire que l'idée que les personnes signifiées par le pronom *ustedes* deviennent spirites « surgit » chez le locuteur.

Or, l'élément qui fait office de sujet ne renvoie pas uniquement à des abstractions. En effet, les fruits et les nénuphars des énoncés 287 et 288 sont des entités concrètes qui « naissent et prospèrent »[233], « se produisent », ce qui revient à dire qu'ils accèdent à l'existence :

(287) En estos días estará lista mi carroza. Podremos entonces ir a pasear por las huertas de Miraflores y Chorrillos. Por aquellos lugares ***se dan las mejores frutas***.

Julio Ramón Ribeyro*, Santiago, el pajarero*, Perú, 1995, CREA.

(288) […]pero él, nada, embalado y contagiando de paso a Marta, poniendo nenúfares en los bordes y peces rojos como los que habían puesto a duras penas en lo que quedó del canal del molino, plantando esto y lo otro, construyendo, arreglando...
-¿Seguro que ***se darán los nenúfares***?-preguntaba Marta.
-¡Bah!, claro que sí, ahora está todo aclimatado […]

Miguel Sánchez-Ostiz, *Un infierno en el jardín,* España, 1995, CREA.

[233] Selon Rufino Cuervo (*op. cit.*, s.v. *dar*), « nacer y prosperar las plantas, producirse los frutos ».

C'est dans l'entité à laquelle renvoie le sujet que se produit l'opération d'existence, sans intervention d'un agent extérieur et comme résultat de sa propre impulsion. Il s'agirait alors d'un producteur interne qui se manifeste, qui accède à l'existence de façon spontanée.

Dans les énoncés 284 à 286, le discours instancie les trois actants de *dar*. Figurativement :

EL GRIEGO (M)→SE (EA1)→ME (EA2)

Figure 54 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 284: « [E]L GRIEGO SE ME DIO MAL ».

Dans le reste des exemples, il y a l'instanciation de deux actants, le MOTEUR et l'ENTITÉ AFFECTÉE 1, le « destinataire » et ENTITÉ AFFECTÉE 2 laissé dans l'indéfinition. Voici l'instanciation de *se darán los nenúfares* dans l'exemple 288 de façon schématique :

LOS NENÚFARES (M) → SE (EA1)→ Ø (EA2)

Figure 55 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 288 : « ¿SEGURO QUE SE DARÁN LOS NENÚFARES?

Il reste maintenant à comprendre le rôle de la construction pronominale commune à tous ces emplois de *dar* ainsi que l'image apportée par le pronom atone. On a observé précédemment que, d'après la théorie explicative de Sicot-Domínguez, le pronom atone représente *un existant affecté sémantiquement* par un événement dont il limite la portée. En d'autres termes, il désigne une entité qui circonscrit le champ d'effection du procès. Le pronom atone *se*, le seul pronom atone possible dans ces constructions, se définit en tant qu'entité absente du rapport interlocutif, c'est-à-dire en tant que personne délocutée coréférentielle des substantifs de discours dans le rôle de sujet – *el caso, la casualidad, el griego, que la hija se pase las horas de conversación contigo*, *que ustedes se van a volver espiritistas*, *los nenúfares*, etc. D'autre part, ce que véhicule la construction pronominale est une clôture et le fait d'envisager l'effection de l'événement *dans son point d'application*. Sur l'entité doublement évoquée se focalise le point d'application du procès, qui n'est autre chose que l'accès à l'existence de cette entité – à la fois MOTEUR et ENTITÉ AFFECTÉE 1 – que véhicule le verbe *dar*.

Dans ce comportement intransitif de *dar,* le pronom atone invariable *se* ne fonctionne ni comme COD de *dar* – comme c'est le cas dans l'emploi réfléchi *el hombre que se da a los*

demás – ni comme COI – comme c'est le cas dans *nos daremos un abrazo*. Son rôle est purement sémantique, celui de véhiculer l'image de la personne délocutée. Dans le cas qu'on analyse, cette personne délocutée représente tantôt une entité abstraite de l'univers expérientiel – *el caso, la casualidad, que la hija se pase las horas de conversación contigo*, etc. – tantôt une entité concrète – *las frutas, los nenúfares* – qui « se présente », avec mention d'un récepteur comme dans *el griego se me dio mal* ou sans déterminer l'entité que cette manifestation affecte au deuxième niveau, comme on le trouve dans *las cosas se dan naturalmente.*

Dans certains cas, la manifestation d'une entité par le biais de la tournure pronominale peut alterner avec une construction non pronominale :

(289) Cuando llegué al pueblo habíase muerto el maestro, y propusiéronme que enseñara yo la escuela por un tanto, mientras se buscaba la persona que la había de regentar. ***Dio*** también ***la casualidad de que por entonces cayera enfermo***, para no sanar nunca, el secretario del ayuntamiento […].

José María de Pereda, *Tipos y paisajes*, España, 1871, CORDE.

(290) Se revisaban todos los coches, incluyendo las cajuelas, todos los coches hasta el del mismo Gordo, no fuera a ***darse la casualidad de que en alguna esquina se le hubiera trepado alguien.***

Ángeles Mastretta, *Arráncame la vida*, México, 1990, CORDE.

Bien que l'expérience à laquelle les deux énoncés renvoient soit la déclaration d'existence de l'entité représentée par *la casualidad*, la différence entre les deux structures réside dans l'image véhiculée par le pronom atone *se* dans l'ensemble de la phrase. Dans les deux cas, *la casualidad* représente dans le discours à la fois le MOTEUR et l'ENTITÉ AFFECTÉE 1 – « donneur » et « donné » – de l'opération. Or, dans la tournure pronominale *darse la casualidad,* le pronom atone confère une existence linguistique à la *casualidad* en tant qu'ENTITÉ AFFECTÉE 1. La déclaration de l'accès à l'existence de cet événement hasardeux – auquel on n'impute aucun producteur externe – ne change pas : ce qui change, ou plutôt ce qu'ajoute la représentation du pronom atone du même rang que la personne intraverbale est *la focalisation du procès sur cette entité, impliquée dans la totalité de l'opération. Elle constitue le point d'application de l'accès à sa propre existence*. Le MOTEUR, qui est en même temps l'ENTITÉ AFFECTÉE 1, survient, se manifeste – dans ce cas particulier, dans la sphère d'un récepteur générique qui n'est pas matérialisé dans le discours.

1.3.8.3. LE SENS IMPERSONNEL

1.3.8.3.1. LA CONSTRUCTION PASSIVE RÉFLÉCHIE

La construction pronominale sert aussi à véhiculer un sens impersonnel. Selon María Soledad Sicot-Domínguez dans son article « Impersonnel et représentation de la personne en espagnol » , l'impersonnel est un effet de sens qui a comme but l'occultation de l'agent.

> Le terme « impersonnel », pris dans un sens grammatical ou linguistique, désigne le contenu notionnel d'énoncés dans lesquels n'est pas déclarée l'identité singulière d'un être qu'on appelle « sujet réel » ou « agent ». Un être qui, dit-on, accomplit l'action exprimée par le verbe [...] ou qui, du moins, est à l'origine du procès évoqué dans la phrase. [...] L'impersonnel est donc un effet de sens qui se manifeste au moment où le contenu de l'énoncé se trouve référencié, c'est-à-dire au moment où l'on passe de la langue au discours. D'où la difficulté de discerner dans telle ou telle phrase le ou les éléments formels qui déterminent son caractère « impersonnel ».[234]

Or, parmi les outils linguistiques servant à produire le sens impersonnel se trouve la construction appelée *pasiva refleja* ou *impersonal pasiva* dans la tradition grammaticale :

(291) Encendidas las calderas desde la madrugada, el 18, después de las faenas matutinas, ***se dieron órdenes*** para que la Escuadra dejara el fondeadero de Puntales […]

Benito Pérez Galdós, *La de los tristes destinos*, España, 1907, CORDE.

(292) El obispo bendijo las obras. Él y el alcalde pronunciaron discursos, al término de los cuales ***se dieron vivas a S.M. el Rey y a S.M. la Reina Regente***.
Eduardo Mendoza, *La ciudad de los prodigios*, España, 1986, CREA.

(293) El Artista le decía que tomara las cosas con calma, que primero se tiene que examinar el terreno, observarlo, tantearlo, medirlo bien a bien y luego ya ***se dan los pasos pertinentes***.

Arturo Azuela, *La casa de las mil vírgenes*, México, 1983, CREA.

Dans ce type de structures, le « sujet passif » constitué par *órdenes, vivas* et *los pasos pertinentes* déclare l'identité de *l'existant affecté* par l'opération, instancié également par le pronom atone *se*.

Une observation s'impose à propos de la notion de l'agent dans les emplois pronominaux. Il existe un agent ou producteur effectif de l'opération dans l'emploi réfléchi

[234] María Soledad Sicot-Domínguez, « Impersonnel et représentation de la personne en espagnol » [à paraître].

que véhicule la structure pronominale dans les occurrences *se da a los demás* et *dándose palmadas* contextualisées dans les exemples 261 et 271 respectivement. Contrairement à ce producteur externe, on a identifié un producteur/entité affecté, qu'on a appelé « producteur interne », dans le sens de la manifestation spontanée de l'existence véhiculé par *se dio el caso* dans l'exemple 273 et *no se dan las circunstancias* dans l'exemple 277. Enfin, dans les énoncés qui se présentent sous la forme passive réfléchie, dans une perspective discursive et une fois le contenu de l'énoncé référencié, un agent de l'opération est toujours implicite mais passé sous silence, occulté par le locuteur qui l'a ainsi décidé pour une raison ou pour une autre. En somme, il ne faut pas confondre sujet grammatical et agent de l'opération, qui coïncident seulement dans l'emploi réfléchi.

Quant à la tournure pronominale qui envisage l'effection de l'opération d'existence dans *son point d'application*, elle permet de focaliser le procès sur l'ENTITÉ AFFECTÉE 1, *órdenes, vivas, los pasos* dans les exemples 291 à 293. Sicot-Domínguez écrit à ce propos : « le pronominal ignore l'entité impliquée dans la mise en marche du procès »[235]. On représente ainsi l'instanciation des postes qui corresponde à l'emploi pronominal de *dar* dans *se dieron vivas* :

Ø (M)→VIVAS/SE (EA1) → S.M EL REY/S.M. LA REINA REGENTE (EA2)

Figure 56 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 292 : « [S]E DIERON VIVAS A S.M. EL REY Y A S.M. LA REINA REGENTE ».

Comme dans l'emploi spontané, le pronom atone n'accomplit ici aucune fonction syntaxique.

Du côté des capacités expressives de *dar*, le sens révélé dans 291 est « ordonner » :

> ***[S]e dieron órdenes*** para que la Escuadra dejara el fondeadero de Puntales,

dans 292 « pousser des vivats » :

> ***[S]e dieron vivas*** a S.M. el Rey y a S.M. la Reina Regente,

et dans 293 « faire un ou des pas » :

> [L]uego ya ***se dan los pasos pertinentes***,

[235] María Soledad Sicot-Domínguez, 2006a.

En somme, ce que *dar* déclare est que ces entités – « des ordres », « des vivats », « les pas » – accèdent à l'existence en passant sous silence le producteur et MOTEUR de cette opération, secondaire dans cette déclaration.

1.3.8.3.2. *DAR* PRONOMINAL + *POR* +INFINITIF

La construction pronominale permet également de véhiculer en discours l'occultation de l'agent par le biais de la tournure *dar* + *por* + infinitif ou substantif :

(294) Parece que en la lancha ***se me dio por contar todo lo del avioncito***, conté todo con lujo de detalles, todo lo que había visto... lo de la anestesia, lo de la gente que tiraban al mar...

Eduardo Pavlovsky, *El señor Laforgue*, Argentina, 1989, CREA.

(295) El primero que lo hizo fue Rodolfo Walsh en "Esa mujer", pero la palabra Evita no aparece en el texto […] Desde que apareció el cuento de Walsh, en 1965, ***a la prensa se le dio por acumular conjeturas sobre el cadáver.***

Tomás Eloy Martínez, *Santa Evita*, Argentina, 1995, CREA.

Comme on l'a déjà signalé dans le sous-chapitre consacré à l'emploi de *dar* et les périphrases, cet emploi sert à faire allusion à des activités qui deviennent pour quelqu'un une obsession ou un objet d'engagement temporel. La préposition *por*, avec son image d'intériorité dynamique, servirait à véhiculer la notion de changement ou d'impulsion ressentie dans la phrase. On a expliqué dans l'exemple 211 analysé dans le sous-chapitre en question, où la périphrase se présente sans la construction pronominale, que le fait que le locuteur se retrouve dans la salle de bain constitue la circonstance dans laquelle il réalise une activité qu'il présente comme insolite, « chanter » en l'occurrence :

> A las diez y media estábamos en el hotel. Gastón había salido de la noche tan alegre como yo. Volví a cantar. Siempre, en el cuarto de baño, ***me daba por cantar***.

Le sujet des deux formes sous lesquelles se présente la périphrase – avec et sans la construction pronominale – n'est pas explicité ; il ne désigne aucune entité individualisée du monde expérientiel. En l'absence d'une individualisation particulière, l'agent de l'action et MOTEUR de *dar* dans le discours, renvoie à la *personne d'univers.* Les deux postes instanciés

dans cette occurrence sont donc le MOTEUR – marqué dans la personne intraverbale du troisième rang – et l'ENTITÉ AFFECTÉE 2, destinataire du procès.

Pour ce qui est du destinataire du procès, l'ENTITÉ AFFECTÉE 2, il renvoie à la personne qui se trouve engagée dans une activité insolite et qui constitue, en l'occurrence, l'agent de « raconter tout sur le petit avion » 294, « accumuler des conjectures sur le cadavre » 295 et « chanter » 211.

Il faut regarder maintenant ce que le pronominal apporte à la construction. On reprend encore une fois l'emploi non pronominal contenu dans l'exemple 211 :

> A las diez y media estábamos en el hotel. Gastón había salido de la noche tan alegre como yo. Volví a cantar. Siempre, en el cuarto de baño, ***me daba por cantar***.

On proposera alors l'explication suivante : sous l'impulsion d'une entité productrice non identifiable que l'on associe à la *personne d'univers*, quelque chose accède à l'existence. Cette entité, qui n'est pas instanciée dans la tournure et qui a affecté le locuteur – matérialisé sous la forme du pronom *me* – a accédé à l'existence, et ce dans le cadre notionnel fourni par l'infinitif *cantar*. En contexte, cela revient à dire que, pour une raison non identifiable ou non verbalisable, le locuteur, l'ENTITÉ AFFECTÉE 2 dans l'opération déclarée par *dar*, s'est retrouvé impliqué dans l'opération *cantar*, en l'occurrence en tant que producteur.

Quant à l'emploi pronominal contextualisé dans l'exemple 294,

> Parece que en la lancha ***se me dio por contar todo lo del avioncito***, conté todo con lujo de detalles, todo lo que había visto... lo de la anestesia, lo de la gente que tiraban al mar...

en refermant sur elle-même l'opération signifiée par le verbe *dar* – une opération dont le producteur n'est pas identifiable –, la construction pronominale focalise l'attention sur l'effet résultatif de ce qui s'exprime, à savoir le caractère insolite, surprenant, bizarre, de l'engagement du locuteur dans l'opération *contar lo del avioncito*.

Pour ce qui est de l'image véhiculée par *dar* dans ces structures – ainsi que dans tous les cas analysés auparavant – il s'agit de déclarer *la manifestation* de cette activité insolite, à savoir son *accès à l'existence* pour un être qui se trouve alors affecté. Voici le schéma qui illustre les instanciations des deux tournures :

PERSONNE D'UNIVERS (M)→Ø (EA1) → ME (EA2)

Figure 57 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 211 : « SIEMPRE, EN EL CUARTO DE BAÑO, ME DABA POR CANTAR ».

PERSONNE D'UNIVERS (M)→SE (EA1) → ME (EA2)

Figure 58 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 294 : « [S]E ME DIO POR CONTAR TODO LO DEL AVIONCITO [...] ».

1.3.9. *DAR* + GÉRONDIF

Dar peut s'associer au gérondif pour former une périphrase qui présente un ancrage diatopique particulier. Cette structure a été abordée par Humbert Toscano Mateus, spécialiste de l'espagnol de l'Équateur, dans son ouvrage *El español en el Ecuador*[236]. Il y cite entre autres les exemples suivants[237] :

(296) ***Dame haciendo*** mi trabajo.

(297) Yo le ***di escribiendo*** la carta.

(298) Pedro me ha de ***dar leyendo*** el libro.

(299) Pedro me ***dio componiendo*** mi reloj.

(300) Mi papá me ha de ***dar hablando*** con el profesor.

(301) Pedro me ***dio dañando*** mi reloj.

[236] Humberto Toscano Mateus, 1953.
[237] *Ibid.*, p. 285.

Humberto Toscano Mateus indique que la tournure sert à exprimer une action que quelqu'un fait à la place de quelqu'un d'autre[238]. De ce fait, on peut gloser ainsi les exemples précédents :

(296) Fais mon travail à ma place/pour moi
(297) J'ai écrit la lettre à sa place/pour lui
(298) Pedro lira le livre à ma place/pour moi
(299) Pedro a réparé ma montre
(300) Mon père parlera avec mon professeur
(301) Pedro a abîmé ma montre

Les énoncés 296 à 300 expriment une action que quelqu'un réalise dans l'intérêt de quelqu'un d'autre : l'allocutaire en faveur du locuteur en 296, le locuteur en faveur de l'allocutaire représenté par le pronom atone *le* dans 297, l'être qui représente Pedro pour le locuteur dans 298 et 299 et l'être qui fait référence à *mi papá* pour le locuteur dans 301. En revanche, l'action réalisée par l'être évoqué par *Pedro* dans 301,

(301) Pedro a abîmé ma montre

ne se présente pas dans l'intérêt du locuteur mais au détriment de celui-ci.

L'emploi de cette tournure où *dar* est suivi d'un gérondif est étranger au locuteur dans la péninsule Ibérique et dans la plupart des pays de l'Amérique hispanique. Il s'agit d'une occurrence localisée dans certaines régions en Équateur et en Colombie, plus précisément dans la *Sierra* équatorienne et dans le territoire andin au sud de la Colombie. Cette zone linguistique se caractérise par le contact entre l'espagnol et la langue quechua, depuis l'arrivée des *conquistadores* au XVIe siècle.

1.3.9.1. LE CONTACT AVEC LE QUECHUA

Avant l'arrivée des Incas puis des Espagnols aux XVe et XVIe siècles existait dans cet espace géographique une diversité de langues amérindiennes parlées par les peuples indigènes. En conséquence, le quechua n'était pas homogène à l'arrivée des *conquistadores*

[238] « Siempre significan una acción que hace una persona en vez de otra », Humberto Toscano Mateus, *op. cit.*, p. 284.

espagnols : plusieurs dialectes se sont créés sous l'influence des langues vernaculaires des populations qui occupaient la région avant les Incas. Ces nombreuses langues amérindiennes s'étaient renforcées aux premiers moments de la conquête espagnole du fait de la désintégration de l'empire Inca. Cependant, c'est le quechua qui se serait répandu chez les Indiens sous l'influence des missionnaires qui y recoururent en tant que *lingua franca* lorsque les Espagnols provoquèrent l'anéantissement de l'empire Inca[239]. Or, une hétérogénéité linguistique semble avoir subsisté jusqu'à la fin de la première moitié du XVIIe siècle, époque à partir de laquelle le quechua et l'espagnol devinrent les principales langues parlées dans ces territoires[240]. À présent, huit langues amérindiennes – shuar chicham, paicoca, huao tiriro, a'ingae, awapit, cha'palaachi, tsafiqui et quechua[241]– coexistent avec l'espagnol en Équateur[242].

1.3.9.2. LANGUES EN CONTACT : CHANGEMENTS DIRECTS ET INDIRECTS

Comme l'observe Azucena Palacios Alcaine[243], le contact entre les langues peut provoquer dans celles-ci deux types de changements : directs et indirects. Les changements directs déterminent l'insertion d'éléments du lexique d'une langue dans une autre où ces éléments sont inexistants. Dans le cas de l'espagnol en contact avec le quechua, il s'agirait principalement des vocables qui désignent des plantes, des objets, des institutions, des animaux inconnus des Européens à leur arrivée dans le Nouveau Monde[244]. Quant aux changements indirects, ils provoquent des « adaptations » morphosyntaxiques telles que la restructuration du système pronominal atone[245], la modalisation des temps du passé, les

[239] Voir John Lipski, 2007, p. 239.
[240] Humberto Toscano Mateus, *op. cit.,* p. 25.
[241] Il faut noter que le quechua parlé aujourd'hui n'est pas non plus homogène : il existe des différences lexicales et phonologiques entre les variétés du quechua parlées dans tout le continent américain.
[242] Voir l'analyse d'Azucena Palacios Alcaine à propos de la situation sociolinguistique en Équateur, 2005.
[243] Azucena Palacios Alcaine, 2007, p. 259-279.
[244] Lors de leur arrivée, les conquistadors avaient besoin de mots nouveaux pour nommer des entités nouvelles : c'est ainsi que certains mots espagnols ont été convoqués pour nommer des objets qui ressemblaient à ceux qu'ils connaissaient (la *puna* équatorienne a été appelée *páramo* "désert"). D'autre part, les Espagnols arrivés en Équateur ont introduit quelques mots provenant d'autres langues précolombiennes : *ají, chicha, carey, maní, tamal, chocolate* ont triomphé sur leurs équivalents quechua. Cependant, il existe dans l'espagnol équatorien des champs lexicaux qui sont riches en vocables quechua, pour lesquels on n'a pas recours aux mots équivalents en espagnol : *chacra* (sementera pequeña), *huachos* (surcos) dans le milieu des paysans, *papa, locro, humitas* dans le vocabulaire culinaire. Voir Humberto Toscano Mateus, *op. cit.*, p. 31-33.
[245] La restructuration du système pronominal atone donne comme résultat sa simplification au moyen de deux formes : la *loísta* et la *leísta.* Le système *loísta* neutralise les traits de genre, et parfois de nombre, des formes du COD vers la seule forme *lo*, mais il maintient la différence entre le datif avec *le* et l'accusatif *lo* : « Sí, yo *lo* conozco a su hija », « Las tradiciones *lo* practican la gente ladina ». Le système *leísta* convoque la seule forme

formes d'atténuation d'ordres, l'altération de l'ordre des constituants dans la phrase, l'emploi du diminutif, la discordance de genre et de nombre et, ce qui présente un intérêt particulier pour cette étude, l'emploi du gérondif.

1.3.9.3. UN EXEMPLE DE CHANGEMENT INDIRECT : LE GÉRONDIF EN ESPAGNOL ANDIN

Une synergie des facteurs externes – contact entre les langues, conditions sociales – et internes – propres au système linguistique – pourrait être à l'origine de l'emploi particulier du gérondif dans l'espagnol en contact avec le quechua, soit, par exemple, si l'on reprend des exemples cités par Marleen Haboud[246]:

> Vengo acabando los exámenes.
> Esp. estándar : (*) Acabo los exámenes mientras vengo.
> Después de acabar los exámenes vengo.
>
> Siempre salgo cocinando el almuerzo.
> Esp. estándar : (*) Cocino el almuerzo mientras salgo.
> Después de cocinar el almuerzo salgo.
>
> Ya subo regando las plantas.
> Esp. estándar : ? Mientras subo riego las plantas.
> Ya vengo de regar las plantas… [situación : una empleada que ha regado las plantas en el jardín de la casa y entra (sube) después al segundo piso].

Selon Marleen Haboud, deux facteurs seraient à l'origine de ces occurrences où un verbe de mouvement est suivi du gérondif. Tout d'abord, l'existence d'un suffixe adverbial quechua *-shpa* qui indique l'aspect perfectif et qui s'ajoute au verbe dépendant d'un verbe principal pour signaler que l'événement évoqué de la sorte s'achève avant celui du verbe principal. Cette particule aurait alors le même rôle que le gérondif espagnol quand il est employé avec la valeur d'antériorité temporelle. En second lieu, la conception du temps encodée dans le quechua jouerait un rôle déterminant dans le choix du gérondif : tandis que

---

pronominale *le(s)* dans la fonction de COD et de COI, avec des référents animés, inanimés, féminins et masculins : « Pero lo que hacen es con *el maíz*, *le* hacen, *le* dejan dos días o tres días », « Como tengo *artesanía* en Ecuador también *le* vendo ». Deux facteurs pourraient donc s'associer pour donner comme résultat cette simplification partielle dans le cas du *loísmo* et totale pour le *leísmo* : l'inexistence des marqueurs grammaticaux de genre, nombre et cas similaires à l'espagnol en quechua d'une part, et l'instabilité propre de l'espagnol en ce qui concerne son système pronominal d'autre part. Voir Azucena Palacios Alcaine, 2007, p. 265-266.

[246] Marleen Haboud, 2005, p. 9-38.

l'espagnol véhicule une notion de temps linéaire, celle du quechua serait circulaire[247]. La convergence de ces deux formes de conception du temps se matérialiserait en espagnol, comme l'indique Azucena Palacios Alcaine[248], grâce à une structure présente dans son système verbal.

Or, ce que révèlent les exemples précédents est la succession des deux événements (*en cuanto acabo los exámenes vengo, una vez que termino el almuerzo salgo, riego las plantas y luego subo*) et non pas la simultanéité qui les confondrait dans un « temps continu ». La conception circulaire du temps n'expliquerait pas cet emploi non standard du gérondif espagnol.

1.3.9.4. LE GÉRONDIF ESPAGNOL

D'après l'*Esbozo*[249], le gérondif espagnol exprime une action durative et imperfective qui se situe dans l'espace temporel du verbe principal. L'espagnol l'emploie pour exprimer des opérations qui ont lieu simultanément à celle du verbe principal (*Enseñando se aprende*)[250], immédiatement après ou très proches (*Salió de la casa dando un portazo*) et aussi immédiatement avant (*Quitándose del cuello una linda cadena que llevaba, se la puso a Gonzalo con sus propias manos*). L'emploi considéré comme incorrect est celui qui signifie postériorité, effet ou conséquence, et qui correspond à des actions coordonnées, mais non coïncidentes dans le temps (**El agresor huyó, siendo detenido horas después*).

Dans le cadre théorique de la linguistique guillaumienne, le gérondif est décrit comme une forme quasi nominale qui, avec l'infinitif et le participe, exclut la personne grammaticale et ne dit rien de l'exochronie de l'opération véhiculée par le lexème verbal, autrement dit de l'époque dans laquelle cette opération se situe. Seules, les formes quasi nominales livrent une image d'un temps indéterminé, une représentation assez primaire que se fait la pensée à

[247] « No es lo mismo decir *limpiando me voy* que *ya limpié y me voy.* El primero es como que las acciones están juntas, como agarradas en un tiempo continuo, circular, no lineal, como que no hay un rompimiento entre una y otra acción ; la segunda es como separar acciones, como dos cosas independientes… ». Marleen Haboud, 2005, p. 33.

[248] « En otras palabras, se trata de una construcción en la que convergen dos concepciones diferentes del tiempo, y esa convergencia se materializa aprovechando una estructura ya existente en el español general, una estructura en la que aparece un verbo principal y una oración subordinada de gerundio, que puede llegar a entenderse como una secuencia temporal, no simultánea, en la que el gerundio indica el evento realizado en primer lugar… », Marleen Haboud, 1998, p. 273.

[249] Real academia española, 1973, p. 488, § 3.16.6.

[250] On reprend quatre exemples présentés par l'*Esbozo* (Real academia española, *loc. cit.*) et cités ici entre parenthèses.

l'égard du temps. En fait, elles peuvent être considérées comme un « seuil entre le plan du nom et le plan du verbe » comme le signale Michel Bénaben.[251]

Le verbe offre une double représentation du temps, l'une interne à l'événement, le temps « impliqué », et l'autre le temps où s'inscrit ledit événement, le temps « expliqué ». L'infinitif, le gérondif et le participe, formes non personnelles qui excluent la représentation de la personne, se distinguent par la façon de conceptualiser cette image du temps propre à l'événement. Dans la description de ces formes, Gilles Luquet[252] explique que la représentation d'un infinitif est celle d'un événement qui, à partir d'un instant T^0, comprend l'instant t^{+1} et *n* instants suivants ; soit l'image d'un accomplissement prospectif. Le contenu de représentation du participe est celui d'un événement qui, à partir d'un instant T^0, comprend l'instant t^{-1} et *n* instants immédiatement précédents. Quant au gérondif, l'image qu'offre cette forme est celle d'un événement qui comprend le T^0 et au moins, l'instant précédent t^{-1} et l'instant suivant t^{+1}.

Dans sa théorie explicative sur le gérondif, Chrystelle Fortineau[253] indique que son signifié déclare un événement en cours d'accomplissement, une *endochronie engagée*. Ce que cette forme quasi nominale dit en *langue* est « indifférent aux notions d'antériorité, simultanéité et postériorité, ce qui signifie qu'il est *a priori* compatible avec les trois »[254] ; « quant au temps impliqué [...] le gérondif se contente de poser un instant séparateur d'accompli et d'inaccompli »[255]. En d'autres termes, son signifié lui permet dans *le discours* de faire référence aux situations d'antériorité, de simultanéité ou de postériorité par rapport à l'événement déclaré par le verbe dont il dépend. L'auteur fait la remarque suivante à propos de l'emploi extensif de cette forme quasi nominale parmi les indiens :

> Le gérondif nous livre la représentation d'un événement « nu », en dehors de toute circonstance. C'est sûrement une des raisons pour lesquelles les indiens, selon les observations des plusieurs linguistes, utilisèrent abondamment le gérondif.[256]

En effet, l'emploi du gérondif pour évoquer dans le discours un événement antérieur, tel que l'indiquent les occurrences dans l'espagnol andin équatorien, peut être tout à fait accepté par le système de l'espagnol, car il est l'un des emplois que son signifié autorise. L'espagnol a recours au gérondif pour exprimer, entre autres, des opérations immédiatement

[251] Michel Bénaben, 1993, p. 166-167.
[252] Gilles Luquet, 2004, p. 32-33.
[253] Chrystelle Fortineau, 1999.
[254] *Ibid.,* p. 334.
[255] *Ibid.,* p. 342.
[256] *Ibid.,* p. 349.

antérieures à l'opération exprimée par le verbe principal : le quechua, on l'a signalé, a recours au suffixe *-shpa* pour signaler cette notion. Ce que l'espagnol rejette dans des énoncés du type *vengo acabando los exámenes* s'explique, d'après Marleen Haboud[257], par la perception d'un éloignement temporel entre les deux opérations et qui appellerait plutôt une construction coordonnée qu'un gérondif exprimant l'antériorité. Autrement dit, l'espagnol andin produirait une phrase du type *vengo acabando los exámenes*, au lieu de *acabo los exámenes y vengo* car, dans sa conception du temps, les deux événements sont dans le même espace temporel, tandis que pour le locuteur en dehors de cette diatopie les deux actions seraient plus éloignées.

Or, il est possible que cet emploi s'explique autrement que par rapport à la conception du temps et à la perception de rapprochement ou d'éloignement chronologique entre les deux événements. Une analyse plus attentive de ces occurrences permet de percevoir ce que, selon Chrystelle Fortineau[258], véhicule également la construction *en* + gérondif. L'auteur signale que ce signifié complexe sert à poser un repère temporel. L'événement déclaré par le verbe principal serait conçu dans le cadre posé par ce qu'exprime *en* + gérondif, et la forme quasi nominale deviendrait autonome grâce à l'antéposition de *en* au gérondif. Lorsque le locuteur dit *vengo acabando los exámenes*, « *acabando los exámenes* » poserait le cadre temporel – *una vez que acabe* – dans lequel est situé *vengo*. Dans ce cas, l'emploi du gérondif seul serait interdit. Pour cette raison, ces énoncés seraient perçus comme atypiques par le locuteur hispanophone en dehors de cette zone de contact, qui produira une construction où l'on déclare explicitement le repère temporel et le rapport entre les deux événements : *al acabar/en cuanto acabe los exámenes vengo/acabo los exámenes y vengo, una vez que riegue las plantas subo/riego la plantas y subo*, *siempre salgo después de cocinar el almuerzo/cocino el almuerzo y salgo.*

1.3.9.5. LE GÉRONDIF AVEC *DAR*

L'analyse à laquelle il vient d'être procédé pourrait aider à faire la lumière sur l'origine de la construction *dar* + gérondif en espagnol équatorien. La première forme impérative citée dans l'exemple 297, *dame haciendo mi trabajo* (« fais mon travail pour moi »), exprime un impératif de politesse. D'après Charles Kany[259]et Humberto Toscano

[257] Marleen Haboud*,* 2005, p. 33.
[258] Chrystelle Fortineau, 2006*,* p. 55-56.
[259] « Dans le parler populaire des Andes équatoriennes et du sud de la Colombie, l'impératif est atténué par une autre construction d'après le modèle quechua, soit l'emploi de *da* ou *dame* (*cuy* en quechua) plus un gérondif.

Mateus[260], l'impératif espagnol serait ressenti comme trop brusque et catégorique par l'habitant de la *Sierra*. Charles Kany[261] offre plusieurs exemples de cette valeur de la construction :

(302) —¿Qué es pues, cholita ?— Nada, don Luquitas… quiero que *dé haciendo* [=haga] un favorzote bien grande por lo que más quiera, linditico. —¡Habla claro y pronto ! —Vay ***dé rogando*** [=ruegue] en el Estanco que se porten mejor con mi Julián.

(303) Vay ***dé hablando*** [=hable], bonito, y no se enojará.

(304) Vaya… ***dé preguntando*** [=pregunte], señor Diez de Jijón.

(305) Oye, … ***da dejando*** [deja] esta carta a algunos de los Fernández.

On a observé précédemment que, selon Humberto Toscano Mateus, cette construction servirait à indiquer une action que quelqu'un fait à la place d'une autre personne : cette dernière serait une sorte de « bénéficiaire », comme dans 300, *Pedro me dio componiendo mi reloj* (« Pedro a réparé ma montre »). À l'inverse elle peut évoquer non pas un bénéficiaire mais un « détrimentaire », comme dans 301, *Pedro me dio dañando mi reloj* (« Pedro a abîmé ma montre »). Cependant, ce dernier emploi ne se laisserait pas interpréter comme l'indicateur d'une action que quelqu'un fait à la place d'une autre personne. Il en va de même dans le cas rapporté par Hella Olbertz, que l'on peut gloser 'fais connaissance avec eux'[262] :

(306) [Mientras está conversando con el investigador y su esposa, la informante llama a su hijo de dos años y medio] *Saluda al señor, Pedrito, ve. Dales conociendo.*

L'emploi illustré dans 301, *Pedro me dio dañando mi reloj*, ne se laisserait pas gloser « Pedro a abîmé ma montre *à ma place* », pas plus que l'emploi dans l'exemple 306 ne serait l'équivalent de « fais connaissance avec eux à ma place » : il s'agirait plutôt de l'expression d'un destinataire qui se trouve soit « bénéficiaire » soit « détrimentaire » de l'action exprimée par le gérondif. Voici trois cas de figures :

Une forme comme *dame trayendo*, par exemple, est une demande polie que l'on préfère aux formes brusques *tráeme* or *tráemelo* ». [« In the popular speech of higland Ecuador and southern Colombia the imperative is softened by another construction modeled after the Quechua : that is, the use of *da* or *dame* (*cuy* in Quechua) plus a gerund. A form like *dame trayendo*, for instance, is a polite request or entrety, which is preferred to the abrupt *tráeme* or *tráemelo*».] Charles Kany, 1967, p. 158. La traduction est de notre fait.

[260] Humberto Toscano Mateus, *op. cit.*, p. 284.

[261] Charles Kany, *op. cit.,* p. 159. Ses exemples sont tirés de *Sanagüin*, de l'écrivain équatorien Gonzalo Humberto Mata.

[262] Hella Olbertz, 2002, p. 8.

a) quelqu'un (A) accomplit une action à la place d'un autre (B), action dont B est le bénéficiaire « destinataire », comme l'illustre cet exemple tiré du corpus d'Hella Olbertz et qui peut être glosé 'on vend votre propriété à votre place et pour vous'[263] :

(307) [Anuncio en el que se ofrece ayuda en varios trámites terminando por...]
Damos vendiendo sus propiedades

A est représenté par la première personne associative qui renvoie à ceux qui vendent la propriété à la place du propriétaire, l'allocutaire B, non argumenté en tant que récepteur de *dar* mais évoqué par le possessif *su.*

b) quelqu'un (A) accomplit une action dont quelqu'un d'autre (B) est destinataire ou « bénéficiaire », comme dans l'exemple 306, 'fais connaissance avec eux' :

Saluda al señor Pedrito, ve. Dales conociendo

A, l'allocutaire en l'occurrence, accomplit l'action de faire connaisance avec B, le délocuté argumenté par pronom atone de 3e personne du pluriel, *les*, et destinataire « bénéficiaire » de l'événement ;

c) quelqu'un (A) fait une action au détriment de quelqu'un d'autre (B), comme dans 301, 'quelqu'un a fait en sorte d'abîmer ma montre' :

Pedro me dio dañando mi reloj,

avec ici un destinataire « détrimentaire » argumenté par le pronom de 1e personne du singulier.

Le destinataire de l'opération dite par le gérondif peut être matérialisé linguistiquement par le pronom atone :

Pedro *me* dio dañando mi reloj
Da*me* haciendo mi trabajo

Il se peut cependant qu'il ne soit pas actualisé dans le discours et qu'il soit laissé dans l'indéfinition:

[263] Hella Olbertz, 2002, p. 8.

Damos vendiendo sus propiedades
Oye, … *da dejando* esta carta a algunos de los Fernández.

Quant à l'origine de cette construction non standard, Olbertz[264] évoque trois théories :

1) L'HYPOTHÈSE DE LA REPRODUCTION D'UNE STRUCTURE QUECHUA[265] : La construction serait calquée sur la formulation périphrastique *apamushpa cuy,* dont la traduction littérale serait « trayendo da ». On a déjà évoqué la valeur du suffixe adverbial *shpa* en tant qu'indicateur de l'antériorité de l'opération indiquée par le verbe auquel il se rattache. À l'instar de cette construction quechua, *dar* + gérondif indiquerait la coréférentialité des agents concernés dans les opérations de deux verbes.[266]

2) L'HYPOTHÈSE DE L'ANALOGIE[267] : La construction « verbe auxiliaire + gérondif », que l'on trouve en espagnol avec de nombreux verbes (*estar, venir, ir, andar, seguir,* etc.), permettrait à d'autres verbes d'entrer dans ce type de périphrase. Cela expliquerait en espagnol andin équatorien des associations telles que *« los interesados pueden pasar reclamando estos documentos*[268] *»*, « *los mandó sacando (echar, despedir)* » et « *de rabia puso rompiendo la olla*[269] ». Certains auteurs postulent que, dans cette association, le premier verbe se dématérialise sémantiquement : dans le cas de cette périphrase, c'est le gérondif qui prendrait la charge sémantique tandis que *dar*, en tant qu'auxiliaire, serait vidé de tout contenu notionnel.

3) L'HYPOTHÈSE DE *DAR* COMME VERBE « RÉANALYSÉ » : Dans son analyse sur cette construction, Marlene Habourd[270]propose une interprétation différente de l'utilisation en quechua du morphème *-shpa* dans la construction de l'impératif de politesse. Ce suffixe ne serait utilisé pour exprimer un impératif de politesse que dans des régions en contact avec l'espagnol, en l'occurrence dans la Sierra équatorienne. Chez le locuteur qui ne maîtrise pas complètement l'espagnol, on trouve l'emploi d'une autre particule, *-pa*, qui se traduirait comme « auriez-vous l'amabilité de faire cela pour moi ? », soit un cas bénéfactif et honorifique. Comme l'indique Marleen Habourd, le morphème du quechua *-pa* codifie des

[264] Hella Olbertz, *op. cit.*.
[265] C'est l'explication que proposent, entre autres, Toscano Mateus, *op. cit.*, p. 284 et Mercedes Niño Murcia, 1995, p. 90.
[266] « [...]el quichua tiene dos adverbializadores distintos (*-shpa*) y (*-kpi*) para indicar correferencialidad o no correferencialidad de los sujetos, respectivamente [...] ». Marleen Haboud, 2005, p. 22.
[267] Cette thèse est proposée par Hugo Albor, 1973.
[268] *Ibid*, p. 316.
[269] Humberto Toscano Mateus, *op. cit.*, p. 285.
[270] Marleen Haboud, 1998, p. 218-227.

concepts sémantiques parallèles à ceux qui sont évoqués par *dar* + gérondif, soit une *structure syntaxique*[271]. Cela montrerait que l'influence aurait été bidirectionnelle. *Dar* devient l'auxiliaire d'une structure qui existe en castillan, auxiliaire + gérondif, mais sans perdre sa force lexicale. Il est alors réanalysé en tant qu'auxiliaire et marqueur du cas bénéfactif.

Les postulats résumés ci-dessus appellent quelques commentaires :

– La théorie de la reproduction d'une structure quechua dans la langue espagnole ne tient pas compte des caractéristiques du système de l'espagnol permettant ce calque. Cette périphrase résulterait plutôt du fait que la sémantique et la morphosyntaxe quechua ont influencé l'espagnol dans les régions de contact entre les deux langues et, au moyen d'une structure *admise* par l'espagnol, formée par *dar* + COD, une construction particulière a été crée dans la langue de convergence.

– Il est possible que l'analogie avec des périphrases telles que *estar, venir, ir, andar, seguir* + gérondif ait joué un rôle dans la formation de ce syntagme inconnu dans l'espagnol standard. Pour autant, on ne peut pas admettre que *dar* se dématérialise du point du vue notionnel lorsqu'il fait partie de la construction.

– L'hypothèse que le verbe *dar* serait « réanalysé » soulève deux objections. Premièrement, il reste à définir quels sont les concepts sémantiques évoqués par *dar* + gérondif signalés par Marleen Haboud. Deuxièmement, *dar* ne serait pas réanalysé comme bénéfactif : cette catégorie sémantique existerait déjà dans son signifié. Ce que le cas bénéfactif véhicule — le destinataire « bénéficiaire » ou « détrimentaire » d'une opération — serait un élément constitutif de son contenu lexical.

L'emploi du gérondif dans cette structure serait possible pour au moins deux raisons : ce que le gérondif dit *en langue* et qui lui permet d'accomplir la fonction de COD d'un verbe transitif tel que *dar* et ce que *dar* exprime et qui autorise ce comportement syntaxique, en l'occurrence son agencement avec une forme quasi nominale.

[271] « Ambos codifican el sentido de *cortesía* ('por favor', 'sería tan amable de hacerme el favor de'), *substitución* ('en lugar de/por mí), *direccionalidad* (hacia el oyente y hacia el hablante), y un *beneficio* hacia un participante que no siempre aparece en el evento. [...] Las funciones que se codifican morfológicamente en quichua (*-pa* + *-wa*) deben reemplazarse en el castellano con estructuras sintácticas, para lo cual se aprovecha de la perífrasis gerundial atemporal ». Marleen Haboud, 1998, p. 218-227.

1.3.9.6. REPRÉSENTATION DE LA PÉRIPHRASE

On a évoqué ce que véhicule le gérondif selon Chrystelle Fortineau : cette forme quasi nominale conceptualise l'image d'*un événement en cours d'accomplissement*. C'est cette notion qui serait présente dans son signifié, l'antériorité, postériorité ou simultanéité par rapport à un verbe principal, auquel le gérondif se rapporte, étant des capacités référentielles qui se manifestent dans le *discours*. La seule information que le gérondif fournit est *le déroulement d'un événement. Dar* ne se combine jamais avec une forme quasi nominale sans qu'on interpose un autre élément, une préposition dans *dar de comer*, *dar por hecho*, une conjonction dans *dar que hablar*. Mais le gérondif est la seule des trois formes quasi nominales exclue des combinaisons possibles avec *dar*, avec ou sans un élément intermédiaire. Qu'est-ce qui permet que *l'espagnol andin* accepte de les réunir sans recourir à un connecteur ? Qu'est-ce qui fait que *l'espagnol* admette une telle structure ?

L'espagnol andin ne fait qu'utiliser ce que le système de la langue espagnole lui offre : un élément du système verbal qui ne renseigne en rien sur le temps extérieur à l'opération qu'il véhicule, qui ne renseigne en rien sur la personne. Une forme verbale qui, à l'instar des autres formes du mode quasi nominal, se laisse nominaliser dans le discours, étant donné qu'il s'agit de formes à la frontière entre le substantif et le verbe. L'infinitif est nominalisé dans *el cantar, los deberes,* le participe aussi dans *el hecho, el revelado*. Quant au gérondif, il est également une forme aussi peu verbale que l'infinitif et le participe, qui révèle sa parenté avec le substantif dans des nominalisations telles que *los considerandos, el doctorando/la doctoranda, el educuando/la educanda, la hacienda, la componenda, la contienda, la leyenda, la ofrenda.*

On pourrait mettre en cause son « statut nominal » par rapport à celui de l'infinitif, nom du verbe, et du participe, qui livre l'image d'un état, d'un résultat. La nominalisation du gérondif est plus restreinte ; elle est possible avec certains verbes. *Comer* et *decir*, par exemple, peuvent être nominalisés sous la forme d'un infinitif, *el comer, el decir*, ou d'un participe, *la comida, el/los dichos*, mais pas sous la forme d'un gérondif : **el comiendo, *este diciendo*. On pourrait parler d'un moindre degré de nominalisation par rapport aux autres formes, ce qui ne l'exclut pas de ces formes charnières entre le substantif et le verbe.

Les emplois de *dar* + gérondif qu'on trouve dans l'espagnol de la *Sierra* pourraient très bien être des cas de nominalisation : *dar* peut se construire syntaxiquement avec un COD – c'est son signifié qui l'autorise – qui apparaît la plupart du temps sous la forme d'un signe de nature nominale. Le gérondif, en tant que forme quasi nominale susceptible de se laisser

nominaliser, comme on vient de le signaler, pourrait donc bien faire office de COD d'un verbe transitif.

Le rôle du gérondif qui suit le verbe *dar* dans cet emploi de forme verbale nominalisée serait d'exprimer une opération en cours d'accomplissement mais sans ancrage temporel. L'espace temporel où l'événement exprimé par le gérondif se déroule, cette opération entamée mais pas achevée, s'installe dans un espace concomitant à celui occupé par *dar.* De son côté, *dar* poserait l'existence d'une telle opération. Ce que dit la périphrase *dar* + gérondif dans les énoncés analysés est qu'un individu, MOTEUR du procès, fait en sorte de faire exister une ENTITÉ AFFECTÉE 1, qui représente l'événement saisi dans le moment de son déroulement, pour un autre individu, ENTITÉ AFFECTÉE 2. Le contenu notionnel de cet événement est déclaré par la sémantèse du verbe au gérondif, tandis que l'espace temporel où il est logé coïncidera avec celui de *dar*. Quand le locuteur de cette aire linguistique dit *yo le di escribiendo la carta*, il dit que, dans un espace temporel passé par rapport au présent de locution, il a fait en sorte de faire exister l'événement *escribir la carta* pour un individu représenté dans l'énoncé par le pronom atone de troisième personne du singulier, et que cet événement est saisi en cours d'accomplissement dans l'espace temporel occupé par *dar*, le passé en l'occurrence. À titre de schéma :

YO (M) →ESCIBIENDO LA CARTA (EA1)→ LE (EA2)

Figure 59 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 297 : « YO LE DI ESCRIBIENDO LA CARTA ».

À l'impératif, lorsque le locuteur dit *dame haciendo mi trabajo,* il souhaite que son allocutaire accomplisse l'opération exprimée par le gérondif, soit *hacer mi trabajo* ; *dar* pose l'existence d'une entité, ici d'un procès, celui de faire son travail. Il est alors demandé à l'allocutaire, MOTEUR de *dar*, de faire en sorte que ce procès, l'ENTITÉ AFFECTÉE 1, existe pour l'ENTITÉ AFFECTÉE 2 et récepteur du procès, le locuteur en l'occurrence, ce qui donne comme résultat *en discours* une demande plus polie, moins directe que *haz mi trabajo* :

2^{E} PERSONNE SIMPLE (ALLOCUTEUR) (M)→ HACIENDO MI TRABAJO (EA1)→ ME (LOCUTEUR) (EA2)

Figure 60 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 296 : « DAME HACIENDO MI TRABAJO ».

On a évoqué l'impossibilité de se rapprocher du signifié d'un signe autrement qu'au moyen de son observation sémasiologique. L'examen des diverses nuances expressives et combinatoires syntaxiques auquel on vient de procéder confirme l'hypothèse que le signifié de *dar* ne véhicule pas la notion spécifique du 'don' mais une certaine représentation très générale de l'existence. Les trois postes notionnels que l'on a discernés, un MOTEUR et deux ENTITÉS AFFECTÉES, l'une au premier niveau, l'autre au deuxième niveau, s'instancient différemment dans l'actualisation du verbe lors du passage de la *langue* au *discours.* Cette matérialisation donne des combinaisons syntaxiques variées et permet de conceptualiser diverses situations d'expérience – parmi lesquelles on a décrit le 'don' et le 'transfert'– généralement tenus pour le sens fondamental du verbe. Les différents effets expressifs de *dar* sont possibles grâce à un signifié qui offre une représentation fondamentale de l'existence, son *accès dans la sphère d'une entité*, qui doit se distinguer nettement par quelques traits des autres verbes existentiels.

On abordera ci-après l'étude de la relation entre le signifié et le signifiant de *dar*. Le point de départ sera l'analyse des informations fournies par sa structure signifiante. Par la suite on se positionnera dans une perspective onomasiologique afin de décrire sa lexigénèse et de la comparer à celle de *ser*, *estar*, *tener*, *haber* et *ir*.

TROISIÈME PARTIE : LA RELATION ENTRE LE SIGNIFIANT ET LE SIGNIFIÉ DE *DAR*

1. ANALYSE DU SIGNIFIANT

Le signe linguistique est une entité bipartite. La relation entre ses composants, le signifiant et le signifié, entre une suite de phonèmes et le concept auquel elle est associée, est de nature conventionnelle, déterminée par chaque communauté linguistique. On connaît la controverse sur la nature du lien entre les composants du signe depuis la déclaration du principe de l'arbitraire dans le *Cours de Linguistique Générale* de Ferdinand de Saussure. Pour certains, le rapport entre ces deux plans est immotivé : il n'existe aucune relation naturelle, aucune raison pour qu'un concept soit encodé au moyen d'une suite phonémique déterminée, ou vice-versa, aucune raison pour qu'un signifiant soit producteur de sens. Dans cette perspective, seules les onomatopées représentent de façon iconique l'image acoustique à laquelle elles sont rattachées, mais seulement jusqu'à un certain point, car les onomatopées ne sont pas universelles et varient selon les langues. En dehors de ces vocables, il n'y aurait pas de relation naturelle entre l'expérience du monde évoquée et la forme linguistique symbolisant cette expérience.

Or, selon certains linguistes, il serait erroné d'attribuer à Saussure cette certitude de l'arbitraire[272], étant donné que dans le *Cours de Linguistique Générale* des concepts mettent justement en cause ce que Michel Launay appelle « le dogme de l'arbitraire du signe » :

> [L]e signe, en effet, ne peut être que *motivé* puisque « le lien unissant le signifiant au signifié » (définition saussurienne du signe) est entendu ici comme un rapport de production, d'*engendrement* du signifié par le signifiant. Mais est-ce là prendre position *contre Saussure* ? Voilà, paradoxalement, qui n'est pas évident [...] la formule saussurienne, qui allait devenir un dogme, intervient au tout début du *Cours*, c'est-à- dire en un endroit du livre où n'ont pas encore été développées les notions capitales de *système* et de *valeur* (valeur que *confère* au signe le *système* qui constitue une *langue*). De sorte que le « signe » dont il est question ici est, dans une première approche, considéré *hors système*, ou *abstraction faite* du système.[273]

Le postulat de la motivation du signe selon lequel il existe un rapport de nécessité entre le signifiant et le signifié suppose donc que la langue est un *système* dont la tendance est de limiter l'arbitraire de ses éléments ; comme le signale Michel Launay :

---

[272] Gabrielle Le Tallec-Lloret (2012, p. 16) fait la remarque que la découverte de quelques manuscrits de Saussure publiés en 2002 remet en cause la conviction du linguiste sur l'arbitraire du signe ; il aurait exposé ce principe à ses étudiants dans le but de transmettre la tradition.

[273] Michel Launay, 2003, p. 277-278.

> [C]'est le *système*, précisément, qui *motive* le signe [...] donc, *la langue en tant que système* est, pour sa part, fondée sur un principe non d'*arbitraire* mais de *motivation.*[274]

Quant à la nature de cette motivation et plus précisément à sa directionnalité, elle est à définir en considérant que c'est le signifiant qui est la source du sens et non le signifié qui détermine l'image acoustique à laquelle il est rattaché. Dans son article « Linguistique du signe, linguistique du signifiant : de Mo.La.Che à la cognématique », Gabrielle Le Tallec-Lloret décrit l'évolution qui a conduit la linguistique du signe vers une linguistique du signifiant :

> Pour faire évoluer la notion de signe linguistique héritée de Saussure, selon nous, il ne s'agit pas seulement de poser que le rapport entre signifiant et signifié est congruent (donc non arbitraire) pour faire une linguistique du *signifiant.* C'est encore être structuraliste que de le poser ainsi, au sens où se contenter de dire que le rapport entre signifiant est motivé, nécessaire, ne suffit pas à faire de la linguistique du signifiant, cela demeure une linguistique du *signe*, pris dans son unicité, en tant qu'entité, en langue.[275]

L'auteur explique que le projet original de Maurice Molho, Michel Launay et Jean-Claude Chevalier a été d'accorder la primauté au signifiant dans une conception de la langue comme un système de signes. Cependant, du point de vue de Gabrielle Le Tallec, ils ne seraient pas parvenus à sortir d'une description sémantique et morphématique du signe :

> Une théorie du signe, pris comme entité linguistique, en Langue, dans une approche somme toute encore saussurienne, laissant peu de place à des considérations énonciatives, à la différence de la *cognématique,* laquelle ne conçoit pas la linguistique de signifiant hors actualisation (comprenant celui qui parle et celui qui reçoit). En cela, l'approche de Didier Bottineau [...] offre sans doute l'opportunité de passer d'une linguistique du signe à la linguistique du signifiant.[276]

La linguistique du signifiant s'articule autour de trois axes principaux, l'unicité du signe, la primauté du signifiant et la tendance des langues à limiter l'arbitraire :

> [U]n signe est constitué de l'association d'un signifiant et d'un signifié, avec la particularité qu'un signifiant est associé à un signifié et un seul ; une langue ne se donne à voir qu'à travers ses signifiants, ce qui oblige à accorder à ces derniers une attention prioritaire dans toute description grammaticale et, plus encore, dans la théorisation qui sous-tend cette activité ; les langues, dans leur histoire, travaillent à limiter l'arbitraire des signes dont elles sont faites.[277]

[274] Michel Launay, 2003, p. 278.
[275] Gabrielle Le Tallec-Lloret, *op. cit.*, p. 20.
[276] *Ibid.,* p. 24.
[277] Gilles Luquet, 2012d, p. 7.

La langue est donc un système de signes dont le propre est de restreindre son arbitraire en faveur d'une congruence entre les signifiants qui les composent – dont la lecture est révélatrice du système – et ses signifiés univoques. Or, la linguistique du signifiant permet de concevoir la langue comme un système de *signifiants* – non pas de signes – dont les séquences phonologiques se prêtent à l'observation :

> [L]o único que ofrece una lengua a quien se propone describirla de manera *objetiva* no es un conjunto de signos, sino un conjunto de *significantes*, o sea, un conjunto de secuencias fonológicas –un conjunto de imágenes acústicas.[278]

1.1. La cognématique

Nombreuses sont les études qui attribuent des représentations symboliques aux unités constitutives des signifiants[279]. Maurice Molho a observé que ces unités constitutives qu'il a appelées « formants » sont porteuses d'instructions sémantiques. Il écrit à propos du formant *n des mots négatifs :

> [*N] partage avec les signifiants la propriété de se présenter sous l'espèce d'un physisme auquel est associé un contenu mental ou signifié, au sens strict de ce terme. Autrement dit, s'il n'est pas un signifiant, *n n'en a pas moins pouvoir de *signifier*, et c'est à ce titre qu'il s'incorpore à un ou plusieurs signifiants qu'il constitue en système [...] par l'apport d'un élément de signification commun.[280]

Parmi les théories priorisant la lecture du signifiant et l'analyse de ses séquences acoustiques se trouve la *cognématique* développée par Didier Bottineau. Cette approche fait état de l'existence d'unités appelées *cognèmes*, faites d'instructions cognitives qui entrent dans la composition des signifiés :

[278] Gilles Luquet, 2012c, p. 138.
[279] Chrystelle Fortineau (2012b, p. 146) observe que « [...] plusieurs travaux, s'inscrivant dans des traditions variées, et dont certains sont fort anciens, ont émis l'hypothèse qu'il était possible d'attribuer de valeurs « symboliques » à certaines consonnes ou certaines groupes consonantiques, qui, bien que dépourvus de sens – ils se situent en deçà du seuil de signifiance – ne sont pas moins des « éléments formateurs ». Appelés « phonasthèmes » (Firth, 1930, cité dans D. Philips, 2002, p. 103), « éléments idéophoniques » (Tournier, 1985, également cité dans D. Philps, 2002, p. 103) ou encore « marqueurs sub-lexicaux » (D. Philps, 2002), ils ont d'abord mis en évidence pour les lexèmes, mais concernent également les morphèmes grammaticaux ou grammèmes ».
[280] Maurice Molho, 1988, p. 299.

> Dans de très nombreuses langues naturelles, indo-européennes ou non, il apparaît que les grammèmes et, selon les cas, certains lexèmes, ne constituent pas des unités insécables mais des agglomérats de submorphèmes isolables qui, considérés individuellement, renvoient à des processus mentaux invariants, sortes de logiciels fondamentaux de la cognition que l'on a nommés *cognèmes.*[281]

L'auteur définit ainsi le submorphème :

> [U]n opérateur cognitif fondamental [...] un invariant sémantique qui ne relève pas de la dénotation référentielle ni de la connotation impressive phonosymbolique, mais d'une opération mentale.[282]

Le phonème en tant qu'élément constitutif du signifiant peut être considéré comme une unité minimale de sens renvoyant à un processus cognitif invariant. L'expérience motrice et perceptuelle de son articulation contribue à profiler le cognème auquel il est associé. Or, un phonème n'est pas systématiquement associé à un cognème ; pour qu'il soit la manifestation d'un cognème, il faut qu'il appartienne à un réseau d'unités avec lesquelles il peut entrer en rapport. Comme le signale Gilles Luquet :

> [U]n phonème ne peut être associé à un cognème qu'à partir du moment où il fait partie d'un réseau de morphèmes à l'intérieur duquel on le voit entrer dans des oppositions pertinentes.[283]

L'interprétation des unités phonétiques en tant que véhicules d'instructions cognitives implique l'observation minutieuse du signifiant et s'avère être un intéressant moyen d'analyse additionnelle à lecture sémasiologique du verbe *dar.* Comme on l'a signalé, un cognème se conçoit dans un système d'oppositions. C'est justement en tant qu'élément d'un système que l'on étudiera la sémiologie de *dar* dans cette perspective : comme composante de la triade de verbes d'existence monosyllabiques *dar*, *ser* et *ir*.

Le premier champ d'observation sera la représentation des instructions cognitives déclenchées par le phonème consonantique initial *-d* de *dar* et la voyelle thématique *-a* de l'infinitif ; en second lieu, on regardera les cognèmes *da-* dans leur rapport avec la suite phonémique *se-* du verbe *ser* et l'instruction cognitive entraînée par la voyelle thématique du troisième groupe *-i* de *ir.*

[281] Didier Bottineau, 2003, p. 185.
[282] *Id.*, 2005, p. 143.
[283] Gilles Luquet, 2012a, p. 164.

1.1.1. ANALYSE COGNÉMATIQUE DE *DAR*

Lorsqu'on parle d'instructions cognitives véhiculées par des cognèmes, on fait référence, entre autres choses, à la représentation phonosymbolique qu'offre un phonème ou une séquence de phonèmes. Chrystelle Fortineau signale :

> Cependant, si la valeur du cognème n'est pas liée aux propriétés articulatoires ou acoustiques des phonèmes qui le réalisent, elle est, en partie, induite par l'expérience motrice et perceptuelle de l'articulation ; le profil du cognème tend à coïncider avec celui de l'articulation motrice et de ses effets perceptuels [...].[284]

En guise de présentation, on analysera le phonème consonantique /r/ final, formant de l'infinitif commun aux trois formes. Celui-ci a été décrit comme associé au cognème virtualisant. Lors de l'articulation de la consonne alvéolaire vibrante [r], le bout de la langue vibre contre les alvéoles et, de ce fait, comme le décrit Gilles Luquet[285], la langue fonctionne comme un obstacle au passage de l'air. Pour que l'air puisse franchir cet obstacle, il faut augmenter la pression lors de son expulsion. Cela permettrait d'associer le phonème /r/ à un cognème R d'*impulsion* :

> On peut alors céder à la tentation de voir dans le -r d'infinitif espagnol, et donc dans le signifié de cette forme verbale, l'une des réalisations possibles du cognème d'impulsion, et ce dans la mesure où un infinitif est associé à la notion d' « agentivité puissantielle », si je reprends les termes de Dider Bottineau, ou pour employer une autre terminologie, la représentation d'une « opérativité puissantielle », celle du déroulement perspectif d'une opération associée à un agent dont l'identité formelle n'est pas définie.[286]

Le formant consonantique initial de *dar* est l'occlusive dentale sonore en position explosive /d/. Chrystelle Fortineau décrit ce phonème comme une variante de l'occlusive dentale sourde /t/ :

> L'occlusive dentale /t/ se situe au point de clôture de la cavité buccale parcourue par le flux d'air ; le cognème T qui lui est associé est donc « la marque d'une occlusion interceptive terminale » (D. Bottineau, 2010, p. 33), c'est un opérateur de *rupture*, c'est un marqueur de perfectivisation.[287]

[284] Chrystelle Fortineau, 2012a, p. 77.
[285] Gilles Luquet, 2012a, p. 165. L'auteur établit les oppositions entre /s/ et /r/ dans la formation des terminaisons -ra/-se de l'imparfait du subjonctif.
[286] *Ibid.*, p. 166.
[287] Chrystelle Fortineau, 2012b, p. 149.

Le cognème associé à /t/ indiquerait une clôture, une perfectivité :

> [L]orsqu'il figure en position initiale, ce cognème donne pour instruction de concevoir les signes qu'il informe comme « perfectifs », c'est-à-dire qu'ils sont le résultat d'une construction achevée, conduite jusqu'à son terme, et donc clos sur eux-mêmes.[288]

À l'instar de la consonne sourde /t/, lors de la réalisation de l'occlusive dentale voisée /d/, l'air doit franchir l'obstacle qu'impose la langue contre les dents supérieures. Une fois l'air expulsé après franchissement de cet obstacle, l'articulation se produit avec une explosion. Autrement dit, après cette *rupture* du flux d'air, cette *clôture* du canal buccal, le son *survient* brusquement; la *survenance* du son se produit alors après une obstruction. De ce fait, on peut concevoir /d/ comme l'une des réalisations du cognème D de *survenance*.

Le formant consonantique /d/ de *dar* est suivi de /a/, la voyelle la plus ouverte quant à son mode d'articulation ; sa réalisation implique l'éloignement maximal entre la langue et le palais par rapport à l'articulation des autres voyelles. Il est possible d'associer à cette voyelle le cognème de *distanciation*. Si l'on observe la séquence *da-* du point de vue du phonosymbolisme qu'elle représente – une obstruction initiale suivie d'une ouverture maximale –, on peut postuler que, après l'obstruction, se produisent *la survenance et la distanciation.* Les instructions mentales véhiculées par les cognèmes *da-* correspondraient à la notion que renferme le signifié de *dar* : *la survenance*, soit l'accès à l'existence, et *la* distanciation, celle qu'implique une existence qui n'est pas considérée pour elle-même mais qui est *rapportée* à un « destinataire ». Rapporter une représentation à une autre, cela revient en effet à inscrire l'une dans le cadre notionnel offert par l'autre, et donc à faire abstraction de ce qui les *sépare.*

1.1.2. LES COGNÈMES DE *DAR*, *SER* ET *IR*.

Dans le sous-système des verbes monosyllabiques d'existence *dar, ser* et *ir*, la voyelle la plus ouverte de *dar* s'oppose à la plus fermée de *ir.* L'infinitif de ce verbe, dans sa matérialité réduite, ne contient que la voyelle thématique et la consonne /r/, une voyelle et une consonne qui constituent une terminaison verbale, *-ir.* Si l'on observe le geste articulatoire dans la réalisation de la voyelle /i/, on constate que la langue s'approche autant que possible du palais – le contraire de ce qu'on a signalé pour l'articulation de /a/. Selon Gilles Luquet,

[288] Chrystelle Fortineau, 2012b, p. 151.

dans sa représentation phonosymbolique, on peut lui associer un cognème du type *association* ou *proximité*[289]. Suivi du cognème R qui représente une *opérativité potentielle*, l'instruction mentale représentée par la séquence congématique est compatible avec la description que Mathilde Quitard fait du signifié de *ir*, d'un dynamisme reconduit de « proche en proche » :

> [S]i l'on reconnaît dans la voyelle *i* une instruction qui encode la représentation d'une proximité (et donc d'un certain ancrage) combiné à une opérativité (portée par « le *-r* dynamique de mouvement », la consonne marquant l'impulsion), *ir* offre la représentation de la continuité reportée en direction d'une temporalité à venir. Car si *ir* ne suppose pas forcément l'existence d'un espace, il nécessite dans tous les cas du temps pour s'accomplir. L'infinitif *ir* offre donc, dans son signifiant même, l'image d'une continuité reportée de proche en proche, d'instant en instant (la « proximité » impliquée par le radical vocalique *i* et le *r* de l'infinitif, marque d'opérativité par antonomase) ; une continuité, une réalisation du potentiel, un dynamisme reconduit qu'il décline cependant sous diverses formes, puisqu'il ne maintient pas son radical à tous les temps.[290]

Entre l'aperture maximale de /a/ et celle, minimale, de /i/ se trouve celle de la voyelle intermédiaire /e/ du verbe restant de la triade monosyllabique. Le signifié de *ser* est constitué d'un /s/ initial fricatif qui, en opposition avec le /d/ occlusif de *dar* qui empêche le passage de l'air, permet son flux sans interruption. Didier Bottineau voit dans l'instruction cognitive liée à la réalisation de /s/ une sorte de « continuité »[291], car l'air passe sans obstacle mais avec un frottement caractéristique des consonnes fricatives. La consonne /s / est suivie de la voyelle /e/, dont l'aperture, lors de son émission, est intermédiaire par rapport au /a/ de *dar* et au /i/ de *ir.* On peut faire l'hypothèse que cette voyelle /e/ est la voyelle « non-marquée » de la série palatale, celle qui donne la représentation d'une « neutralité ». Grâce à ses formants /s/ et /e/ – le premier associé au cognème de *continuité* et le deuxième au cognème de *neutralité* –, on peut formuler l'hypothèse selon laquelle *ser* serait apte à signifier une représentation de l'existence *neutre*. Cette image peut bien correspondre à celle d'un verbe « aperspectif, dénué de toute limitation sémantique », comme le décrit Renaud Cazalbou[292], un verbe qui véhicule la notion thétique de l'existence dépourvue de toute variation, un verbe qui offre une

[289] Gilles Luquet, 2012a, p. 167-168.
[290] Mathilde Quitard, 2010, p. 162.
[291] «S et T partagent le même lieu d'articulation et se distinguent par leur mode d'articulation; /s/ révèle le trait de continuité et /t/ de plosivité, c'est-à-dire de discontinuité. En cognématique, cela veut dire que les instructions de traitement associées sont respectivement [CONTINUITÉ] et [DISCONTINUITÉ». [" S and T share the same place of articulation and are differentiated by their modes of articulation, with /s/ bearing the trait of continuity and /t/ of plosivity, which is to say, discontinuity. In cognemic terms, the procedural instructions derived from them are respectively [CONTINUE] and [DISCONTINUE] […]]". Didier Bottineau, 2008, p. 61. La traduction est de notre fait.
[292] Renaud Cazalbou, *op. cit.*, p. 190.

représentation de l'existence logée dans un même espace sémio-temporel, tel que le décrit Marie-France Delport[293].

L'analyse des instructions cognitives qui peuvent être associées à chaque formant suggère des points communs avec les notions révélées par l'analyse sémasiologique des trois verbes : survenance pour *dar*, représentation de l'existence aperspective pour *ser,* dynamisme reconduit d'instant en instant pour *ir*. Trois signes qui appartiennent au système de verbes fondamentaux et qui constituent à leur tour un sous-système, celui des formes monosyllabiques où se répartissent les trois voyelles thématiques des formes infinitives. Un sous-système régi par *dar*, verbe qui en amont représente l'*accès* à l'existence et qui offre une image *dynamique* de cette notion, suivi de *ser*, celui qui, après accès à l'existence, ne saurait dire que l'être dans cette image de l'existence *thétique*, pour conclure la séquence existentielle avec le *dynamisme* prospectif de l'être que véhicule *ir.*

1.2. Le réseau existentiel

Outre l'aspect cognématique de ces trois verbes, l'observation de leurs structures sémiologiques révèle la particularité de leur monosyllabisme à l'infinitif et aux premières personnes du singulier du présent pour *dar – doy*, *das*, *da* et pour *ir – voy, vas, va* – et à la première et troisième personne du singulier pour *ser – soy*, *es*. Ce caractère monosyllabique se manifeste également dans les première et troisièmes personnes du singulier du passé simple : *di, dio* et les formes *fui, fue* que se partagent *ser* et *ir*. Ces particularités seraient le signe de leur appartenance à un système lexical homogène.

Dans *Regards sur le signifiant*[294], Gilles Luquet analyse l'opposition entre les verbes à prétérit faible et à prétérit fort ainsi que le contenu lexical qui caractérise ces derniers. La différence du point de vue accentuel entre les formes faibles et les formes fortes du passé simple réside dans la place de l'accent tonique des première et troisième personnes simples. Les verbes à prétérit faible sont accentués sur la voyelle désinentielle – *amé, amó, comí, comió, partí, partió*. Quant aux verbes qui ont conservé des prétérits forts depuis la fin du Moyen Âge, ils sont accentués aux personnes considérées sur le radical ou sur la voyelle thématique et ils seraient, selon la R.A.E., au nombre de seize : *traer*, *decir*, *hacer*, *querer*,

[293] Marie-France Delport, 2004, p. 151.
[294] Gilles Luquet, 2000. Les articles dont l'auteur fait état de cette opposition sont « Un cas de motivation du signe linguistique : l'opposition *régulier/irrégulier* dans l'histoire des prétérits indéfinis », p. 41-50, et « *Contraí, contraíste, contrayó*..., un prétérit peu canonique ?, p. 51-60.

venir, *andar*, *conducir*, *caber*, *estar*, *haber*, *placer*, *poder*, *poner*, *responder* – avec ses formes anciennes *respuse/repuse* –, *saber* et *tener*.

Or, l'auteur signale qu'il existe trois verbes qui ne peuvent être considérés ni comme des verbes à prétérit faible ni comme des verbes à prétérit fort[295]. Il s'agit de *dar*, *ser*, *ir* et *ver*, dont les première et troisième personnes simples sont : *di, dio*, *fui, fue* – pour *ir* et pour *ser* – et *vi, vio*.

Bien qu'il ait existé en espagnol ancien les formes fortes *fúi* et *fúe* et les formes étymologiques fortes *vide* et *vido*, ce n'est pas le cas dans l'espagnol d'aujourd'hui. Les formes qui les remplacent aujourd'hui, en raison de leur caractère monosyllabique, n'offrent pas de distinction syllabique entre radical et désinence et, de ce fait, ne sont ni fortes ni faibles. Elles forment en toute évidence un ensemble à part dont la particularité est de véhiculer une notion commune.

Gilles Luquet observe que les verbes à prétérit fort et ceux qui ont conservé des prétérits irréguliers depuis la fin du Moyen Âge constituent un ensemble sémantiquement homogène ; en effet, ils ont la particularité d'exprimer des notions qui *s'antériorisent* à toute autre représentation :

> Certains de ces verbes, par exemple, s'assimilent littéralement au verbe fondamental *estar* ou au verbe puissanciel *poder* dans certains de leurs emplois (c'est le cas de *andar*, *ir* et *caber*). D'autres, par hyperonymie, incluent dans leur signifié la représentation puissancielle de toutes les activités qui trouvent à s'exprimer dans la langue (c'est le cas de *decir* et *hacer*). D'autres enfin sont des bases de dérivation ou des supports de locutions verbales, ce qui les place dans l'antériorité notionnelle des verbes ou des locutions qui se construisent à partir d'eux (c'est le cas de *traer*, *-ducir*, *venir* et ***dar***).[296]

L'*antériorisation* notionnelle de ces verbes par rapport à la représentation des verbes à prétérit faible coïncide avec la place de l'accent dans cette conjugaison, soit un accent qui s'*antériorise* à la désinence. Or, la triade formée par *dar*, *ser* et *ir* devance tous les verbes de cet ensemble. Le verbe *ser* est celui qui offre la représentation d'existence la plus élémentaire, un préalable notionnel obligatoire à toutes les autres représentations verbales. *Ir*, comme l'indique Gilles Luquet[297], est un équivalent d'*estar* dans des périphrases *ir* + gérondif et adopte un caractère puissanciel dans le futur périphrastique *ir a* + infinitif. Quant à *dar*[298], il affirme clairement son caractère puissanciel en tant que premier élément dans des tournures

[295] Gilles Luquet, 2000, p. 40 et 52-53.
[296] *Ibid*., p. 46. Le gras est de notre fait.
[297] *Ibid*., p. 46.
[298] *Ibid.*, p. 48.

du type *dar* + substantif : *dar un salto*, *dar un paseo, dar voces*, etc[299]. Dans ces tournures, le verbe *dar* dit l'accès à l'existence de l'entité représentée par le deuxième élément.

Ce qui vient d'être signalé ne fait que corroborer la particularité de *dar, ser* et *ir* dans le système verbal espagnol et dans l'ensemble de verbes qui s'*antériorisent* notionnellement à tous les autres, parmi lesquels se trouvent les verbes qui offrent une certaine représentation de l'existence, *haber*, *tener* et *estar*. En effet, la triade *dar, ser* et *ir* révèle une sémiologie qui les distingue des autre verbes existentiels : leur monosyllabisme à l'infinitif et dans la conjugaison de certaines personnes au présent et au passé simple. Ils forment un groupe à part, qui se caractérise également par la répartition des trois voyelles désinentielles de l'infinitif. Tous ces traits marqués dans leurs signifiants sont des signes de leur appartenance à un ensemble notionnellement singulier. *Dar*, *ser* et *ir* véhiculent des notions *élémentaires*, en concordance avec leur morphologie *élémentaire* monosyllabique. Ils se trouvent sémantiquement en amont de la représentation véhiculée par les autres verbes fondamentaux: ils sont les verbes princeps, les plus élémentaires, comme en témoigne leur structure sémiologique.

1.2.1. L'ANALOGIE SÉMIOLOGIQUE : LA COALESCENCE DE *-Y*

Un autre indice qui met en évidence l'appartenance de *dar* à un réseau notionnel particulier est le yod désinentiel de la première personne simple du présent de l'indicatif, *doy.* De nombreux travaux ont abordé la question de la coalescence de *-y* dans *doy, soy, estoy, voy* et *hay*. Parmi eux, la thèse de Francisca Sol[300] fait un recensement minutieux des diverses analyses consacrées à cette question – avec une attention particulière pour celles de Maurice Molho[301] et de Jack Schmidely[302] – et elle propose un nouveau regard sur l'évolution qui conduit du pronom-adverbe indépendant *y* en espagnol ancien au morphème accolé aujourd'hui aux formes citées.

Do, so, esto, vo étaient les formes courantes de première personne du singulier du présent de l'indicatif des verbes *dar, ser, estar* et *ir* avant le XIVe siècle. Elles ont pratiquement disparu au profit de *doy, soy, estoy* et *voy* vers la fin du XVe siècle. Il existe des opinions

[299] On trouve cette antériorisation également dans des périphrases du type *dar a/de* + infinitif – *dar a correr*, *dar de comer* – , *dar* + *que* + infinitif – *dar que hablar*.
[300] Francisca Sol, 2010, p. 175.
[301] Maurice Molho, 1969.
[302] Jack Schmidely, 1987.

divergentes à propos de l'antériorité historique de *soy* par rapport aux autres formes modernes : selon Maurice Molho, une fois la forme impersonnelle (*h)ay* née après agglutination du verbe *aver* à la troisième personne, attestée au XIIIe siècle, le *-y* se serait répandu par analogie au présent des autres verbes, en commençant par *soy*[303]. Cependant, l'analyse du corpus réalisée par Jack Schmidely[304], suite à la découverte d'un texte ancien inédit datant de 1208[305], montre que *doy* serait la forme attestée la plus ancienne :

> Ego Donoro, filia del alcayath, ***doj*** la heredat desteras toda & con casas e con uineas, & con las casas de Medina, a Dios & al convent de Salvaterra, & al magistro Rojdiaz por salut de mia anima & de meos parentes ; & esto ***dolo*** en tal guisa que uiua io en mios dias elo, & despues de mios dias que la ajan elos, e ques la entren con bois & con semenza e con quanto i fallaren.[306]

Or, comme le signale Francisca Sol, l'écart de sept ans n'est pas très significatif entre cette occurrence et celle de *soy* dans le document de Toledo de 1215 que cite Jack Schmidely dans son article :

> En los Auiones ; uendo ad uos con planas & con sotos & cn entrads & con exidas & con todas suas pertinentias... et el tercio del ochauo de la plana de la Torre Mocha, similiter con entradas & con exidas & con todas suas pertinentias, jn precio XIIII moravedis boos alfonsis & de peso, quales uos ad me diestes & ego recebi, & ***soy*** bien pagada de ellos.[307]

et ne serait pas une preuve incontestable de la primauté de *doy* par rapport à *soy*. C'est ce que corroborent, d'une part, l'observation de ces formes en diachronie – indépendamment de leur datation qui peut varier au gré de la découverte de nouveaux manuscrits – et, d'autre part, le fait que leur sémiologie porte la marque de leur appartenance à un ensemble, celui des verbes qui véhiculent la notion d'existence.

1.2.2. -Y ET Y < *ĭBĪ*

Les formes *hay, doy*, *soy*, *estoy*, *voy* se sont créées par un processus d'agglutination. Le *-y* résultant de l'évolution de l'adverbe latin locatif *ĭbī* s'est accolé à la troisième personne

[303] Maurice Molho, 1969, p. 84.
[304] Jack Schmidely, *op. cit.*, p. 614.
[305] Il s'agit d'un texte de Medinacelli (Soria) publié par Ramón Menéndez Pidal dans *Documentos lingüísticos*, ([1919] 1966), p. 337.
[306] Jack Schmidely*, op. cit.*, p. 614.
[307] *Ibid.*

du singulier du présent de *aver – (h)a* – et aux premières personnes du singulier du présent des verbes *dar, ser, estar, ir – do, so, esto, vo.*

Jusqu'à la fin du XVe siècle deux systèmes de représentation de l'espace ont cohabité, celui que constituaient *y* et *ende* et celui des adverbes locatifs *aquí/allá*, *ahí*, *allí*/*allá*, *aquende/allende* et *acullá*. Le *y* du premier système, provenant de *ĭbī*, signifie pour Francisca Sol « un espace conçu dans sa plus grande généralité et indivis »[308]. Celui des adverbes de lieu représente l'espace par rapport au MOI locuteur : on y distingue la zone du MOI, signifiée par *aquí / acá* et la zone du non MOI signifiée par *allí / allá, aquende/allende* et *acullá.* Le premier système cesse d'être utilisé au profit d'une conception du monde centrée sur « le MOI pensant » dans une tendance générale de la langue vers la détermination. Le *y* du premier système, morphème stématique capable d'exister de façon indépendante, disparaît comme résultat de cette nouvelle conception du monde, mais il laisse sa trace dans *hay, doy, soy, estoy, voy*, car il est à l'origine du morphème astématique *-y* accolé à *ha, do, so, esto* et *vo.*

Tandis que le *y* stématique offre la représentation d'un espace général, « le concept de l'espace »[309] selon l'auteur, le *-y* astématique, morphème accolé aux nouveaux signes *hay, estoy, doy, soy* et *voy* véhicule l'image d'un espace restreint, « un cas particulier d'espace »[310]. Le yod qui résulte de cette coalescence est une réalisation plus fermée de la voyelle/i/ dans le morphème astématique et offre en conséquence un signifiant amoindri en correspondance avec la notion d'espace particulier.

Contrairement à certaines hypothèses[311] concernant le statut sémantique du morphème astématique *-y*, cette particule adossée aux verbes n'est pas dépourvue de toute charge sémantique. Il ne serait pas question d'un *y* désémantisé, mais d'une redéfinition de l'image qu'il véhicule, celle d'un espace restreint :

> [*Y*] signifie l'espace général et *-y* représente une restriction de cet espace, un cas particulier. En effet, pour concevoir un cas particulier d'espace, il faut partir de la représentation générale de cet espace. Cela est confirmé par les signifiants puisque *y,* le signifiant le plus dépuré, constitué d'une seule voyelle, un seul phonème, représente l'espace général. Le *-y* de *hay*, *soy, estoy, doy* et *voy*, une semi-voyelle, une restriction par rapport à *y*, signifie un espace restreint ou cas particulier d'espace.[312]

[308] Francisca Sol, *op. cit.*, p. 200.
[309] *Ibid.*, p. 175.
[310] *Ibid.*
[311] Parmi les analyses qui font état de la désémantisation du *y* stématique dans son évolution vers le *-y* astématique et sa coalescence dans la forme verbale *hay,* Francisca Sol mentionne les travaux de Antonio Meilán García, «"*Y* < *ibi*" en castellano medieval, ¿sintagma o morfema?», d'Esteban Oca, «Una explicación lógica de los verbos impersonales», de Carlos E. Sánchez Lancis, *The Evolutions of The Old Spanish Adverbs ende and ý : A Case of Grammaticalization*, et d'Elisabeth Douvier, «L'évolution et la disparition de l'adverbe de lieu *y* dans les manuscrits du "libro de la montería"».
[312] Francisca Sol, *op. cit.*, p. 202.

La coalescence de *-y* s'est produite donc comme résultat de la réorganisation du système de la représentation l'espace. De ce fait, pour indiquer l'existence du locuteur par rapport à un espace, le *y* stématique s'accole aux verbes *haber*, *ser*, *estar*, *dar* et *ir*.

1.2.3. *DOY, SOY, ESTOY, VOY, HAY*

Le *-y* accolé à la première personne simple du présent de l'indicatif de *dar, ser, estar* et *ir* et à la troisième de *aver/haber* est donc la représentation de l'espace nécessaire pour y poser l'existence d'une entité selon l'image de cette existence apportée par chaque verbe :

> [L]e signifié de *-y* de ces quatre formes verbales est l'espace nécessaire, en l'occurrence, au locuteur pour que celui-ci exprime son existence dans les différentes perspectives posées par chacun de ces verbes. À un même signifiant un même signifié, donc, puisque le morphème terminal de *hay, soy, estoy doy* et *voy* a exactement le même signifiant – une semi voyelle, – nous postulons que c'est le même signe, avec, partant, le même signifié : l'espace nécessaire pour qu'on y pose l'existence d'un être ou d'une chose. La différence de signifié n'existe qu'entre le *y* stématique et le *-y* astématique.[313]

Selon Francisca Sol, la différence entre la forme (*h*)*a*, (*h*)*a y* et (*h*)*ay*, provenant du verbe *aver* dont le propre était de poser une relation d'existence entre deux êtres – un support et un apport de prédication –, réside dans l'image véhiculée par le signifié de *-y* :

> Les formes *(h)a, (h)a y* pouvaient avoir un sujet explicite et exprimer une relation d'existence entre un apport et un support de prédication, et elles pouvaient aussi ne pas avoir de sujet lexical et poser alors l'existence d'un être dans l'espace. *(H)ay*, en revanche, ne peut dire que cette existence.[314]

Ha dit donc l'existence d'un être et *hay* dit l'existence d'un être dans l'espace.

Il en va de même pour *soy* et *estoy* :

> *So* disait une existence non spatialisée, *soy* dit une existence spatialisée : 'je suis' (pas dans le sens de 'se trouver' mais dans celui d'exister') là. *Estoy*, le pendant symétrique de *soy*, [...] laisse voir un avant et un après et déclare donc l'état du locuteur dans l'espace.[315]

La forme *so* exprime l'existence du locuteur, tandis que *soy* dit son existence dans l'espace. *Esto* indique l'état de l'être, l'existence accidentelle ; *estoy* dit l'état de l'être – le locuteur – dans l'espace.

---

[313] Francisca Sol, *op. cit.*, p. 199.
[314] *Ibid.*, p. 4.
[315] *Ibid*., p. 196.

Quant au yod de *voy*, il fait référence à l'espace où le moi locuteur se trouve et à partir duquel il est causateur d'un mouvement spatial ou notionnel, un lieu où il affirme sa propre existence :

> Le signifiant de *voy* montre le mouvement exprimé par *vo* en rapport avec l'espace désigné par *y*. Il s'agit d'un mouvement prospectif en direction d'une destination connue ou pas. *Vo*, en revanche, n'indique que le mouvement.[316]

Le cas *doy*, dans ce travail, mérite une attention particulière.

1.2.4. *DO, DO Y* ET *DOY*

Dar a hérité de son étymon latin *dare* les formes du présent de l'indicatif : *dō, dās, dat, damus, datis, dant* sont ainsi à l'origine du paradigme du verbe espagnol. Francisca Sol cite cinq occurrences de la forme *do* espagnole de la première personne simple suivie de l'adverbe locatif *y* – graphiée *y, i* et *hi* – dans des textes datant du XIIIe siècle[317] :

(308) Eſta helemoſina & eſta heredad aſſi como es nomnado, do io Diag Roiz a uos dona Eluira Garciez, abbadeſſa, & a todel conuiento de Uillaenna, qe ſea uue*f*tra & qe la herededes por ſiempre, & fago me famulario del moneſterio & del conuiento de Uillaenna, por buſcar les todel bien que io pudiero, & **do hi mio cuerpo** ſi fuer en logar qel puedan traer, fuera end ſi entraro en orden. (1225, Vileña.) *Documentos lingüísticos*, T. 48, p. 76, 4.

(309) [T]oda eſta por nombrada heredat do io al conuiento & al moneſterio de Uillenna que la ayna & que la hereden por ſienpre; & **do y mio cuerpo** & de mi mugier fuera ent ſi entraremos en orden, & fago me familiar ſo por buſcar tot el bien & toda la pro que pudiero. (1225, Vileña.) *Documentos lingüísticos,* T. 49, p. 77, 3.

(310) [C]onnoſçuda coſa ſea atodoſ los omnes que eſta carta vieren & oyeren, como yo dona Domenga de Fuent Burueua, fija de Domj[n]gui Yuaneſ el blandu, fagom conpanera enel moneſterio de Villena & offreſco hy mjo cuerpo & mj alma, & por que aya hy mj parte en loſ bienes del moneſterio, en loſ tenporaleſ ten loſ ſpirituales; & **do hy** por mj alma & por almaſ de mjo padre & de mj madre VJ tabladas ſembradura de heredat, por ſiempre ia mas, en el caſcajar de cerca Sant Martin de Calçada; & dos tabladaſ & media, de la tablada de Pancoruo; (1265, Vileña.) *Documentos lingüísticos* T. 59, p. 89,8 H.

[316] Francisca Sol, *op. cit.*, p. 197.
[317] *Ibid.*, p. 195.

(311) Sepan todos quantos eſta carta uieren, que yo dona Maria Pedrez offreſco e do mi miſma a Dios, e al obiſpo, e ala egleſia de Calahorra, e al hoſpital de la Cadena por ſeruir i a Dios e alos pobres en mios dias, por mi alma e por redencion de mios peccados**, e do hi** comigo quanto que he en Huercanos, (1227, Arcos.) *Documentos lingüísticos,* T. 86, p. 124,5.

(312) Qonnocida cosa sea aquantos esta carta uiren. Qumo yo don FernanRodrigez de Trezenno. Oferessco mio querpo emie alma. Enujda ye muerte. Asancta Maria dePiasca. **Do. hy.** quanto eredamiento. e. enCastejon. e en Pison e en Traspenna. Uassallos poblados epor poblar. prados. etierras. equanto hy. e enfuentes. e enmontes. e enexidas. e entradas. e endeuisas. e **do y** ueynte uaccas. 1264. *Étude sur l'ancien dialecte léonais d'après des chartes du XIIIe siècle, LIX*, p. 88.[318]

Comme l'indique l'auteur, ces documents font état d'un accord entre des particuliers et un couvent, monastère ou église (*conuiento, moneſterio* ou *egleſia*), qui établit leur incorporation à ces institutions en tant que *famularios*.. L'adverbe locatif, dans ses variantes graphiques, envoie au monastère, couvent ou église, mais avec le verbe *dar* il fonctionne comme datif et destinataire du procès : les *famularios* « donnent » à ces institutions qui renvoient à des espaces.

On a observé plus haut que ce que l'on considère comme la première occurrence attestée de la coalescence du *-y* astématique se présente avec le verbe *dar* :

(313) Ego donOro, filia del alcayath, **doj** la heredat dEſteras toda & con caſas, e con uineaſ, & con las caſas de Medina, a Dios & alconuent de Salua terra, & al magi*ſ*tro RojDiaz por ſalut de mia anima & de meos parentes; & eſto **dolo** en tal guiſa que uiua io en mio dias elo, & deſpues de mios dias que la ajan elos, eques la entren con boiſ & con ſemenza e con quanto i fallaren. 1208 Medinaceli ? (Soria). *Documentos lingüísticos*, T, 249, p. 337,4.

La première forme soulignée en gras, **doj,** fait état de l'agglutination d'un *y* dans un nouveau rapport entre locuteur et espace. Or, le morphème astématique est absent dans la deuxième forme où le pronom atone *lo* se trouve en enclise avec *do*, **dolo** :

> On a d'abord *doj*, puis *do (dolo)*, c'est-à-dire des formes dont l'ordre d'apparition ne doit rien au hasard. Dans un document notarié, l'auteur d'un don doit être clairement identifié. Une forme verbale qui va en poser l'existence dans le temps (le présent) et dans l'espace (grâce au morphème) sera la plus appropriée. Par là même, le locuteur souligne son importance sociale qui découle de la déclaration de son existence : je donne quelque chose là où je me trouve.[319]

[318] Ce dernier exemple provient de l'analyse du corpus d'Erik Staaff, *Étude sur l'ancien dialecte léonais d'après des chartes du XIIIe siècle*.
[319] Francisca Sol, *op. cit.*, p. 196.

Doj permet de référer à une existence spatialisée, car le signifié de *-y* adossé à la personne du locuteur pose l'espace nécessaire à la représentation de l'existence. Comme pour les formes *soy*, *voy*, *estoy*, où le morphème est l'espace nécessaire pour que le locuteur exprime son existence selon la représentation véhiculée par *ser*, *ir* et *estar*, le *-y* accolé à *do* véhicule l'espace nécessaire pour que le locuteur exprime son existence en tant que MOTEUR, à son tour, d'une opération d'accès à l'existence. Dans l'exemple 314, le MOTEUR de l'événement – le locuteur et « donateur » dans ce cas particulier – pose l'existence d'une entité – les propriétés du locuteur, désignées par le substantif *heredat* – dans la sphère d'une autre entité – Dieu, le couvent et Roj Diaz, les destinataires du « don ». *-Y* pose donc l'espace nécessaire pour que le locuteur « donne » et pour que l'entité « donnée » existe dans la sphère du « récepteur ».

La deuxième forme, *dolo*, ne présente pas l'agglutination avec *-y* :

> En revanche, à partir du moment où l'existence du donateur a été clairement posée, il n'est plus besoin de la réaffirmer lorsqu'on fait de nouveau référence au don, c'est-à- dire au dessaisissement de quelque chose. D'où l'emploi de *do (dolo)* dans la seconde occurrence du verbe.[320]

L'existence du moteur du procès – locuteur et donateur dans cet emploi du verbe – ainsi que celle du destinataire – entité qui reçoit le don – étant déjà posée dans la première occurrence de *dar* sous la forme *doj*, il n'est nul besoin de la réitérer.

1.3. Du signifiant au signifié

1.3.1. L'ÉTYMON LATIN

De même que *dar* dans le système verbal espagnol, son étymon DARE fait partie des verbes qui avaient une particularité sémiologique dans le système verbal latin. Il se distingue des verbes de la première conjugaison latine en *-are*, car sa voyelle *-a* à l'infinitif est brève *dăre*, par opposition à *ā*, voyelle longue, des verbes de la première conjugaison *-āre*[321]. Bernard Darbord observe des ressemblances du point de vue sémiologique entre DARE et le

[320] Francisca Sol, *op. cit.*, p. 196.

[321] On reprend une citation de Bernard Darbord dans son article « Réflexions sur le verbe *dar* », 1995, p. 262, et tirée du *Dictionnaire étymologique de la langue latine, Histoire des mots* d'Alfred Ernout et Antoine Meillet : « L'A long de DAS, DAT est dû à la tendance à allonger les formes monosyllabiques de sens plein ; en composition, l'a bref réapparaît ».

verbe d'existence STARE et, de ce fait, un rapprochement significatif entre les deux verbes latins:

> [L]e rapport avec STARE (A long, pourtant) est patent et a été longuement marqué au Moyen Âge par la sémiologie : DARE, DEDE >**dide* > *di* /STARE, STETI > *estide* (VX). DARE et STARE, autrement dit, étaient les seuls verbes en -ARE au signifiant du PERFECTUM redoublé. Tous les autres verbes au PERFECTUM redoublé procédaient de la troisième conjugaison. Tous, hormis DARE et STARE ont plus tard adopté des modèles faibles au passé simple (CADERE > CECIDI > *caí* ; CURRERE > CUCURRI > *corrí.*[322]

Le verbe latin DARE provient, à son tour, de deux racines indo-européennes, **dō-* et **dhē-*, qui ont apporté leur contribution à la sémantèse et à la sémiologie du verbe latin ainsi qu'à celle de son héritier espagnol.

La proto-forme **dō-* signifie 'donner' – en espagnol *dar* et non *donar*, ce dernier étant une dérivation du verbe latin *dō* sous suffixation. Dans le *Diccionario etimológico indoeuropeo de la lengua española*[323], il est précisé que **dō-* est à l'origine du verbe grec *δίδωμι* et du verbe latin *dō*, équivalents de *dar* en espagnol. Cette racine est également à l'origine des vocables latins *dōnum*, 'don', 'présent' – provenant de la forme avec suffixe **dō-no* – et *dōs*, 'dote' – provenant de la forme suffixée **dō-t(i).* L'espagnol a produit des mots tels que *anécdota, antídoto, apódosis* à partir du verbe grec *δίδωμι* et, à partir du latin *dō*, des mots comme *data, dato, datar, dádiva, dadivoso* et de nombreux mots composés tels que *adición, edición, perder, rendir, tradición.*

Quant à la deuxième racine à laquelle *dar* est à rattacher, * *dhē-*, 'poser', 'placer' – *poner* et *arreglar* selon le *Diccionario etimológico indoeuropeo* – , elle se trouve dans le verbe latin *faciō* – la consonne voisée aspirée indo-européennee *dh* ayant évolué en *f-* initial en latin – et dans les vocables dérivés tels que *faena, hacienda, hazaña, afición, fecha.*

Selon le *Dictionnaire étymologique de la langue latine*[324], il s'est produit un développement sémantique qui a permis des emplois tels que *motus dare* ('exécuter des mouvements') au lieu du *edere motus* avec le composé *edere*, 'faire sortir', 'produire' (le second terme de *ēdō* pouvant appartenir à la racine **dō* aussi bien qu'à * *dhē-*). La racine **dhē-* dans des mots composés, qui se confond avec les composés de **dō*, serait à l'origine de cette nouvelle capacité référentielle de DARE :

[322] Bernard Darbord, 1995, p. 262.
[323] Edward Roberts et Bárbara Pastor, 1996, s.v. *dō*.
[324] Alfred Ernout et Antoine Meillet, 2001, s.v. *dō.*

> Ce développement sémantique a été favorisé par le fait que, avec les composés de *dō*, sont venus se confondre les composés de la racine **dhē-* « placer » (v. *faciō*), si bien que souvent il est impossible de dire à quels composés on a affaire [...] On peut dire *dare nōmen* et *facere, indere, addere nōmen.* Dans *sacerdōs,* le second terme appartient à la racine **dhē* [...] Il se peut, d'ailleurs, qu'il y ait eu dans les formes attestées fusion de verbes originairement distincts : dans *uenum dare, pessum dare*, on a sans doute affaire à *dare* « donner », comme dans *nuptum dare* ; mais *perdō, uendō*, s'expliqueraient mieux en partant de **dhē-* « placer » [...] L'état de choses était tellement trouble que *dare* a peut être été employé avec le sens non équivoque de « placer » dans le juxtaposé *circum dare*, dont les éléments n'ont étés soudés qu'à date relativement récente.[325]

Maurice Molho signale la confusion des deux racines **dhē-* et **dō-* dans des mots comme *credo* ('confier en prêt'), *condo* ('fonder', 'établir') et *trado* ('transmettre', 'mettre') :

> L'espagnol a hérité du latin la sémantèse du verbe DARE, dont il accepte et approfondit, par « progrès en généralité », les implications. Or on sait que *dare* a bénéficié en latin de l'apport de deux racines indo-européennes dont il est parvenu à produire une synthèse sémantique et sémiologique : **do- ~ * də- « donner »* (*cf.* gr. *δίδωμι*), qui fournit un présent d'aspect déterminé, et **dhe- ~ *dhə-* « poser » (*cf.* gr. *τίθημι*), qui, sous préverbe, s'est confondu avec la précédente (cf. *credo*, *condo*, *trado*, etc., dont le second élément peut passer pour appartenant à la fois à **do-* et à ** dhe-*), alors qu'à l'initiale *dh-* se résout en *f-*, d'où, par élargissement de la racine, *facio.*[326]

La notion 'placer', 'mettre', véhiculée par cette racine ** dhē* se trouve, selon *Le Grand Gaffiot*[327], dans des expressions telles que *praeceps ad terram datus* ('jeté à terre la tête la première'), *se dare in rem* ('se porter vers une chose'), *in via se dare* ('se mettre en route'), *intro se dare* ('s'introduire à l'intérieur'). Maurice Molho signale d'autres cas où s'observe la signification de la racine **dhē* :

> Il en est résulté des sens de *dare* tels que ceux qui s'observent dans *dare vela ad...* « faire voile vers », soit : « poser, orienter » les voiles, *dare in altum* « gagner la haute mer », *perfectum dare negotium* « mettre fin à une affaire », *dari* « être traité », « être mis dans tel ou tel état », etc. Les deux racines indo-européennes, et les significations qui s'y attachent, sont restées sensibles dans la représentation une que l'espagnol s'est donnée de la sémantèse incluse dans le verbe *DAR.*[328]

Cette racine **dhē-* est également à l'origine de la racine germanique *dô*, dont sont issus les verbes *do*, *tun* et *doen* – 'faire' en anglais, allemand et néerlandais respectivement. Quoique de sémiologie dissemblable, *dar, hacer* et les verbes germaniques *do*, *tun* et *doen*

[325] Alfred Ernout et Antoine Meillet, *op. cit.*, s.v. *dō.*
[326] Maurice Molho, 1969, p. 94, note 36.
[327] Félix Gaffiot, 2000, s.v. *dō.*
[328] Maurice Molho, 1969, p. 94, note 36 en bas de page.

proviennent de la même racine indo-européenne. *Dar* serait alors apparenté à FACERE, un fait qui n'est guère surprenant, car les deux expriment la notion 'générer' 'donner existence'[329].

Dar est le résultat d'une évolution qui aurait comme point de départ les proto-formes indo-européennes **dō-* et **dhē*. Ce sont les notions intimement liées à son étymon latin DARE qui font de lui un verbe d'existence, un verbe que son degré d'abstraction et de généralité rend compatible avec des emplois nombreux et divers.

1.3.2. *DAR* ET *DONNER*

Selon le dictionnaire d'Ernout et Meillet, DARE a été très tôt concurrencé par un verbe plus régulier et d'aspect indéterminé DONARE. Les deux formes sont représentées dans les langues romanes, à l'exception du français, qui ne dispose pas d'un verbe d'existence provenant du latin DARE. Le verbe *donner* trouve sa racine latine dans DONARE, 'faire don de', 'sacrifier','gratifier'. Celui-ci provient de la même proto-forme indo-européenne **dō-* qui, comme on l'a signalé plus haut, avec le suffixe *-no-*, **dō- no-*, permet la création du mot latin *dōnum*, 'don', 'présent'. Le français a recours à d'autres verbes que *donner* pour les emplois qui n'expriment pas le don (*dar un paseo* : 'faire' une promenade ; *dar a conocer* : 'faire' connaître ; *el reloj dio las doce* : l'horloge a 'sonné' minuit ; *dar una capa de pintura* : 'passer' une couche de peinture ; *le dio un mareo* : il/elle a 'eu' une malaise ; *me da que no vendrá* : je 'sens' qu'il/elle ne viendra pas ; *¿qué más da?*: qu'est-ce que ça peut 'faire'?).

Ni *donner* en français ni *donar* en espagnol n'expriment l'existence, à l'inverse de *dar*. Ils se circonscrivent à la manifestation du don. Le verbe français *donner* ainsi que celui de l'espagnol *donar* a un signifiant plus chargé que *dar*, en conséquence moins général. *Dar*, au contraire, révèle un signifié minimal, très peu chargé, *significatif* d'une notion très élémentaire comme l'existence.

[329] Bernard Darbord (1995, p. 268-269) note que le contenu de 'faire' dans la racine **dhē* est patent dans les locutions *dar permiso* (« le dynamisme du props illocutoire : 'permettre' »), *ha dado una fiesta en su casa, dar una conferencia, dar una lección.* Le contenu 'placer' se trouverait dans *dar una mano de pintura a un mueble, dar crema a los zapatos, dar un baño de plata, dar un beso, un abrazo, dar la luz, el gas.* La coïncidence de l'objet en un lieu physique ou mental viendrait, selon l'auteur, de cette même racine : *dar una bofetada, un empujón.*

1.3.3. LA SUBDUCTION

La capacité qu'ont certains verbes d'exprimer une notion minimale et fondamentale est parfois associée à un amoindrissement lexical. Dans le cadre de la psychomécanique du langage, certains verbes représentent des notions qui s'antériorisent à d'autres ; le contenu sémantique des verbes d'existence fait que, selon Gustave Guillaume, ils « descendent dans la pensée *au-dessous* des autres verbes, auxquels ils apparaissent idéellement préexistants[330]. Certains de ces verbes, sous l'effet de cette subduction « exotérique » peuvent même entrer en subduction « esotérique » et « descendre en-dessous d'eux-mêmes » pour ne plus fonctionner qu'en tant que mots grammaticaux. Maurice Molho s'appuie sur la théorie de la subduction de Gustave Guillaume pour la description de certains phénomènes concernant les verbes d'existence en espagnol :

> On sait que certains mots, pourvus d'un contenu qui n'est jamais quelconque, ont tendance à s'approfondir, c'est-à-dire à descendre au-dessous d'eux-mêmes, pour livrer dans l'*en-dessous* – dans l'*avant* – de leur sens plein originel, un sens moins aisément pénétrable et «dont l'impénétrabilité sera proportionnelle à la descente accomplie.» La cause de cette pénétrabilité moindre réside en ceci que la genèse sémantique du vocable s'anticipant de plus en plus dans la pensée, son contenu se voit ramené dans l'en-deçà de son entière définition.[331]

Une fois atteinte la subduction interne, le mot, selon Gustave Guillaume et Maurice Molho, « descend au-dessous » de lui-même et son contenu est « ramené dans l'en-deçà de son entière définition », ce qui revient à dire que le mot subit une dématérialisation de son contenu lexical. Les verbes fondamentaux *ser*, *estar*, *haber*, *tener*, *dar* et *ir*, dans cette optique, présenteraient une « subduction exotérique » par rapport aux autres verbes de la langue et subiraient une « subduction ésotérique » par rapport à eux mêmes lorsqu'ils fonctionnent comme auxiliaires :

> Les verbes ici en cause, dont chacun apparaît engagé dans une subduction plus ou moins avancée, (plus avancée pour *estar*, tôt parvenu à la condition d'auxiliaire et de copule), apportent trois notions corrélatives de l'être et qui lui sont subordonnées.[332]

La subduction d'un lexème impliquerait donc une dématérialisation lexicale ou désémantisation par approfondissement de son contenu notionnel. Dans son analyse du verbe

[330] Gustave Guillaume, 1994, p. 73.
[331] Maurice Molho, 1969, p. 70-71.
[332] *Ibid.*, p. 92.

dar, Bernard Darbord considère que celui-ci est « un verbe porté à l'allégement sémantique »[333], avec sa double origine étymologique, **dō*- et **dhē*, qui lui permet d'exprimer des notions telles que 'faire', 'dire', 'prendre' 'placer', ou encore 'donner'. Selon l'auteur, le verbe français *donner* révèle un moindre degré de « subduction » par rapport à *dar* en espagnol et en portugais :

> Le français, qui pourtant s'est donné un signifiant copieux (DONARE > *donner*), brille lui-même par l'extension de ses emplois [...] Il n'en reste pas moins que le lourd signifiant du français doit être l'indice d'une moindre subduction et partant d'une moindre aptitude à signifier l'existence.[334]

Le fait d'avoir un signifié plus « copieux » serait ainsi un signe de sa capacité à véhiculer une notion moins fondamentale et moins apte à la subduction. Outre cette comparaison de *dar* avec le verbe français, l'auteur observe que l'aptitude à la subduction que présente le verbe espagnol est déjà manifestée dans son l'étymon latin DARE:

> Inversement, la subduction de DARE en latin est manifestée par la création de signifiants alourdis, **propres à exprimer un contenu sémantique plus riche que le signe primitif n'était plus en mesure d'enfermer** : non seulement DONARE ('faire don de, sacrifier, tenir quitte de, gratifier de, récompenser'), mais aussi DATARE (fréquentatif de DARE, 'donner souvent'), DANERE, DEDERE ('donner une fois pour toutes, sans conditions), DIDERE ('distribuer'), EDERE ('mettre à jour'), INDERE ('mettre sur ou dans'), PERDERE ('donner inutilement, donc perdre'), REDDERE ('rendre'), SUBDERE ('soumettre, substituer, suborner'), etc.[335]

Dans cette perspective, il est évident que si le signe primitif n'est plus en mesure d'enfermer un contenu sémantique plus riche, c'est qu'il a subi un processus d'amoindrissement sémantique.

Or, la différence entre DARE et les verbes apparentés DONARE, DATARE, DANERE, etc. n'est pas dans sa subduction ou son amoindrissement lexical par rapport à eux. Chaque verbe constitue un signe différent, avec une sémantèse particulière – un contenu lexical qui peut être défini comme plus général pour DARE et plus spécifique pour les autres. De même, le fait que *dar* soit moins « copieux » que le verbe français *donner* n'est pas un signe d'allègement sémantique mais d'une sémiologie qui coïncide avec une notion plus *élémentaire*.

Le fait que *dar* occupe lexigénétiquement un « en-deçà mental » qui le prédispose à exprimer la notion d'existence n'indique pas un contenu sémantique moins riche. Il n'est pas

[333] Bernard Darbord, 1995, p. 270
[334] *Ibid.*, p. 261.
[335] *Ibid.*, p. 262. Le gras est de notre fait.

question d'une sémantèse amoindrie, atténuée, mais d'une notion très générale, très abstraite, toujours la même et qui donne au verbe des capacités expressives très vastes et variées.

Maurice Molho rapproche la sémantèse de *dar* de celle d'un verbe d'existence :

> Quant à *DAR* [...] de l'extrême complexité des significations qu'il apparaît impliquer, et dont l'une en vient à obscurcir toutes les autres, une représentation unitaire se laisse dégager, qui est celle d'une activité productrice dont l'être trouve en soi, dans sa propre puissance en export d'elle-même, la genèse – le « don » n'étant qu'une manifestation, parmi beaucoup d'autres, de cette puissance exportée. [...] On observera que l'aptitude de *DAR* à se déclarer unipersonnel, avec ou sans le concours d'un pronom réfléchi, en fait parfois l'équivalent très approché d'un verbe d'existence, habile à dire, non point l'existant posé, mais sa survenance ou plutôt sa genèse sous l'impulsion créatrice de la personne d'univers. La représentation dont on vient d'esquisser la teneur, loin d'être incompatible – on voudra bien le remarquer – avec le sens particulier qu'on attribue d'ordinaire à *DAR*, le subsume sous le signifié général d'une puissance assignée à l'être et qui est le fondement de son activité.[336]

Comme on l'a déjà observé dans l'analyse de ses vastes capacités expressives – ce que Maurice Molho désigne comme « l'extrême complexité des significations » que *dar* implique – le « don » n'est que l'une des nombreuses représentations que le verbe peut servir à véhiculer dans une combinatoire phrastique particulière. *Dar* est un verbe d'existence, et la représentation unitaire qu'il offre est celle de l'activité productrice d'un « moteur » qui, grâce à sa « puissance en export » de lui-même, fait accéder à l'existence, dans la sphère d'un « destinataire », la représentation de quelqu'un ou de quelque chose.

[336] Maurice Molho, 1969, p. 93-94.

2. ANALYSE DU SIGNIFIÉ

2.1. Lexigénèse et morphogénèse verbale de *dar*

En tant que verbe, *dar* comporte des composants qu'il partage avec tout autre verbe. On observera ces particularités à la lumière de la distinction retenue tout au long de ce travail, celle qui convient entre la *langue* et le *discours.* Dans *Verbe et phrase*, Jean-Claude Chevalier souligne la différence entre la prédicativité, qui est un fait de *langue*, et la *prédication*, qui est un fait de *discours*[337]. La *prédication* est une opération qui se réalise dans le *discours*, qui consiste à poser une entité et à fournir une information sur cette entité. Il s'agit d'un phénomène qui met en relation, de manière *effective*, un *support* de signification et un *apport* de signification, pourvus l'un et l'autre d'une réalité singulière. Or, le verbe pose également un rapport entre une entité support et l'information apportée sur celle-ci, mais il le fait en *langue*, avant tout emploi. Cette relation de *prédicativité* qu'instaure le verbe est de l'ordre du *puissantiel* :

> Il y a donc bien dualité comme dans la prédication, mais sous l'espèce de l'unité. Il y a bien deux éléments identifiables, mais le système linguistique m'oblige à les saisir conjointement. Il leur interdit toute autonomie et les condamne à n'être que l'un par l'autre.[338]

L'auteur offre le schéma suivant de ce que le verbe représente en *langue*, soit du rapport de *prédicativité* institué entre un support (E) et l'information (I) apportée sur celui-ci :

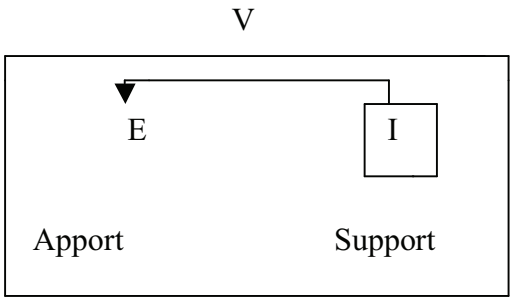


Figure 61 : PREMIÈRE ARTICULATION DU VERBE D'APRÈS J.-C. CHEVALIER.[339]

[337] Jean-Claude Chevalier, 1978, p. 16.
[338] *Ibid.*
[339] *Ibid.*

Ce rapport entre le support (E) et l'apport (I) est une composante invariable et inaltérable du verbe, bien que la représentation de chaque élément de la relation puisse varier. Ce rapport serait « le socle constitutif de l'édifice verbal, la première articulation »[340] interne du verbe.

On parle alors d'un phénomène de *langue* qui réduit « support et apport à leurs propriétés formelles les plus générales »[341]. Le support dans cette relation de prédicativité qu'institue le verbe en espagnol porte dès la *langue* une double information : existence d'un être – avec un rang personnel détérminé ou non – et une position temporelle. Or, la *langue* ne permet d'attribuer à ce support aucune réalité particulière, aucune identification singulière ; cette opération d'« investiture » sera prise en charge par le *discours*.

Ce que cette première articulation en *langue* révèle d'une forme verbale comme *dimos*, en dehors de toute actualisation discursive, est :

– L'existence d'un être E, support dans une relation de prédicativité.

– L'appartenance de cet être à la première personne associative.

– Le fait qu'à l'être E on rapporte la notion véhiculée par *dar.*

– Le fait que cette relation a lieu dans un espace temporel antérieur au présent de locution.

Selon Jean-Claude Chevalier, le verbe comme unité de *langue* implique trois articulations, dont on a schématisé la première. La deuxième correspond à la morphogénèse verbale, au phénomène qui fait qu'une notion acquiert la forme d'un verbe. Cette articulation est une composante de l'apport (I) dans la première articulation. On reprend le schéma proposé par l'auteur :

[340] Jean-Claude Chevalier, 1978, p. 17.
[341] *Ibid.*

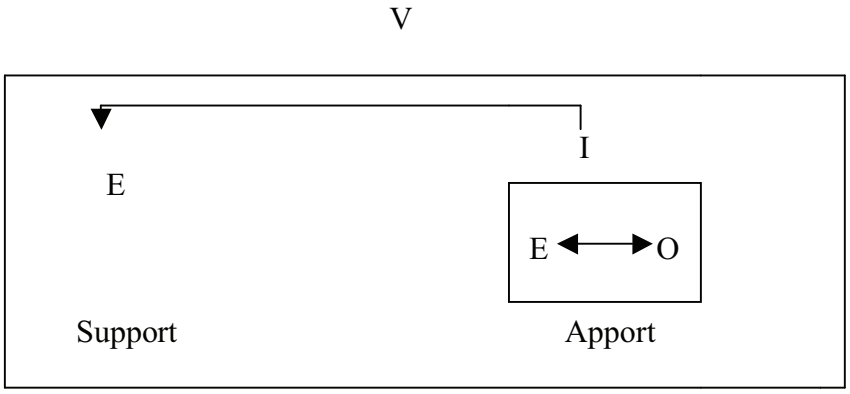


Figure 62 : DEUXIÈME ARTICULATION DU VERBE (MORPHOGÉNÈSE VERBALE) D'APRÈS J.-C. CHEVALIER.[342]

L'apport (I) comporte des rapports entre l'entité E et l'opération O déclarée par le verbe et détermine la *forme* du verbe :

> [L]a morphogénèse me livre ce que le verbe, au terme de sa construction, portera en lui de général. Elle m'apporte ce qui le catégorise (l'ensemble des morphogénèses possibles constitue en effet les différents types de réseau dont un système linguistique a su se doter pour y saisir non seulement toutes les notions qu'il a édifiées mais aussi toutes celles que les hasards de l'avenir et de l'imagination pourront lui proposer).[343]

Ces rapports constituent des phases de la genèse verbale et sont, selon l'auteur, d'un nombre de cinq : voix, aspect, mode, temps, personne[344]. Ainsi, la langue offre au verbe ces cinq chemins morphogénétiques qui seront empruntés lors de la construction phrastique au niveau du discours. Si on reprend la forme *dimos* actualisée dans le contexte cité dans l'exemple 158 :

> Pasó ese tiempo en que los chiquillos están siempre igual. Rosario creció, llegó a ser casi una mocita, y en cuanto reparamos en ella ***dimos a observar que era más avisada que un lagarto*** […]

cette forme *actualisée* dans la phrase a emprunté les voies morphogénétiques que la *langue* met à disposition du locuteur ; de ce fait, elle révèle les traits morphémiques suivants :

[342] Jean-Claude Chevalier, 1978, p. 30.
[343] *Ibid.*, p. 75.
[344] Comme le signale Marie-France Delport (2004, p. 97-98), la voix détermine le choix du site ou de gène de l'opération O pour occuper le support E de la relation ; l'aspect détermine la coïncidence ou la non-coïncidence entre E et O ; le mode révèle la structuration de l'exochronie ou temps extérieur à l'événement, par rapport au temps du locuteur, sur laquelle se situent E et O ; le temps précise la structuration de l'endochronie ou temps interne à l'événement par rapport au locuteur et l'observateur ; enfin, la personne déclare l'identité de E par rapport au Moi locuteur.

– La voix active qui place le gène[345] de l'opération O au poste de support de la prédication.

– L'aspect immanent[346] qui loge E et O dans le même espace temporel.

– Le mode personnel actualisant[347] qui loge l'événement dans un espace temporel construit à partir du présent de locution.

– Le temps passé par rapport au présent de locution.

– La première personne associative dans laquelle s'inclut le Moi locuteur.

Dans une troisième articulation, il se produit l'imbrication de la *morphogénèse* que l'on vient de décrire et de la *lexigénèse* ou *idéogénèse* verbale. En d'autres termes, une *notion* devient une forme verbale, phénomène que Jean-Claude Chevalier schématise ainsi :

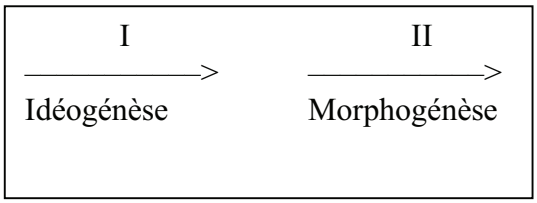


Figure 63 : TROISIÈME ARTICULATION DU VERBE D'APRÈS J.-C. CHEVALIER.[348]

La *lexigénèse* constitue l'opération qui engendre la notion singulière constitutive de la matière du verbe. À l'origine de cette *opération lexigénétique*, la pensée discrimine une notion dans l'ensemble des idées pensables lors d'une opération de discernement qui, dans le cas du verbe, s'achève à *l'univers-temps*[349], c'est-à-dire le temps linguistique, tel que le conçoit Gustave Guillaume. La *lexigénèse* d'un verbe – la lexigénèse de procès –, met en

[345] Le gène d'une opération est, selon Marie-France Delport (2008, p. 73), « l'être responsable d'engendrer » l'opération en question, tandis que le site renvoie à l'être auquel s'applique l'opération et qui est « capable de fournir assiette » à celle-ci.

[346] D'après Guillaume (1973, p. 138), l'aspect immanent des formes simples tient la pensée en-dedans du procès et s'oppose à l'aspect transcendant des formes composées, qui porte la pensée au-delà du procès, dans sa subséquence.

[347] Gilles Luquet (2004, p. 49-62) établit la différence entre les formes actualisantes et inactualisantes. Les premières véhiculent la représentation d'un événement qui se construit à partir du présent d'actualité du locuteur – le présent, le prétérit et le futur –; les deuxièmes véhiculent la représentation d'un événement qui ne se construit pas à partir du présent de locution – l'imparfait, le conditionnel et les formes du sous-ensemble subjonctif.

[348] Jean-Claude Chevalier, 1978, p. 77.

[349] On oppose la lexigénèse d'un procès, qui s'achève dans *l'univers-temps* – ou temps linguistique – à celle d'une notion, responsable de la genèse d'un nom, dont l'opération de discernement finale s'achève à *l'univers-espace* – ou espace linguistique –selon Guillaume. Marie-France Delport (2004, p. 38-39) nuance cette distinction et observe la possibilité que la lexigénèse d'une notion puisse conduire dans l'étape morphogénétique à la construction d'un verbe (comme c'est le cas du verbe déclaratif d'un état comme *personarse*) et que la lexigénèse d'un procès puisse engendrer un substantif (*tenencia, tenedor* ou *teniente* reliés à *tener*).

place la relation O qui s'institue entre deux entités, *x* et *y*, le site et le gène de l'opération appelés *postes fonctionnels* par Marie-France Delport[350]. O représente une opération dont le contenu correspond au propre de chaque verbe, à sa signification particulière. Le gène *y* représente l'entité qui met en marche l'opération O, tandis que le site *x* correspond à l'être auquel s'applique l'opération[351] :

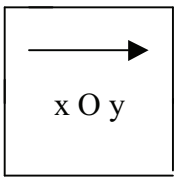


Figure 64 : ÉLÉMENTS DE LA LEXIGÉNÈSE VERBALE D'APRÈS J.-C. CHEVALIER.[352]

2.2. Postes fonctionnels et postes sémantiques

Comme on vient de le signaler, toute lexigénèse verbale comporte une opération propre à chaque verbe ainsi qu'un *gène*, poste correspondant à une entité génératrice de l'opération, et un *site*, poste occupable par une entité à laquelle s'applique ladite opération. Comme l'indique Marie-France Delport, les postes de *gène* et de *site* de l'opération seront instanciés par la même entité ou par des entités différentes selon que le comportement du verbe est transitif ou intransitif[353]. Outre ces deux *postes fonctionnels*, nécessairement présents dans la lexigénèse de tout verbe, il y a dans l'opération particulière de chaque signifié verbal – divers *postes sémantiques*[354] qui manifestent la spécificité de chaque verbe. Or, les *postes sémantiques* ne se réduisent pas à un certain nombre – comme c'est le cas des postes fonctionnels, toujours deux – et peuvent en conséquence dépasser en nombre les postes fonctionnels[355].

---

[350] Marie-France Delport, 2004, p. 73.
[351] L'ordre que l'esprit humain suit dans la lexigénèse verbale est, selon Jean-Claude Chevalier (1978, p. 80), d'abord le site puis le gène : « [...] on peut admettre qu'il n'est d'opération dont la représentation s'engendre dans l'esprit avant que ne soit avancée la matière sur laquelle elle porte – la matière peut-être plus exactement qui la supporte –, le lieu donc de son développement, de sa réalisation [...].
[352] *Ibid.*, p. 80.
[353] « Le propre des verbes transitifs est de pouvoir placer aux deux postes *x* et *y* deux êtres différents, *e* et *e'*, tandis que les verbes intransitifs font occuper ces postes par un seul et même être, *e.* » Marie-France Delport, 2004, p. 74.
[354] *Ibid.*, p. 107.
[355] *Ibid.*

La lexigénèse de *dar*, comme celle de n'importe quel verbe, comporterait donc trois composants fondamentaux, deux *postes fonctionnels* – un site et un gène – et une opération verbale. Cette opération comprend des postes sémantiques, autant de postes imposés par sa spécificité, actualisés ou non lors du passage de la *langue* au *discours*. L'actualisation discursive du verbe dans une phrase donnée dévoilera différents schémas syntaxiques permettant diverses instanciations des postes *fonctionnels* et *sémantiques*.

2.3. Lexigénèse de *dar*

Jean-Claude Chevalier[356] avait signalé dans *Verbe et phrase* l'existence d'actants facultatifs qui renvoient aux éléments externes qui accompagnent l'opération – lieu, temps, bénéficiaire, etc. Selon l'auteur, les verbes de don – et probablement les verbes « de dire » – exigent un bénéficiaire : « leur propre n'est pas d'admettre un « destinataire » mais de l'exiger, de *l'im-pliquer* »[357]. Une fois la phrase engendrée au niveau discursif, il est possible de faire référence au destinataire du don, mais cela n'est aucunement nécessaire. « Il est mêlé aux autres sèmes, et le *Discours*, si besoin est, l'en extraira »[358].

Marie-France Delport considère que, dans ce type de verbes, le bénéficiaire constitue un *poste sémantique* impliqué dans l'opération O, occupable par l'un des actants facultatifs proposés par Jean-Claude Chevalier.

L'analyse des emplois discursifs de *dar* réalisée dans le chapitre précédent a permis l'identification de trois actants qui peuvent ou non s'actualiser : MOTEUR, ENTITÉ AFFECTÉE AU PREMIER NIVEAU et ENTITÉ AFFECTÉE AU DEUXIÈME NIVEAU. Ces actants résultent de l'actualisation *discursive* de postes renfermés dans l'opération que *dar* désigne en *langue* et que l'on décrit ainsi de façon provisoire : soit trois entités A, B et C, A faisant en sorte qu'une entité B existe dans la sphère d'une entité C.

[356] Jean-Claude Chevalier, 1978, p. 80.
[357] *Ibid.*, p. 236.
[358] *Ibid.*

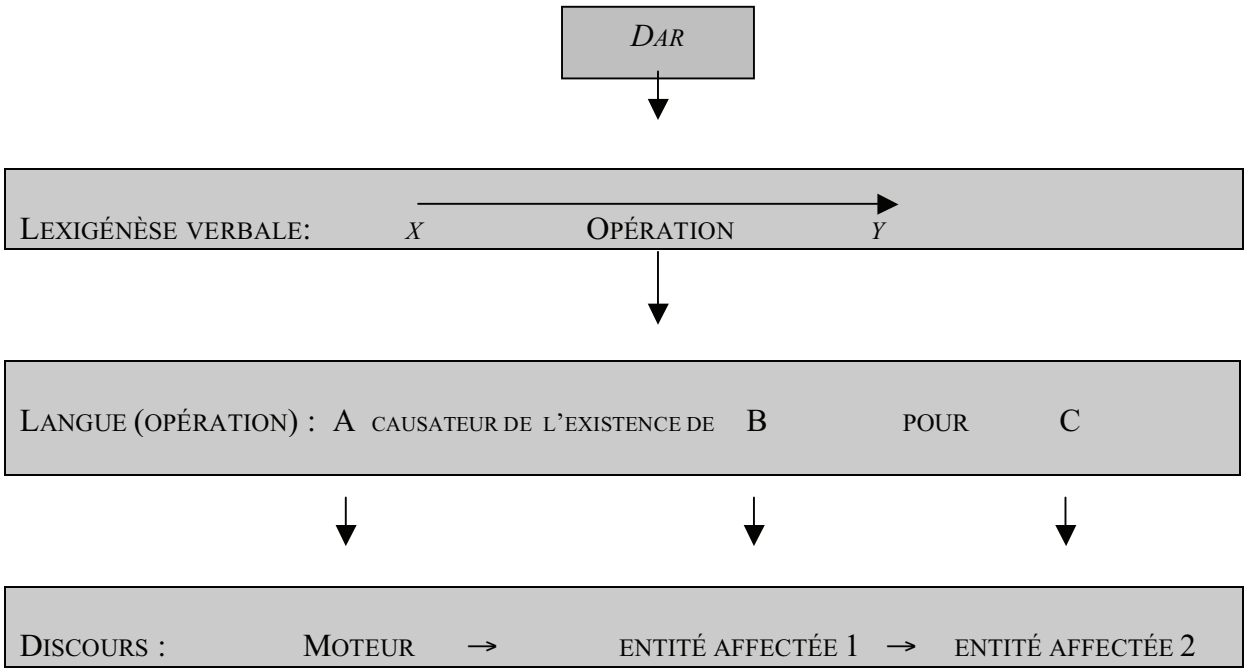


Figure 65 : REPRÉSENTATION DU VERBE *DAR* EN LANGUE ET EN DISCOURS.

L'opération verbale, composante de la lexigénèse verbale, renferme trois postes sémantiques, A, B et C. Le poste A s'actualise dans le *discours* en MOTEUR du procès, B correspond à l'ENTITÉ AFFECTÉE AU DEUXIÈME NIVEAU ; C s'actualise enfin en tant qu'ENTITÉ AFFECTÉE AU DEUXIÈME NIVEAU par le procès évoqué dans le *discours*. Reste à dévoiler le mécanisme qui permet le passage au *discours* du poste C, le destinataire de l'opération en *langue*.

2.4. Actualisation des actants

L'analyse proposée par María Soledad Sicot-Domínguez au sujet de l'être « récepteur » dans la construction pronominale[359] pourrait expliquer l'instanciation dans le *discours* de ce poste sémantique. L'auteur, reprenant la distinction de Gustave Guillaume entre la prédicativité essentielle et étroite du verbe en *langue* et la prédicativité accidentelle et étendue du verbe de *discours*[360], observe l'existence de deux prédications avec deux contenus notionnels différents et l'illustre au moyen de l'énoncé suivant :

[359] Maria Soledad Sicot-Domínguez, 2002, p. 185-195.
[360] Gustave Guillaume, 1971, p. 196.

> El teléfono sonaba y llamaba con su lucecita roja intermitente, pero a él le encantaba la idea de que *la uruguaya **se** estuviese pagando el desayuno*.[361]

Le segment *la uruguaya **se** estuviese pagando el desayuno* révèle, dans un premier temps, une prédication « essentielle » : *la uruguaya estuviese pagando el desayuno*, dans laquelle l'apport *pagar el desayuno* est versé sur le support *la uruguaya*. Cette première prédication se produit lors de l'argumentation des deux postes lexigénétiques du verbe *pagar*, le gène étant instancié par *la uruguaya* et le site par *el desayuno.* Une prédication « accidentelle » vient compléter la première prédication « essentielle », dans laquelle *la uruguaya estuviese pagando el desayuno* constitue l'apport versé sur le support représenté par le pronom *se*. Ce dernier évoque un être délocuté co-référent de *la uruguaya*. L'auteur offre la représentation suivante des deux prédications :

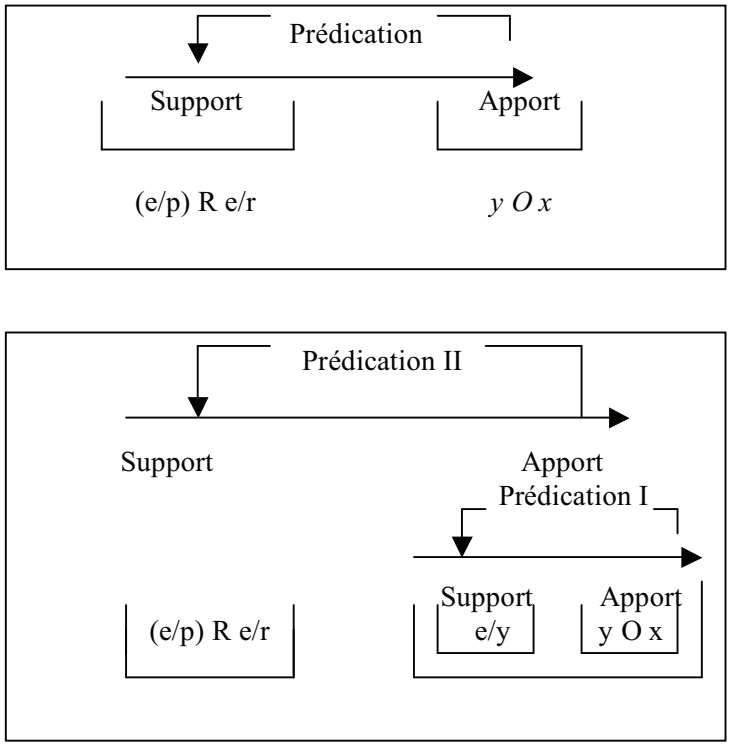


Figure 66 : L'ÊTRE BÉNÉFICIAIRE DANS LA PRÉDICATION VERBALE D'APRÈS M.-S. SICOT-DOMÍNGUEZ[362].

Ce qui vient d'être observé à propos du poste de bénéficiaire actualisé dans des énoncés pronominaux[363] s'applique également aux énoncés avec le verbe *dar* qui argumentent

[361] Maria Soledad Sicot-Domínguez, 2002, p. 187.
[362] *Ibid*., p. 194.

l'entité affectée au deuxième niveau. Le troisième élément présent dans l'opération déclarée par *dar* – et par d'autres verbes comme *decir* et *permitir* – se manifeste donc dans une *deuxième prédication* au niveau discursif et lors de la morphogénèse de la phrase. Le bénéficiaire enfermé dans son signifié est aussi le support d'une prédication « accidentelle ». Il faut alors se placer au niveau du *discours*, lors de la construction phrastique. Dans cette perspective, on comprend que l'emploi qui révèle la saturation des trois postes de moteur, entité affectée 1 et entité affectée 2, contextualisé dans l'exemple 119 :

> Cadalsito se encaró después con el sujeto aquel de la casaca, y quitándose la gorra [...] ***le dio la carta***, diciendo con timidez: "Aguardo contestación.",

est le résultat de l'imbrication de deux prédications avec deux contenus notionnels différents. Dans la prédication essentielle instaurée par *Cadalsito dio la carta*, le support est l'être gène représenté par *Cadalsito*. Dans l'apport de cette prédication versé sur le support qui constitue *Cadalsito* se trouve le site *la carta* :

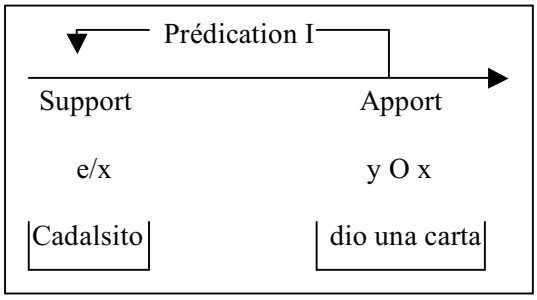


Figure 67 : PRÉDICATION I DANS « CADALSITO LE DIO UNA CARTA AL SUJETO AQUEL DE LA CASACA » (EXEMPLE 119).

Comme on vient de le signaler, il se produit dans cet énoncé une deuxième prédication, grâce à laquelle le contenu notionnel de la première constitue l'apport versé sur un support occupé par l'être bénéficiaire. Ce bénéficiaire, actualisé par le pronom *le*, renvoie à un être d'expérience identique à *el sujeto aquel de la casaca* :

[363] Bien évidemment, le même mécanisme s'applique aux énoncés non pronominaux tels que *Le encantaba la idea de que la urugaya* ***me/te/le/les/nos/os*** *estuviese pagando el desayuno.*

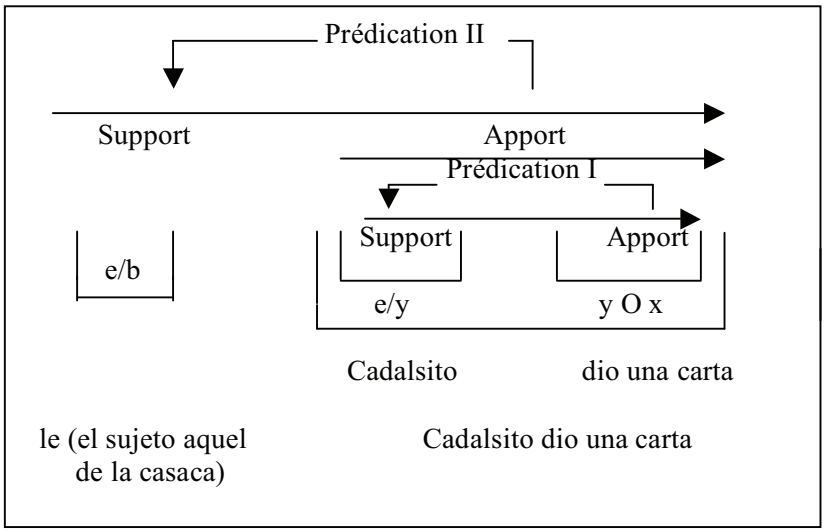


Figure 68 : PRÉDICATION I ET II DANS « CADALSITO LE DIO UNA CARTA AL SUJETO AQUEL DE LA CASACA » (EXEMPLE 119).

Les trois actants présents dans l'opération que renferme le signifié de *dar* – une entité A qui fait en sorte qu'une entité B existe dans la sphère d'une entité C – sont actualisés en *discours* au moyen *d'une prédication complexe*. Mais il se peut que deux seulement des trois actants soient argumentés, comme dans la combinatoire phrastique contextualisée dans 138 :

En la noche sin luna, el árbol se irguió y ***dio frutos*** al amanecer

ce qui produit alors une prédication simple :

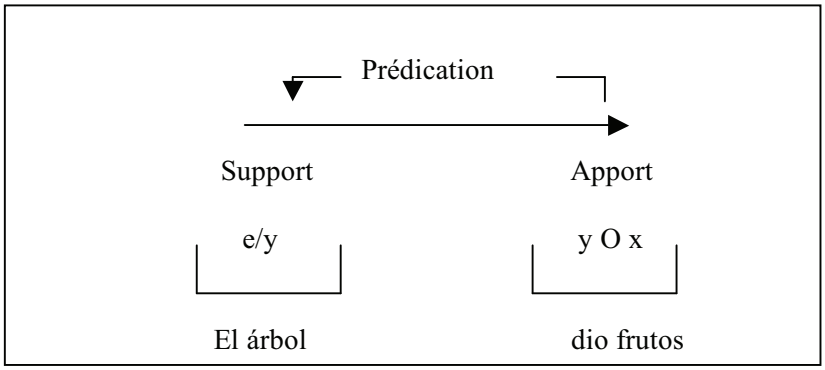


Figure 69 : PRÉDICATION DANS « EL ÁRBOL DIO FRUTOS » (EXEMPLE 138).

Ainsi donc, le nombre de postes fonctionnels, obligatoires, dans la lexigénèse de tout verbe est de deux, *gène* et *site*, comme le présente Marie-France Delport : le destinataire

n'occupe donc pas un poste fonctionnel de la lexigénèse verbale. Ce poste se trouve impliqué dans l'opération O déclarée par *dar* ; il constitue l'un des trois postes sémantiques contenu dans cette opération, qui peut ne pas être actualisé dans le *discours*.

2.5. Instanciation des postes

La sémantèse de *dar* est clairement bi-transitive ; son signifié implique trois postes qui peuvent être actualisés dans le *discours* ou laissés dans l'indéfinition. Les différentes instanciations de ses actants révèlent donc divers types de comportements syntaxiques, comme on l'a observé dans l'analyse de ses emplois :

1. Transitif avec saturation de deux objets, comme dans les exemples 119 et 261 :

> Cadalsito se encaró después con el sujeto aquel de la casaca, y quitándose la gorra [...] ***le dio la carta***, diciendo con timidez: "Aguardo contestación."
>
> No es un hombre que ***se da a los demás.***

2. Transitif avec saturation d'un seul objet, comme dans les exemples 137 et 138 :

> Todos los años ***daba un gran baile de disfraces.***
>
> En la noche sin luna, el árbol se irguió y ***dio frutos*** al amanecer [...]

3. Emploi absolu, contextualisé dans 129 :

> Para mí hay que ***dar***, Estela.

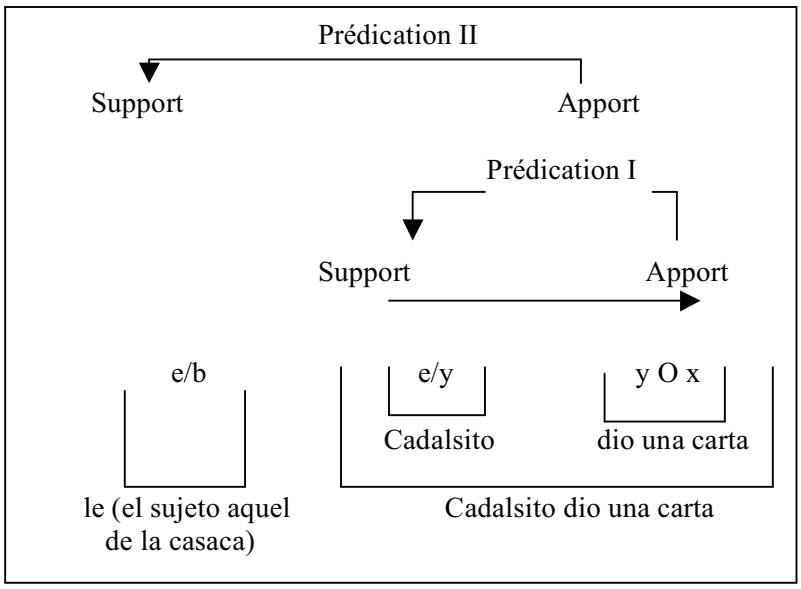
4. Intransitif, comme dans 155 et 254:

> Quise abrir una puerta que ***da*** afuera.
>
> ***Dan*** las diez en el reloj de la Torre Nueva.

5. Intransitif avec COI, comme dans 149:

> ***Nos daba*** con la punta del pie.

Le discours se chargera d'accorder aux entités qui saturent ces postes une identité particulière. Dans *Cadalsito le dio la carta*, l'être gène et l'être site renvoient à deux entités d'expérience différentes, comme signalé dans la figure 69 :



soit e/y (Cadalsito) ≠ e/x (le/el sujeto aquel de la casaca).

Dans *No es un hombre que se da a los demás*, les postes de gène et de site sont instanciés par deux unités linguistiques qui réfèrent à un seul et même être :

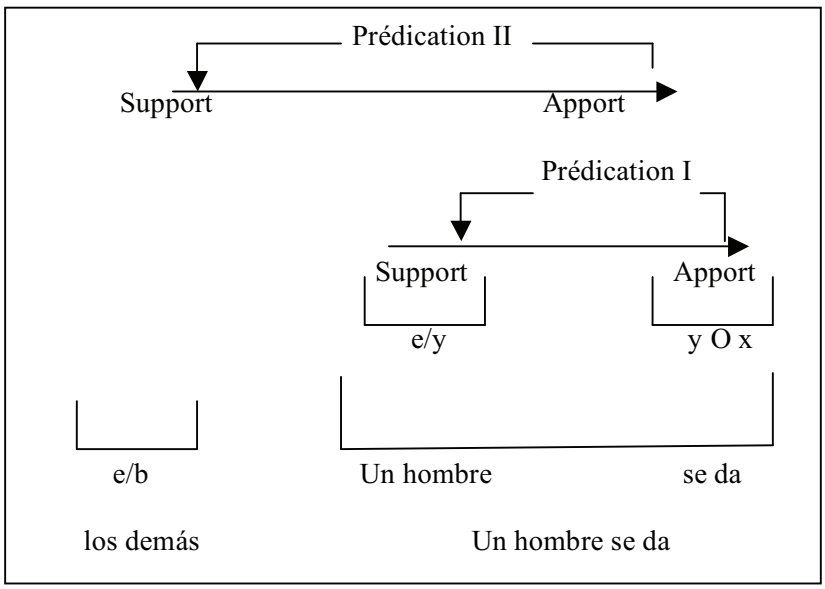


Figure 70 : PRÉDICATIONS I ET II DANS « NO ES UN HOMBRE QUE SE DA A LOS DEMÁS » (EXEMPLE 261).

soit e/y [*Un hombre*]= e/x [*se* (*un hombre*)].

Dans l'agencement contextualisé dans *Quise abrir* ***una puerta*** *que* ***da afuera,*** on est face à l'emploi intransitif d'un verbe lexigénétiquement transitif, ou l'être site n'est pas représenté:

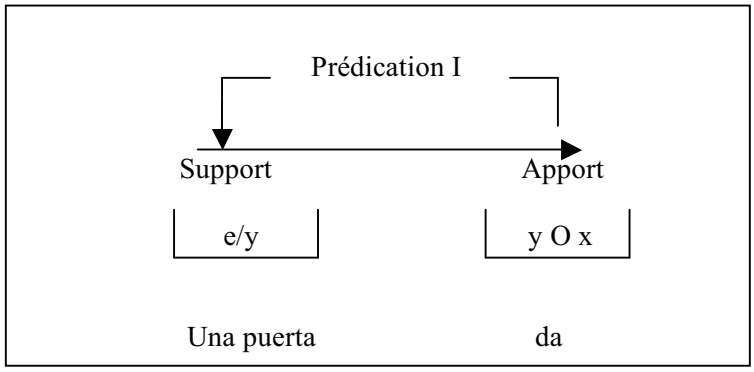


Figure 71 : PRÉDICATION DANS "[U]NA PUERTA QUE DA AFUERA" (EXEMPLE 155).

soit e/y [*la habitación*] ≠ e/x [Ø]

Dans *Nos daba con la punta del pie*, c'est le site qui n'entre pas en scène dans le discours :

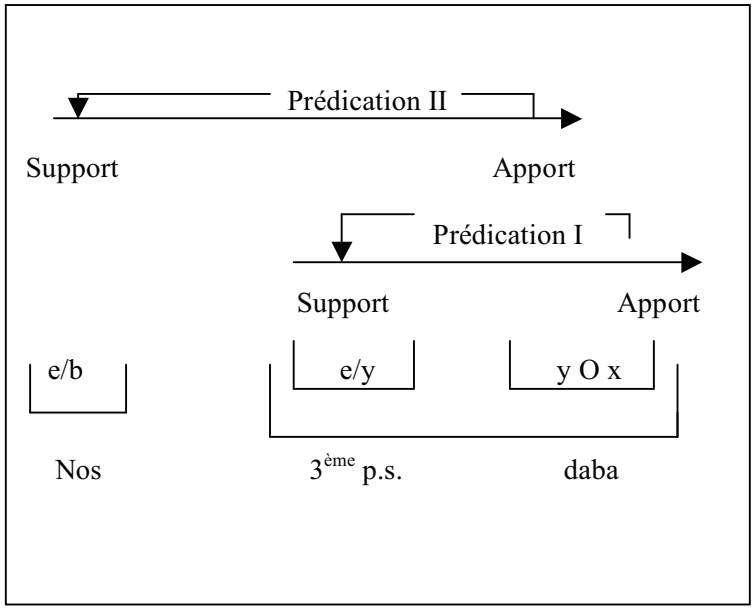


Figure 72 : PRÉDICATIONS I ET II DANS « NOS DABA CON LA PUNTA DEL PIE » (EXEMPLE 149)

soit e/y [3ème personne simple/délocuté] ≠ e/x [Ø].

Marie-France Delport postule que les possibilités syntaxiques d'un verbe ne sont pas inscrites dans sa lexigénèse mais que celle-ci les conditionne ; c'est le contenu lexigénétique du verbe qui lui permettra d'adopter différents schémas syntaxiques. Le locuteur, en tant que constructeur du *discours*, se sert de ce que la *langue* met à sa disposition pour évoquer diverses représentations du monde expérientiel. Le verbe *dar* lui offre, dès la *langue*, une notion qui dit d'une entité A qu'elle fait en sorte qu'une entité B accède à l'existence pour une troisième entité C. Dans l'expression du don dans la phrase *Cadalsito le dio una carta*, les trois postes sont instanciés en *discours*. Dans *El árbol dio frutos,* c'est le rapport entre A et B, entre le gène et le site, qui est exploité pour faire référence à la production quelque chose. Dans la phrase *Nos daba con la punta del pie*, on tire parti de la relation qui s'établit entre A et C – sans actualisation de B – pour référer à un coup. Enfin, c'est uniquement l'élan créateur qui émane de A, gène de l'opération, qui est exploité pour dire l'heure dans *Dan las diez en el reloj de la Torre Nueva*. Cela signifie que les postes sémantiques inscrits dans *dar*, bien que constitutifs du verbe, *peuvent être ou ne pas être actualisés dans le discours*.

2.6. Lexigénèse des verbes d'existence

Lors de l'analyse du signifiant de *dar*, on a observé son appartenance à un réseau de verbes spéciaux, soit par leur caractère monosyllabique – *dar, ir, ser* – , soit par la coalescence de *y* à la première personne – *doy, estoy, voy, soy* – et à la troisième – *hay*. Ces ressemblances au niveau du signifiant sont le corrélat de leur affinité notionnelle. Ces cinq verbes, *dar, estar, haber, ir, ser* appartiennent donc à un ensemble – auquel s'ajoute le verbe fondamental *tener* et que l'on abordera plus loin – où chaque composant offre une représentation particulière de l'existence.

2.6.1. *SER* ET *ESTAR*

Ser provient de deux étymons latins, ESSE, 'être', 'exister', et SEDERE, 'être assis', qui s'est étendu progressivement pour signifier toute forme d'existence[364]. *Ser* pose l'existence d'une entité sans nuance particulière, comme le signale Renaud Cazalbou :

[364] Bernard Darbord, Bernard Poittier, 2006, p. 157.

> Sans vouloir faire de mauvaise métaphysique en sans plagier Parménide « L'être est, le non-être n'est pas », le verbe *ser* ne saurait dire que l'être. Qu'il s'agisse d'un emploi absolu, de la déclaration d'existence dans un lieu ou un temps donné [...] ou de la simple copule qui va poser l'égalité entre ce qui est avant et ce qui est après le verbe ».[365]

D'une façon générale, il est employé dans l'espagnol actuel pour exprimer l'existence pure et simple de quelque chose (*Ni son todos los que están, ni están todos los que son*), l'existence de quelque chose dans l'espace et dans le temps (*La reunión será aquí por la mañana*), et, dans le cas où il fonctionne comme « simple copule », pour exprimer ce qui est définitoire à quelque chose (*El chico es tímido*). Le caractère de verbe « copule » qui exprime une relation ne le démunit pas de sa capacité à exprimer l'existence dès la *langue*, et non comme le résultat de son emploi dans le, comme le soutient Jack Schmidely :

> Fundamentalmente *ser* no es sino un verbo cópula, puro coordinante verbal, y si se le ocurre *contribuir* a la expresión de la existencia, le debe a unas circunstancias de utilización, a unas condiciones de contexto bien determinadas.[366]

Quant à *estar*, provenant du verbe latin STARE, 'se tenir debout', 'se tenir immobile', il a deux emplois majeurs. D'une part, il exprime une position dans l'espace d'une entité existante soit (*Madrid está lejos de aquí*). D'autre part, il sert l'expression d'un état circonstanciel, la déclaration de qu'un être est saisi dans un état donné (*Estoy nervioso*). *Estar* serait dans la subséquence notionnelle de *ser,* comme l'observe Maurice Molho :

> La représentation assignée à *ESTAR* est celle d'une position acquise. Subséquent au devenir qui a apporté l'être (*SER*), le propre de *ESTAR* est de le situer dans la perspective d'un devenir ultérieur qui l'emporte [...] l'un est un *avant* par rapport à l'autre : *ESTAR* s'adosse en espagnol a *SER,* dont il est, dans le champs de la notion d' « être » non quittée, l'immédiate ultériorité.[367]

Son signifié dit l'être – cet être déclaré par *ser* dans un stade notionnel précoce – pris dans un état ou dans une certaine position.

[365] Renaud Cazalbou, *op. cit.*, p. 185.
[366] Jack Schmidely, 1987, p. 615.
[367] Maurice Molho, 1969, p. 92.

2.6.2. *HABER* ET *TENER*

L'autre tandem de verbes fondamentaux qui offre une certaine représentation de l'existence est constitué par *haber* et *tener*. Il est généralement postulé que l'auxiliaire *haber* serait un élément grammaticalisé – et dépourvu de contenu lexical – provenant du verbe latin HABERE, considéré comme verbe de possession. Parmi les possibilités d'expression qui offre *tener*, descendant de TENERE, il aurait un emploi « plein » associé à la déclaration de la possession et il serait l'élément grammaticalisé de la périphrase *tener que*, soit une forme dématérialisée du verbe « plein ».

Or, Marie-France Delport analyse les divers comportements syntaxiques de ces deux verbes en diachronie et en synchronie et observe la façon dont chacun offre une image de l'existence, véhiculée dans tous ces emplois et sans aucune dématérialisation de ses formes dites « pleines ». *Haber* – et *aver* en espagnol médiéval – et *tener* apportent une représentation bi-actancielle de l'existence, soit l'existence d'un élément *E* dans son rapport avec un autre élément *A* :

> [C]omme dans le cas de *haber*, l'opération dite par *tener* met en place deux postes sémantiques : un poste *A* et un poste *E*, pensés *a priori* comme deux entités autonomes et reliés entre eux par une relation telle que l'existence de *E* est versée dans la sphère de *A*, posée dans la dépendance de *A*, assignée à *A* qui en est déclaré le réceptacle.[368]

La différence entre la représentation de chacun réside dans l'image sémio-temporelle où se loge le rapport entre *A* et *E* :

> [L]a différence entre *haber* et *tener* repose exclusivement sur l'opposition entre une *représentation thétique*, logée toute dans *une unité sémio-temporelle* – c'est la représentation inscrite dans la sémantèse de *haber* – et une *représentation statique*, développée sur *deux unités semio-temporelles de même contenu* – c'est la représentation véhiculée par *tener*.[369]

Haber véhicule la représentation d'une existence pensée de façon absolue, une représentation thétique[370] de l'existence, où celle-ci est posée dans une seule unité sémio-temporelle, qui n'implique aucune variation possible, image dont Marie-France Delport offre le schéma suivant :

---

[368] Marie-France Delport, 2004, p. 149.
[369] *Ibid.*, p. 151.
[370] Selon *Le nouveau petit Robert*, [1967] 2002, l'adjectif « thétique » se définit comme « Qui pose qqch. en tant qu'existant », s.v. *thétique.*

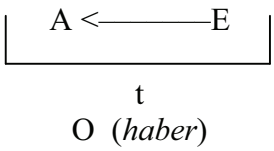


Figure 73 : REPRÉSENTATION DU SIGNIFIÉ DE *HABER* D'APRÈS M.-F. DELPORT.[371]

Quant à *tener*, sa sémantèse offre une représentation statique de l'existence, posée entre deux instants, un instant initial t_i et un instant final t_f, dont le contenu est identique, donnant une image de permanence :

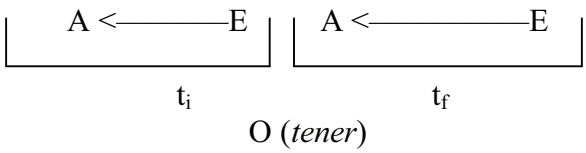


Figure 74 : REPRÉSENTATION DU SIGNIFIÉ DE *TENER* D'APRÈS M.-F. DELPORT.[372]

Dans cette image délimitée par deux instants, on peut concevoir une représentation de l'existence selon laquelle on installe dans chaque instant un contenu différent[373]. Dans le premier instant, *E* et *A* ne sont pas en relation ; dans le second, *E* et *A* entrent en rapport. Cela offrira l'image d'un accès à l'existence, une image inchoative, une image dynamique, telle que celle véhiculée par *hacer*, *ganar*. Une autre représentation dynamique peut être de type terminatif, où la relation d'existence se trouve dans l'instant initial mais n'est plus dans le t_f, ce qui donnera l'image d'une cessation, comme dans la représentation du verbe *perder*. L'image dynamique qui rend compte d'une représentation de l'existence qui se développe dans des instants différents est celle que l'on trouve dans la notion apportée par les verbes *ir* et *dar*.

2.6.3. *IR* ET *DAR*

On attribue généralement au verbe *ir* une représentation qui synthétise les notions de futurité et de mouvement, comme en témoignent ses emplois les plus courants. Maurice

[371] Marie-France Delport, 2004, p. 151.
[372] *Ibid.*
[373] *Ibid.*, p. 150.

Molho a signalé que ir « signifie la futurité de l'être, emporté dans un mouvement prospectif qui s'oriente en direction d'une finalité visée, spatiale ou mentale »[374]. Outre ses capacités expressives associées à la futurité et au mouvement, certains auteurs considèrent que dans son emploi comme auxiliaire, *ir* a subi une désémantisation. Ainsi l'observent Bernard Darbord et Bernard Pottier :

> IRE > *ir* est un verbe susceptible d'appauvrissement sémantique (auxiliarisation). Son signifiant a donc tendu à s'appauvrir également (cf. dès latin IVI > II), de sorte que seules subsistent de IRE en espagnol les formes *id/yendo/ir* (*iré*...).[375]

Dans sa thèse sur la semi-auxiliarité du verbe *ir*, Mathilde Quitard analyse sa sémantèse et observe que son contenu notionnel est toujours présent dans ses diverses capacités référentielles :

> Nous pouvons d'ores et déjà postuler, en raison de ce qui a été dit au sujet de la dématérialisation, que le verbe *ir* est un et un seul, toujours et partout ainsi que le révèle son signifiant unique, et qu'il ne présente pas des valeurs multiples, des sens premier, second ou métaphorique.[376]

L'analyse sémasiologique du verbe amène l'auteur à décrire ainsi l'opération que déclare *ir* :

> « Passage pour l'être *e* d'un point *a* en T_n à un point *b* en T_{n+1}, tendant vers un point *c* en T_{n+q} sans altération du mobile au cours de l'opération [...] le passage d'un point temporel à un autre, tendant vers le suivant et cela sans détour, de façon continue (un flux)».[377]

L'auteur parle d'« un dynamisme reconduit qui se nourrit de lui-même, d'instant en instant »[378]. Cela revient à dire que *ir* apporte une représentation dynamique de l'existence qui résulte du passage de cet être par divers points dans différents espaces sémio-temporels.

Quant à l'opération que déclare *dar*, celle-ci comporte également une image dynamique que l'on peut décrire de la façon suivante : dans en instant théorique t_1, une entité A fait en sorte que B accède à l'existence pour C dans un instant théorique t_2. Mais contrairement à *ir*, qui implique trois instants théoriques, l'opération dite par *dar* comporte deux instants différents, t_1 et t_2 ; pour ce qui est des entités impliquées, *ir* comporte une entité

[374] Maurice Molho, 1969, p. 92.
[375] Bernard Darbord, Bernard Pottier, *op. cit.*, p. 157.
[376] Mathilde Quitard, *op. cit.*, p. 61.
[377] *Ibid.*, p. 254.
[378] *Ibid*., p. 255.

qui passe d'un point à l'autre et tend vers un troisième point, tandis que l'opération de *dar* comprend trois entités :

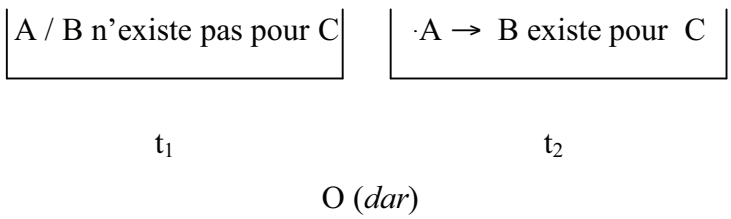


Figure 75 : REPRÉSENTATION DU SIGNIFIÉ DE *DAR*

Dans un instant t_i, B n'appartient pas à la sphère de C et les deux éléments ne sont pas rapportés l'un à l'autre ; dans un instant t_f, A fait en sorte que l'existence de B soit rapportée à C, soit que B appartienne à la sphère de C.

On peut résumer de la façon suivante la description des quatre verbes du réseau existentiel *ser*, *estar*, *haber* et *tener* selon l'analyse effectuée par Marie-France Delport[379] :

– *Ser* offre l'image d'une existence intransitive *mono-actantielle*, où un actant se trouve comme l'élément unique de l'opération, sans qu'on lui rapporte aucun autre élément dans cette image *thétique* qui pose, tout simplement, l'existence de cette entité. Contrairement à cette existence thétique, *estar*, aussi *mono-actantiel*, pose un élément dont l'existence se déploie sur deux unités sémio-temporelles de même contenu, ce qui révèle une image *statique* de l'existence. La lexigénèse de chacun de ces verbes place la même entité aux postes de gène et de site.

– *Haber* offre l'image d'une existence *bi-actantielle* donc sémantiquement transitive, où l'un des éléments de la relation est posé dans la dépendance de l'autre dans un rapport qui tient dans un seul instant théorique. Cette relation déployée dans une unité sémio-temporelle véhicule une image *thétique* de l'existence. Quant à *tener*, également *bi-actantiel*, il offre une image *statique* de l'existence, où la relation entre les deux actants se développe entre un instant initial et un instant final de même contenu. Au niveau lexigénétique, les postes de gène et de site sont occupés par des entités différentes.

Dans la même perspective adoptée dans l'analyse de ces quatre verbes, qui tient compte des postes sémantiques de l'opération ainsi que de l'organisation temporelle

[379] Marie-France Delport, 2004, p. 185.

impliquée dans la représentation de l'existence, les verbes *ir* et *dar* peuvent être décrits de la façon suivante :

– *Ir* véhicule une représentation *mono-actantielle* de l'existence, sémantiquement intransitive, qui implique le passage de l'unique élément posé d'un point à un autre tendant vers un troisième point, et ce de façon continue, ce qui apporte une image *dynamique* de l'existence. Comme dans le cas de *ser* et *estar*, la même entité est logée dans les postes lexigénétiques de gène et site.

– *Dar* pose une relation tri-actantielle, sémantiquement transitive, où deux entités sont mises en rapport par une troisième entité. Cette relation se déploie sur deux instants théoriques et elle offre en conséquence une image *dynamique* de l'existence. Dans une première unité temporelle, les éléments B et C ne sont pas en rapport ; dans la deuxième unité temporelle ils sont mis en rapport par A, le gène de l'opération. Gène et site sont occupés par des êtres différents.

2.7. *Dar* : de la langue au discours

Le signifié de *dar* dit *l'accès à l'existence* d'une entité dans la sphère d'une autre entité, résultat de l'élan créateur d'un gène. Ce signifié apporte une représentation dynamique de l'existence et permet, en discours, d'offrir différentes représentations du monde expérientiel. Parmi les représentations analysées dans cette thèse, on a signalé l'évocation du don, celle d'un coup, de l'heure, de la réalisation d'une activité, de la production de quelque chose, de la survenance d'un état. On a également décrit les nuances expressives du marqueur discursif *dale* pour exprimer un ordre, pour encourager, pour persuader, pour exprimer le désaccord avec l'interlocuteur, pour exprimer le mécontentement/agacement face à l'insistance de son interlocuteur, pour faire et pour accepter une proposition. Dans l'exemple 119 :

> Cadalsito se encaró después con el sujeto aquel de la casaca, y […] ***le dio la carta***, diciendo con timidez: "Aguardo contestación."

dar contribue à évoquer le don lorsqu'on déclare que l'entité représentée par *la carta* « accède à l'existence» pour l'être évoqué par *el sujeto aquel de la casaca*. Or, il n'est pas nécessaire que toutes les entités impliquées dans l'opération déclarée par *dar* soient matérialisées

linguistiquement : son signifié commande toujours et fait son apport à la phrase dans l'évocation du don dans l'exemple 129 :

> ESTELA: Mirá, me gusta ese primer tiempo... el descubrirse, el tantear. ¡Después vendrá la época de las peleas! Ver que el tipo era un turro y te quiso usar. Y no quedará nada.
> MARTA: (Entusiasta). ¡Yo no pienso igual! Para mí hay que ***dar***, Estela.

Dar fait son apport à l'évocation d'un coup infligé lorsque le coup représente l'entité qui « accès à l'existence » dans la sphère d'un destinataire. Contrairement à l'occurrence contextualisée dans 146 :

> Cuando yo era chico tuve un amiguito muy cruel [...] A los menores ***les*** pellizcaba y ***daba golpes***.

il n'est pas nécessaire que le 'coup' soit instancié, comme il est le cas dans 150 :

> De improviso ***el solitario futbolista*** empezó a notar que a veces fallaba en la precisión de ***darle a la pelota***.

Lorsque l'entité qui accède à l'existence renvoie à une activité, *dar* permet d'exprimer sa réalisation, comme on l'illustre dans 90 et 132 :

> No añadía nada más, y precisamente por su simpleza advertí que era un grito de auxilio al que yo no sabría ***dar respuesta*** con ninguno de mis lados.
>
> […] Sí, señor, de allá ; y ahí dentro ***daba gritos***… viene furioso… es un loco. No sé cómo se llama él.

L'entité qui « accède à l'existence » peut prendre une forme linguistique quasi nominale et renvoyer à des procès, qu'il s'agisse de « parler » dans l'exemple 193 :

> Además, yo me estimo mucho, y, como he nacido en la más arta sociedad, tengo una posición elevada, y no quiero ***dar que hablar*** con mi conducta…¡Ay, amiga mía !,

de « comprendre que Johnny n'est pas une victime » dans 161 :

> Johnny no es una víctima, no es un perseguido como lo cree todo el mundo, como yo mismo ***lo he dado a entender en mi biografía***,

ou de « réaliser le travail » à la place du locuteur dans 296 :

> ***Dame haciendo mi trabajo***.

L'entité qui accède à l'existence peut aussi représenter l'heure (exemple 257) :

> La estufa nos preparaba el desayuno, ***el reloj nos daba la hora*** cada vez que se la preguntábamos.

L'élan créateur que renferme le signifié de *dar* permet d'évoquer l' « accès à l'existence » d'un état mental, émotionnel ou physique, provoqué par « le bruit » dans le contexte cité dans 143 :

> No se crea por esto que el duque era aficionado a la guerra. El ruido ***le daba dolor de cabeza*** [...]

L'état émotionnel qui « accède à l'existence » dans l'exemple 236 peut provenir de « la personne d'univers »:

> [P]or un secreto e inexplicable impulso, ***me dio ganas de mirar al recién llegado*** para indicarle que tomase asiento.

Lorsque l'entité représentée par le gène de l'opération renvoie à une notion spatiale, *dar* sert à exprimer « l'accès » à un espace (exemple 155) :

> Quise abrir ***una puerta*** que ***da afuera*** y volví a encontrarme con uno de esos picaportes inexorables.

L'entité qui accède à l'existence peut prendre la forme d'un événement que le contexte permettra de décrire comme insolite, comme c'est le cas pour la manifestation de la veine superstitieuse générée par la « personne d'univers » dans l'exemple 215 :

> Llego al portal y ***me da por la vena supersticiosa***.

La forme *dale* peut fonctionner comme *marqueur discursif*. Dans ce cas, celle-ci peut servir à demander à l'interlocuteur la réalisation d'une action évoquée contextuellement et non dans la structure verbale, de faire qu'elle « accède à l'existence ». Comme on l'a illustré dans 64, le locuteur demande à son allocutaire de « parler un peu » :

A : Te debe haber bajado la presión. Bueno, yo voy a estudiar un poco.
B : Charlame un poquito, Valentín, ***dale*** [...],

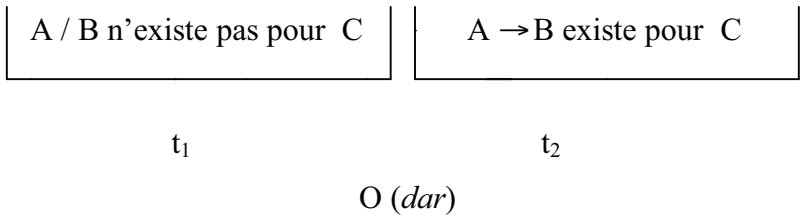
Dans les exemples 79 et 80, le locuteur manifeste son accord avec son allocutaire pour « jouer au docteur », soit faire que le procès « accède à l'existence »:

NORITA : […] ¿a qué jugamos ?
MARIO : [...] Al doctor.
NORITA : ***Dale***, al doctor.

Cette forme peut servir à exprimer de façon ironique l'agacement du locuteur lorsque celui-ci demande à son allocutaire de réaliser une action qui le dérange, de faire qu'elle « accède à l'existence », comme on a signalé dans l'énoncé 71 :

PICHICHI : ¿Te tomas dos? ¿No será peligroso?
LOLI : ¡***Y dale!*** Es que uno solo apenas me hace efecto. Me harto de dar vueltas en la cama.

Les nombreux emplois discursifs de *dar* sont tous rattachés à un signifié unique qui les rend possibles. Un signifié qui dit que *l'existence d'une entité B est à envisager dans son rapport avec une entité C*, qui devient le support de cette existence, *sous l'effet d'une entité A*. De façon simplifiée et schématisée plus haut dans la figure 77, *B accède à l'existence pour C sous l'effet de A* :



CONCLUSION

Relation univoque entre les composants du signe linguistique, distinction entre la potentialité de la *langue* et l'actualisation du *discours*, primauté du signifiant par rapport au signifié : voici les principaux postulats qui ont servi de fondements à la présente étude sur le verbe *dar*. C'est dans ce cadre théorique que l'on a trouvé des réponses satisfaisantes aux problèmes posés par l'interprétation d'un verbe auquel le locuteur hispanophone fait appel pour exprimer des expériences très variées de son univers physique, mental et émotionnel. On a fait l'hypothèse que le signifié de *dar* offre une certaine représentation de l'existence et que cette image est véhiculée dans toutes ses occurrences discursives.

Ce contenu notionnel en rapport avec l'existence se manifeste dans tous les emplois du verbe, sans exception, même lorsqu'il fonctionne comme « marqueur discursif » ou verbe « support » plus ou moins grammaticalisé d'après certains chercheurs. On a donc consacré la première partie du présent travail à l'analyse de deux emplois du verbe qui révéleraient, pour certains linguistes, un changement ou une perte plus ou moins conséquente de sa sémantèse. On a observé en premier lieu le syntagme *dale*. Cette unité peut être utilisée dans des contextes dans lesquels elle a un rôle dans la prédication de la phrase mais elle peut également être exploitée différemment dans le discours. *Dale* peut constituer un outil pragmatique employé dans un échange conversationnel pour accomplir différentes fonctions : exprimer un ordre, encourager, persuader, exprimer le désaccord, le mécontentement face à l'insistance de l'interlocuteur, faire et accepter une proposition. On a contesté l'approche pragmatique selon laquelle la grammaticalisation et la subjectivisation de cette unité en tant que *marqueur discursif* donne lieu à une unité figée du point de vue morphosyntaxique et à un signe plus ou moins désémantisé. L'analyse des occurrences de *dale* comme outil pragmatique a permis en effet d'apercevoir un sens unitaire : la demande du locuteur de la *réalisation* d'un acte de la part de son interlocuteur. Cela revient à dire que l'on demande à l'un des acteurs de la conversation de faire *accéder à l'existence* un événement, en accord avec le signifié de *dar* et sa représentation dynamique de l'existence.

On a procédé à l'analyse du verbe dans certaines constructions verbo-nominales en tant que verbe dit « support » ou d'« appui » plus ou moins désémantisé : *dar un beso, dar un salto, dar un grito*. Selon la théorie des verbes « supports », le véritable élément prédicatif n'est pas le verbe mais le substantif de la construction. D'après certains auteurs qui situent leurs analyses dans une perspective cognitiviste, les mécanismes de la métaphore et de la

métonymie se trouvent à l'origine de la grammaticalisation et de la désémantisation subies par les verbes employés comme « supports » verbaux du prédicat. L'emploi de *dar* comme verbe « support » rendrait compte, selon Gaston Gross et son modèle explicatif lexico-grammatical, de ce qui constitue la polysémie caractéristique de la langue, où les mots manifestent différents sens selon le contexte. On a également replacé ces constructions dans l'optique du lexique génératif de Putsejovsky, qui souligne l'importance de la contextualisation dans l'interprétation des mots dont la sémantèse serait sous-spécifiée. Or, bien que l'on partage le point de vue concernant le rôle indiscutable du contexte dans l'interprétation de mots, l'étude de ces constructions avec *dar* permet de contester la prétendue dématérialisation notionnelle et le caractère polysémique du verbe. Rien, en effet, ne vient corroborer l'idée d'un changement ou d'une dégradation du signifié de *dar* ; le substantif de la construction est un objet *effectum* qui renvoie à l'entité qui *accède à l'existence* comme résultat de l'opération *unique* que déclare *dar*.

Cette notion unitaire associée à la représentation dynamique de l'existence permet à *dar* de véhiculer de nombreux effets référentiels selon le *contexte* à l'intérieur duquel le verbe se présente. C'est le signifié de *dar* qui, dès la *langue*, conditionne le fait de *discours* qui constitue la combinatoire syntaxique dans laquelle le verbe comparaît. On a souligné que l'unique façon d'accéder à un signifié quel qu'il soit est d'observer la seule chose que la langue donne à voir d'elle-même, à savoir, des signifiants univoques, une fois actualisés dans le *discours.* Ainsi a-t-on consacré la deuxième partie de ce travail de thèse à l'analyse du comportement du verbe dans ses divers agencements phrastiques. *Dar* peut fonctionner comme verbe transitif ou intransitif, il peut se présenter dans la construction pronominale et aussi constituer diverses périphrases. Cette syntaxe si variée met en évidence trois actants actualisés dans le discours : un MOTEUR de l'opération et deux ENTITÉS AFFECTÉES par ladite opération, l'une au premier niveau, l'autre au deuxième niveau. Ces actants peuvent être ou ne pas être instanciés, selon la situation d'expérience à laquelle le verbe et son contexte renvoient. Dans une combinatoire comme *Cadalsito le dio la carta al hombre aquel de la casaca*, les trois actants sont instanciés tandis que dans une phrase comme *D. Angel dio un paseo,* deux postes se matérialisent. Or, dans une combinatoire comme *Hay que saber dar, Estela*, dans laquelle aucun actant n'est matérialisé, seul le contexte peut déterminer son interprétation. Cette étude des assemblages syntaxiques de *dar* corrobore le rôle déterminant du contexte dans la manifestation des capacités expressives de *dar* ainsi que l'hypothèse que ces effets expressifs sont rendus possibles grâce à un signifié très abstrait et très général. Ce signifié dit *l'accès à l'existence d'une entité dans la sphère d'une autre entité*.

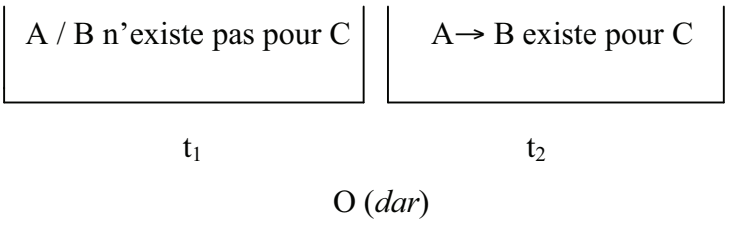
La troisième partie de cette étude s'articule sur la relation entre le signifiant et le signifié du signe *dar.* On a observé en premier lieu les indices de son signifiant qui font de lui un verbe d'existence et qui le rattachent au réseau des verbes d'existence *ser, estar, ir, tener* et *haber*. Selon le modèle d'analyse cognématique de Didier Bottineau, les deux premiers éléments de *dar* à la forme infinitive révèlent un formant consonantique /d/ que l'on associe au cognème D de *survenance* et un formant vocalique /a/, la voyelle la plus ouverte, associé au cognème de *distanciation*. Les instructions mentales véhiculées par ces deux cognèmes peuvent correspondre à la notion d'existence renfermée dans le signifié de *dar* : la survenance qui correspond à l'accès à l'existence, et la distanciation qui coïncide avec une existence qui n'est pas considérée pour elle-même mais rapportée à un destinataire, en faisant abstraction de ce qui les sépare.

L'observation de la structure sémiologique de *dar* met en évidence son appartenance à un sous-système de verbes d'existence qui se caractérisent par leur monosyllabisme et par la répartition des trois voyelles thématiques : *dar, ser* et *ir*. Leur sémiologie élémentaire est révélatrice d'une notion également élémentaire, comme l'est la représentation de l'existence. Un autre trait qui marque son appartenance à l'ensemble des verbes fondamentaux est la coalescence du yod désinentiel, *-y*, à la première personne du singulier du présent actualisant, *doy*, coalescence qui se manifeste également dans *ser, estar, ir* et à la troisième personne de *haber.* On s'est appuyé dans cette approche sémiologique sur le modèle explicatif de Francisca Sol, qui définit ce yod désinentiel – résultat de l'évolution de l'adverbe locatif latin IBI – comme la représentation de l'espace nécessaire pour que le locuteur exprime son existence selon l'image véhiculée par chaque verbe. Dans le cas de *dar*, le morphème accolé à *do* véhicule l'espace nécessaire pour que le locuteur exprime son existence en tant que MOTEUR d'une opération d'accès à l'existence.

On a procédé également à l'analyse étymologique du verbe. Son étymon latin DARE provient de deux proto-formes indo-européenes, **do-* ('donner') et **dhe* ('placer', 'mettre'), qui ont contribué à la sémantèse et à la sémiologie du verbe latin et de son héritier espagnol. La sémiologie légère de *dar* est parfois considérée comme révélatrice de l'amoindrissement notionnel d'un signe ayant subi une « subduction ésotérique », telle que la considérait Gustave Guillaume. Contrairement à cette façon d'interpréter les éléments perceptibles du signifiant, on considère dans ce travail que sa sémiologie *élémentaire* révèle la notion *élémentaire*, *générale* et *abstraite* de l'existence, que rien ne permet d'assimiler à une sémantèse amputée de quoi que ce soit.

On s'est positionné en dernier lieu au niveau de la *langue* pour étudier la lexigénèse de *dar* d'après la théorie de Jean-Claude Chevalier et de Marie-France Delport. La lexigénèse de ce verbe comporte deux *postes fonctionnels* obligatoires – comme tout verbe – le site et le gène, et une opération verbale qui comprend des *postes sémantiques* facultatifs : A, B et C, A faisant en sorte que B existe dans la sphère de C. Ces postes contenus dans l'opération du verbe peuvent êtres actualisés – ou ne pas l'être – dans le discours en tant que MOTEUR, ENTITÉ AFFECTÉE AU PREMIER NIVEAU et ENTITÉ AFFECTÉE AU DEUXIÈME NIVEAU. Quant à l'entité qui représente le récepteur du procès, elle peut être ou ne pas être actualisée dans une prédication complexe, dans le *discours*.

L'opération que déclare *dar* offre une image tri-actantielle dynamique de l'existence dans laquelle deux entités sont mises en rapport par une troisième entité. Cette représentation se déploie sur deux instants théoriques, un premier instant où les éléments B et C ne sont pas en rapport et un deuxième instant où ils sont mis en rapport par A. On a schématisé ainsi la représentation de cette opération :



O (*dar*)

Le signifié de *dar* déclare l'accès à l'existence d'une entité dans la sphère d'une autre entité sous l'action d'une troisième entité. Cette notion si fondamentale et abstraite en langue permet à *dar*, une fois matérialisé dans le discours, d'exprimer des images du monde de l'expérience extrêmement nombreuses et variées. Une notion unique, apportée à chaque matérialisation de sa face visible, son signifiant.

CORPUS

DAVIS, Mark, 2002, *Corpus del Español: 100 million words, 1200s-1900s*. [En ligne : <http://www.corpusdelespanol.org.>]

EL DIARIO (Colombia). [En ligne : <http://www.eldiario.com.co/].

EL HERALDO (Colombia). [En ligne : <http://www.elheraldo.co/].

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: Banco de datos (CORDE). *Corpus diacrónico del español.* [En ligne: <http://www.rae.es>].

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: Banco de datos (CREA). *Corpus de referencia del español actual.* [En ligne: <http://www.rae.es>].

BIBLIOGRAPHIE

ACUARONE, Carmen, Gil, Alicia, 2012,« Dos marcadores en el español coloquial de Uruaguay : *Dale* y *ta* », *Actas del II Coloquio Internacional Marcadores del discurso en lenguas románicas : un enfoque contrastivo/coordinado*, GARCÍA NEGRONI, María Marta (dir.), Buenos Aires, Editorial de la Facultad de Filosofia y Letras Universidad de Buenos Aires, E-book, p. 1-12

ALBOR, Hugo, 1973, « "Da" + gerundio, ¿un quechuismo? y otras maneras de atenuar los imperativos », *Hispania* 56, p. 316-318.

ALCINA FRANCH, Juan, BLECUA, José Manuel, 1975, *Gramática española*, Barcelona, Ariel.

ALONSO, Martín, 1958 , *Enciclopedia del idioma,* Madrid, Aguilar.

ALONSO, Martín, 1986, *Diccionario medieval español,* Salamanca, Universidad Pontificia.

ANSCOMBRE, Jean-Claude, DUCROT, Oswald, 1994, *La argumentación en la lengua*, Madrid, Gredos.

ARAPANIS, Alexandra, 2009, *Le mot et la chose revisités : le cas de la polysémie systématique*, thèse de Doctorat en Philosophie, Université Sorbonne - Paris I.

BARRENECHEA, Ana María, 1977, « Operadores pragmáticos : los adverbios en *-mente* y otros signos de actitud oracional », *in* LOPE BLANCH, Juan Miguel (éd.), *Estudios sobre el española hablado en las principales ciudades de América,* México, Unam, p. 313-332.

BARROS, Pedro, 1993, « El papel de los conectores argumentativos en la cohesión del discurso », *Aljamía*, 3, p. 7-12.

BEAUMATIN, Eric, *Linguistique, épilinguistique, métalinguistique : Enjeux, formes & conditions du départ & de la confusion.* Mémoire de synthèse. Dossier présenté pour l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches, Université Sorbonne Nouvelle - Paris III, soutenance 3 décembre 2011.

BELLO, Andrés, [1984] 2004 , *Gramática de la lengua castellana*, Madrid, Edaf.

BÉNABEN, Michel, 1993, *Manuel de linguistique espagnole*, 1993, Paris, Ophrys.

BENVENISTE, Émile, 1969, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Vol. 1, Paris, Minuit.

BERENGUER, Josefa Antonia, 1995, « Marcadores discursivos y relato conversacional », *Caplletra*, 18, p. 109-120.

BLAKEMORE, Diane, 1987, *Semantic constraints on relevance*, Oxford, Blackwell.

BLANCO ESCODA, Xavier, 2000, « Verbos soporte y clase de predicados en español », *LEA,* Vol. 22, N° 1, p. 99-118.

BOONE, Annie, JOLY, André, 1996, *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris, L'Harmattan.

BOSQUE, Ignacio, 2001, « On the weight of light predicates », *in* HERSCHENSOHN, Julia, MALLE´N, Enrique, ZAGONA, Karen (éds.), *Features and interfaces in Romance*, Amsterdam, John Benjamins, p. 23–38.

BOSQUE, Ignacio, DEMONTE, Violeta, 1999, (éds.), *Gramática descriptiva de la lengua española*, Madrid, Espasa.

BOTTINEAU, Didier, 2003, « Les cognèmes de l'anglais et autres langues », *in* OUATTARA, Aboubakar (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs. Théories et applications*. Actes du colloque de Tromsø organisé par le Département de français de l'Université, 26-28 octobre 2002, Paris / Gap, Ophrys, p. 185-201.

— 2005, « Le congème <M>, marque linguistique de la présence de l'auteur dans les grammèmes anglais », *in* BANKS, David (éd.), *Les marqueurs linguistiques de la présence de l'auteur*, Paris, L'Harmattan, p. 107-123.

— 2008, « The Cognemes of the Spanish Language : towards a Cognitive Modelization of the Submorphemic Units in the Grammatical Words of the Spanish Language », *The Public Journal of Semiotics*, I (2), p. 50-74.

BRÉAL, Michel , [1897] 1982, *Essai de sémantique : science des significations,* S.P. de Salernes, G. Monfort, [Reproduction en fac-similé].

BRIZ, Antonio, 1993, « Los conectores pragmáticos en español coloquial (I) : su papel argumentativo », *Contextos*, XI/21-22, p. 145-188.

BROWN, Gillian, YULE, George, 1996, *Discourse analysis,* Cambridge, CUP.

BUSTOS PLAZA, Alberto, 2006, « Verbos generales y verbos específicos : conjuntos y clases de argumentos en colocaciones de verbo y sustantivo », *EPOS*, Madrid, Universidad Carlos III*,* p. 51-65.

BYBEE, Joan, 2010, *Language, Usage and Cognition*, Cambridge, Cambridge University Press.

BYBEE, Joan, PERKINS, Revere, PAGLIUCA, William, 1994, *The Evolution of Grammar: Tense, Aspect and Modality in the Language of the World*, Chicago, University of Chicago Press.

BYBEE, Joan, HOPPER, Paul, 2001, *Frequency and the Emergence of Linguistic Structure*, Amsterdam / Philadelphia, J. Benjamins.

CAMPRUBI, Michel, 2001, *Études fonctionnelles de grammaire espagnole,* Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, Amphi 7.

CASADO VELARDE, Manuel, [1998] 2008, « Lingüística del texto y marcadores del discurso », *in* MARTÍN ZORRAQUINO, María Antonia, MONTOLÍO Estrella (coord.), *Los marcadores del discurso. Teoría y análisis*, Madrid, Arco/Libros, p. 55-70.

— 1996, « Notas sobre la historia de los marcadores textuales de explicación *es decir* y *o sea*, *in* CASADO VELARDE, Manuel *et al.* (éds.), *Scripta Philologica in Memoriam Manuel Taboada Cid*, La Coruña, Universidad, I, p. 321-328.

CASTILLO, Luis, COLMENARES, Cruz, ROJAS, Carlina, ROMERO, José, 2010, « Percepción lingüística del hablante en cuanto al uso de la expresión *dale pues* », *Boletín de Lingüística*, XXII/34/Jul-Dic, 2010, p. 5-24. [En ligne : http://www.redalyc.org/articulo.oa?id= 34721061001.]

CAZALBOU, Renaud, 2008, « Le verbe *dar* est-il un verbe d'existence ? », *Chréode. Vers une linguistique du signifiant*, Paris, Éditions Hispaniques, p. 181-197.

CEPEDA, Gladys, POBLETE, María Teresa, 1996, « Marcadores conversacionales : función pragmática y expresiva », *Estudios Filológicos*, 31, p. 105-117.

CHEVALIER, Jean-Claude, 1978, *Verbe et phrase. Les problèmes de la voix en espagnol et en français*, Paris, Éditions Hispaniques.

CHEVALIER, Jean-Claude, 1980, « Mot et sens du mot », *Langage et psycho-méchanique du langage. Mélanges offerts à Roch Valin*, Paris / Québec, Presses de L'Université Laval, p. 75-86.

CHEVALIER, Jean-Claude, 1988, « Le bien de mots », *Hommage à Bernard Poitiers*, 2 vols. Annexe de *Cahiers de linguistique hispanique médiéval*, n° 7, 1988, t. 1, p. 165-171.

CHEVALIER, Jean-Claude, LAUNAY, Michel, MOHLO, Maurice, 1984, « La raison du signifiant », *Modèles linguistiques*, t. VI, Fasc. 2, Lille, Presses Universitaires de Lille, p. 27-41.

CIFUENTES HONRUBIA, José Luis, 2003, *Locuciones prepositivas. Sobre la gramaticalización preposicional en español,* Alicante, Publicaciones Universidad de Alicante.

COMPANY COMPANY, Concepción, 2004a, "Gramaticalización por subjectivización como prescindibilidad de la sintaxis", *Nueva Revista de Filología Hispánica,* México, vol. LII, p. 1-27.

COMPANY COMPANY, Concepción, 2004b, « ¿Gramaticalización o desgramaticalización? Reanálisis y subjetivización de verbos como marcadores discursivos en la historia del español », *Revista de Filología Española,* México, vol. 84, p. 29-66.

COROMINAS, Joan, PASCUAL, José Antonio, 1980, *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico,* Madrid, Gredos.

CORTÉS, Luis, CAMACHO, María Matilde, 2005, *Unidades de segmentación y marcadores del discurso*, Madrid, Arco/Libros.

COVARRUBIAS, Sebastián de, [1611] 1943, *Tesoro de la lengua castellana o española,* Barcelona, Horta.

CUETO VALLVERDÚ, Natalia, LÓPEZ BOBO María Jesús, 2005, *La interjección. Semántica y pragmática*, Madrid, Arco Libros.

CUERVO, Rufino José, 1994, *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana,* Santa Fe de Bogotá, Instituto Caro y Cuervo.

DAMOURETTE, Jacques, PICHON, Edouard, 1970, *Des mots à la pensée : essai de grammaire de la langue française*, Paris, Ed. D'Artey.

DARBORD, Bernard, 1995, « Réflexions sur le verbe *dar* », *Actes de VIe Colloque de Linguistique Hispanique. Permanences et Renouvellements en Linguistique Hispanique*, 18 et 19 mars 1994, Université de Toulouse-Le Mirail, p. 261-270.

DARBORD, Bernard, POTTIER, Bernard, 2006, *La langue espagnole. Grammaire historique*, Paris, Armand Colin.

DELPORT, Marie-France, 1984, « *Trabajo-trabajar(se)* : étude lexico-syntaxique », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale,* n° 9, p. 99-162.

— 1986, «Transitivité, intransitivité, factitivité », *Actes du 1er colloque de linguistique hispanique*, Rouen, 1985, Université de Rouen, p. 81-90.

— 1992, « Tener + participe passé en espagnol moderne », *Linguistique hispanique (actualités de la recherche), Actes du IVe colloque de linguistique hispanique*, 30 et 31 mars 1990, Limoges, PULIM, p. 301-327.

— 2004, *Deux verbes espagnols : HABER et TENER*, Paris, Éditions Hispaniques.

DOUVIER Elisabeth, 1973, « L'évolution et la disparition de l'adverbe de lieu *y* dans les manuscrits du "Libro de la montería" », *Cahiers de Linguistique Hispanique médiévale* 3, p. 33-50.

ERNOUT, Alfred, MEILLET, Antoine, 2001, *Dictionnaire étymologique de la langue latine, Histoire des mots*, Paris, Klincksieck.

ESTUPIÑAN, Mireya, 1999, « Particularidades del gerundio en el suroccidente de Colombia », *Thesaurus, Tomo LVI, vol. 3*, Instituto Caro y Cuervo, p. 1003-1035.

FERNÁNDEZ BERNÁRDEZ, Cristina,1994, « ¿Espontaneidad o planificación? Marcadores textuales en la lengua oral », *Lenguaje y textos*, 6-7, p. 3-11.

FODOR, Jerry, LEPORE, Ernest, 1998, « The Emptiness of the Lexicon : Reflections on James Puestejovsky's Generaitive Lexicon », *Linguisitic Inquiry,* 29, 2, p. 269-288.

FORTINEAU, Chrystelle, 1999, *Le gérondif espagnol : éléments de syntaxe et de sémantique,* Lille, Presses Universitaires du Septentrion.

FORTINEAU, Chrystelle, 2006, « En + gérondif : un signifiant complexe pour un représenté complexe », *in* LUQUET, Gilles (éd.), *Le signifié de langue en espagnol. Méthodes d'approche*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 39-60.

FORTINEAU, Chrystelle, 2012a, « La structure corrélative *más... más* : du signifiant à la syntaxe », *in* LUQUET Gilles (éd.), *Morphosyntaxe et sémantique espagnoles. Théories et applications*, p. 73-90.

FORTINEAU, Chrystelle, 2012b, *La corrélation en espagnol contemporain : morphologie, syntaxe et sémantique,* Presses universitaires de Rennes.

FUCHS, Catherine, « CONTEXTE, *linguistique* », *Encyclopædia Universalis* [En ligne : http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/contexte-linguistique/. Consulté le 18 juillet 2013].

FUENTES, Catalina, 1987, *Enlaces extraoracionales*, Sevilla, Alfar.

FUENTES, Catalina, 1993, « Conectores pragmáticos », *in* ALCAIDE, Esperanza *et al.* (éds.), *Estudios lingüísticos en torno de la palabra*, Sevilla, Universidad, p. 71-104.

GAFFIOT, Félix, 2000, *Le Grand Gaffiot. Diccionnaire Latin-Français*, Paris, Hachette.

GARACHANA CAMARERO, Mar, [1998] 2008, « La evolución de los conectores contraargumentativos », *in* MARTÍN ZORRAQUINO, María Antonia, MONTOLÍO DURÁN, Estrella (coords.), *Los marcadores del discurso. Teoría y análisis*, p. 193-212.

GARCÉS GÓMEZ, María Pilar, 2008, *La organización del discurso : marcadores de ordenación y de reformulación*, Madrid, Iberoamericana/Vervuert.

GILI GAYA, Samuel, 1957, *Tesoro Lexicográfico (1492-1726)*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto Miguel de Cervantes.

GILI GAYA, Samuel, 2000, *Curso superior de sintaxis española,* Barcelona, Bibliograf.

GRACIA-BARRÓN, Justino, SICOT-DOMÍNGUEZ, María Soledad, « Personne et énoncé : les séquences pronominales en espagnol », *Actes du X Colloque International de Psychomécanique du langage, Genèse de la phrase dans la diversité des langues, Modèles linguistiques*, Tome XXV, fascicules 1 et 2, 2004, pages 333-346.

GRACIA-BARRÓN, Justino, 2008, « Le verbe *hacer* : de l'opération aux énoncés, *Chréode. Vers une linguistique du signifiant*, Paris, Éditions Hispaniques, p. 199-217.

— 2002,« Le *le* anumérique », *Panorama de la linguistique hispanique 2000. Actes du colloque de Lille*, MACHHI,Yves (éd.), Lille, Université de Lille 3, p. 139-150.

GROSS, Gaston, 1987, *Étude syntaxique de constructions converses*, Université Paris XIII, Thèse d'État.

— 1996, *Les expressions figées en français, noms composés et autres locutions*, Paris, Éditions Ophrys.

— 2008, « Les classes d'objets », *Lalies, 28*, p. 111-165. [En ligne : http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00410784/fr/, 58 pages.]

— 2010, « Sur la notion de contexte », *Meta : journal des traducteurs,* vol. 55, n° 1, p. 187-197. [En ligne : http://id.erudit.org/iderudit/039612ar.]

GROSS, Gaston, PRANDI, Michele, 2004, *La finalité. Fondements conceptuels et genèse linguistique,* Bruxelles, Éditions Duculot.

GROSS, Maurice, 1975, *Méthodes en syntaxe. Le régime des constructions complétives*, Paris, Hermann.

— 1986, « Lexicon-Grammar, The Representation of Compound Words », *COLING Proceedings,* Bonn, p. 1-6 [En ligne : <http://dl.acm.org/citation.cfm?id=991367>].

GUILLAUME, Gustave, 1971, Leçons de linguistique 1948-49, série B. Psycho-systématique du langage. Principes, méthodes et applications I, Paris, Klincksieck / Québec, Presses de l'Université de Laval.

— 1973, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1948-1949, série C, Grammaire particulière du français et grammaire générale IV*, Paris, Klincksieck / Québec, Presses de l'Université Laval.

— 1974, *Leçons de linguistique 1948-49, série C, vol. 4*, Paris, Klincksieck / Québec, Presses de L'Université de Laval.

— 1990, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1943-1944, série A, Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française II*, VALIN, Roch, HIRTLE, Walter, JOLY, André (dir.), Lille, Presses Universitaires de Lille / Québec, Presses de l'Université Laval.

— 1992, *Leçons de linguistique, 1938-1939. Vol. 12,* Lille, Presses Universitaires de Lille / Québec, Presses de l'Université de Laval.

— 1994 « Théorie des auxiliaires et examen de faits connexes », *Langage et science du langage,* Paris, Nizet / Québec, Presses de l'Université de Laval, p. 73-86.

— 1995, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1958-1959 et 1959-1960*, VALIN, Roch, HIRTLE, Walter (dir.), Paris, Librairie C. Klincksieck / Québec, Presses de l'Université Laval.

— 1997, *1951-1952, série A, Psycho-systématique du langage : principes, méthodes et applications (IV)*, VALIN, Roch, HIRTLE, Walter, LOWE, Ronald (dir.), Paris, Klincksieck / Québec, Presses de l'Université Laval, volume 15.

HABOUD, Marleen, 1998, *Quichua y castellano en los Andes ecuatorianos : los efectos de un contacto prolongado*, Quito, Abya-Yala.

— 2005, "El gerundio de anterioridad entre bilingües quechua-castellano y monolingües hispanohablantes de la Sierra ecuatoriana", *Universos 2*, 2005, p. 9-38, [En ligne: <www.uv.es/~calvo/amerindias/numeros/n2.pdf.>].

HAIMAN, John, 1994, « Ritualization and the Development of Language », *in* PAGLIUCA, William (éd.), *Perspectives on Grammaticalization,* Amsterdam, John Benjamins, p.3-28.

HASPELMATH, Martin , 1999, « Why is Grammaticalisation Irreversible ? », *Linguistics 37-6,* e-books Walter de Gruyter, p. 1043-1068 [En ligne : <http://people.cohmus.ohio-state.edu.>].

HEINE, Bernd, 1993, *Auxiliaries: Cognitive Forces and Grammaticalization*, New York, Oxford University Press.

HEINE, Bernd, CLAUDI, Ulrik, HÜNNEMEYER, Friederike, 1991, *Grammaticalisaition : a Conceptual Framework,* Chicago, The University of Chicago Press.

HEINE, Bernd, REH, Mechtild, 1984, *Grammaticalization and Reanalysis in African Languages*. Hamburg, Helmut Buske.

HERRERO INGELMO, José Luis, 2002, « Los verbos soportes : el verbo *dar* en español », *in* VEIGA, Alexandre *et al.* (éds.), *Léxico y gramática, Actas del Congreso Internacional de Linguística,* Universidad de Santiago de Compostela, Lugo, 25-28 septiembre de 2000, Tris Tram, p. 189-202.

HOPPER, Paul, TRAUGOTT, Elisabeth, 1993, *Grammaticalisation,* Cambridge, Cambridge University Press.

HUEVLA UNTERNBÄUMEN, Enrique, 2007, *Metáfora cognitiva y blending en el proceso de gramaticalización de construcciones nominales cuantificativas del español* , Brasilia, UNB, [<http://www.metaphorik.de/aufsaetze/index.htm>]

JERSPERSEN, Otto, [1942] 1965, *A Modern English Grammar on Historical Principles, Part VI, Morphology*, London, George Allen and Unwin Ltd.

JIMÉNEZ, Maria, 2003, « Por, algo será... », in LAGARDE, Christian (éd.), *La linguistique hispanique dans tous ses états. Actes de Xe Colloque de linguistique hispanique*, Perpignan 14, 15 et 16 mars 2002, Presses Universitaires de Perpignan, p. 241-253.

— 2008, « D'une préposition à l'autre : *a, de* », *Chréode. Vers une linguistique du signifiant,* Paris, Éditions hispaniques, p. 221-246.

KANY, Charles, 1967, *American-Spanish Syntax,* Chicago & London, The University of Chicago Press.

KURYLOWICZ, Josy [1960] 1975, « The Evolution of Grammatical Categories », *Esquisses linguistiques*, Munich, Finch, p. 38-54.

LAKOFF, George, 1993, « The Contemporary theory of metaphor », *in* ORTONY, Andrew (éd.), *Metaphor and Thought*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 202-251.

LAMÍQUIZ, Vidal, 1991, « Deícticos temporales como conectores discursivos », *in* ROMERA CASTILLO, José (éd.), *Investigaciones semióticas. Actas del IV Symposium Internacional de la Asociación Española de Semiótica*, Madrid, Visor, II, p. 909-915.

LAMIROY, Béatrice, 2004, « La teoría de la gramaticalización y sus aplicaciones en las lenguas románicas », *Estudios de lingüística : El verbo,* Alicante, Ediciones Universidad de Alicante, p. 245-266.

LANGACKER, Ronald, 1987, *Foundations of Cognitive Grammar*, vol. I, Theoretical Prerequisites, Stanford, Stanford University Press.

— 1991, *Foundations of Cognitive Grammar*, vol. II : Descriptive application, Stanford, Stanford University Press.

— 1999a, « Losing Control : Grammaticization, Subjectivisation, and Transparency », *Historical Semantics and Cognition* BLANK, Andreas, KOCH, Peter (éd.), Berlin, Mouton de Gruyter, p. 147-176.

— 1999b, *Grammar and Conceptualization*, Berlin & New York, Mouton de Gruyter.

LARRIVÉE, Pierre, 2008, *Une histoire du sens. Panorama de la sémantique linguistique depuis Bréal*, Bruxelles, Peter Lang.

LAUNAY, Michel, 1977, « Langue, discours et penser : une lecture de la grammaire systématique », *Mélanges de la Casa de Velázquez. Revue de l'École des Hautes Études hispaniques et ibériques (EHEHI*), Vol. 13, p. 425-446.

LAUNAY, Michel, 2003, « Note sur le dogme de l'arbitraire du signe et ses possibles motivations idéologiques », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 33-2, *Miscellanées*, p. 275-284. [En ligne : <http://mcv.revues.org/227>].

LE TALLEC-LLORET, Gabrielle, 2012, « Linguistique du signe, linguistique du signifiant : de Mo.La.Che à la cognématique », *in* LUQUET, Gilles (éd.), *Morphosyntaxe et sémantique espagnoles*. *Théories et applications*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 15-38.

LEHMANN, Christian, 1995, *Thoughts on Grammaticalisation,* Munich, Lincom Europa.

Le Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Paris, Dictionnaires Le Robert [1967] 1993.

LIPSKI, John, 2007, *El español de América*, Madrid, Cátedra.

LLORENTE ARCOCHA, María Teresa, 1996, *Organizadores de la conversación*, Salamanca, Publicaciones Universidad Pontificia.

LOWE, Ronald, 2007, *Introduction à la psychomécanique du langage : Psychosystématique du nom*, Québec, Presses de l'Université de Laval.

LUQUET, Gilles, 2000, *Regards sur le signifiant. Études de morphosyntaxe espagnole*, Paris, PSN.

— 2004, *La teoría de los modos en la descripción del verbo español*, Madrid, Arcos/Libros.

— 2006, « Le signifié de langue en tant que représentation différentielle : le cas des formes verbales inactualisantes », *in* LUQUET, Gilles (éd.), *Le signifié de langue en espagnol. Méthodes d'approche*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 105-113.

— 2012a, « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux », *Regards sur le signifiant (II*), Paris, Éditions Hispaniques, p. 163-183.

— 2012b, « La grammaticalisation d'un signe implique-t-elle nécessairement sa désémantisation ? Remarques au sujet des descriptions du marqueur espagnol *bueno* et de son équivalent français (bon) », *Regards sur le signifiant (II)*, Paris, Éditions Hispaniques, p. 207-227.

— 2012c, « Sobre algunos aspectos de la relación significante/significado », *in* MONTERO CARTELLE, Emilio, *Actas del VIII Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*, Santiago de Compostela, Meubook, vol. I, p.129-145.

— (éd.), 2012d, *Morphosyntaxe et sémantique espagnoles. Théories et applications*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.

LYONS, John, 1981, *Language and Linguistics, an Introduction,* Cambridge, Cambridge University Press.

— 1982, « Deixis and subjectivity : *Loquor ergo sum*, *in* JERVELLA, Robert, KLEIN, Wolfgang. (éds.), *Speech, Place and Action : Studies in Deixis and Related Topics*, New York, John Wiley, p. 101-124.

MARTÍN ZORRAQUINO, María Antonia, 1991, « Elementos de cohesión en el habla de Zaragoza », *I Curso de Geografía lingüística de Aragón,* Zaragoza, 21/23 noviembre 1988, Zaragoza, Institución Fernando el Católico, p. 253-286.

— 1992, « Spanish : Partikelforschung. Partículas y modalidad », *Lexicon der Romanistischen Linguistik*, Tübingen, Max Niemeyer, IV, p. 110-124.

— 1993, « Algunas observaciones sobre *claro* como operador pragmático en español actual », *Actes du XXe Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes*, I, Zürich, 6/11 abril 1991, HILTY, Gerold. (éd.), Tübingen/Basel, Francke Verlag, p. 467-478.

— [1998] 2008, « Los marcadores del discurso desde el punto de vista gramatical », *in* MARTÍN ZORRAQUINO, María Antonia, MONTOLÍO DURÁN, Estrella (coords.), *Los Marcadores del discurso. Teoría y análisis,* Madrid, Arco/Libros, p. 19-53.

MARTÍN ZORRAQUINO, María Antonia, MONTOLÍO DURÁN, Estrella (coords.), [1998] 2008, *Los Marcadores del discurso. Teoría y análisis,* Madrid, Arco/Libros.

MARTÍN ZORRAQUINO, María Antonia, PORTOLÉS, José, 1999, « Los marcadores del discurso » *in* BOSQUE, Ignacio, DEMONTE, Violeta, (éds.), *Gramática descriptiva de la lengua española,* Madrid, Espasa, p. 4051-4213.

MEILÁN GARCÍA, Antonio, 1988, «"*Y* < *ibi*" en castellano medieval, ¿sintagma o morfema?», *Verba* , 15, p. 421-432.

MEILLET, Antoine, [1912], 1975, « L'évolution des formes grammaticales », *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, Honoré Champion, p. 130-148.

MENÉNDEZ PIDAL, Ramón, [1919] 1966, *Documentos lingüísticos de España,* T. I, Reino de Castilla, Madrid, CSIC.

MIGUEL APARICIO, Elena de, 2008, « Construcciones con verbos de apoyo en español. De cómo entran los nombres en la órbita de los verbos », *Actas del XXXVII Simposio Internacional de la Sociedad Española de Lingüística (SEL)*, OLZA MORENO, Inés, CASADO VELARDE, Manuel, GONZÁLEZ RUIZ, Ramón (éds.), Departamento de Lingüística y Lenguas modernas, Pamplona, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Navarra. [En ligne : http://www.uvav.es/linguis/simosiosel/actas/, p. 567-578].

MIGUEL APARICIO, Elena de, 2004, « Qué significan aspectualmente algunos verbos y qué pueden llegar a significar », *ELUA. Estudios de Lingüística. Anexo 2*, Universidad de Alicante, p. 167-206.

MOIGNET, Gérard, 1972, « Sur le système de la personne en français », *Travaux de Linguistique et de Littérature*, Strasbourg, Centre de Philologie et de Littératures romanes de l'Université de Strasbourg, X, I.

MOIGNET, Gérard, 1974, *Études de psycho-systématique français*, Paris, Klincksieck.

MOLHO, Maurice, 1969, « Essai sur la sémiologie de verbes d'existence espagnols », *Linguistique et langage*, Bordeaux, Ducros, p. 57-99.

— 1988, « L'hypothèse du "formant". Sur la constitution du signifiant : esp. *UN/UNO*, *in* BLANCHE-BENVENISTE, Claire, CHERVEL, André, GROSS, Maurice (éds.) : *Hommage à la mémoire de Jean Stefanini*, Aix-en-Provence, Université de Provence.

MOLINER, María, 2007, *Diccionario de uso del español,* Madrid, Gredos.

MONTOLÍO DURÁN, Estrella, 1994, « Los conectores discursivos : *acerca de, al fin y al cabo* », *in* MARTÍN VIDE, Carlos (éd.), *Lenguajes naturales y lenguajes formales,* Barcelona, PPU, VIII, p. 453-460.

— [1998] 2008, « La teoría de la Relevancia y el estudio de los marcadores », *in* MARTÍN ZORRAQUINO, María Antonia, MONTOLÍO DURÁN, Estrella (coords.), *Los Marcadores del discurso. Teoría y análisis,* Madrid, Arco/Libros, p. 93-119.

MUÑOZ NÚÑEZ, María Dolores, 1999, *La polisemia léxica,* Cádiz, Publicaciones de la Universidad de Cádiz.

NIETO JIMÉNEZ, Lidio, ALVAREZ EZQUERRA, Manuel, 2007, *Nuevo tesoro lexicográfico del español (s. XIV-1726),* Madrid, Arco/Libros.

NIÑO MURCIA, Mercedes, 1995, « The Gerund in the Spanish of the North Andean Region », *in* SILVA-CORVALÁN, Carmen (éd.), *Spanish in Four Continents: Studies in Language Contact and Bilingualisme*, Washington D.C., Georgetown University Press, p. 83-100.

NÚNEZ, Rafael, DEL TESO, Enrique, 1996, *Semántica y pragmática del texto común. Producción y comentarios de textos*, Madrid, Cátedra.

NÚÑEZ LAGOS, Carmen, 2005, *Le signifiant espangol* que *: quel signifié ?* Thèse de doctorat en linguistique hispanique, Université Sorbonne-Paris IV.

OBREGÓN, Hugo, 1985, *Introducción al estudio de los marcadores interaccionales del habla dialogada en el español de Venezuela*, Caracas, Instituto Universitario Pedagógico de Caracas.

OCA, Esteban, 1915, « Una explicación lógica de los verbos irregulares según la Gramática de la Academia », *Boletín de la Real Academia de la Lengua*, p. 446-467.

OLBERTZ, Hella, 2002, « *DAR*+ gerundio en el español andino ecuatoriano : sintaxis, semántica y origen", p. 1-12. [En ligne: <http ://www.ucm.es/info/circulo/no12/olbertz. htm.> Consulté le 3/11/2011].

ORTIZ CISCOMANI, Rosa María, 2006, « La bitransitividad », *in* COMPANY COMPANY, Concepción (dir), *Sintaxis histórica de la lengua española*. *Primera parte: La frase verbal*, Fondo de Cultura Económica-Universidad Nacional Autónoma de México, México, vol. 1, p. 575-669.

OUDIN, César, [1675] 1968, *Tesoro de las dos lenguas española y francesa,* Paris, Ediciones Hispanoamericanas [éd. fac-similée].

PAGÉS, Aniceto de, J. PÉREZ HERVÁS, José, 1902-1917, *Gran diccionario de la lengua castellana,* Barcelona, Fomento Comercial del Libro.

PALACIOS ALCAINE, Azucena, 2005, « La influencia del quechua en el español andino ecuatoriano » *in* FERRERO, Carmen, LASO-VON LANG, Nilsa (éds.), *Variedades lingüísticas y lenguas en contacto en el mundo de habla hispana*, Bloomington, Indiana, Author House, p. 44-52.

PALACIOS ALCAINE, Azucena, 2007, « ¿Son compatibles los cambios inducidos por contacto y las tendencias internas al sistema ? », *in* SCHRADER-KNIFFKI, Martina, MORGENTHALER GARCÍA, Laura, *Lenguas en interacción : Entre historia, contacto y política. Ensayos en homenaje a Klaus Zimmermann*, Frankfurt/M, Vervuert, p. 259-279.

PERLMUTTER, David, 1978, « Impersonal Passives and the Unaccusative Hypothesis ». *Proc. of the 4th Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, UC Berkeley, p. 157–189.

PORTOLÉS, José, 1989, « El conector argumentativo *pues* », *Dicenda*, 8, p. 117-133.

— 1994, « Sobre los conectores discursivos con la palabra *contrario* », *in* VIDE, Carlos Martín (éd.), *Lenguajes naturales y lenguajes formales,* Barcelona, PPU, VIII, p. 527-531.

— 2004, *Pragmática para hispanistas*, Madrid, Síntesis.

— [1998] 2008, « La teoría de la Argumentación en la lengua y los marcadores del discurso », *in* MARTÍN ZORRAQUINO, María Antonia, MONTOLÍO DURÁN, Estrella (coords.), *Los Marcadores del discurso. Teoría y análisis,* Madrid, Arco/Libros, p. 71-91.

PUSTEJOVSKY, James, 1991, « The Generative Lexicon », *Computationa Linguistics*, Volume 17, Number 4, p. 409-441.

—1995a, *The Generative Lexicon,* Cambridge/London, MIT.

—1995b, « The Syntax of Event Structure », in LEVIN, Beth, PINKER, Steven (éds.), *Lexical and Conceptual Semantics*, Cambridge, Massachusetts, Blackzell, p. 47-81.

QUITARD, Mathilde, 2010, *Recherches sur la semi-auxiliarité en espagnol : le cas de* ir, Thèse de doctorat en linguistique hispanique, Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3.

RADULESCU, Romana, 2005, « Construcciones idiomáticas con el verbo *salir* en español, inglés y rumano », *Verba hispánica: anuario del Departamento de la Lengua y Literatura Españolas de la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Ljubljana*, N° 13, p. 99-112.

RADULESCU, Romana, 2006, « Verbos de habla no convencionales en español y rumano : estudio contrastivo de expresiones idiomáticas con los verbos *dar* y *bate* », *Actas del XXXV Simposio Internacional de la Sociedad Española de Lingüística*, VILLAYANDRE

LLAMAZARES, Milka (éd.), León, Universidad de León, Dpto. de Filología Hispánica y Clásica, p. 1546-1564 [En ligne : <http://www3.unileon.es/dp/dfh/SEL/actas.htm>].

RASTIER, François, 1996, « Pour une sémantique des textes : questions d'épistémologie », *in* RASTIER, François (éd.), *Textes et sens*, Paris, Didier, p. 9-35.

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, 1963, *Diccionario de Autoridades,* Madrid, Gredos [éd. fac-similée].

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, 1973, *Esbozo de una nueva gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe.

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, 2001, *Diccionario de la Lengua Española,* Madrid, Espasa-Calpe.

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA Y ASOCIACIÓN DE ACADEMIAS DE LA LENGUA ESPAÑOLA, 2009, *Nueva Gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa.

RÉMI-GIRAUD, Sylvianne, PANIER, Louis, 1999, *La polysémie ou l'empire des sens : lexique, discours, représentations,* Cisneros.

ROBERTS Edward, PASTOR, Bárbara, 1996, *Diccionario etimológico indeoeuropeo de la lengua española*, Madrid, Alianza Editorial.

RUIZ DE MENDOZA, Francisco José Ibáñez, GALERA-MASEGOSA, Alicia, 2011, « Going beyond Metaphtonymy : Metaphoric and Metonymic Complexes in Phrasal Verb Interpretation », *Language Value*, 3 (1), p. 1-29.

SALÓ, Nuria, LLOBERA, Miguel, 1989, « Marcadores discursivos en la interacción didáctica », *Actas del IV Congreso de lenguajes naturales y lenguajes formales*, II, Barcelona, Universidad, p. 873-881.

SÁNCHEZ LANCIS, Carlos Elíseo, 2001, « The Evolutions of The Old Spanish Adverbs *ende* and *ý* : A Case of Grammaticalization », *Catalan Working Papers in Linguistics*, V. 9, p. 101-118. [En ligne : http://ddd.uab.es/record/2228?ln=es].

SCHMIDELY, Jack, 1987, « La *-y* de *doy, estoy, soy, voy* », *Actas del I Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*, Cáceres, Arcos/Libros S.A., p. 611-619.

SECO, Manuel, RAMOS, Gabino, ANDRÉS, Olimpia, 1999, *Diccionario del español actual,* Madrid, Aguilar.

SICOT-DOMÍNGUEZ, María Soledad, 2002, « Le pronom se... image de quoi ? », *in* LAGARDE, Christian (éd.), *La linguistique hispanique dans tous ces états.* Actes du Xe Colloque de linguistique hispanique, Perpignan 14, 15 et 16 mars 2002, Perpignan, Crilaup, Presses Universitaires, p. 185-195.

SICOT-DOMÍNGUEZ, María Soledad, « Impersonnel et représentation de la personne en espagnol », GERLHIS, Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, 18 pages [à paraître].

SICOT-DOMÍNGUEZ, María Soledad, 2006a, « La structure pronominale en espagnol », Communication présentée au XIe Colloque de Linguistique Hispanique du LIBERO à l'Université Paris XIII, le 5 et 6 octobre 2006 [à paraître].

— 2006b, « Un enfoque posible de la pronominalización verbal », *in* BUSTOS TOVAR, José Jesús, GIRÓN ALCONCHEL, José Luis (éds.), *Actas del VI Congreso de la Lengua Española*, Madrid, 29 de septiembre-3 de octubre 2003,Madrid, Arco/Libros, t. 2, p. 1135-1146.

SOL, Francisca Sol, 2010, Le *morphème spatial «y» en espagnol ancien : approche sémantique*, Thèse de doctorat en linguistique hispanique, Paris, Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3.

SOLANO ROJAS, Yamileth, 1989, « Los conectores pragmáticos en el habla culta costarricense », *Revista de Filología y Lingüística de la Universidad de Costa Rica*, XV, p. 143-154.

SPERBER, Dan, WILSON, Deidre, 1986, *Relevance. Communication and Cognition*, Oxford, Blackwell.

STAAFF, Erik, 1907, *Étude sur l'ancien dialecte léonais d'après des chartes du XIII siècle*, Uppsala, Almqvist & Wiksell.

SUANCES-TORRES, Jaime, 2000, *Diccionario del verbo español, hispanoamericano y dialectal*, Barcelona, Herder.

TORRES CACOULLOS, Rena, 2002, « *Le* : From Pronoun to Intensifier », *Linguistics*, 40.2, p. 285-318.

TORNEL SALA, José Luis, 2000, *Gramaticalización y vectores lingüisticos. Las perífrasis verbo-nominales,* Alicante, Editorial Club Universitario.

TOSCANO MATEUS, Humberto, 1953, *El español en el Ecuador, Revista de Filología española*, Anejo 61, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas.

TRAUGOTT, Elisabeth, 1989, « On the Rise of Epistemic Meanings in English : an Example of Epistemic Meanings in Semantic Change », *Language,* Vol. 65, p. 31-55.

—1995, « Subjectification in Grammaticalisation », *Subjectivity and Subjetivisation, Linguistic Perspectives,* Cambridge, Cambridge University Press, p. 31-54.

TRAUGOTT, Elisabeth, KÖNIG, Ekkehard, 1991, « The Semantics-Pragmatics of Grammaticalization Revisited », *in* TRAUGOTT, Elizabeth, HEINE, Bernd, (éds.), *Approaches to Grammaticalization, Vol I, Focus on Theoretical and Methodological Issues*, Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins, p. 189-218.

VALIN, Roch, 1973, *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume,* Paris, C. Klincksieck / Québec, Presses de l'Université Laval.

VENDLER, Zeno, 1967, *Linguistics in Philosophy*, Ithaca, Cornell University Press.

YULES, George, 1996, *Pragmatics*, Oxford, Oxford University Press.

ZORRILLA, Alicia María, 2012, « La liturgia de las muletillas y el silencio », *Boletín de la Academia Argentina de Letras*, Tomo LXXVII, enero-abril de 2012, números 319-320, Buenos Aires, p. 13-25.

INDEX DES EXEMPLES

(1) Hola, Negra, la nena está con la voz. No, no la abrigaste. Vos no te ocupás de ella. No, no te estoy levantando la voz, te hago una observación, y bueno dale una aspirineta.

(2) Don Julián tenía sus conjuros. Cada vez que las sirenas venían a llevárselo y cantaban las letanías que repetían su nombre, él las echaba contracantando: [...] Vete de aquí, vete de aquí, dale a otra boca tu beso fatal, pero no a mí, pero no a mí.

(3) Ya estás salvado, chiquillo; prostérnate ante Su Grandeza y dale un millón de gracias por tantas mercedes.

(4) Haz lo que yo, Manolo; dale un puntapié al mundo; hazte chiquito para ser grande [...]

(5) […] Es que hoy hemos girado el estudio. Fijet qué curioso. ¿Cómo se llama la película? Bueno que se titula la película Torpedo de Acapulco. Y la protagonista ese pedazo de Elvis Peich Leich. Te voy a poner un trailer ¿lo quieres ver? Venga Quillo dale. Quillo dale a la manivela. A ver. Está muy bien, es una película [...]

(6) "¡Ni yo tengo esas monadas esperándome en casa, así que dale a esa mierda de coche y cállate!". El taxista le miró por el espejo retrovisor, comprobó que el pasajero no bromeaba y aceleró.

(7) A- Sí, pero en este caso, estamos los dos acá encerrados, y no hay ninguna lucha, ninguna batalla que ganarle a nadie, ¿me estás siguiendo?
B- Sí, dale.
A- ¿Y estamos tan presionados... por el mundo de afuera, que no podemos actuar de forma civilizada?, ¿es posible que pueda tanto... el enemigo que está afuera?
B- Ahora sí no te entiendo bien...

(8) Tras sus pasos dieron con los instigadores y cabecillas de la subversión y obraron consecuentemente.

(9) Cuando entró en la adolescencia fue preciso "presentarla en sociedad". Hicieron una fiesta en casa, invitaron a la "gente bien" del barrio (nuestro barrio era residencial y, consecuentemente, "bien" por antonomasia).

(10) ¿O es que cree usted que el "París bien vale una misa", de Enrique IV de Francia, es solo una anécdota histórica?

(11) Lo pasado, pasado, ¿vale? Tú olvidas lo mío y yo olvido lo tuyo.

(12) Este trozo de camino, desde Iraeta a Cestona, pasa entre dos montes y tiene en el fondo el río.

(13) Ni siquiera había tenido tiempo de acicalarla y de comprarle un ataúd. Eso, en el fondo, era lo de menos. Lo difícil sería ocultarla mientras estuviera ausente.

(14) El hombre es una realidad cambiante y, por consiguiente, más que una definición válida para siempre, lo más que puede hacerse de él es una "definición" o descripción circunstancial [...]

(15) Por fin, don Lotario preguntó a su amigo casi suplicante: - ¿Qué piensas de todo esto, Manuel?
- Lo mismo que usted. Absolutamente nada.
- Pero algo imaginarás.

- Hombre, don Lotario, imaginar, imaginar, lo que se dice imaginar, sí que imagino. Pero la imaginación sin datos, sólo vale para escribir novelas... Todo esto es muy raro, pero que muy raro.

(16) Si hay algún problemita, algún conflicto: oiga, mire, me están quitando un pedazo, entonces el gobierno norteamericano empieza a tomar medidas.

(17) Y, desde luego, vamos, van a disfrutar de unas buenas vistas.

(18) Así, en mi ocupación burocrática, le ordenaba a mi mecanógrafa que le sacara punta al lápiz; cuando me lo entregaba, lo dejaba caer al suelo y la punta se rompía. Esta operación, naturalmente, conducía, a la postre, a la desaparición del lápiz en sí.

(19) [...] yo le tenía lástima a mi madre [...] pero mi madre no lo sabía, creía que me dominaba naturalmente, sin pedir permiso, y que yo siempre sería parte de ella [...]

(20) Trató de hacerlo lo más silenciosamente posible para no despertar a Cris, que roncaba en el lecho conyugal. Dormía mucho. En realidad, casi todo el tiempo, hasta tarde por las mañanas

(21) La señora Olivia conservábase fresca, pues estaba cubierta por una doble nieve: la virginidad y la vejez. [...] No podía decirse, en realidad, que fuese vieja; apenas advertíanse sus canas.

(22) [...] en sus oídos la más leve insinuación indecorosa. ¿Es éste el proceder de un hombre serio, o no lo es, amiga mía?
Fuerte el argumento, en realidad. Por no ceder, Carlota no supo contestarle.

(23) ¿A qué se debía que confiaran demasiado: quizás Europa no existía, o el hombre en realidad no había llegado aún a la luna [...] ?

(24) Mi cuartito de pobre, porque ahora era pobre, quedaba en el techo de un hermoso edificio burgués, bastante burgués, en realidad, que miraba feliz y muy seguro de sí mismo al hermoso jardín des Plantes.

(25) [E]stá de acuerdo en que la actual situación es vergonzosa, que hay que hacer todo lo posible por variar; ahora bien, romperse la cabeza (todavía le duele) para llevar al poder a insensatos de esta clase... La confusión le saca de quicio.

(26) Sí, te parecés [...] ¿Pero es que me van a dejar tranquila? Te digo a propósito que te parecés a él, para que de una vez por todas nos dejemos de absurdos.

(27) Y los especialistas en folklore canyengue, como un servidor. Haceme acordar en casa que te lea la confesión de Ivonne Guitry, viejo, es algo grande.
- A propósito, manda decir la señora de Gutusso que si no le devolvés la antología de Gardel te va a rajar una maceta en el cráneo -informó Talita.

(28) Mi felicidad estriba en ayudar a los demás. Luego está Dios, tú lo sabes. Te lo he enseñado. - Sí, claro que sí. Pero a Dios no le vemos ni le tocamos...

(29) Yo realmente no sé qué vamos a hacer, este tablón empieza a pesar demasiado, ya sabés que el peso es una cosa relativa. Cuando lo trajimos era livianísimo, claro que no le daba el sol como ahora.

(30) La costa quedaba libre de amenaza. No obstante continuamos invisibles.

(31) Entonces los siete recogían el balón o los mazos de madera, juntaban las palmas, caían de rodillas y, más Botticellis que nunca, no obstante las simples camisetas y calzoncillos uniformes del deportivo atuendo, rezaban a coro, cantando rítmicos latines.

(32) E queremos e mandamos, e es nuestra merçed e voluntad e final entençión, que sin enbargo alguno lo así fagan e cunplan.

(33) Al tenderse de nuevo en su catre monacal de la calle Reconquista, Camargo creyó que había exorcizado para siempre la traición y la ingratitud de Reina. Sin embargo, no conseguía relajarse.

(34) Ahora mismo, y sin ir más lejos, aquí, en nuestro país, un concepto mal entendido de la moral, le advierto que soy católico, ha llevado al clero argentino a hacer prohibir la prostitución. Pues bien, se prohibió la prostitución en el año...

(35) Tenía don Carlos dos automóviles para correr por el mundo [...]. Por un lado el auto, las cacerías, el vértigo de viajes, francachelas y competencias deportivas; por otro el club enervante, las mujeres oferentes o vendedoras de amor [...]

(36) El dueño, Renato Zato, temió ser fusilado, acorde con el reciente decreto; se salvó. Le salieron doce años y un día y el hombre se dio por satisfecho. A todo esto, Amanecer publicó un anuncio que movilizó a la población.

(37) Con lo tuyo y lo mío juntos, somos riquísimos. Además, mis alhajas, que llevo aquí, valen algo. Las fundiremos cuando no haya otra cosa.

(38) La muerte... ¿a qué inquietarse, si cuando ella llegue nosotros ya no estaremos? Por ende, concluye Spinoza, el hombre libre en nada piensa menos que en la muerte.

(39) Contra lo que suele afirmarse, los revolucionarios clásicos del siglo pasado (como Marx o Bakunin) no se opusieron al proyecto democrático, al menos en sus momentos teóricamente más estimables. Antes bien, combatieron contra los núcleos de opacidad viciosa que enturbian la transparencia democrática de las fórmulas vigentes.

(40) Nietzsche sabe muy bien que sólo hay una forma de ser auténticamente ético, a saber : creer en la posibilidad eficaz de la virtud; la moral no es tanto una forma de obrar como una manera de querer, según enseñó nuestro padre Kant.

(41) Y charlamos con Vicentita. Mejor dicho: charló mi padre, porque yo no podía evitar que mis pensamientos se fueran para otro lado.

(42) ¿Había aceptado Quomo una alianza táctica, o se trataba de una decisión del propio Bertoldi al calor de la lucha? De cualquier manera, O'Connell reconoció que el cónsul había ocultado muy bien sus planes [...]

(43) ¿De qué sirve trabajar si uno no lo hace con alegría? Yo siempre trato de aprovechar al máximo todas las ocasiones. Al fin y al cabo sólo se vive una vez.

(44) Tardewski dijo que en su juventud se había interesado mucho por gente así, por gente, dijo, que siempre estaba como mirando en exceso. Se trataba de eso, dijo, en el fondo, de un modo particular de ver.

(45) Al final se decidió por uno, que parecía ser el único que encajaba con el tipo que él vio con el Rasca. En concreto, un tal Joaquín Segrella, viajante de comercio, representante de fundiciones, forjas y cosas de ésas.

(46) ¿Se puso colorada, señorita Tizón?
Por supuesto, Benita, ¡por cualquier cosa se ponía!

(47) - Espérame aquí, Iris.
Bueno. Pero apúrate si no quieres que te acuse y te lleven preso.

(48) THEO : (Preocupado, impotente) Exageras, hermanito, todo irá bien, ya verás (Mira su reloj, impaciente). Bueno, debo partir.
VINCENT: (Golpeado) ¿Ya te marchas?

(49) Bueno, yo tengo saludos para Gabriela, para Inés, para Flopy, para René y para Damián, que hoy ha rendido una materia y ha pasado de año.
Bueno, dele. Muy bien, saludamos al señor Luis Navarro, a la abuela Zulema de la ciudad de La Plata […]

(50) MARTA (Haciendo eco, en un susurro) Amigos... (A Oscar, como "iluminada") Pasá la película, Oscar, así Rubén lo conoce a Carlitos. (Oscar la mira serio, desconfiado [...]OSCAR No, mejor que no.
MARTA (Firme, como ajena) Pasala, Oscar, quiero que Rubén la vea.
RUBÉN Sí, dele, que le cuesta, vamos a verla.

(51) Mamá tampoco me cree, doña Zoila, por eso le estoy pidiendo que usted hable con ella y le convenza para que no me prohíba ir hasta la iglesia para hablar con Miguel. El sábado pasado me acompañó hasta la clase de catecismo y le dijo a la maestra que no me deje entrar dentro de la iglesia. Dele doña Zoila, le voy a cuidar su canasto de chipa y vaya a hablar con mi mamá. ¡ Dele doña Zoila!

(52) Bueno, dale, seguí -me indicó Alberto, un tanto fastidiado por esta interrupción.

(53) ¡Encendé un cigarrillo y dale!! (Faraiso se sienta. Raquel enciende un cigarrillo.) Y, ¿qué esperás?

(54) PEPE : (Pepe, sigue leyendo la carta:) "Aquí les mando estas dos nenas para que se diviertan. Hagan lo que quieran". […] (Las chicas están paradas en el medio del cuarto. Muy juntas una con la otra, Beto y Pepe se miran. Beto se saca el cinturón y pega un latigazo sobre la mesa. Las chicas saltan asustadas. Pepe le toca el trasero a una. Beto se pone enfrente de la otra.)
BETO: ¡Sacate la venda, dale! ¡Sacátela!(Cada vez que ella intenta sacársela, le pega en la mano. Pepe le hace señas a Eduardo para que participe también. Los tres disfrutan mucho de la escena. Las chicas tratan de esquivar los golpes y los manotazos).
COCA: ¿Pero, ché, qué pasa?
LA NEGRA: ¿Pero qué mierda es ésto? COCA: ¡Ay! ¡No peguen !

(55) (Rafael siente una incomodidad. Se tiene que sentar)
MARIO : Yo voy a hablar con tu padre, va a comprender, hijo... (Nota que Rafael está respirando mal.) Eh... ¿Te sentís bien? (Rafael niega con la cabeza.) Tranquilo..., recostate... ¡David! ¡Llamá a un médico! ¡No te quedes parado, dale...!

.

(56) ¿Sabes conducir? Dice que sí con la cabeza y le atizo al acelerador. Durante unos instantes yo mismo me ocupo del volante; ella se ha quedado como alelada. Mi postura no puede ser más incómoda, así que le grito sin ninguna cortesía -el horno no está para bollos-:- ¡Conduce tú, coño!Me obedece a la primera. Pongo las bolsas en el asiento de atrás y me acomodo lo mejor que puedo [...]
Por si acaso, lo más prudente es alejarse de aquí en cuanto que el semáforo se ponga verde. Verde que te quiero verde.

- Dale, coño -le digo a mi chófer particular.

(57) A :¿Qué tengo, doctor, qué tengo? -le pregunté. Me di cuenta de que él no se animaba a contestarme, empezó a dar vueltas.
B :Bueno, que a cualquiera le puede pasar -me decía, y yo me asustaba cada vez más.
A :¡Pero dale, viejo, decime! -le grité.
B : Que tienes hepatitis, Diego -me dijo. Y me mató, me mató.

(58) ARÍSTIDES : (Se para.) No sé dónde querés ir.EUGENIO : Llevame... llevame... Ahí está (Señala hacia arriba.), al cielo.
ARÍSTIDES: Uff, nada menos... (Trotando.) Voy a tratar, ¿eh? (Van paseando por el escenario mientras Eugenio lo alienta.) EUGENIO : ¡¡¡Vamos!!! ¡¡¡Vamooos!!! (Eugenio chasquea la lengua, luego empieza a decir, con ritmo) ¡Vamos, Arístides, nos vamos juntos al cielo!! ¡¡¡Vamos Arístides, nos vamos, junnnntoos!!! (Repite hasta que se caen y comienzan a reírse tirados en el piso. Hasta que Eugenio se levanta y, mientras lo ayuda a levantarse a Arístides) ¡Ahora, dale! (Lo acompaña hasta la mesa) ¡Subite! (Lo ayuda, ansioso)... Ponete con las piernas abiertas... (Arístides lo hace). Y ahora... vas remando lentamente con un remo imaginario y, mirando a lo lejos, vas diciendo: "¡A la deriva!... ¡Socorro!... ¡A la deriva!".

(59) El perro ladraba con los ojos desorbitados, inyectados en sangre. Los amos, entusiasmados. Se reían. Le gruñían. Se ponían a cuatro patas para gruñirle mejor. Y el perro, medio loco o loco entero, tiraba y tiraba de las cadenas […] En los días o semanas que siguieron a la aparición de aquella primera fiera grisácea, todos se fueron comprando perros de precio y de marca. Se gritaban el precio de parcela a parcela: "¡Oye, por veinte mil duros ya puede morder el cabrón y me han dicho que come como un marqués!" "Dale, dale, a disfrutar, no hay que privarse", contestaba otro bestia a lo lejos.

(60) Una mujer vestida de rojo baila con frenesí extraordinario. Latiguean sus caderas y en sus dientes corre el reflejo de otra luz. Toda su carne surge a caminos contrarios y se quiebra trémula. - ¡ Dale, Micaelina, dale! Una enorme forma oscura salta al medio, frente a la mujer y comienza a torcerse y retorcerse, hostigado, martirizado por la palpitación del tambor.

(61) "Y dale Fito. Dale, dale Fito" había coreado el público mientras Páez cantaba sus temas.

(62) A : Lo único que me voy a hacer es esta roseta partida por la mitad, con un poquito de manteca y jamón cocido adentro. Y un poco de ensalada rusa. Y después la manzana asada. Y té.
B : Qué bueno.
A : Vos si querés cortar uno de los pollos y aprovecharlo mientras está calientito, dale no más. Con toda libertad.

(63) IRENE : ¿Y vos qué opinás?
CARLOS : Yo te pregunté primero.IRENE : Y bueno... Dale, decime vos.
CARLOS : Y bueno mirá, yo pienso que la libertad no puede estar en contra del amor ¿no?

(64) A : Te debe haber bajado la presión. Bueno, yo voy a estudiar un poco.
B : Charlame un poquito, Valentín, dale.
A : No, ésta es la hora de estudio. Y tengo que cumplir el plan de lectura, vos sabés.

(65) Minutos después, el productor Jorge Brunelli fue a decirle que Guillermo Vilas quería sacarse una foto con él. Coleman lo mandó al diablo.A : Transá, Richard -le contestó Brunelli-. Todo el mundo paga para sacarse fotos con él. Y él vino a pedirla, dale.B : Fuck you -murmuró Coleman entre dientes. Y no accedió.

(66) Chela termina de comer, mira hacia la autopista y ve al fondo, entre una llovizna ligera que comienza a picotear el asfalto, la estatua de Bolívar señalando el norte.
A : Yo lo quería mucho -dice-, montones.Su mirada se pierde del otro lado del vidrio.
B : ¿Vamos? Dale, Chelita, si dejamos pasar este sábado quién sabe hasta cuándo habrá que esperar.
A : Es que me da vergüenza con Julián. ¿Qué le dijiste?

(67) Todos podemos y debemos ser tan ignorantes como Einstein, y de ahí en adelante crecer, nunca es tarde, nunca faltan recursos económicos porque un libro usado vale menos que una cerveza, porque si nuestros compatriotas se obsesionaran con la cultura, otro El Salvador cantaría...Dele... intente... hoy es un buen día.

(68) MARTA : [...] Nos compramos un auto nuevo...
RUBÉN : (Deslumbrado, en un susurro) Un auto nuevo...
OSCAR : ¿Un auto? Dale, che, no digas macanas.
MARTA : (Entusiasmada) En serio, Oscar, el nuestro ya está viejo.

(69) OSCAR : Y bueno (Oscar vuelve a tomarla en sus brazos, ahora con alguna violencia, como en el mismo juego de antes pero con un elemento sádico evidente). Así que estudian Aritmética (Comienza a retorcerle el brazo en su espalda. Marta progresivamente da muestras de dolor. Grita y putea hasta que Oscar afloja)
MARTA : (Con lágrimas en los ojos) Sos una bestia.
OSCAR : Dale che, que apenas si te lo torcí.
MARTA : Sos una bestia.
OSCAR : Y vos sos una escombrera (Aplacatorio) Dale che, sos una macaneadora (Le frota el brazo. Marta va cediendo, ablandándose).

(70) El tobillo me estaba jodiendo desde hacía unos días y yo quería que viniera el doctor Oliva a verme, pero él no podía. Desde la práctica misma me mandaron a una clínica para que me hicieran una sesión de láser, algo común y corriente... Pero cuando entré a la clínica, el médico, en vez de mirarme el tobillo me miraba los ojos...

(71) LOLI : […] y no duermo. Por eso recurro a los somníferos. (Encontrando lo que busca) Aquí están. (Ofreciéndole a Pichichi) ¿Quieres uno?
PICHICHI: No, gracias; yo paso de drogas.
LOLI : (Asombrada) ¿Drogas? ¿Pero qué dices? Esto es inofensivo.
PICHICHI : Si te acostumbras no puedes pasar sin ello. Crea hábito.
LOLI : ¡Tonterías! ¿Es mejor pasarse la noche sin dormir? Esto relaja. Yo me voy a tomar dos.
PICHICHI: ¿Te tomas dos? ¿No será peligroso?
LOLI : ¡Y dale! Es que uno solo apenas me hace efecto. Me harto de dar vueltas en la cama.

(72) Entonces...
- ¿Entonces qué?
- ¿No eres un chilpa entonces?
Puso cara de "cómo se te puede ocurrir" y se concentró en el cigarrito, que tendía a desarmársele. [...]Y dale hermano, no me jodas más.
-Se detuvo un segundo a buscar los fósforos en el bolsillo de su camisa-. Los chilpa ya no existen, ¿no te das cuenta?

(73) Después también había otro que era para mí el mejor de todos. No en creencia, ¿no? en estaban todo el tiempo cantando y cantaban tan alto que no dejaban oír nada, y venga, dale, pero unas canciones altísimas.

(74) - Pues a pesar de todo eso que usted dice, creo que ustedes siguen equivocados. El bien de la masa debe ser el centro del programa de toda entidad interesada en el progreso.

-Y dale con la masa. Amigo Espada, ¿qué entiende usted por la masa?

(75) Y dele con el tema de la prostitución en Pereira
Publicado 17/04/2013
Luis García Quiroga
Juro que no pude ver más de 5 minutos el programa Séptimo Día del Canal Caracol el domingo en la noche. Era tan vergonzoso el lenguaje periodístico, tan intencionalmente obscenas las imágenes y tan rebuscado el tema de la prostitución, que se sentía la babosada amarillista de Manuel Teodoro de causarle daño a la ciudad y a la imagen de la mujer pereirana [...]

(76) ¡Y dele con los costeños!
Aplicando la fórmula facilista de que el mejor humor es el chabacano, desde hace algún tiempo los canales privados de televisión decidieron apostarle a la burla y a la sátira sobre el comportamiento de los costeños como la garantía para tener sintonía y engrosar sus abultadas arcas.

(77) -El automóvil... -murmuré.
-Yo lo pondré a punto y le llenaré los depósitos. Cuando se despierte podrá reanudar la pesca, ¿vale así?
-Vale..., y gracias.

(78) SANDRA : ¡Ay, Rafael, hace tres años que no me ponés la manito ni por accidente, conocés a mi novio y ahí empieza el toqueteiro! ¡Sos de manual, vos!
RAFAEL : ¡Era un chiste, Sandra, después te digo algo en serio para que compares! ¿Dale?
SANDRA : Bueno, dale. ¿Qué me querías decir? Al grano.

(79) NORITA : (Cuenta sus saltos) ¡Quince..., dieciséis... diecisiete... dieciocho... diecinueve... veinte! (A Mario) ¿Querés jugar conmigo?
MARIO : (En una lucha interior) Los varones no jugamos con las mujeres y yo no soy un mariquita.
NORITA : (Ofendida) Entonces embromate. (Vuelve a saltar a la cuerda y cuenta sus saltos)
MARIO : (Arrepentido) Bueno, está bien, juego. (Norita no le presta atención; como si nadie hubiese hablado) Dije que sí, que juego. (Se impacienta por la indiferencia de su prima) ¡Norita! ¿sos sorda o te hacés?
NORITA : (Dominando la situación) ...catorce... quince... espera a que termine... diecisiete. (Mario espera. Por fin termina, finge dudar durante unos segundos) Bueno, dale, ¿a qué jugamos?

(80) MARIO : No, a la escondida no porque hacemos mucho barullo y es la hora de la siesta. (Entusiasmado, en un susurro) Al doctor.
NORITA : (También excitada) Dale, al doctor. (Se lleva una mano a la cabeza y gime) ¡Ay, cómo me duele la cabeza!...

(81) CARLOS : (Yendo al sillón a sentarse.) Lo que me jode es que tenía ganas de ir al cine... Al final, nunca podemos estar solos ni un rato, si no es por Diego, es por tu vieja, ahora vienen Víctor y Nora.. Y bueno, todo esto me jode... Y ahora quiero leer el diario.
IRENE : (Sentándose al lado, cariñosa.) Dale, yo entiendo que te moleste, pero todo esto es natural, ¿qué querés, que le diga a mamá que no venga? Nosotros la usamos también ¿No? Cuando queremos la llamamos para que se quede con Dieguito y jamás dice que no.

(82) PEPE: ¡Vamos, Beto!, me vas a decir que nunca fuiste capaz de fajar a tu mujer. Ni siquiera un bifecito? Chiquitito así. (Pone la mano.)BETO: Bueno, sí, un día le pegué un bifecito, dale.

(83) A : ¿Está cansado? -Porter se había detenido.
B : Un poco -confesé.
A : ¿Demasiados clásicos?
B : Puede ser.
A : ¿Quiere una compensación? -él se restregaba las manos como si se dispusiera a luchar con alguien, seguro de su triunfo.
B : ¿También musical?
A : Por supuesto: es la única forma en que estoy en ventaja.
B : Bueno, dele -dije yo suponiendo de qué se trataba.

(84) CARLITOS : [...] (Señala el paquete de cigarrillos de Alsina.) ¿Me permite?
ALSINA : Sí, dele. (Saca un cigarrillo y se lo guarda en un bolsillo.)

(85) De ahí deriva la necesidad, como lo advirtió y proclamó Jawaharlal Nehru, de darle a la mujer una educación tan esmerada, o más, que al varón.

(86) DANIEL: Ah, ¿nunca estás adentro?
RICARDO: ¿Yo en una oficina? ¡Por favor! Para cada silla hay cinco candidatos, cinco marmotas... ¡Dejame en la calle!
DANIEL: ¿Ves? ¿Ves? En cambio yo le doy, le doy... ¡y no llego a fin de mes!

(87) La madre estaba sentada en un sillón de la sala, hojeando revistas con las manos enguantadas. "¿Puedo abrazarte, mamá?", le preguntó Camargo. "¿Te puedo dar un beso?" Y se le acercó con los brazos abiertos.

(88) [...]en primer lugar nadie lo hubiera oído en medio del bullicio de la fiesta y en segundo él no era un chillón sino un hombrecito que ni daba explicaciones ni las aceptaba, como su héroe de las películas de corsarios.

(89) MARÍA : (Con delicadeza, temerosa). ¡Mi hermana la mayor salió una sola vez con un muchacho y quedó! ¡Eso fue! ¡Qué lío se armó!
PADRE : (Enojado). ¡El porteñito le dio conversación, le llenó la cabeza de fantasías y se la llevó del baile a dar una guelta!

(90) No añadía nada más, y precisamente por su simpleza advertí que era un grito de auxilio al que yo no sabría dar respuesta con ninguno de mis lados.

(91) Cielos, se me escapa de veras, se dijo, y acabó de bajar las escaleras a toda velocidad; tropezó al llegar al vestíbulo y se dio un golpe en la rodilla contra el pavimento, pero prosiguió la persecución cojeando.

(92) [...] de tanto dar servicio, y tanto dar amor,
todo tu leño heroico se ha vuelto, encina, santo.

(93) El policía que le custodiaba le dio un golpe con la culata del mosquetón y Julián cayó al suelo.

(94) También cayó Olivier, atacado alevosamente por el tambaleante Siglorel, [...] pero antes, atolondrado, cegado, para defenderse, Olivier asestó un golpe terrible a Roldán, hermano de su alma [...]

(95) No había más que tres argentinos sin contarme a mí, y ya al rato estábamos los cuatro pegándole al truco y a la cerveza. De los tres uno ya era viejo, aunque le hubiera podido dar un susto al más pintado.

(96) Su primo había abierto la ventana y la tía Sunta sonreía detrás del reloj de pared, con un dedo sobre los labios, como si esperara propinar un susto al primer alférez que entrara en la casa.

(97) Cuando los vi por primera vez, me sorprendió saber que los cafetales eran los arbustos pequeños que estaban debajo de esos árboles mayores que se instalaban ahí para dar protección a las cosechas.

(98) Deseaba reincorporarse cuanto antes a su guerrilla y dedicarse a brindar protección armada a los numerosos grupos de tibetanos que, de seguro, estarían ya intentando salir de su país [...]

(99) El doctor Jiménez Mendoza le puso a tratamiento y le dio ánimo. "Dentro de un mes te sentirás mucho mejor. Pero ya veremos dónde te mandamos luego para que mejoren tus pulmones."

(100) El desfallecimiento le duró unos pocos minutos. [...] el monseñor se dirigió al salón presidido por el obispo que le precedió y que murió mártir en los comienzos de la guerra civil. Aquello le infundió ánimo. “Si tú moraste mártir, también puedo hacerlo yo.”

(101) Perdió el equilibrio y cayó de espaldas. El boxeador le pisó los cojones y el pequeñito le dio una patada en el costado.

(102) [...]dos de esos inocentes recién paridos, como de ocho o diez años, se estaban dando trompadas de lo lindo azuzados por un corrillo de adultos y otros niños, bajo el calor embrutecido del sol del trópico.

(103) [D]oña Ángela, después de [...] encender un cigarrillo rubio con gran resolución, darle una chupada y expeler el humo por ambas narices con absoluta simetría, comenzó de esta manera [...]

(104) Doña Ximena apretó los dientes y dejó caer una lágrima. Luego, se volvió a don Juan, le dio un abrazo, le besó.

(105) [L]o había visto con emoción y asombro pintar La muerte de Lucrecia. Me dijo que, cada vez que daba una pincelada grande, tenía que sentarse, ¿dónde?, a toser.

(106) Cuando ya estaba calzado, con mucho disimulo agarré un corvito que andaba llevando [...] me paré, di una ojeada al animal que estaba agazapado demostrando impaciencia y dije: patas para qué las quiero, siguiendo aguas arriba de la quebrada.

(107) ¿No le da tristeza quedarse casi sin nada, señora? No, Amalia ¿sabes por qué? Porque dentro de un tiempito se iría de este país.

(108) Como era tan fuerte no se emborrachaba nunca y para emborracharse, porque le daba vergüenza que los amigos se emborracharan y él no, se bebía enteras las botellas de aguardiente.

(109) Pensar en mi alter ego me daba seguridad, me hubiera gustado muchísimo haber sido como ella.

(110) ¿Niño, por dónde andas? Aporta acá el mostillo, que el dar consuelo a un reo de muerte apareja muy buenas indulgencias.

(111) Me acuerdo muy bien que nunca hablabas nada más que de hombres todo el rato, dando detalles, no sólo los nombres, tú dabas detalles aprovechándote, un poquito, por lo menos un poquito, tía Eugenia [...]

(112) Me han convertido en un... viajero de las tierras perdidas. Voy allí donde no ha entrado el comunismo desde la República. Las Hurdes, los Monegros... Sólo tengo que ver las condiciones objetivas y dar informe.

(113) Aunque yo sé que a usted no le gusta que lo haga, voy a hablarle de Ariel, Padre. Ya volvió de Cuba y está muy bien; me ha pedido que le dé sus saludos.

(114) El médico de la aldea, un hombre joven, llegó, dio los buenos días, se quitó las gafas para limpiarlas -se le habían empañado al entrar-, y se acercó a la cuna.

(115) El eucalipto, que era más alto que el pino y que los más viejos árboles, daba albergue a una pareja de cuervos y estaba orgulloso de haber sido elegido.

(116) [N]o recuerdes la sinuosa travesía de tu lengua por su piel aceitunada hasta su boca, ni el aroma de nardos de su melena. No recuerdes las horas clandestinas en que su cuerpo te daba refugio.

(117) Si vas a dar una fiesta por tu cumpleaños, necesitarás un vestido nuevo, algo especial, y tenemos que escogerlo ya, no nos queda mucho tiempo...

(118) Yo, esta mañana, tuve que dar una conferencia ante no más de media docena de personas, en un auditorio para quinientas. Bostezaban y tosían y metían ruido con el programa.

(119) Cadalsito se encaró después con el sujeto aquel de la casaca, y quitándose la gorra (pues él, siempre cortés en viendo galones, no distinguía de jerarquías), le dio la carta, diciendo con timidez: "Aguardo contestación."

(120) Perdió el control del camión, salió de la ruta y fue a dar contra un cartel de Mobiloil.

(121) Llegué al montecito donde me esperaba mi gente; el fogón ardía resplandeciente lo mismo que una hoguera de la inquisición; daba ganas de saltarlo, como los muchachos saltan las fogatas de viruta y alquitrán en el día de San Juan. Hay tentaciones irresistibles.

(122) ¿Creerá Su Reverencia que fue hasta la casa donde vive ese condenado regidor, parose en la puerta, y arrimando la cabeza contra una reja, dio a llorar como un chiquillo? Tuve que traerla en brazos a mi casa, y al día siguiente no pudo ir al cajón porque cayó mala.

(123) Lo querían porque él era un bruto bueno y muy humano. La gente comentaba bajito lo de la mujer y las hijas, que se habían ido en un santiamén. Yo creo que me saqué el premio gordo cuando me topé con él. Me dio cariño de padre sin sangre por medio.

(124) Los insultos del Sr. Montoria no me llaman la atención y los desprecio -dijo el avaro con ponzoñosa cólera-. En vez de insultarme el Sr. D. José, debiera sujetar a su niño Agustín, libertino y embaucador, que es quien ha trastornado el seso a mi hija. No, no se la daré en matrimonio, aunque bebe los vientos por ella. Y quiere robármela. ¡Buena pieza el tal D. Agustín! No, no la tendrá por esposa. Vale más, mucho más mi María.

(125) Cuando salió, levantéme la venda y miré al campo... Vi el arco iris y me quedé asombrado, mudo de admiración y de fervor religioso... No sé por qué, aquel sublime espectáculo, para mí

desconocido hasta hoy, me dio la idea más clara de la armonía del Mundo... No sé por qué, al mirar la perfecta unión de sus colores, pensaba en ti...

(126) Es extraño cómo algo que amas puede invertir por completo, y de manera súbita, el significado que tu deseo le daba.

(127) Hasta entonces la máscara de la cortesanía, había bastado a cubrir aquella sima de corrupción y bajeza, y como doña Beatriz no podía dar amor, tampoco lo pedía.

(128) Mientras tanto, doña Celestina y el vicario habían decidido casar a la Shele. Como sabes, aquí los matrimonios que se hacen entre la gente del campo, atendiendo sólo al dinero, se llaman la venta de la ternera. En el caso aquel no era la venta corriente, sino la de una res estropeada y enferma, y había que dar mucho dinero encima para sacarla de casa.

(129) ESTELA: Mirá, me gusta ese primer tiempo... el descubrirse, el tantear. ¡Después vendrá la época de las peleas! Ver que el tipo era un turro y te quiso usar. Y no quedará nada.
MARTA: (Entusiasta). ¡Yo no pienso igual! Para mí hay que dar, Estela. Cuanto más da uno, más queda...

(130) D. Ángel dio un paseo por el jardín, quejándose del descuido en que estaba y de la ofensa que su sobrina hacía a Dios, matando de sed a las pobres flores.

(131) [S]e ha dormido la voz en mi garganta
y tiene el corazón un salmo quedo.
Ya sólo reza el corazón, no canta.
Mas hoy, Valcarce, como un fraile viejo
puedo hacer confesión, que es dar consejo.

(132) Creo que Sor Teresa está algo peor… pero no es para tanto alarmar a los pobrecitos señores.
¿Verdad, señor Magistral, que la pobre señorita no está de cuidado ?
- Creo que no, Fulgencia ; pero ¿qué dice el médico ? ¿Viene de allá ?
- Sí, señor, de allá ; y ahí dentro daba gritos… viene furioso… es un loco. No sé cómo se llama él.

(133) […] o podíamos emplear mucho tiempo en comunicarnos la satisfacción que experimentábamos al ver que vivíamos, porque Renovales dio orden de seguir adelante en dirección hacia la línea de atrincheramientos que estaban levantando los franceses [...]

(134) […] bruscamente, una noche, después de ser Isolda por última vez ante el público de Florencia, dio la orden de partida a Beppa, la fiel y silenciosa compañera de su vida errante.

(135) Luego, del joven flaco, no amanerado y sobrio, salió del portal el estudioso que con una maleta ligada con unas correas entre las que había encajado un paraguas, emprendió el viaje hacia la Europa Central de donde volvió -para dar un concierto en un cine- un profesor entrado en edad, abrigado siempre con un largo sobretodo de fustán.

(136) Renovales, temeroso de perturbar asu amigo, que a las seis había de dar una conferencia, no dijo más. Gerardo, por su parte, tampoco habló ni una palabra.

(137) ¿Cómo era posible que Emperatriz tuviera la falta de corazón para dar una fiesta esa misma tarde en que su risa y la de la pareja despedida sonaban aún, rompiéndole los oídos, penetrándolo? A Emperatriz sólo le interesaban las fiestas. Todos los años daba un gran baile de disfraces, siempre alrededor de un tema: "La Pagoda China", "Versalles", "En Tiempos de Nerón"...

(138) En la noche sin luna, el árbol se irguió y dio frutos al amanecer, cuando el fresco del alba teñía las hojas de color de rosa.

(139) Al llegar al cementerio, los cipreses presentaron armas. El sepulturero indicó: "Por aquí..." Al descender el ataúd a la fosa, Merche volvió la cabeza; el Responsable, en cambio, clavó su mirada en la caja, sorprendido de que la tierra sirviera para menesteres tan distintos como dar t rigo y ocultar para siempre a Porvenir.

(140) La población de Buenos Aires vino a ser, por medio de este cambio radical de las cosas, el centro, el nudo del comercio interior, con el exterior. La codicia de los comerciantes encontró medio de bautizar como españoles los géneros extranjeros para hacerlos atravesar todo el territorio, desparramando el bienestar y las riquezas por toda la vía . [...] Por más que la España dio leyes, no pudo contener el torrente. Las provincias del Río de la Plata habían cambiado de frente [...]

(141) Le parecían cortos esos años, ahora que los había dejado atrás. Y sin embargo, habían tenido el poder de envejecer tremendamente ciertas cosas: ciertos libros, sobre todo. Un encuentro con el Abate Raynal, en los entrepaños de la biblioteca, le dio ganas de reír.

(142) Las figurillas, las muñecas, representaban un papel importante, en aquella época, para bien y para mal. Lo mismo servían para ganar el amor o para causar la muerte, con negras artes, que para impetrar el favor divino y regio. A mí me dio miedo la que entre mis manos evocaba el culpable procedimiento con el cual tal vez yo había vencido la voluntad de mi futura duquesa.

(143) No se crea por esto que el duque era aficionado a la guerra. El ruido le daba dolor de cabeza, y además ¿para qué se había de molestar, cuando había tantos que por un sueldo mezquino peleaban y morían por la patria ?

(144) ¿Qué le ven éstos de original a que su hijo les pida permiso para hacer una fiesta en su casa?

(145) La invitación fue un fracaso, porque las ruidosas colegialas apenas acababan de desayunar cuando ya tenían que empezar los turnos para el almuerzo, y luego para la cena, y en toda la semana sólo pudieron hacer un paseo a las plantaciones.

(146) Cuando yo era chico tuve un amiguito muy cruel. No le quería bien ninguno de los compañeros porque con todos era áspero y malo. A los menores les pellizcaba y daba golpes; con los grandes se las entendía a pedradas.

(147) D. Antonio Quadros dijo que aquello no importaba nada, y viendo que la artillería de los bandidos había abierto un gran boquete en la tapia, fue a taparlo él mismo con una saca de lana. Entonces una bala le dio en la cabeza.

(148) Al decir esto, Juanico abrazaba contra su pecho a la Mercedes y sintió un olor penetrante a almizcle que tiraba de espaldas; fue a besarle la boca y le dio en el rostro una tufarada de tabaco.

(149) D. Pablo empezó a gritar llamando al santo acá y al santo allá, y luego a todos nos daba con la punta del pie, diciendo: "Levantaos y salid a buscar algo para mi hija".

(150) De improviso el solitario futbolista empezó a notar que a veces fallaba en la precisión de darle a la pelota.

(151) Dar, herir y maltratar. Dixo un señor que hazía pocas mercedes, a un truhán : Estoy por darte con este báculo ; y respondió el otro : No dará V.S. por no dar.

(152) Mi padre, encerrándose en su cuarto para hacer cuentas, no se cuidaba ya ni de ellos ni de nosotras. Pasito a pasito, para que no nos sintiera, fuimos a la habitación que da a la calle, y por la ventana les echamos trapos para que se vendaran […]

(153) Mas hoy… ¿será porque el enigma grave me tentó en la desierta galería,
y abrí con una diminuta llave el ventanal del fondo que da a la mar sombría?

(154) Teresa cuenta los caballos: cuatro negros y uno blanco. Los cuenta igual que ha contado los doce barrotes de la barandilla que da sobre el hueco de la escalera, los cinco colores de la vidriera que se abre al jardín [...]

(155) La puerta estaba abierta. No había nadie. Pasé al antecomedor, con una temeridad que me enorgullecía. Oí pasos. Quise abrir una puerta que da afuera y volví a encontrarme con uno de esos picaportes inexorables.

(156) La capilla del jardín de La Cavada era también parroquia, con entrada directa a una habitación convertida en oratorio-palco con celosía, que daba encima del altar mayor.

(157) […] pero Lucía con su juvenil vigor y sus hábitos de hija del pueblo arrebatole de la mano lo más pesado, el saco, y brincando, ligera como un ave, al suelo, dio a correr hacia la fonda.

(158) Pasó ese tiempo en que los chiquillos están siempre igual. Rosario creció, llegó a ser casi una mocita, y en cuanto reparamos en ella dimos a observar que era más avisada que un lagarto […]

(159) Era ese tipo de navarro pequeño que no parece pequeño: de hombros apasionados, pelo de cepillo y gran dentadura caballar. Tenía sentido del humor, lo cual es un tesoro en épocas de adversidad y de ignominia. -¿De adversidad? Me consta que ganó y dio a ganar montones de dinero a los Monteys.

(160) Debía estar bella en su doloroso frenesí. El marino la contempló en silencio […] Por fin, tomándole una mano y llevándola contra el pecho, le dio a entender que si prometía amarlo partirían juntos. Nay, altiva como una reina, se puso en pie, dio la espalda al irlandés y entró al aposento inmediato.

(161) […]Johnny no es una víctima, no es un perseguido como lo cree todo el mundo, como yo mismo lo he dado a entender en mi biografía […]

(162) Sonrió, arrancó una breva, comenzó a chuparla, se acercó al caballo, lo acarició, le dio a comer la fruta y dijo con voz alegre y fresca mientras se escurría el pelo: - ¡Hola Romualdo!

(163) Venga a ver al niño, padre. Vamos a cambiarle y a darle de comer.

(164) Petra Cotes la había alimentado con su rabia, y cuando no tuvo más hierbas, ni maíz, ni raíces, la albergó en su propio dormitorio y le dio a comer las sábanas de percal, los tapices persas, los sobrecamas de peluche, las cortinas de terciopelo y el palio bordado con hilos de oro y borlones de seda de la cama episcopal.

(165) Lo que yo sé es que no pones ningún empeño en ganar dinero. ¿Cómo vas a hacer para darnos de comer a mí y a mi niño, eh? ¡Mira cómo nos tienes, hechos unos desgraciados, piel sobre huesos!

(166) Un compañero nuestro le dio a beber un trago de aguardiente, con lo cual tomó fuerzas y pudo seguirnos, reanimado también moralmente por verse en nuestra compañía.

(167) Román, -dijo Jarilla cuando estuvieron en el bosque y al pie de la ribera; - Román, dame agua con tu mano. Coge el agua de entre las mismas flores. Román dio de beber a Jarilla, y se estremeció al sentir el arder de sus labios.

(168) […] yo estaba esperando en mejorarme con los remedios del señor Chigüichón Culebro, pero no acertó conmigo: me dio a beber en ayunas una yerba astringente, el peor remedio que he bebido en mi vida, y me recetó una manteca con olor a clavo.

(169) A continuación, dentro de una vasija transparente, transformó el agua en vino; exhibió su elixir de la larga vida, que dio de beber a algunos (debía de ser un licor muy feo, porque observé que el Gran Maestre Rohan, no deseoso, quizá, de alargar tan desagradablemente la suya, lo escupía disimulándolo tras su puño de encajes).

(170) Oye tú, aquí no somos camaradas, ni cosa que se lo parezca. A mí me han dado a mamar mejor leche que a ti -gruñó "Manitas".

(171) Que me hace falta leche, una vaca humana, ¡zas! si no quieres dar de mamar de grado a mi chiquillo, le darás por fuerza.

(172) El Rebe aprovechó para mostrarle a Alejandro un anciano, un hombre y un niño que oraban, con el cuerno negro de los tefilin en la frente. Junto a ellos, una mujer estragada daba de mamar a un bebé nervioso...

(173) A quien has de dar à cenar, no te duela darle à merendar.

(174) Muchas palabras semejantes a éstas dize el Señor en aquel profundo sermón donde cenó los coraçones de los suyos y les dio a cenar el suyo, según las palabras muestran […]

(175) […]y él les dixo que se no temiessen de ningún mal, mas que les rogava le diessen un poco de cevada para el cavallo. * Ellos gela dieron, y allí dio de cenar a su cavallo […].

(176) El governador, aviéndolos recebido con afabilidad, porque supo que eran hombres nobles y curiosos que sólo venían a ver su exército, aviéndoles dado algunas dádivas de las cosas de España por atraherlos a su amistad, y con ellos al caçique, mandó que los llevassen a otra parte de su alojamiento y le diessen de merendar.

(177) Dize Lampridio que este buen emperador Tito todo lo más de su vida tuvo subjecta a graves enfermedades su persona, y fue la causa que, siendo niño, le dio a mamar una ama muy enferma […].

(178) […]conviene a saber: que estava preñada y que, esto no obstante, dava de mamar a la criatura […].

(179) Pescados les dio a comer ; y, viendo su desconsuelo, lloró de lástima el cielo agua que les dio a beber.

(180) Y en esto, haziéndose ora, fueron a dar de comer al emperador, al qual hallaron muy sossegado y amansado el dolor de sus heridas.

(181) Quiero saber si vuestras madres os llevaban pegados a sus pechos cuando iban a disparar flechas contra el romano... Héroes, decidme qué os daban de cenar vuestras mujeres cuando volvíais de la pelea: ¿cenabais guiso de cecina con erebintos, que hoy llamamos garbanzos?

(182) Calleme por no irritar más a mi ingenuo amigo, y mientras me daban de almorzar, entró una visita que en mí produjo el mayor asombro.

(183) Faltó pan un día en Roma. Púsose el siguiente el Papa en su litera, y para visitar las trojes, no fué menester más rigor que su presencia, hallándolas abiertas, ofreciéndole todos cuanto tenían. Mucho es el cariño y amor que le han cobrado. Seguíale el pueblo como ovejas á su pastor, si antes balando, y ya rindiéndole á Dios y á él las gracias por haberles dado que comer.

(184) La reflexión, que acabo de proponer, me hace acordar de el pelícano, ave aquática, de quien se cuenta que, quando le falta que dar que comer a sus hijuelos, rompiéndose el pecho con el pico, los alimenta de su propia sangre.

(185) El azúcar cuyo cultivo y consumo ha ido ascendiendo a enormes cantidades desde el descubrimiento de la América; este fruto que hizo célebres las ahora tristes colonias francesas, ocupa grandes porciones de terrenos, y gran número de brazos esclavos y libres en su agricultura produciendo al labrador y al comerciante una ocupación lucrativa, y dando que comer a millares de hombres en tierra y mar.

(186) Se fue a la casa del padre. Le dio que comer. Ya empezó a arreglar su cocaví el padre pa ir de viaje muy lejos.

(187) - Mamita, me hallé un pollito.
- ¡Ay, hijito! Bueno, los vamos a criar el perro, el gato y el pollito.
Y él contento con su pollito, le daba que comer todos los días y lo criaba muy engréido.

(188) Así que no les pidieron nada, pues, así que sacaron, los atendieron a los viejitos, les dieron de comer, pero no les chillaron nada que era el hijo el joven. A lo que era bien tarde la vieja empezó a cortar su pollita, tenía una sola pollita, para matarla, y el joven le dijo:
- No, señora, no se incomode, deje su pollita.
Sacaron, comieron de todo, les dieron que comer, pero no dijeron que era su hijo todavía.

(189) La ocasión que aquellos homicidas pretextaron para su alboroto era tan frívola como escandaloso el estrago. Decían que la atención de los indios a las yeguas daba que sospechar en su intención.

(190) Con su poderosa inventiva fantaseó mi protector una conspiración que se suponía fraguada por los liberales, de acuerdo con Napoleón, para establecer en España la república Iberiana. ¡Diantre con la república, y cuánto nos dio que reír [...]!

(191) Se ha contado, por otra parte, que Aguirre, invitado por don García para que lo acompañase en la guerra contra los indios del sur, no había mostrado muchos deseos de hacerlo, lo que daba que temer que meditase alborotos y revueltas en ausencia del Gobernador.

(192) Ajena al decurso humano, tía Pandora dejaba deslizar por la pendiente de sus hombros los tirantes de su justillo, para dar que reflejar desde ninguna parte unos pechos que a veces eran de bronce pulimentado al esmeril [...].

(193) Además, yo me estimo mucho, y, como he nacido en la más arta sociedad, tengo una posición elevada, y no quiero dar que hablar con mi conducta... ¡Ay, amiga mía! Yo soy tan escrupulosa, que, por no dar que decir y conservar una reputación intachable, me perjudico.

(194) Era una parejita tan graciosa: ella morena, delgada, con aquel pelo negro deshecho, batiéndole la cintura, muy derecha, y él blando y rubio, alegre e impulsivo. [...] Las mujeres decían, meneando la cabeza:
- Lo que es la niña ésta va a darles más que hacer...
Y los hombres sonreían, mirando a la graciosa figurilla de largas piernas tostadas:
- Sí, que va a dar que hacer...

(195) Montesquiou había averiguado que se trataba de un aspirante a escritor, hijo de un médico destacado y de una rica israelita, y a partir de esa ocasión había topado con él en varios lugares, tanto que daba que pensar que lo perseguía el muchacho.

(196) Llegó Quiroga al Real Sitio y nos hallamos con que traía á su lado uno como ayo y guarda de sus palabras y conducta, siendo él bueno y dócil en general, y consintiendo en sufrir un pedagogo, aunque á veces se enojaba y daba que sentir, si bien no obrando con intención dañada.

(197) Pero si vienen esos animales de afuera y los de la casa no hiciesen nada por impedirlo, a usté no se le ocurriría dar de palos a su gallina, su cerdo, su vaca o su perro, sino al intruso.

(198) Nacieron periódicos, pero el garrote antiguo que no había hecho más que pasar de una mano a otra y que antes sólo daba palos a un partido, comenzó a darlos a los dos, y todos callaron y esperaron. Nadie era todavía poderoso en España sino los abusos […]

(199) Los buitres, volando bajo, daban de picotazos, al paso, a las caras amoratadas por el suplicio, que acababan de perder todo aspecto humano […]

(200) Con las gallinas nunca se sabía. La que se aficionaba a comer huevos, los picoteaba por mucho que se hiciera para impedirlo. Un método casero para corregir el vicio consistía en ponerle una piedra pintada de blanco, para que la gallina pecadora se agotara dando picotazos contra el falso huevo, pero Porta estaba seguro de que no funcionaba.

(201) […] en cuanto nos oían, los guardianes nos daban de bofetadas o nos castigaban sin postre.

(202) Un día la vi que derrengadita y paticoja, salía en busca de Curtis, y yo, ¿qué hice?... la cogí por un brazo y me la llevé a casa, donde le di bofetadas y me parece que algún mordisco...

(203) El cabo se puso a dar de coscorrones a un chico que venía con una pértiga cargada de pescado.

(204) Los encara con el fusil. Los soldados se divierten con el pobre Pingajo. Le arrancan el bonete de la chola y le dan coscorrones muy divertidos.

(205) El frío que siento en los pies es como para dar de alaridos; mis tobillos son tan sensibles como los de una bailarina, cosa inaceptable en un andador.

(206) Y corriendo, corriendo entre claridades desmesuradas, observamos que la casa del hato ardía también y que la gente daba alaridos en los montes.

(207) Allí fue donde Queta hizo su notorio número de salto mortal con una salida inmortal [...] Exclamó ella, momentos antes de reclinarse con énfasis en el precario balance: "¡Este Beethoven es un monstruo encadenado!", y terminó su metáfora con un eslabón en el aire, cayendo hacia atrás, dando de cabeza contra el piso, el pesado balance volcado sobre ella para alarma de todos.

(208) Iba ya a penetrar en otro callejón más estrecho y sucio que el anterior, cuando desde la ventana de una pequeña casa, con el tejado moruno, casi sobre la calle, oyó que lo llamaba una persona conocida:
- Por aquí, Dr. Cevallos, por aquí...
Volvió la bestia hacia el lado en que le hablan y fue a dar de boca con un viejecillo nervioso y platicón, que casi se animó a desmontarle en peso.

(209) Rafael dió su palabra. ¿Cómo no? Y soltándose de los brazos de Valentín que aún le retenía conmovido, se lanzó a la calle. Y con tal emoción y tales ímpetus que al salir fué a dar de narices con Mateo Barquín, que entraba con no menos prisa en el hotel.

(210) Recordé que a veces, en las noches de verano asfixiantes, a mi padre le daba por salir a dormir al balcón.

(211) A las diez y media estábamos en el hotel. Gastón había salido de la noche tan alegre como yo. Volví a cantar. Siempre, en el cuarto del baño, me daba por cantar.

(212) Cuando entrábamos, con un trotillo acompasado y regular, en la ciudad, por el puente romano, tuvimos la negra sombra de que a la yegua le diera por espantarse -quién sabe si a la vista del río- y a una pobre vieja que por allí pasaba tal manotada le dio que la dejó medio descalabrada y en un tris de irse al Guadiana de cabeza.

(213) - Anda otra vez. Solamente otra vez, a ver qué consigues.
- No. No tengo ganas de ir. Según eso, yo soy tu hijo. Y, si voy mucho con ellos, acabarán por saber quién soy y les dará por afusilarme a mí también. Es mejor dejar las cosas de este tamaño.
- Anda, Justino. Diles que tengan tantita lástima de mí. Nomás eso diles.

(214) - ¿A qué vienen esos gritos?
- ¿Qué gritos? -contestó el del sople en plan borrachón.
- Los que pegaba en la plaza.
- Ah, era eso. Pues nada, que me dio por ahí.

(215) Llego al portal y me da por la vena supersticiosa. "Con qué pie salir", me pregunto. Tengo la cabeza llena de preocupaciones, me espera una semana de no te menees y voy y me pregunto "Con qué pie salir".

(216) Yo que sé es que hubo un tiempo que mi madre le hablaba a un hombre de allí de mi misma calle; yo era muy chica pero estaba al tanto, y me daba cuenta de que algunas veces se peleaban los dos por eso, porque ella salía sola y se iba por ahí y él no quería. […]Bueno, pues a ese hombre que le dio por mi madre, lo mataron cuando la guerra o algo después […]

(217) ¡Perros! El fuego venía con harta razón a quemarme a mí porque os junto y os consiento, y como me vio en poder de Arbitristas cesó y me dio por quemado. El más piadoso Arbitrista, es el fuego: el se ataja con el agua, vosotros creceis con ella y con todos los elementos y contra todos. El Antichristo ha de ser arbitrista: à todos os ha de quemar vivos y guardar vuestra zeniça para hazer de della zernada, y colar las manchas de todas las repúblicas.

(218) - Fue mala esa pelota.
- Mi contrario creyó que era buena.
- ¿A usted no le importa perder?
- Sospecho que a él le importa ganar.
- ¿Para que él ganara usted dio por buena la pelota?
- Es claro.
- Qué generosidad. Qué espíritu deportivo.

(219) La pérdida de la esperanza trajo a Silvio a un estado de entumecimiento, como parálisis de las energías orgánicas de la vitalidad. Extremoso, creyó tabicado el porvenir, y dio por cierto el fracaso de sus aptitudes; la vida destruida, terminada en la sombra.

(220) Vi muchos muertos y muchas batallas, pero nunca maté a nadie así, a quemarropa, que yo recuerde. Participé en fusilamientos de traidores y espías. A lo mejor mi bala dio en el blanco,

pero nunca me asignaron misión de dar el tiro de gracia. Ni siquiera me gusta el olor a pólvora.

(221) Joaquín intentó lanzarle un puñete, que sólo dio en el aire, y al instante se vio arrojado al suelo por un cabezazo de Marimacho, quien cayó sobre él, golpeándolo con manos, pies, rodillas, codos.

(222) La luz daba en las peñas y se les metía tan adentro en las caras, que de vuelta los iluminaba del fondo a la superficie.

(223) […] entraron en mi habitación tres Efémeras. Saltonas, risueñas y parlanchinas, tomaron asiento en los bordes de mi cama. Asustado me incorporé y les dije: "¿Por dónde entrasteis, picaronas?". Y una de ellas, acercándose tanto a mí que su aliento frío me dio en la cara, contestó: "Entramos por un cristal roto de la claraboya de la escalera, y aquí nos tienes".

(224) Y Próspero, Generoso y Basilio cayeron de rodillas, ante el viejo lecho de roble en que el linaje de los Cerdera habíase propagado desde la edad media. Inmóviles, sollozantes, desprovistos de energías para vivir, permanecieron hasta que el sol les dio en los ojos. Jamás se tributó a la tristeza ideal rendimiento semejante.

(225) Recordaba que en el momento de tomar la prenda de ropa de manos de la vieja había registrado los bolsillos, encontrando en ellos un pedazo de yesca, dos cuartos y un papel escrito. Rompió el papel la anciana, sin que a él se le ocurriese impedirlo, por no sospechar que pudiera ser interesante. Pues bien, al ponerse en camino dio en pensar que el papelejo era una carta de la persona cuyo nombre, pronunciado inopinadamente aquella mañana, había removido su ser todo.

(226) Franco era teniente de la guarnición y estableció su casa lejos del cuartel, a la orilla del río. El capitán dio en perseguir a la niña Griselda, y, para cortejarla a su antojo, dejaba en servicio al subalterno. Éste, enterado ya de los propósitos del jefe, abandonó el puesto una noche y corrió a su habitación. Nadie ha sabido qué pasaría a puerta cerrada. El capitán apareció con dos puñaladas en el pecho [...].

(227) Nada era pues pecado para ella. Bien se notaban en sus palabras los consejos de aquel maldito fraile, tanto como en sus ausencias que a veces duraban toda la noche. Su amigo le tenía sorbido el seso y la razón, afirmando que quien con él confesara, tenía ganado el cielo por muchos yerros y faltas que arrastrara en la tierra. La convenció también de que era inútil la ayuda de los santos por lo que vino a dar en romper cuantas imágenes encontraba a mano […]

(228) Luego me contaron que habían lazado a mi madre y cuando mi hermano mayor, el carpintero, salió a vengarla, la leva federal se lo llevó y los demás ya no chistaron. Siguieron cultivando la parcela. No crea usted que esto me dio ganas de vengarme, pues yo no entendía nada […]

(229) Como la noche anterior, comimos y mateamos en silencio. Decididamente esa gente me daba ganas de estar solo y, como tenía tiempo antes de empezar el trabajo, dejé mate y compañía para tardarme mudando caballo, hasta que el aparte empezara.

(230) Era un caballero siempre vestido de oscuro y siempre serio, al que el escriba boliviano se refería a veces llamándolo, era fácil suponer por qué,' El negrero'. - Su amigo, el genio, está siempre dándome dolores de cabeza - me dijo -. Me tiene hasta la coronilla.

(231) La imaginás en brazos del imbécil que se hartó de ella en la selva, en Caracas y en Temuco: la bebió, la devoró, entró en su cuerpo como le dio la gana.

(232) Devuelto a España en una goleta, al Oidor Muñoz Carrillo le dio un ataque de apoplejía, al leer una carta en la que el rey Felipe lo destituía.

(233) Una de las muestras de su señorío era la sacralización del acercamiento de las personas, algo muy semejante le pasaba con la escritura, cuando veía una palabra al lado de otra, le daban deseos de soplarlas, para que su copulación fuera más frenética.

(234) Guillermina extendió la mano para taparle la boca; pero sin resultado. - Yo no podía hablar... Me quedé como una estatua; me dieron ganas de llorar, de echar a correr o de no sé qué.

(235) Intenté de nuevo en vano comunicarme con alguien en Madrid. Cada vez que agarraba el teléfono me daban dolores hasta en la planta de los pies. Me habían sacudido con habilidad.

(236) Durante algunos minutos, yo continué escribiendo rápidamente, hasta que por un secreto e inexplicable impulso, me dio ganas de mirar al recién llegado para indicarle que tomase asiento; pero a la verdad, nada le dije […]

(237) Cuando veo que Don Francisco de Quevedo, uno de los mayores talentos que Dios ha criado, habiendo nacido con buen patrimonio y comodidades, se vio reducido a una cárcel, en que se le agangrenaron las llagas que le hacían los grillos, me da ganas de quemar cuantos libros veo.

(238) ¿Pero qué le va a decir? ¿Qué le va a hablar, de discernimiento a un hombre que sigue enamorado después de 44 años? Honestamente, padre, ¿usted cree que las siete parejas que se vienen acá a casar por sábado tienen discernimiento? ¿No le da ganas, a veces, de decirles: "No, chicos, tu pareja no es lo maravillosa que vos crees que es, éste tiene una cara de chanta infernal, ella no va a ser tan comprensiva dentro de tres años".

(239) Los perros son bien fieles, más que los parientes, no hay nada que hacer. La Malpapeada es chusca, una mezcla de toda clase de perros, pero tiene un alma blanca. No me acuerdo cuándo vino al colegio. Seguro no la trajo nadie, pasaba y le dio ganas de meterse a ver, y le gustó y se quedó.

(240) El misterio de la noche, la soledad del mar y la ternura del canto se aunaban en un solo hechizo, y era como si el espíritu del mundo bajase hasta nosotros hecho dulzura, una dulzura inefable y honda que casi daba ganas de llorar.

(241) Señor, hasta que dio las dos estuve aquí, y de que vi que Vuestra Merced no venía, fuime por esa ciudad a encomendarme a las buenas gentes, y hanme dado esto que veis.

(242) En sábado 27 de setiembre de 1597 años, entre las once y las doce del día, comenzó el cielo á mudarse […] y así como dio las doce comenzó á tronar y echar relámpagos el cielo y llover […]

(243) A este punto acabauan ya los religiosos la Missa de la Dominica, y quando dio las ocho, salio su santa anima, dexando el cuerpo lleno de vn olor suauissimo, y el rostro con grande resplandor […]

(244) Duraron las fiestas hasta el día del seráfico padre san Francisco, patriarca de los pobres. El orden que en estas fiestas hubo fue el siguiente […]: Luego como dio las dos, el mismo día de nuestro padre san Jerónimo, subieron a su tablado los jueces de la sortija -que fueron don Pedro de Córdoba Mexía, Caballero del hábito de Santiago y corregidor de Potosí […]

(245) Cuando el reloj dio las seis campanadas se detuvieron ambos, sofocados por el calor y el esfuerzo. Ella se quitó la careta, enjugándose el sudor con una toalla que don Jaime puso a su disposición.

(246) […] y la mañana se me rompía en dos sobre la tabla de mi escritorio cuando el reloj daba su campanada amenazante, las once y media […]

(247) Ayer, por ejemplo, empezó a escribir después de la cena y no levantó la mano del papel hasta que el reloj dio las tres.

(248) En el gran silencio que sigue a las explosiones, un carillón dio las nueve.

(249) Monagas fue volviendo en sí. Y cuando estaba casi consciente, la Catedral dio las doce y media.

(250) Al que cuando el reloj da | Pregunta : ¿las cuántas son ?

(251) Entonces vi las caras de mis alumnos y dije: Lección primera, todo esto hay que tirarlo, y la ropa que llevo puesta también. Me desnudé. El bedel dio la hora. Los alumnos me hicieron una reverencia y se fueron […]

(252) —Se me está haciendo tarde. Mañana tengo que madrugar y…
—Pero si es temprano todavía mujer.
—La una y media —me informa ella con voz de locutora de radio especializada en dar la hora.
—Tempranísimo —digo jovial.

(253) Si no tuviese miedo de malgastar estas pocas horas, las más preciosas de mi vida, y tal vez las últimas de ella, te contara con gusto cosas capaces de sosegarte...; pero dan las dos... ¡Qué sonido tan triste el de esa campana! El tiempo urge. Vamos, Lorenzo.

(254) Al llegar al Coso, me dijo: Dan las diez en el reloj de la Torre Nueva. Gabriel, ¿sabes que quiero ir allá esta noche?

(255) Nieves se sienta en un banco de la Glorieta. La Vieja queda en pie a su lado. Dan ocho campanadas en el reloj de una iglesia distante.

(256) Calisto pues andemos por esta calle: avn que se rodee alguna cosa: porque mas encubiertos vamos. Las doze da ya buena hora es.

(257) La estufa nos preparaba el desayuno, el reloj nos daba la hora cada vez que se la preguntábamos, la regadera nos obsequiaba todos los días un baño de agua caliente y múltiple, y los libros nos contaban historias maravillosas.

(258) En aquel momento mismo llegábamos al club. Cenamos y nos dieron las tres de la mañana. En todo el club no se hablaba de otra cosa que de la boda, y como era natural, la crítica se recreaba en morder el argumento por todas sus faces.

(259) Leyendo el expediente, para conocer más detalles, me dieron las cuatro de la madrugada, sentada en el suelo, encima de una manta, en el servicio del dormitorio cuatro.

(260) Sí, señora, trabajo como una mula. Pero me di el gusto de exponer mis cuadros, y estoy contento aunque no haya vendido ninguno.

(261) Don Ignacio Zuloaga no es un gran conversador. El dice a veces, y es verdad, que es un tímido. Tiene esa timidez que muchos -los que juzgan de primera impresión y superficialmente- confunden con el orgullo. No es un hombre que se da a los demás; no es orgulloso, es avaro de su intimidad.

(262) Y resultó, andando el tiempo, lo anunciado en el Cabildo de Arriba; no, a mi entender, porque la novia fuera del de Abajo, sino porque realmente no era buena "de por suyo", y se dio a la bebida y a la holganza, hasta que el pobre marido, cargado de pesadumbres y de miseria, se fue al otro mundo de la noche a la mañana, dejando en éste una viuda sin pizca de vergüenza, y un hijo de dos años.

(263) Y para asombro de todos, empezando por el benedictino, en sus horas de convalecencia y en sus paseos por el patio de los calabozos de hombre, se dio a la lectura de un libro inesperado en él: La guía de pecadores, de Fray Luis de Granada.

(264) Sofía, presa de terror, deshecha en sollozos, estaba acurrucada en un diván. Ya había un palmo de agua a su alrededor. Víctor la tomó en brazos y, subiéndola a su cuarto, la arrojó sobre la cama: "No se mueva de aquí. Voy por los muebles". Y se dio a correr de arriba abajo y de abajo arriba, trayendo tapices, paravanes, taburetes, sillas, y cuanto podía rescatarse.

(265) Dormí muy bien en la cama de su majestad la reina y, al día siguiente, nos dimos a visitar otros castillos convertidos en museos y casas de reposo o vacaciones.

(266) Más de mil ardieron en los diez años siguientes, y tal era la maña que a quemar hombres se daban aquellos varones de Dios, que la cibdad se despobló casi enteramente, y los benditos no hallaron medio más alertado para que volviesen los prófugos profanos, que el darse a perseguir a los que se hervían refugiado en los pueblos cortos, por huir de su encendido zelo.

(267) […] era necesario que hablasen para organizar quizás algún acto o planear diferentes visitas oficiales o científicas con las que pudieran aprovechar debidamente el último día de Suecia. Rasines, con sus numerosas amistades, tendría ocasión para que un matemático tan eminente cual su querido colega Espejo se diera a conocer en Escandinavia como merecía.

(268) El globo comenzó a figurar en el sueño como si fuese mi propia cabeza que quería darse coscorrones con el techo.

(269) - ¿A que tú no te tiras de arriba? -me dijo un chico.
A que sí.
Efectivamente: subí, me tiré y, al caer y al doblar las piernas, me di con una rodilla en el ojo, y estuve bastantes días malo.

(270) - Si no nos damos prisa, nos va a pillar una buena -dije.
- Todavía no. Esas nubes tienen cara de noche, de magulladura. Son de las que esperan.

(271) Lituma giró como un trompo, cruzó la habitación risueño y rápido, los brazos abiertos, y Josefino le salió al encuentro. Se estrecharon con fuerza, y estuvieron un buen rato dándose palmadas, cuánto tiempo hermano, cuánto tiempo Lituma, y qué gusto tenerte aquí de nuevo, restregándose como dos sabuesos.

(272) Siga usted por ese pasillo adelante. Después tuerce a la derecha, y que Dios y la Santísima Virgen le acompañen. - Abur, Serafín. Si no vuelvo, nos encontraremos y nos daremos un abrazo... en el valle de Josafat.

(273) Y las entradas y salidas de Cadalso eran muy irregulares. A menudo comía de fonda con sus amigos; iba al teatro un día sí y otro también; y hasta se dio el caso de pasarse toda la noche fuera.

(274) El agua española hierve ; pero se dan casos en que puedo meter los dedos en ella sin quemarme.

(275) También pudo darse la coincidencia de que en aquel momento, en el interior de la nave estuviera finalizando una interesante demostración.

(276) Sé tantas cosas de Hauer porque, por encima de cualquier otro tema, me interesa el tema religioso; y se da la circunstancia de que Hauer es algo más que "un monstruo de inteligencia, de soberbia y de egoísmo", como usted dijo. Hauer es el propio Satanás.

(277) Claro que a lo mejor no ocurre nada, porque no se dan las circunstancias que deban darse, y el compañero se queda detenido... Nosotros no estamos seguros de nada. Ni siquiera sabemos si es verdad la comunicación de la Regional.

(278) Las comparaciones son menos directamente imaginativas, pues en ellas no se da el hecho decisivo de la sustitución del significado.

(279) Campolongo interrogó:
- ¿Usted reputa profeta al señor Álvarez?
- De ningún modo -aseveró Lynch-. Las personas más corrientes y hasta vulgares empalman en otro tiempo, cuando se dan las condiciones, ¿entiende o no? ¿Por qué el señor Álvarez no tendría esta mañana una premonición del desembarco del bucanero Dobson?

(280) Ahora, prudencia, ¿eh?, y no perder los estribos si la suerte se da mal. Con los novatos, es caprichosa.

(281) Y al mirar el reloj de Gonzalo se le ocurrió pensar que, por lo menos, si las cosas se daban mal, tenía un pretexto. Podía haber venido a devolverle el reloj.

(282) Y aunque se embarca de buen grado en cualquier aventura, no se improvisa a sí misma. Pero tampoco se deja ir en la dirección en que las cosas se dan naturalmente, no sigue la corriente de su instinto más profundo, sino que siempre escoge el camino contrario […]

(283) El verano pasado estaba yo en los toros en San Sebastián; toreaba el chico de Ignacio Sánchez Mejías; no se le daba bien la cosa y la gente le chillaba: a mi lado presenciaba la corrida Pepito, nerviosísimo por la labor de su primo en el ruedo.

(284) - Estudia el griego, hombre. Así conocerás la tibia delicia de las "pornai" en los amaneceres.
- ¿Sí? -dije yo.
- Sí. Y Aristófanes sazonará tu espíritu con la risueña sal del Ática...
A pesar de esto, el griego se me dio mal.

(285) No sabríamos explicarle; pero a pesar de haber muerto mamá, nosotras siempre le ponemos su plato para no sentirnos tan solas...
- Pues me se da que ustedes se van a volver espiritistas.
- ¿Y no es servido, comandante?

(286) Ese hombre -dijo la Galusa-, bien repetido te lo tengo: mientras no le pidan dinero o cosa que lo valga, tanto se le da que la hija se pase las horas en conversación contigo, como con uno de la Guardia cevil.

(287) En estos días estará lista mi carroza. Podremos entonces ir a pasear por las huertas de Miraflores y Chorrillos. Por aquellos lugares se dan las mejores frutas.

(288) […]pero él, nada, embalado y contagiando de paso a Marta, poniendo nenúfares en los bordes y peces rojos como los que habían puesto a duras penas en lo que quedó del canal del molino, plantando esto y lo otro, construyendo, arreglando...

-¿Seguro que se darán los nenúfares?-preguntaba Marta.
-¡Bah!, claro que sí, ahora está todo aclimatado […]

(289) Cuando llegué al pueblo habíase muerto el maestro, y propusiéronme que enseñara yo la escuela por un tanto, mientras se buscaba la persona que la había de regentar. Dio también la casualidad de que por entonces cayera enfermo, para no sanar nunca, el secretario del ayuntamiento […]

(290) Se revisaban todos los coches, incluyendo las cajuelas, todos los coches hasta el del mismo Gordo, no fuera a darse la casualidad de que en alguna esquina se le hubiera trepado alguien.

(291) Encendidas las calderas desde la madrugada, el 18, después de las faenas matutinas, se dieron órdenes para que la Escuadra dejara el fondeadero de Puntales […]

(292) El obispo bendijo las obras. Él y el alcalde pronunciaron discursos, al término de los cuales se dieron vivas a S.M. el Rey y a S.M. la Reina Regente.

(293) El Artista le decía que tomara las cosas con calma, que primero se tiene que examinar el terreno, observarlo, tantearlo, medirlo bien a bien y luego ya se dan los pasos pertinentes.

(294) Parece que en la lancha se me dio por contar todo lo del avioncito, conté todo con lujo de detalles, todo lo que había visto... lo de la anestesia, lo de la gente que tiraban al mar...

(295) El primero que lo hizo fue Rodolfo Walsh en "Esa mujer", pero la palabra Evita no aparece en el texto […] Desde que apareció el cuento de Walsh, en 1965, a la prensa se le dio por acumular conjeturas sobre el cadáver.

(296) Dame haciendo mi trabajo.

(297) Yo le di escribiendo la carta.

(298) Pedro me ha de dar leyendo el libro.

(299) Pedro me dio componiendo mi reloj.

(300) Mi papá me ha de dar hablando con el profesor.

(301) Pedro me dio dañando mi reloj.

(302) —¿Qué es pues, cholita ?— Nada, don Luquitas… quiero que dé haciendo [=haga] un favorzote bien grande por lo que más quiera, linditico. —¡Habla claro y pronto ! —Vay dé rogando [=ruegue] en el Estanco que se porten mejor con mi Julián.

(303) Vay dé hablando [=hable], bonito, y no se enojará.

(304) Vaya… dé preguntando [=pregunte], señor Diez de Jijón.

(305) Oye, … da dejando [deja] esta carta a algunos de los Fernández.

(306) [mientras está conversando con el investigador y su esposa, la informante llama a su hijo de dos años y medio] Saluda al señor, Pedrito, ve. Dales conociendo.

(307) [anuncio en el que se ofrece ayuda en varios trámites terminando por...]
Damos vendiendo sus propiedades

(308) Eſta helemoſina & eſta heredad aſſi como es nomnado, do io Diag Roiz a uos dona Eluira Garciez, abbadeſſa, & a todel conuiento de Uillaenna, qe ſea uue*ƒ*tra & qe la herededes por ſiempre, & fago me famulario del moneſterio & del conuiento de Uillaenna, por buſcar les todel bien que io pudiero, & do hi mio cuerpo ſi fuer en logar qel puedan traer, fuera end ſi entraro en orden. (1225, Vileña.) Documentos lingüísticos, T. 48, p. 76, 4.

(309) [T]oda eſta por nombrada heredat do io al conuiento & al moneſterio de Uillenna que la ayna & que la hereden por ſienpre; & do y mio cuerpo & de mi mugier fuera ent ſi entraremos en orden, & fago me familiar ſo por buſcar tot el bien & toda la pro que pudiero. (1225, Vileña.) Documentos lingüísticos, T. 49, p. 77, 3.

(310) [C]onnoſçuda coſa ſea atodoſ los omnes que eſta carta vieren & oyeren, como yo dona Domenga de Fuent Burueua, fija de Domj[n]gui Yuaneſ el blandu, fagom conpanera enel moneſterio de Villena & offreſco hy mjo cuerpo & mj alma, & por que aya hy mj parte en loſ bienes del moneſterio, en loſ tenporaleſ ꝛen loſ ſpirituales; & do hy por mj alma & por almaſ de mjo padre & de mj madre VJ tabladas ſembradura de heredat, por ſiempre ia mas, en el caſcajar de cerca Sant Martin de Calçada; & dos tabladaſ & media, de la tablada de Pancoruo; (1265, Vileña.) Documentos lingüísticos T. 59, p. 89,8 H.

(311) Sepan todos quantos eſta carta uieren, que yo dona Maria Pedrez offreſco e do mi miſma a Dios, e al obiſpo, e ala egleſia de Calahorra, e al hoſpital de la Cadena por ſeruir i a Dios e alos pobres en mios dias, por mi alma e por redencion de mios peccados, e do hi comigo quanto que he en Huercanos, (1227, Arcos.) Documentos lingüísticos, T. 86, p. 124,5.

(312) Qonnocida cosa sea aquantos esta carta uiren. Qumo yo don FernanRodrigez de Trezenno. Oferessco mio querpo emie alma. Enujda ye muerte. Asancta Maria dePiasca. Do. hy. quanto eredamiento. e. enCastejon. e en Pison e en Traspenna. Uassallos poblados epor poblar. prados. etierras. equanto hy. e enfuentes. e enmontes. e enexidas. e entradas. e endeuisas. e do y ueynte uaccas. 1264. Étude sur l'ancien dialecte léonais d'après des chartes du XIIIe siècle, LIX, p. 88.

(313) Ego donOro, filia del alcayath, doj la heredat dEſteras toda & con caſas, e con uineaſ, & con las caſas de Medina, a Dios & alconuent de Salua terra, & al magi*ƒ*tro RojDiaz por ſalut de mia anima & de meos parentes; & eſto dolo en tal guiſa que uiua io en mio dias elo, & deſpues de mios dias que la ajan elos, eques la entren con boiſ & con ſemenza e con quanto i fallaren. 1208 Medinaceli ? (Soria). Documentos lingüísticos, T, 249, p. 337,4.

INDEX DES NOTIONS

A

ACCEPTION · 5, 112, 113, 116, 117, 120, 122, 123, 125, 126,127, 128, 129, 164
ACCÈS À L'EXISTENCE · 2, 94, 104, 108, 112, 128, 135, 136, 146, 149, 155, 158, 160, 172, 183, 185, 186, 189, 190, 194, 214, 216, 218, 224, 247, 250, 251, 252, 255, 256, 257
ACTANT · 6, 9 , 114, 115, 116, 119, 121, 135, 140, 164, 169, 176, 182, 189, 236, 237, 240, 241, 249, 255
ACTUALISATION · 6, 12, 17, 69, 85, 105, 107, 128, 208, 210, 232, 236, 237, 244, 254
AUXILIAIRE · 129, 204, 205, 228, 246, 248

C

COALESCENCE DE *-Y* · 9, 63, 79, 218, 219, 220, 221, 223, 224, 244, 256
COGNÉMATIQUE, COGNÈME · 5, 9, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 256
COMPÉTENCE DU LOCUTEUR · 5, 14, 15, 16, 74, 109, 110
CONSTRUCTION(S) À VERBE SUPPORT · 81, 101, 103, 104
CONTEXTE · 5, 14, 18, 20, 22, 28, 30, 48, 50, 56, 57, 58, 61, 62, 72, 74, 79, 89, 90, 95, 96, 100, 101, 104, 105, 107, 109, 110, 114, 115, 116, 119, 120, 121, 124, 125, 127, 132, 134, 136, 150, 155, 163, 168, 172, 180, 194, 233, 252, 255

D

DAR ·
1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 17, 18, 19, 24, 52, 55, 60, 62, 64, 69, 71, 72, 73, 74, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 90, 92, 93, 94, 95, 96, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 143, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 166, 167, 169, 171, 172, 174, 175, 176, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 188, 189, 192, 193, 194, 195, 196, 201, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 236, 237, 238, 240, 241, 244, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257
DARE · 9, 222, 224, 225, 226, 227, 229, 256
DÉSÉMANTISATION · 2, 5, 8, 10, 18, 25, 36, 37, 39, 42, 43, 52, 53, 69, 70, 73, 74, 77, 84, 104, 107, 129, 130, 131, 220, 228, 246, 248, 254
DISCOURS · 2, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 21, 24, 25, 26, 28, 29, 30, 31, 34, 40, 41, 43, 44, 46, 47, 48, 49, 64, 69, 70, 75, 80, 90, 105, 106, 107, 109, 111, 113, 115, 116, 119, 120, 121, 124, 127, 128, 133, 134, 135, 144, 146, 149, 154, 158, 160, 161, 162, 163, 167, 169, 171, 179, 182, 183, 189, 190, 191, 193, 200, 203, 206, 207, 208, 231, 232, 233, 236, 237, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 250, 254, 255, 257
DISCURSIVISATION · 5, 40
DONNER · 5, 56, 79, 87, 88, 89, 103, 113, 122, 124, 126, 143, 144, 148, 198, 225, 226, 227, 229, 256

E

EFFET DISCURSIF/DE SENS/EXPRESSIF · 35, 41, 43, 59, 65, 67, 70, 90, 96, 105, 106, 109, 112, 115, 123, 132, 167, 172, 188, 191, 234, 244
ESTAR · 10, 58, 66, 78, 85, 108, 112, 130, 132, 165, 167, 168, 169, 172, 204, 205, 208, 217, 218, 220, 221, 224, 228, 244, 245, 249, 250, 256

G

GÈNE · 136, 233, 234, 235, 236, 238, 239, 240, 242, 244, 249, 250, 252, 257
GÉRONDIF · 5, 9, 129, 133, 195, 196, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 217
GRAMMATICALISATION · 2, 5, 7, 8, 31 , 35, 36, 37, 38, 40, 41, 42, 51, 52, 70, 72, 73, 76, 77, 78, 79, 80, 84, 107, 128, 254, 255

H

HABER · 10, 58, 85, 92, 93, 108, 112, 130, 167, 186, 187, 208, 217, 218, 221, 228, 244, 246, 247, 249, 253, 256

I

INSTANCIATION DES POSTES · 6, 114, 115, 119, 121, 123, 124, 125, 127, 135, 140, 145, 146, 149, 154, 158, 160, 161, 164, 169, 170, 171, 176, 177, 178, 182, 183, 184, 189, 192, 195, 207, 237, 241
INTERLOCUTEUR · 8, 19, 20, 27, 30, 39, 41, 48, 49, 54, 55, 56, 57, 58, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 70, 73, 74, 250, 252, 254
IR · 9, 44, 51, 56, 66, 78, 79, 108, 111, 112, 129, 142, 151, 175, 187, 188, 204, 205, 208, 212, 214, 215, 216, 217, 218, 220, 221, 224, 228, 244, 247, 248, 250, 256

L

LANGUE · 2, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 12, 13, 14, 15, 17, 18, 23, 25, 26, 28, 29, 30, 38, 40, 41, 42, 43, 47, 51, 58, 74, 77, 78, 79, 86, 90, 95, 96, 105, 107, 109, 110, 115, 116, 119, 124, 139, 154, 167, 172, 178, 188, 191, 196, 197, 200, 205, 206, 208, 209, 210, 211, 213, 214, 217, 220, 224, 225, 228, 231, 232, 233, 236, 237, 244, 245, 250, 254, 255, 257
LANGUE QUECHUA · 196, 197, 198, 201, 204, 205
LEXIGÉNÈSE VERBALE · 5, 6, 10, 208, 231, 234, 235, 236, 237, 240, 244, 249, 257
LEXIQUE GÉNÉRATIF · 5, 8, 94, 95, 96, 100, 104, 107, 255
LEXIQUE-GRAMMAIRE · 8, 85, 89, 90, 107, 255
LINGUISTIQUE DU SIGNIFIANT · 11, 17, 210, 211
LOCUTEUR · 5, 7, 8, 9, 15, 16, 19, 22, 27, 29, 30, 31, 39, 40, 41, 47, 48, 49, 50, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 60, 61, 62, 63, 64, 67, 70, 73, 74, 109, 110, 119, 121, 122, 124, 140, 155, 167, 168, 169, 170, 171, 178, 179, 183, 184, 185, 187, 188, 192, 193, 194, 196, 201, 204, 207, 220, 221, 222, 223, 224, 233, 234, 244, 252, 253, 254, 256
LOCUTION VERBALE · 5, 9, 52, 82, 83, 84, 85, 105, 127, 128, 130, 131, 144, 217, 227

M

MARQUEUR CONVERSATIONNEL · 21, 22, 43, 48, 49, 64, 70, 254
MARQUEUR DISCURSIF *DALE* · 2, 3, 5, 7, 8, 18, 19, 20, 43, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 72, 73, 74, 76, 105, 109, 250, 252, 253, 254
MARQUEUR(S) DISCURSIF(S) · 2, 5, 7, 8, 21, 22, 28, 30, 33, 34, 35, 36, 38, 42, 43, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 61, 62, 67, 73, 76, 205, 213, 250, 252, 254
MÉTAPHORE · 38, 73, 79, 80, 86, 178, 248, 254
MÉTONYMIE · 38, 79, 80, 174, 255
MONOSÉMIE · 43, 80, 105
MORPHOGÉNÈSE VERBALE · 5, 231, 232, 233, 234, 239
MORPHOLOGIE, MORPHOLOGIQUE · 22, 24, 218
MOTEUR · 10, 112, 113, 114, 115, 116, 119, 120, 121, 123, 124, 125, 127, 135, 149, 153, 154, 158, 160, 164, 169, 170, 171, 176, 177, 182, 189, 190, 193, 207, 208, 224, 230, 236, 237, 239, 255, 256, 257
MOTIVATION DU SIGNE · 209, 210, 216

P

PÉRIPHRASE VERBALE · 5, 9, 81, 111, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 135, 136, 139, 141, 142, 144, 150, 152, 163, 180, 193, 195, 204, 205, 206, 207, 217, 218, 246, 255
PERSONNE D'UNIVERS · 153, 154, 155, 171, 177, 193, 194, 195, 230, 252
POLYSÉMIE · 16, 80, 90, 95, 105, 255, 258
POSTE FONCTIONNEL · 5, 235, 236, 240, 257
POSTE SÉMANTIQUE · 5, 115, 121, 235, 236, 237, 241, 244, 246, 249, 257
PRAGMATIQUE · 5, 8, 25, 27, 28, 29, 30, 31, 36, 40, 41, 43, 44, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 70, 72, 73, 74, 76, 77, 110, 254
PRÉDICAT NOMINAL · 83, 88
PRÉDICATION · 18, 19, 24, 30, 41, 42, 74, 167, 183, 184, 186, 221, 231, 234, 238, 239, 240, 243, 254, 257
PRÉDICATIVITÉ · 231, 232, 237

Q

QUALIA · 98,99,100,103,104,105,106,107

S

SÉMANTIQUE, SÉMANTÈSE · 1, 8, 28, 36, 38, 39, 40, 42, 44, 52, 73, 76, 77, 82, 83, 84, 87, 89, 90, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 105, 134, 144, 152, 157, 160, 170, 190, 204, 205, 207, 210, 212, 215, 220, 225, 226, 228, 229, 230, 241, 246, 247, 248, 254, 255, 256
SER · 9, 19, 25, 29, 41, 44, 45, 47, 55, 59, 63, 67, 82, 85, 94, 101, 108, 112, 117, 118, 132, 137, 139, 156, 161, 163, 166, 167, 172, 178, 208, 212, 214, 215, 216, 217, 218, 220, 221, 224, 228, 233, 244, 245, 249, 250, 256
SIGNE LINGUISTIQUE · 2, 7, 13, 14, 209, 210, 216, 254
SIGNIFIANT · 5, 7, 9, 13, 14, 15, 16, 17, 42, 69, 109, 128, 129, 139, 144, 208, 209, 210, 211, 212, 215, 216, 218, 220, 221, 222, 224, 225, 227, 229, 244, 248, 254, 255, 256, 257
SIGNIFIÉ · 2, 5, 7, 8, 9, 13, 14, 15, 16, 17, 21, 24, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 52, 69, 70, 71, 73, 74, 79, 80, 90, 96, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 111, 112, 115, 116, 119, 120, 121, 124, 128, 129, 135, 139, 145, 149, 157, 167, 171, 200, 201, 205, 206, 208, 209, 210, 211, 213, 214, 215, 217, 221, 224, 227, 229, 230, 231, 235, 239, 240, 241, 245, 247, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257
SIGNIFIÉ DE TRAITEMENT · 5, 8, 30, 39, 53, 85, 89, 95, 215
SITE · 175, 233, 234, 235, 236, 238, 239, 240, 242, 243, 244, 249, 250, 257
STRUCTURE PRONOMINALE · 5, 9, 19, 50, 71, 113, 135, 154, 164, 178, 179, 180, 181, 183, 184, 185, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 197, 237, 238, 239, 255
SUBDUCTION · 10, 228, 229, 256
SUBJECTIVISATION · 5, 40, 41, 42, 52, 70, 71, 72, 74, 254
SYNONYMIE · 16, 38, 88
SYNTAXIQUE, SYNTAXE · 5, 8, 19, 21, 25, 28, 30, 32, 34, 36, 40, 41, 42, 50, 52, 71, 73, 74, 85, 87, 89, 90, 91, 95, 96, 99, 101, 102, 108, 109, 111, 112, 127, 130, 133, 144, 147, 148, 149, 152, 164, 167, 168, 171, 172, 176, 184, 192, 205, 206, 208, 236, 241, 244, 246, 255

T

TENER · 10, 64, 69, 83, 85, 94, 101, 108, 112, 208, 217, 218, 228, 234, 244, 246, 247, 249, 256

U

UNICITÉ DU SIGNE · 2, 7, 13, 16, 42, 52, 54, 70, 107, 210

V

VERBE EXISTENTIEL · 2, 3, 5, 6, 9, 13, 15, 68, 69, 74, 78, 80, 90, 94, 104, 107, 108, 109, 112, 118, 121, 122, 128, 134, 135, 141, 158, 160, 161, 162, 163, 164, 167, 168, 169, 172, 178, 183, 184, 185, 186, 188, 189, 190, 192, 193, 194, 198, 207, 208, 211, 212, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 221, 222, 223, 224, 225, 227, 228, 229, 230, 232, 236, 237, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257
VERBE FONDAMENTAL · 14, 108, 162, 208, 212, 216, 217, 218, 228, 229, 236, 244, 246, 256, 257
VERBE PRÉDICATIF · 5, 84, 87, 90
VERBE SUPPORT/D'APPUI/LÉGER · 5, 76, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 90, 94, 100, 103, 104

INDEX DES AUTEURS

A

ALCINA, Juan · 24, 25
ANSCOMBRE, Jean-Claude · 26, 39

B

BEAUMATIN, Éric · 1, 4, 12, 29
BELLO, Andrés · 24, 172,
BÉNABEN, Michel · 200
BLAKEMORE, Diane · 39
BLECUA, Juan Manuel · 24, 25
BOSQUE, Ignacio · 23, 36, 39, 43, 61, 68, 82, 84, 87, 185
BOTTINEAU, Didier · 9, 210, 211, 212, 213, 215, 256
BROWN, Gillian · 29
BYBEE, Joan · 77, 78

C

CAMACHO, María Matilde · 25, 26, 40, 49, 70
CASADO VALVERDE, Manuel · 26, 27, 260
CAZALBOU, Renauld · 168, 215, 244, 245
CHEVALIER, Jean-Claude · 11, 14, 210, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 257
CHOMSKY, Noam · 28
CIFUENTES HONRUBIA, José Luis · 78, 79, 80
COMPANY COMPANY, Concepción · 40, 41, 42, 70, 71, 72, 73
COROMINAS, Joan · 172, 175
CORTÉS, Luis · 25, 26, 40, 48, 49, 70
COVARRUBIAS, Sebastián de · 123
CUERVO, Rufino · 132, 133, 139, 140, 141, 147, 174, 175, 177, 188
CUETO VALLVERDÚ, Natalia · 53, 54

D

DARBORD, Bernard · 224, 225, 227, 229, 244, 248
DELPORT, Marie-France · 15, 16, 109, 110, 134, 144, 148, 216, 233, 234, 235, 236, 240, 244, 246, 247, 249, 257
DEMONTE, Violeta · 23, 36, 39, 43, 61, 68, 82, 84, 185
DUCROT, Oswald · 26, 39

E

ERNOUT, Alfred · 224, 225, 226, 227

F

FORTINEAU-BREMONT, Chrystelle · 133, 200, 201, 206, 211, 213, 214
FREGE, Gottlob · 89

G

GAFFIOT, Félix · 226

GARACHANA CAMARERO, Mar · 36, 38, 80
GARCÉS GÓMEZ, María Pilar · 43,
GILI GAYA, Samuel · 24, 25, 26, 27
GRACIA-BARRÓN, Justino · 4, 120
GROSS, Gaston · 83, 85, 86, 87, 89, 90, 91, 107
GROSS, Maurice · 8, 85
GUILLAUME, Gustave · 11, 12, 13, 14, 133, 154, 228, 234, 237, 256

H

HABOUD, Marleen · 198, 199, 201, 204, 205
HAIMAN, John · 77
HASPELMATH, Martin · 78
HEINE, Bernd · 36, 264, 265
HERRERO INGELMO, José Luis · 84, 85, 87, 89, 91
HOPPER, Paul · 78, 79

J

JESPERSEN, Otto · 81
JIMÉNEZ, Maria · 133, 134, 139, 145, 157, 159, 162

K

KANY, Charles · 201, 202
KURYLOWICZ, JESY · 35, 36

L

LAKOFF, George · 28, 79
LAMIROY, Béatrice · 77, 79
LANGACKER, Ronald · 40
LAUNAY, Michel · 11, 14, 209, 210
LE TALLEC-LLORET, Gabrielle · 209, 210
LIPSKI, John · 197
LÓPEZ BOBO, María Jesús · 53, 54
LOWE, Ronald · 154
LUQUET, Gilles · 4, 11, 13, 17, 37, 42, 110, 200, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 234
LYONS, John · 41

M

MARTÍN ZORRAQUINO, María Antonia · 23, 24, 26, 27, 30, 31, 34, 51
MEILLET, Antoine · 35, 37, 224, 225, 226, 227
MENÉNDEZ PIDAL, Ramón · 219
MIGUEL APARICIO, Elena de · 87, 94, 95, 97, 98, 100, 101, 103, 104
MOIGNET, Gérard · 84, 154
MOLHO, Maurice · 11, 14, 153, 154, 171, 210, 211, 218, 219, 226, 228, 230, 245, 248
MOLINER, María · 133, 161, 162
MONTOLÍO, Estrella · 26, 39
MORRIS, Charles · 28

N

NÚÑEZ LAGOS, Carmen · 145

O

OLBERTZ, Hella · 202, 203, 204

P

PALACIOS ALCAINE, Azucena · 197, 198, 199
PERLMUTTER, David · 185
POITTIER, Bernard · 244
PORTOLÉS, José · 23, 26, 28, 29, 30, 39
PUSTEJOVSKY, James · 8, 94, 95, 96, 97, 98, 100, 105

Q

QUITARD, Mathilde · 215, 248

R

RADULESCU, Romana · 105, 108
RASTIER, François · 29
REAL ACADEMIA ESPAÑOLA · 52, 53, 81, 82, 84, 129, 130, 131, 164, 199
REAL ACADEMIA ESPAÑOLA Y ASOCIACIÓN DE ACADEMIAS DE LA LENGUA ESPAÑOLA · 52, 53, 81, 82, 84, 129, 130, 131
REH, Mechthild · 36

S

SAUSSURE, Ferdinand de · 209, 210
SCHMIDELY, Jack · 218, 219, 245
SICOT-DOMÍNGUEZ, María Soledad · 4, 9, 167, 178, 179, 183, 187, 189, 191, 192, 237, 23
SPERBER, Dan · 39

T

TORRES CACOULLOS, Rena · 72, 73
TOSCANO MATEUS, Humberto · 195, 196, 197, 202, 204
TRAUGOTT, Elisabeth · 38, 41, 78, 79

V

VENDLER, Zeno · 95, 105

W

WILSON, Dreiden · 39

Y

YULES, George · 28

Z

ZORRILLA, Alicia María · 68, 69

TABLE DES FIGURES

FIGURE 1 : REPRÉSENTATION DES ÉTATS (PUSTEJOVSKY) D'APRÈS MIGUEL APARICIO..... 97
FIGURE 2 : REPRÉSENTATION DES PROCÈS (PUSTEJOVSKY) D'APRÈS MIGUEL APARICIO..... 97
FIGURE 3 : REPRÉSENTATION DES TRANSITIONS 1 (PUSTEJOVSKY) D'APRÈS MIGUEL APARICIO. 97
FIGURE 4 : REPRÉSENTATION DES TRANSITIONS 2 (PUSTEJOVSKY) D'APRÈS MIGUEL APARICIO. 98
FIGURE 5 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 126 : « [A]LGO QUE AMAS PUEDE INVERTIR [...] EL SIGNIFICADO QEU TU DESEO LE DABA ».....114
FIGURE 6 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 127 : « [D]OÑA BEATRIZ NO PODÍA DAR AMOR ». 115
FIGURE 7 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 128 : « [H]ABÍA QUE DAR MUCHO DINERO ENCIMA ». 115
FIGURE 8 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 129 : « [H]AY QUE DAR ».....115
FIGURE 9 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 134 : « [D]IO LA ORDEN DE PARTIDA A BEPPA ». 119
FIGURE 10 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 130 : « D. ÁNGEL DIO UN PASEO ». 119
FIGURE 11 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 137 : « EMPERATRIZ TUVIERA LA FALTA DE CORAZÓN PARA DAR UNA FIESTA ».....121
FIGURE 12 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 146 : « A LOS MENORES LES PELLIZCABA Y DABA GOLPES ». 123
FIGURE 13 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 149 : « DON PABLO [...] LUEGO A TODOS NOS DABA CON LA PUNTA DEL PIE ». 123
FIGURE 14 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 150 : « [E]L SOLITARIO FUTBOLISTA [...] A VECES FALLABA EN LA PRECISIÓN DE DARLE A LA PELOTA »..... 124
FIGURE 15 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 151 : « NO DARÁ V.S. POR NO DAR ». 125
FIGURE 16 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 152 : « [L]A HABITACIÓN QUE DA A LA CALLE ».....127
FIGURE 17 : REPRÉSENTATION DU DIASTÈME DE LA PRÉPOSITION D'APRÈS MARIA JIMÉNEZ. 133
FIGURE 18 : REPRÉSENTATION DE LA CHRÉODE DE LA PRÉPOSITION D'APRÈS MARIA JIMÉNEZ. 133
FIGURE 19 : REPRÉSENTATION DE LA PRÉPOSITION *A* D'APRÈS MARIA JIMÉNEZ.....134
FIGURE 20 : REPRÉSENTATION DE *DAR* + *A* + INFINITIF 134
FIGURE 21 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 157 : « LUCÍA [...] DIO A CORRER HACIA LA FONDA ».....135
FIGURE 22 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 159 : « [E]SE TIPO DE NAVARRO PEQUEÑO [...] DIO A GANAR MONTONES DE DINERO A LOS MONTEYS ».....135
FIGURE 23 : REPRÉSENTATION DE *DAR* + *DE* + INFINITIF.....139
FIGURE 24 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 162 : « [L]E DIO DE COMER LA FRUTA ».140
FIGURE 25 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 163 : « VAMOS A CAMBIARLE Y A DARLE DE COMER ».....140

FIGURE 26 : REPRÉSENTATION DU RELATEUR *QUE* D'APRÈS M.-F. DELPORT. 144
FIGURE 27 : REPRÉSENTATION DU RELATEUR *QUE* D'APRÈS C. NÚÑEZ LAGOS. 145
FIGURE 28 : REPRÉSENTATION DE LA PRÉPOSITION *DE* ET DU RELATEUR *QUE*. 145
FIGURE 29 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 188 : « [L]ES DIERON DE COMER ». 146
FIGURE 30 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 193 : « [N]O QUIERO DAR QUE HABLAR CON MI CONDUCTA » 146
FIGURE 31 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 195 : « [A] USTÉ NO SE LE OCURRIRÍA DAR DE PALOS A SU GALLINA, SU CERDO, SU VACA O SU PERRO [...] ». 149
FIGURE 32 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 212 : « [M]E DABA POR CANTAR ». 154
FIGURE 33 : REPRÉSENTATION DE LA LOCUTION *DAR* + *POR* DANS «EL FUEGO [...] ME DIO POR QUEMADO» (EXEMPLE 217) 157
FIGURE 34 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 217 : « EL FUEGO [...] ME DIO POR QUEMADO ». 158
FIGURE 35 : CHRÉODE DE LA PRÉPOSITION *EN* D'APRÈS MARIA JIMÉNEZ. 159
FIGURE 36 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 223 : « LA LUZ DABA EN LAS PEÑAS ». 160
FIGURE 37 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 224 : « [S]U ALIENTO FRÍO ME DIO EN LA CARA ». 161
FIGURE 38 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 227 : « EL CAPITÁN DIO EN PERSEGUIR A GRISELDA ». 164
FIGURE 39 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 228 : « [E]STO ME DIO GANAS DE VENGARME ». 169
FIGURE 40 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 234 : « [M]E DIERON GANAS DE LLORAR [...] ». 170
FIGURE 41 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 236 : « [M]E DIO GANAS DE MIRAR AL RECIÉN LLEGADO ». 171
FIGURE 42 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 237 : « [M]E DA GANAS DE QUEMAR CUANTOS LIBROS VEO ». 171
FIGURE 43 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 245 : « CUANDO EL RELOJ DIO LAS SEIS CAMPANADAS ». 176
FIGURE 44 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 251: « EL BEDEL DIO LA HORA »... 176
FIGURE 45 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 250 : « AL QUE CUANDO EL RELOJ DA ». 177
FIGURE 46 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 245 : « LUEGO COMO DIO LAS DOS [...] ». 177
FIGURE 47 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 254: « DAN LAS DIEZ EN EL RELOJ DE LA TORRE NUEVA ». 177
FIGURE 48 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 257 : « [E]L RELOJ NOS DABA LA HORA CADA VEZ QUE SE LA PREGUNTÁBAMOS ». 178
FIGURE 49 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 258 : « CENAMOS Y NOS DIERON LAS TRES DE LA MAÑANA ». 178
FIGURE 50 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 261 : « NO ES UN HOMBRE QUE SE DA A LOS DEMÁS ». 182
FIGURE 51 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 260 : « PERO ME DI EL GUSTO DE EXPONER MIS CUADROS ». 182
FIGURE 52 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 269 : « [M]E DI CON UNA RODILLA EN EL OJO ». 183

FIGURE 53 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 271 : « LITUMA [...] Y JOSEFINO [...] ESTUVIERON UN BUEN RATO DÁNDOSE PALMADAS ». 184
FIGURE 54 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 284: « [E]L GRIEGO SE ME DIO MAL ». 189
FIGURE 55 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 288 : « ¿SEGURO QUE SE DARÁN LOS NENÚFARES?.....189
FIGURE 56 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 292 : « [S]E DIERON VIVAS A S.M. EL REY Y A S.M. LA REINA REGENTE ».....192
FIGURE 57 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 211 : « SIEMPRE, EN EL CUARTO DE BAÑO, ME DABA POR CANTAR ».....195
FIGURE 58 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 294 : « [S]E ME DIO POR CONTAR TODO LO DEL AVIONCITO [...] »....195
FIGURE 59 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 297 : « YO LE DI ESCRIBIENDO LA CARTA ».....207
FIGURE 60 : INSTANCIATION DES POSTES DE L'EXEMPLE 296 : « DAME HACIENDO MI TRABAJO »....207
FIGURE 61 : PREMIÈRE ARTICULATION DU VERBE D'APRÈS J.-C. CHEVALIER. 231
FIGURE 62 : DEUXIÈME ARTICULATION DU VERBE (MORPHOGÉNÈSE VERBALE) D'APRÈS J.-C. CHEVALIER. 233
FIGURE 63 : TROISIÈME ARTICULATION DU VERBE D'APRÈS J.-C. CHEVALIER.....234
FIGURE 64 : ÉLÉMENTS DE LA LEXIGÉNÈSE VERBALE D'APRÈS J.-C. CHEVALIER.....235
FIGURE 65 : REPRÉSENTATION DU VERBE *DAR* EN LANGUE ET EN DISCOURS. 237
FIGURE 66 : L'ÊTRE BÉNÉFICIAIRE DANS LA PRÉDICATION VERBALE D'APRÈS M.-S. SICOT-DOMÍNGUEZ. 238
FIGURE 67 : PRÉDICATION I DANS « CADALSITO LE DIO UNA CARTA AL SUJETO AQUEL DE LA CASACA » (EXEMPLE 119). 239
FIGURE 68 : PRÉDICATION I ET II DANS « CADALSITO LE DIO UNA CARTA AL SUJETO AQUEL DE LA CASACA » (EXEMPLE 119). 240
FIGURE 69 : PRÉDICATION DANS « EL ÁRBOL DIO FRUTOS » (EXEMPLE 138).....240
FIGURE 70 : PRÉDICATIONS I ET II DANS « NO ES UN HOMBRE QUE SE DA A LOS DEMÁS » (EXEMPLE 261). 242
FIGURE 71 : PRÉDICATION DANS "[U]NA PUERTA QUE DA AFUERA" (EXEMPLE 155).....243
FIGURE 72 : PRÉDICATIONS I ET II DANS « NOS DABA CON LA PUNTA DEL PIE » (EXEMPLE 149) 243
FIGURE 73 : REPRÉSENTATION DU SIGNIFIÉ DE *HABER* D'APRÈS M.-F. DELPORT.....247
FIGURE 74 : REPRÉSENTATION DU SIGNIFIÉ DE *TENER* D'APRÈS M.-F. DELPORT. 247
FIGURE 75 : REPRÉSENTATION DU SIGNIFIÉ DE *DAR* 249

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ 2
ABSTRACT 3
REMERCIEMENTS 4
SOMMAIRE 5
INTRODUCTION 7
POSTULATS 11
Langue/discours/texte 11
Unicité du signe linguistique 13
Signifié et référence 14
La compétence des acteurs du langage 15
Polysémie et synonymie. 16
Linguistique du signifiant 17
PREMIÈRE PARTIE : *DAR* PEUT-IL ÊTRE UN VERBE « DÉSÉMANTISÉ » ? 18
1. LES EMPLOIS DISCURSIFS DU SYNTAGME *DALE* 18
1. 1. Le concept de marqueur discursif 21
1.2. Les marqueurs dans les grammaires de la langue espagnole 23
1.3. Dénominations et perspectives 25
1.4. Pragmatique et discours 28
1.5. Définition de marqueur discursif 30
1.6. Traits caractéristiques des marqueurs discursifs 30
1.6.1. Coordination 31
1.6.2. Négation et focalisation 32
1.6.3. Versatilité distributionnelle 32
1.6.4. Fonction périphérique 34
1.6.5. Intonation 34
1.6.6. Grammaticalisation des marqueurs 35
1.7. Grammaticalisation et « désémantisation » 37
1.8. Recatégorisation 38
1.9. Signifié de traitement 39
1.10. Discursivisation 40
1.11. Subjectivisation 40
1.12. Contenu notionnel inchangé 42
1.13. Classification des marqueurs discursifs 43
1.13.1. Structurateurs de l'information 43
1.13.2. Connecteurs 44
1.13.3. Reformulateurs 45
1.13.4. Argumentatifs 46
1.13.5. Marqueurs conversationnels 47
1.13.6. Marqueurs textuels et interactifs 48
1.14. *Dale* est-il un marqueur discursif ? 49
1.14.1. Éléments caractéristiques des marqueurs discursifs présents dans *dale* 49
1.14.2. Marqueur ou interjection ? 52
1.14.3. Les nuances expressives de *dale* comme outil pragmatique 54
1.14.3.1. Exprimer un ordre 54
1.14.3.2. Encourager 56
1.14.3.3. Persuader 58
1.14.3.4. Désaccord avec l'interlocuteur 60
1.14.3.5. Agacement face à un comportement ou à des propos insistants 62
1.14.3.6. Réalisation et acceptation d'une proposition 65

1.14.4. Portée de la subjectivisation de *dale* : le clitique *le* 70
1.14.4.1. « Grammaticalisation » du clitique *le* 73
2. *DAR* ET LES VERBES SUPPORTS 76
2.1. Les opérations cognitives dans la grammaticalisation 77
2.2. Les verbes supports 81
2.3. *Dar* verbe prédicatif vs *dar* verbe support 84
2.4. Le contexte 89
2.5. Actes, états et événements 90
2.6. Les verbes supports selon la théorie du lexique génératif 94
2.7. Les postulats du lexique génératif 96
2.8. *Dar* selon la théorie du lexique génératif 100
DEUXIÈME PARTIE : *DAR* ET SES EMPLOIS DISCURSIFS 109
1.1. Signifié et syntaxe : le rôle du contexte 109
1.2. La compétence du locuteur 110
1.3. Capacités combinatoires de *dar* 111
1.3.1. *Dar,* verbe de don 112
1.3.2. L'acception 'produire' 116
1.3.3. L'acception 'frapper' 122
1.3.4. *Dar* et l'acception 'donner accès ou avoir vue sur' 126
1.3.5. Les périphrases et les locutions 128
1.5.1. *Dar* + *a* + infinitif 131
1.5.2. *Dar* + *de* + infintif 136
1.5.3. *Dar* + que 141
1.5.4. *Dar* + *de* + substantif 146
1.5.5. *Dar* + *por* + infinitif 150
1.5.5.1. La personne d'univers 153
1.5.6. *Dar* + *por* + substantif 155
1.5.7. *Dar* + *por* + adjectif 156
1.5.8. *Dar* + *en* + syntagme nominal 159
1.5.9. *Dar* + *en* + infinitif 161
1.3.6. L'acception 'survenir' 164
1.3.7. *Dar la hora* 172
1.3.8. La construction pronominale avec *dar* 178
1.3.8.1. Le sens réfléchi/réciproque 179
1.3.8.1.1. Le sens réfléchi 179
1.3.8.1.2. Le sens réciproque 184
1.3.8.2. Le sens spontané 185
1.3.8.3. Le sens impersonnel 191
1.3.8.3.1. La construction passive réfléchie 191
1.3.8.3.2. *Dar* pronominal + *por* +infinitif 193
1.3.9. *Dar* + gérondif 195
1.3.9.1. Le contact avec le quechua 196
1.3.9.2. Langues en contact : changements directs et indirects 197
1.3.9.3. Un exemple de changement indirect : le gérondif en espagnol andin 198
1.3.9.4. Le gérondif espagnol 199
1.3.9.5. Le gérondif avec *dar* 201
1.3.9.6. Représentation de la périphrase 206
TROISIÈME PARTIE : LA RELATION ENTRE LE SIGNIFIANT ET LE SIGNIFIÉ DE *DAR* 209
1. ANALYSE DU SIGNIFIANT 209
1.1. La cognématique 211

1.1.1. Analyse cognématique de *dar* 213
1.1.2. Les cognèmes de *dar*, *ser* et *ir*. 214
1.2. Le réseau existentiel 216
1.2.1. L'analogie sémiologique : la coalescence de *-y* 218
1.2.2. -Y et y < *ĭbī* 219
1.2.3. *Doy, soy, estoy, voy, hay* 221
1.2.4. *Do, do y* et *doy* 222
1.3. Du signifiant au signifié 224
1.3.1. L'étymon latin 224
1.3.2. *Dar* et *donner* 227
1.3.3. La subduction 228
2. ANALYSE DU SIGNIFIÉ 231
2.1. Lexigénèse et morphogénèse verbale de *dar*. 231
2.2. Postes fonctionnels et postes sémantiques 235
2.3. Lexigénèse de *dar* 236
2.4. Actualisation des actants 237
2.5. Instanciation des postes 241
2.6. Lexigénèse des verbes d'existence 244
2.6.1. *Ser* et *estar* 244
2.6.2. *Haber* et *tener* 246
2.6.3. *Ir* et *dar* 247
2.7. *Dar* : de la langue au discours 250
CONCLUSION 254
CORPUS 258
BIBLIOGRAPHIE 258
INDEX DES EXEMPLES 273
INDEX DES NOTIONS 297
INDEX DES AUTEURS 300
TABLE DES FIGURES 303
TABLE DES MATIÈRES 306

RÉSUMÉ

Le verbe espagnol *dar* est une unité lexicale particulièrement riche en nuances significatives. Parmi les études qui ont abordé cette unité, certaines font l'hypothèse d'une « désémantisation » lors de la « grammaticalisation » du verbe. Ce processus serait illustré notamment par l'existence du marqueur discursif *dale* ainsi que par les emplois de *dar* en tant que verbe « support » dans des constructions verbo-nominales du type *dar un golpe, dar un paseo, dar una mano de pintura*, etc. Selon l'hypothèse envisagée dans le présent travail, fondé sur la distinction entre la *langue* et le *discours* et sur le postulat de l'unicité du signe linguistique, le verbe *dar* exprime une notion d'existence sous-jacente à tous ses emplois discursifs. Son signifié exprime l'accès à l'existence d'une entité B dans la sphère d'une entité C sous l'action d'une entité A. Cette notion d'existence est présente dans toutes les occurrences d'un lexème qui n'apparaît jamais « désémantisé » – ne serait-ce que partiellement – de son contenu lexical.

***Mots clés** : désémantisation, grammaticalisation, langue, discours, unicité du signe, verbe d'existence.*

ABSTRACT

The Spanish verb *dar* is a lexical item particularly rich in nuances of meaning. Some of its senses have been studied under the « semantic bleaching » hypothesis consequent upon the « grammaticalization » of the verb. This process would reveal mainly in the discourse marker *dale* and in the use of *dar* as a « support verb » in nominal predicates like *dar un golpe, dar un paseo, dar una mano de pintura,* etc. According to the theoretical framework for this research, which accounts for the distinction between *language* and *discourse* as well as the unicity of the linguistic sign, an existential notion underlies every discourse realization of this verb. The notion conveyed by the signified of *dar* is that an entity B gains access to existence in the sphere of an entity C as a result of the action of an entity A. Hence, this existential meaning appears in every use of a lexeme whose semantic content is never affected.

***Key words** : semantic bleaching, grammaticalization, language, discourse, linguistic sign unicity, existential verb.*

UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE - PARIS 3
ÉCOLE DOCTORALE 122 : Europe latine - Amérique latine
EA 170 (Fédération CLESTHIA) : Langues romanes : Acquisition, Linguistique, Didactique
GERLHIS : Groupe d'études et de recherches en linguistique hispanique